

[illegible]
# #

weitläufig, macht aber wahrschein-
lich, daß der eigentliche Verfasser
wo nicht des ganzen Werks, doch
der gegenwärtigen vermehrten fran-
zösischen Ausgabe, ein gewisser Fran-
zose, Namens D'Allais, sey,
indem anfänglich nur der erste Theil
des Werks in engländischer Sprache
herausgekommen, welchen hernachmals
der benannte D'Allais mit den
übrigen drey Theilen vermehrt, und
das ganze Werk in dieser Gestalt
herausgegeben haben soll.

Ulrichholtz
1751.

P. 1.

Morhof. in Polyhist. lib. 1. cap. 8. §. 23. setzt dies Werk unter die libros damnatos, ad Atheorum & Naturalistarum tribum pertinentes. gestehet aber dabey, daß der Verfasser einer der fürtrefflichsten Köpfe, ~~[illegible]~~ auch daß das buch selbst sehr gelehrt, und mit grosser Sorgfalt geschrieben sey. Der Herausgeber des Morhofs, Rektor Moller, versichert in der Note (r) l.c. Morhof hätte sich öfters verlauten lassen, wie er den Isaac Voßius für den Verfasser dieser Severamben-geschichte halte.

Es ist dies buch zuerst in englischer, sodann auch in französischer, holländischer und deutscher Sprache, erschienen.

Thomasius, in den Gedanken über allerhand bücher, Novemb. 1689. pag: 956 – 1005. recensirt und beurtheilt es



HISTOIRE
DES
SEVARAMBES,

PEUPLES QUI HABITENT une Partie du troisiéme Continent, communément appellé

LA TERRE AUSTRALE.

Contenant une Relation du Gouvernement, des Mœurs, de la Religion, & du Langage de cétte Nation, inconnuë jusques à present aux Peuples de l'Europe.

PRÉMIÉRE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique.
M. D. C. C. II.

AU LECTEUR.

SI vous avez leu la Republique de Platon, l'Eutopia du Chevalier Morus, ou la nouvelle Atlantis du Chancelier Bacon, qui ne ſont que des imaginations ingenieuſes de ces Auteurs, vous croirez peut-eſtre que les Relations des Païs nouvellement découverts, où vous trouverez quelque choſe de merveilleux, ſont de ce genre. Je n'oſe condamner la ſage précaution de ceux qui ne croient pas aiſément toutes choſes, pourveu que la moderation la borne, mais ce ſeroit une auſſi grande obſtination de rejetter ſans examen ce qui paroît extraordinaire, qu'un manque de jugement de recevoir pour veritable tous les contes que l'on fait ſouvent des Païs éloignez.

Mille exemples fameux confirment ce que je viens de dire; & pluſieurs choſes ont autrefois paſſé pour des veritez conſtantes, que les ſiecles ſuivans ont clairement découvert n'eſtre que des menſonges ingenieux. Pluſieurs choſes ont auſſi paſſé long-temps pour fabuleuſes, & ont meſme eſté rejettées comme impies, & contraires à la Religion,

qui dans la ſuite des temps, ſe ſont eſtablies comme des veritez ſi conſtantes, que celuy qui oſeroit les revoquer en doute, paſſeroit pour un ignorant, un ſtupide, & un ridicule.

Car ne peut-on pas dire que ce fut par une craſſe ignorance que Virgilius Evêque de Cologne courut riſque de perdre la vie par Ordonnance publique, pour avoir dit, qu'il y avoit des Antipodes; de ſorte que rien qu'un desaveu ſolemnel, ne pût le ſauver des tourmens, que le zele inconſideré des bigots de ſon temps luy préparoit.

C'eſt avec auſſi peu de raiſon que Chriſtophle Colomb paſſa pour un viſionaire en Angleterre, puis en Portugal, en rapportant qu'il y avoit des terres vers les parties Occidentales de l'Occident. Ceux qui depuis ont fait le tour du monde, ont clairement veu que Virgilius avoit dit vray; Et la découverte de l'Amerique a juſtifié la Relation de Colomb: de ſorte que l'on n'en doute pas aujourd'huy, non plus que des Hiſtoires du Perou, du Mexique, & de la Chine, que l'on prit d'abord pour des Romans.

Ces Païs éloignez, & pluſieurs autres qu'on a découverts depuis, ont eſté ignorez pendant pluſieurs ſiecles des peuples de l'Europe, & pour la pluſpart ne ſont encore gue-

res bien connus. Nos voyageurs ſe contentent d'en voir ſeulement les parties proches du rivage de la Mer, où ils font leur negoce ; & ne ſe ſoucient gueres des lieux où leurs Navires ne peuvent aller. Car comme ce ſont preſque tous gens de Mer, qui voyagent par la ſeule veuë de l'intereſt, ſouvent ils paſſent devant des Iſles, & meſme prés des Continents, ſans ſe ſoucier de les remarquer, ſi ce n'eſt peut-eſtre qu'autant qu'il leur eſt néceſſaire de les éviter. De là vient que généralement toutes les lumieres que nous avons de ces Terres, ſont duës au haſard ; n'y ayant preſque perſonne qui ait la curioſité, ou les moyens néceſſaires pour faire de ces longs voyages, ſans autre deſſein, que celuy de découvrir les pays inconnus, & de ſe rendre capable d'en faire de bonnes & de fidelles Relations.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'une heureuſe Paix donnât aux Princes le loiſir de penſer à de pareilles découvertes, & de faire travailler à une choſe ſi louable & ſi utile, par laquelle ils pouroient ſans une grande dépenſe, procurer un bien ineſtimable au monde, faire honneur à leur Patrie, & s'acquerir une gloire immortelle. En effet, s'ils vouloient employer une partie de leurs ſuperflus, à l'entretien de quelques jeunes hommes habiles, & les envoyer ſur les lieux, pour y obſerver tou-

toutes les choses dignes de remarque, & pour en faire aprés des Relations fideles, ils aquerroient une gloire solide, qui seroit de bon exemple aux autres Grands, & qui rendroit leur mémoire recommandable à la posterité, qui peut-estre même seroit accompagnée de beaucoup d'autres avantages, capables de recompenser avec usure la dépense qu'ils auroient faite dans une si loüable entreprise. Il ne faut point douter que les Relations que feroient des gens destinés à cela, & qui auroient esté élevez à l'étude des Sciences & des Mathematiques, ne fussent beaucoup plus exactes que celles des Marchands & des Matelots, la pluspart gens ignorans, qui n'ont ni le temps, ni la commodité de faire ces remarques, & qui souvent demeurent long-temps dans des pays sans y rien observer que ce qui regarde leur trafic.

C'est ce qui paroît principalement dans la conduite des Hollandois, ils ont beaucoup de terres dans les Indes Orientales, ils voyagent encore en mille autres endroits, où leur negoce les appelle, & cependant nous n'avons que quelques Relations courtes & imparfaites des pays mêmes où ils sont établis, où proche desquels leurs vaisseaux passent tous les jours. Les Isles de la Sonde, & sur tout celle de Borneo, qu'on décrit dans

les

les Cartes, comme l'une des plus grandes du Monde, & qui eſt ſur le chemin de Java au Japon, n'eſt preſque point connuë & je ne ſçache pas en avoir jamais veu aucune Relation. Pluſieurs ont ſinglé le long des Coſtes du troiſiéme Continent, qu'on appelle communement, les Terres Auſtrales inconnuës, *mais perſonne n'a pris la peine de les aller viſiter pour les décrire. Il eſt vray qu'on en void les rivages dépeints ſur les Cartes, mais ſi imparfaitement, qu'on n'en peut tirer que des lumieres fort confuſes. Perſonne ne doute qu'il n'y ait un tel Continent, puiſque pluſieurs l'ont veu, & même y ont fait deſcente; mais comme ils n'ont oſé s'avancer dans le pays, n'y eſtant portez le plus ſouvent que contre leur gré, ils n'en ont pû donner que des deſcriptions ſort legeres.*

Cette Hiſtoire, que nous donnons au public, ſuppléera beaucoup à ce defaut. Elle eſt écrite d'une maniere ſi ſimple, que perſonne à ce que j'eſpere, ne doutera de la verité de ce qu'elle contient, le Lecteur pouvant remarquer aiſément qu'elle a tous les caracteres d'une Hiſtoire veritable. J'ay crû pourtant que je devois luy faire ſçavoir quelques raiſons qui luy donnent beaucoup de creance & d'authorité.

 L'Au-

AU LECTEUR.

L'Autheur de cette Histoire, nommé le Capitaine Siden, aprés avoir demeuré quinze ou seize ans dans le pays, dont il donne icy la Relation, en sortit de la maniere, & par les moyens qu'il raconte luy-mesme dans son Histoire, & vint enfin à Smyrne Ville de Natolie, où il s'embarqua sur un Navire de la Flote Hollandoise, qui estoit preste à revenir en Europe. Cette Flote estoit la même que les Anglois attaquérent dans la Manche ce qui fut un commencement de la guerre qui suivit incontinent aprés. Tout le monde sçait que les Hollandois se deffendirent tres-bien, & qu'il y eut beaucoup de gens tuez & blessez des deux costez.

Le Capitaine Siden entre-autres fut blessé à mort dans cette occasion, & ne vécut que quelques heures aprés sa blessure. Il y avoit alors dans le même vaisseau un Medecin qui ètoit venu avec luy, & avec qui il avoit fait connoissance avant de partir: Comme ils estoient l'un & l'autre habiles & sçavans, ils eurent de grandes conversations pendant leur voyage, qui produisirent entr'eux une estime & une amitié reciproque, jusques-là que le Capitaine Siden, qui faisoit un secret de ses avantures à tout le reste des hommes, parce qu'il ne vouloit pas qu'un autre que luy eut l'hon-

l'honneur de les publier en Europe, quand il y seroit arrivé, les raconta presque toutes au Medecin, commençant depuis son départ de Hollande jusques à son arrivée à Smyrne. Mais comme Dieu ne luy permit pas de vivre assez long-temps pour acomplir le dessein qu'il avoit fait de les publier en Europe, quand il se vit prés de la mort, il donna toutes ses hardes à son amy, & luy recommanda ses papiers en ces termes.

„Mon cher Amy, puis que Dieu veut que „je ne vive pas autant de temps que j'aurois „pû faire selon le cours de la nature, je me „soûmets à sa divine volonté, sans murmu- „re, & je suis prest de remettre mon âme „entre ses mains, parce qu'il est mon Créa- „teur & mon Dieu, qu'il a droit de me la „redemander & d'en disposer à son plaisir. „J'espere que selon sa misericorde infinie il „me pardonnera mes pechez, & me fera „participant de sa gloire éternelle. Je suis „sur mon départ, & je ne vous verray plus; „mais puis qu'il me reste encore quelques mo- „ments de vie, je veux m'en servir pour vous „dire, que je meurs vostre Amy, & que pour „preuve de mon amitié, je vous donne tout „ce que J'ay dans le vaisseau. Vous y trou- „verez un grand coffre où toutes mes hardes „sont enfermées, avec quelque argent & quel-

„ques joyaux. Toutes ces choses ne sont pas „d'un grand prix, mais telles qu'elles sont, „je vous les donne de tout mon cœur: Ou„tre ces hardes, cét argent, & ces pierre„ries, vous y trouverez un grand tresor, „c'est l'Histoire de tout ce qui m'est arrivé „depuis que je suis parti de Hollande pour „aller aux Indes, comme je vous l'ay sou„vent raconté. Cette histoire est dans une „grande confusion, elle est presque toute é„crite sur des feüilles détachées, & en di„verses langues, qui auront besoin d'estre „expliquées, & d'estre mises dans leur or„dre naturel, selon le dessein que j'en avois „fait moy-même: mais puis que Dieu ne „me permet pas de l'executer, je vous en „laisse le soin; & je vous assure avec tou„te la sincerité d'une personne mourante, que „dans tous mes écrits il n'y a rien qui ne soit „fort véritable; ce que peut-estre le temps & „l'experience feront connoistre quelque jour.

Ce sont là les dernieres paroles de l'Autheur, qui peu d'heures aprés rendit son ame à Dieu, avec une constance & une resignation exemplaire; & qui, selon le témoignage du Medecin son héritier, étoit un homme bien fait, qui avoit beaucoup d'esprit, & dont toutes les manieres estoient sages, trés-honnestes & sinceres.

Aprés sa mort le Medecin examina ses papiers, & trouva qu'ils estoient écrits en Latin, en François, en Italien, & en Provençal, ce qui le mit dans un grand embarras, parce qu'il n'entendoit pas toutes ces Langues, & qu'il ne vouloit pas confier ces memoires à des mains étrangeres. Ces difficultez, & plusieurs affaires qui l'ont occupé depuis, ont esté cause qu'il a négligé jusques-ici cette Histoire: Mais estant venu de Hollande en Angleterre, depuis la conclusion de la Paix entre ces deux Nations, il me fit l'honneur il y a quelque temps de me laisser ses papiers, pour les arranger, & les traduire en une seule Langue. Je les examinay avec soin, & je trouvay la matiere qu'ils contiennent, si extraordinaire & si merveilleuse, que je n'eus point de repos avant de l'avoir reduite dans l'ordre & dans la clarté dont elle avoit besoin; me servant en cela de l'aide & du conseil de celuy qui me les avoit mis entre les mains.

Au reste il y a beaucoup d'autres preuves qui appuyent la verité de cette Relation. Diverses personnes de Hollande, peu de temps aprés la mort du Capitaine Siden, assûrerent le Medecin qu'il avoit fait son heritier, qu'environ le temps marqué au commencement de cette Histoire, il estoit

party

party du Texel un Navire neuf, nommé le Dragon d'or, fretté pour Batavia, chargé d'argent, de passagers, & d'autres choses, & qu'on croyoit qu'il avoit fait naufrage, parce que depuis on n'en avoit jamais sçeu de nouvelles.

De puis que j'ay les papiers entre les mains, & avant que de rien écrire, j'allay moy mesme voir Monsieur Van-Dam Avocat de la Compagnie des Indes, & l'un des Commissaires envoyez par les Estats de Hollande, pour faire le Traité de Commerce avec l'Angleterre. Je luy demanday des nouvelles de ce vaisseau, & il me confirma tout ce qu'on en avoit dit en Hollande à mon Amy Mais le témoignage qui établit le plus fortement la vérité de cette Histoire, je tire d'une Lettre écrite par un Flamand à un Gentil-homme François, touchant le vaisseau nommé le Dragon d'or. Cette Lettre m'a été mise entre les mains par le Gentil-homme qui la receut, & je croy qu'il sera bon de l'inserer icy, aprés avoir dit sur quel sujet elle fût écrite.

Ce Gentil-homme m'a dit qu'estant un jour à la promenade avec l'Autheur de la Lettre, & venant à parler des Indes, où il avoit demeuré long-temps, il luy dit, qu'une fois il avoit esté poussé par le mauvais temps sur

le

le rivage de la Terre Auſtrale, en grand danger d'y perir, mais que par l'aſſiſtance Divine il en eſtoit heureuſement échapé. Un an ou deux aprés ce récit, nôtre Gentil-homme ſe trouvant dans une compagnie où l'on parloit de ces Terres inconnuës, il y raconta l'Hiſtoire qu'il avoit appriſe du Flamand. Il n'eût pas plûtôt achevé ſon récit, qu'un Gentil-homme de Savoye luy fit pluſieurs queſtions ſur ce ſujet, avec beaucoup d'empreſſement; Et parce qu'il ne pouvoit répondre à toutes ces demandes, que ſuivant ce qu'il en avoit oüy dire, le Savoyard le pria d'en écrire au Flamand, pour tirer de luy toutes les lumieres qu'il pouroit dans cette affaire. Il ajoûta que ſon empreſſement venoit de l'intéreſt qu'il avoit dans ce vaiſſeau, un de ſes parens s'y étant embarqué dont on n'avoit pû ſçavoir aucune nouvelle, quelque recherche qu'on en eut pû faire: qu'il avoit laiſſé chez lui une Terre, aprés avoir vendu la plûpart de tous ſes autres biens, & que ſes parens étoient en procés touchant la ſucceſſion de cette Terre, aprés avoir attendu ſon retour pendant pluſieurs années. Ce fut donc à la priere du Savoyard que le François écrivit au Flamand, & en reçeut la réponſe ſuivante en François. Je l'ay miſe

icy

icy mot à mot, ſans vouloir y rien changer.

MONSIEUR,

Selon voſtre deſir, & pour la ſatisfaction de voſtre Amy, je vous diray que quand j'eſtois à Batavia l'An 1659. un Marinier Flamend, nommé Prince, entendant que j'avois eſté à la coſte de la Terre Auſtrale, me raconta que quelques années auparavant, il y fit naufrage dans un Navire neuf party de Hollande, nommé le Dragon verd ou d'or, qui portoit quantité d'argent deſtiné pour Batavia, & quelques quatre cens perſonnes, qui tous, ou la pluſpart s'eſtoient ſauvez à la dite Terre, & tenus ſous la meſme diſcipline du Maiſtre comme ils eſtoient à bord, & s'eſtant retranchez avoient ſauvé entre-autres la pluſpart des vivres. Ils firent du débris du naufrage une Pinaſſe, jettans le ſort pour huit hommes, dont ledit Marinier eſtoit un, pour aller à Batavia avertir le General de la Compagnie Hollandoiſe de leur deſaſtre, afin qu'il y envoyaſt quelque Navire pour retirer ceux qui eſtoient échoüez. Cette Pinaſſe aprés bien de la peine eſtant arrivée à Batavia, le Général en fit auſſi-toſt partir une fregate, qui eſtant

ar-

arrivée ſur cette Coſte, envoya ſa Chalou-pe & ſes gens à terre, au lieu & à la hauteur qu'on luy avoit preſcrit; mais ils n'y trouverent perſonne, ny aucun ſigne qu'il y en eût jamais eu. Ils rangerent la Côte en divers autres lieux ou ils perdirent leur Chaloupe, & quelques gens par le mauvais temps auquel cette Coſte eſt ſujette; & ainſi retournerent à Batavia ſans effet. Le General y renvoya une ſeconde fregate, qui retourna auſi ſans ſuccés.

On parle diverſement qu'au dedans du dit Païs il y a des peuples de grande taille, qui n'ont rien de barbare, & qui menent ceux qu'ils peuvent attraper avec eux dans leur Païs. Je fus preſt pour aller à la hauteur d'environ vingt-ſept degrés, mais comme un calme ſoudain qui nous prit durant la nuit nous ſauva du naufrage, auſſi une prompte tempeſte me fit changer de reſolution, m'eſtimant heureux de regagner la Mer. Voilà tout ce que je puis vous dire; voſtre Amy pourra ſçavoir plus de particularitez de ce Navire le Dragon, de ceux de ladite Compagnie en Hollande. C'eſtoit le General Maët ſuycker, qui eſtoit alors, & qui eſt encore á preſent General à Batavia; mais je n'ay ce recit que du Marinier. La terre du Païs eſt

rou-

rougeastre, stérile, la coste comme enchantée par les tempestes, quand on veut aller à terre; c'est pourquoy ces fregates perdirent leur Chaloupe & leurs biens, & ne pouvant ainsi aborder, il croit qu'ils n'ont peu trouver le véritable lieu; je croy que c'estoit à 23. degrés l'an 1656. ou 1657 Je suis,

MONSIEUR,

Vostre trés-humble Serviteur,
THOMAS SKINNER.

A Bruge ce 28. Octobre 1672.

Le Lecteur poura, s'il luy plaît, comparer cette Lettre avec la Relation de l'Autheur, & juger aprés cette comparaison, si dans des matieres si peu connuës, on peut avoir un témoignage plus fort que celuy-cy, pour établir la verité de cette Histoire.

Quant au stile & à la disposition de l'Ouvrage, je luy en laisse aussi le jugement, & je me contente de luy dire que l'on y a changé le moins que l'on a pû, sans s'écarter de la maniere de l'Autheur, qui est trés-simple & trés-naturelle. Dans les Ouvrages de cette nature, où la matiere attire toute l'attention du Lecteur, il suffit que le stile n'ait rien qui la détourne.

L'Au-

AU LECTEUR.

L'Autheur a esté un peu plus exact dans la Seconde Partie, où il parle des Loix & des mœurs des Sevarambes, dont le Gouvernement, est à mon avis, l'un des plus parfaits modeles de Gouvernement qu'on ait jamais vû.

Mais on doit laisser à chacun la liberté d'en juger selon ses lumieres, je souhaite seulement que le Lecteur puisse prendre quelque plaisir dans la lecture de cette Histoire admirable, dont cette Premiert Partie n'est qu'une espece de Journal Historique, comme l'Autheur le dit luy mesme sur la fin.

HIS-

HISTOIRE DES SEVARAMBES.

MA plus forte passion dés mes plus jeunes années, fut celle de voyager. Cette inclination naturelle se fortifiant avec le tems, je sentois croître tous les jours le violent desir que j'avois de voir d'autres païs que celuy de ma naissance. Je prenois un plaisir incroyable à lire des Livres de Voyage, des Relations de païs étrangers, & à tout ce que l'on disoit des nouvelles découvertes. Mais l'autorité de mes Parens, qui me destinoient à la Robbe, & le manquement de moyens nécessaires pour entreprendre des voyages de long cours, furent de grands obstacles à mes desirs, j'éprouvai pourtant que rien ne peut s'opposer avec succez au penchant qui nous entraîne vers nôtre destinée. A peine estois-je entré dans ma quinziéme année, que je fus à l'Armée en Italie revêtu d'un employ,

ploy, qui m'y retint prés de deux ans, avant que je pûſſe retourner dans mon païs, où je ne fus pas plûtôt arivé que je me vis obligé de marcher en Catalogne, avec un commandement plus conſiderable que celuy que j'avois auparavant. J'y fis la guerre pendant trois ans, & je n'aurois pas quitté le ſervice, ſi la mort impreveuë de mon Pere ne m'eut rappellé, pour prendre poſſeſſion du bien qu'il m'avoit laiſſé, & pour obeïr aux ordres de ma mere, qui en mon abſence ne pouvoit ſe conſoler d'une ſi grande perte. Ces conſiderations m'obligerent à retourner en mon païs, ou les commandemens de ma Mere me firent quitter l'épée pour la Robe, il falut s'appliquer à l'étude du Droit, où je fis d'aſſez grands progrés dans quatre ou cinq années de temps, pour pouvoir prendre le grade de Docteur. Je fus auſſi reçû Avocat en la Cour Souveraine de mon païs, degré par où il faut paſſer pour monter aux dignitez plus élevées. Aprés ma réception je m'exerçay à faire des Déclamations, dont j'inventois les ſujets; & puis j'en choiſis de veritables pour les plaider avec éclat. Comme je ne me négligeois point, je m'aquittay aſſez bien de toutes ces choſes pour y acquerir quelque eſtime. Je me plai-

plaiſois dans ces ſortes d'exercices, où les jeunes gens aiment à faire briller leur eſprit & leur éloquence, ſans avoir nul égard à leur fortune. Mais lors qu'il me falut deſcendre à la pratique du Palais, je la trouvay ſi épineuſe, & ſi ſervile qu'en peu de temps j'en fus entiérement dégoûté. J'aimois naturellement la douceur & les plaiſirs de la vie, avec la franchiſe & l'honneſteté & j'eſtois ſi mal propre pour cet employ que j'eus un empreſſement extraordinaire de l'abandonner. Dans le temps que je penſois aux moyens de m'en delivrer, ma mere mourut: ſa mort me mit en état de pouvoir diſpoſer de moy-même & de mon bien; & d'ailleurs j'en eus un déplaiſir ſi grand, que toutes choſes me devenant inſupportables je ne deliberay pas beaucoup à quitter mon païs pour un longtemps. Je mis ordre à mes affaires pour executer ce deſſein; Je me défis de tout mon bien à une terre prés, que je me reſervay pour une retraite en cas de néceſſité, la laiſſant entre les mains d'un fidelle amy, qui m'en a toûjours rendu bon compte, tant qu'il a pû ſçavoir de mes nouvelles.

Aprés cela, je commençay de parcourir preſque toutes les Provinces du Royaume

aume de France, & m'estant arresté à la fameuse Ville de Paris, ce séjour me parut si charmant, qu'insensiblement j'y restay prés de deux années sans m'en éloigner : Mais mon premier desir de voyager venant à se r'allumer par une occasion que j'eus d'aller en Allemagne, je ne pus y faire un plus long séjour. Je vis donc toute l'Allemagne, la Cour de l'Empereur, & celle des Princes de l'Empire ; de là je passay en Suede & en Dannemark, & puis au Païs-Bas, où je finis tous mes voyages d'Europe, & ou je me reposay jusqu'en 1655. que je m'embarquay pour aller aux Indes Orientales.

J'entrepris ce penible voyage, pour satisfaire la curiosité naturelle, & la forte inclination que j'avois toûjours euë de voir un païs dont j'avois oüy dire tant de merveilles. J'y fus encore engagé par les pressantes sollicitations d'un amy, qui avoit du bien à Batavia, & qui devoit s'embarquer pour aller en ce païs-là ; Je dois encore avoüer de bonne foy que l'espoir du profit m'y determina entierement ; Ces raisons furent si puissantes sur mon esprit que m'estant preparé pour ce voyage, je m'embarquay avec mon amy sur le Navire nommé le Dragon d'Or, nouvel-

lement construit & équipé pour Batavia. Ce Navire estoit d'environ six cens tonneaux, & de trente-deux pieces de canon, portant prés de quatre cens hommes, tant matelots que passagers, & de grandes sommes d'argent, où mon amy nommé Van-de-Nuits, avoit beaucoup d'interest.

Nous levasmes l'anchre du Texel le 12. jour d'Avril 1655. & avec un vent frais d'Est, nous singlâmes à travers le Canal, entre la France & l'Angleterre, avec toute la diligence & le bon succés que nous pouvions desirer, ce qui dura jusques à la grande Mer. De là nous poursuivismes nostre Voyage jusques aux Canaries, éprouvans quelquefois l'inconstance & la varieté des vents, mais nous n'eusmes nulle tempeste. Nous prismes dans ces Isles les provisions que nous pûmes trouver, & dont nous pouvions avoir besoin; & suivimes nostre route vers les Isles du Cap-verd, que nous apperçûmes d'assez loin, & dont nous approchasmes sans peine, & sans aucune advanture particuliere. Il est vray que nous vismes plusieurs monstres Marins, des poissons volans, de nouvelles constellations, & d'autres choses de cette nature; Mais parce qu'elles sont ordinaires, qu'elles ont

esté décrites, & que depuis plusieurs années elles ont perdu la grace de la nouveauté ; je ne crois pas en devoir parler, ne voulant pas grossir ce Livre de narrations inutiles, qui ne feroient que lasser la patience du Lecteur & la mienne. Il suffira donc de dire que nous poursuivismes heureusement nostre Voyage jusqu'au troisiéme degré de latitude Meridionalle, où nous arrivasmes le 2. jour du mois d'Aoust de la même année 1655. Mais la Mer qui jusques icy nous avoit esté tres-favorable, commença de nous faire sentir les effets de son inconstance ordinaire. Environ sur les trois heures aprés midy, le Ciel changea sa douceur & sa serenité precedente en nuages épais, en éclairs & en tonnerres, qui furent les avant-coureurs des vents orageux, de la pluye mélée de grêle, & de la tempeste qui succederent peu aprés. Aux approches de cette tourmente, les visages de nos Matelots devinrent pâles & abatus. Car bien qu'ils eussent le loisir d'amarrer leurs voiles, d'attacher fortement leurs canons, & de ranger toutes choses comme ils trouverent à propos ; neanmoins prévoyans le terrible Ouragan qui arriva, ils ne pouvoient qu'en redouter la vio-

violence. La Mer commença d'eſtre agitée, & les vents parcoururent tous les points de la bouſſole en moins de deux heures. Nôtre vaiſſeau fut pouſſé tantoſt d'un côté, tantôt d'un autre, tantôſt en haut, & tantôt en bas, de la plus horrible maniere du monde: un vent nous pouſſoit en avant, & un autre en arriere; nos maſts, nos vergues, & nos cordages furent rompus & déchirez, & l'orage fut ſi violent, que la plûpart de nos Mariniers eſtant malades, pouvoient à peine oüir & encore moins obeïr au commandement. Cependant nos paſſagers eſtoient tous enfermez ſous le pont, & mon amy & moy eſtions couchez au pied du grand maſt extrémement abatus, & nous repentans tous deux, luy de ſon avare deſir de gagner, & moy de ma folle curioſité. Nous ſouhaitâmes mille fois d'eſtre en Hollande, & mille fois nous deſeſperaſmes de revoir jamais, ny ce païs, ny aucune autre terre. Car dans cet eſtat toute ſorte de païs nous auroit ſemblé bon; Mais cependant nos Matelots ne s'endormoient pas, & ſans negliger aucune des choſes qui pouvoient contribuër à nôtre ſalut, ils mettoient en uſage toute leur induſtrie & toute leur force, les uns eſtant occupez au gouvernail,

les autres aux pompes, & par tout où la neceſſité les appelloit. De ſorte que Dieu beniſſant leurs efforts, ils ſauverent le Navire de la violence de l'Ouragan, qui ſe convertit enfin en un vent particulier, & qui ſe rendant maître de tous les autres, nous pouſſa vers le Sud avec tant de force, qu'il nous fut impoſſible de ne pas courir ce bord. Nous fûmes contraints de ceder à l'impetuoſité de ce vent, & d'aller malgré nous par tous les endroits où il nous portoit. Aprés deux jours de courſe, le vent changea un peu, & nous écarta vers le Sud-Eſt pendant l'eſpace de trois jours au travers des broüillards ſi épais, qu'à peine pouvions-nous voir les objets à cinq ou ſix pas de diſtance. Au ſixiéme jour le vent ſe relâcha un peu, mais il continua toûjours vers le Sud-Eſt juſques à minuit. A la fin nous ſentîmes tout à coup un grand calme comme ſi nôtre vaiſſeau fuſt tombé dans un étang ou mer morte, ce qui nous ſurprit extrémement: Deux ou trois heures aprés le tems s'éclairçit, & nous commencâmes à voir pluſieurs étoiles, mais nous ne pûmes faire aucune bonne obſervation par leur moyen. Nous jugions en géneral que nous n'étions pas loin de Batavia, & que nous étions

pour

pour le moins à cent lieües de la terre Auſtrale, mais nous trouvâmes quelque tems aprés que nous nous eſtions fort trompez dans nos conjectures. Le ſeptiéme jour nous continuâmes dans ce calme, & nous eûmes le tems de nous repoſer & d'examiner toutes les parties de nôtre Navire, nous trouvâmes qu'il n'étoit preſque point endommagé; car il étoit ſi fortement bâty qu'il ſoûtint toute la rage des flots ſans faire aucune voye d'eau qui pût l'incommoder. Le huitiéme jour il ſe leva un vent moderé qui nous pouſſa vers l'Eſt à nôtre grande joye; car outre qu'il nous portoit vers nôtre but, il nous delivroit de la crainte d'un long calme. Vers la nuit du même jour le Ciel devint obſcur, l'air ſe remplit de broüillards, & le vent devint violent, ce qui nous fit craindre une autre tempeſte. Le broüillard continua tout le jour ſuivant qui eſtoit le neuviéme, & le vent ne ſouffloit que par ſecouſſes & par boutades, ce qui nous mettoit en tres grand danger. Sur le minuit le vent changea, devint plus fort; & nous pouſſa de nouveau vers le Sud-Eſt avec grande impetuoſité; le broüillard s'épaiſſiſſoit de plus en plus. Environ le minuit le vent eſtant fort haut, & nôtre vaiſſeau courant avec

beaucoup de rapidité, il heurta tout d'un coup contre un banc de ſable, lors que nous craignions le moins, & il y demeura ſi fort attaché, qu'il s'y tenoit ſans mouvement comme s'il avoit été cloüé. Ce fut alors que nous crûmes être abſolument perdus, & que nous attendions à tout moment de voir nôtre vaiſſeau ſe briſer en mille pieces par la violence des vents & des flots. Ainſi l'art & l'induſtrie des hommes eſtant inutiles, nous eûmes recours à Dieu, pour le prier que par ſa miſericorde infinie, il exauçaſt nos vœux, & qu'il nous fiſt rencontrer le ſalut où nous n'attendions que nôtre perte. Le matin eſtant venu, & le Soleil ayant diſſipé l'épaiſſeur des broüillards, nous trouvâmes que nôtre vaiſſeau tenoit à un banc de ſable proche du rivage d'une Iſle, ou d'un Continent que nous ne connoiſſions pas. Cette découverte changea nôtre deſeſpoir en eſperance; car quoi que cette Terre fuſt inconnuë, & que nous ignoraſſions ſi nous y trouverions quelque ſoulagement à nos maux, toute ſorte de terre eſtoit agreable à des gens qui durant pluſieurs jours avoient été ſi miſerablement ballotez ſur les eaux entre la mort & la vie. Sur le midy le tems devint fort clair & fort chaud,

le

le Soleil ayant diſſipé les broüillards, & le vent perdant beaucoup de ſa violence, les flots perdirent auſſi beaucoup de leur agitation.

Environ les trois heures aprés midy, la Mer ſe retirant du rivage, laiſſa noſtre Navire ſur un ſable limonneux, où il ſembloit eſtre enchaſſé dans un endroit qui n'avoit pas plus de cinq pieds d'eau. Ce lieu n'eſtoit qu'à une portée de mouſquet d'un rivage aſſez haut, mais pourtant acceſſible, où nous reſoluſmes de prendre terre, & d'y tranſporter ce que nous avions dans le vaiſſeau. Nous deſcendiſmes noſtre chaloupe, pour cet effet, dans laquelle nous miſmes douze de nos plus braves hommes bien armez, que nous envoyaſmes à terre pour découvrir le païs, & pour choiſir un lieu proche du rivage où nous puſſions camper, ſans nous éloigner de noſtre vaiſſeau. Ils n'eurent pas plûtôt pris terre, qu'ils examinerent ſoigneuſement le païs du ſommet d'un tertre élevé, qui n'eſtoit pas loin du rivage: Mais ils ne virent ny maiſons, ny hameaux, ny rien qui leur pût perſuader que le païs fût habité; la terre eſtant ſablonneuſe, ſterile,& couverte ſeulement de buiſſons & de quelques arbriſſeaux ſauvages. Ils ne pûrent dé-

découvrir ny ruiſſeau ny riviere dans les lieux qu'ils voyoient alentour, & n'ayant pas le temps ce jour-là de chercher plus loin, ils revinrent à nous trois heures aprés leur deſcente ; ne jugeans pas à propos de ſe hazarder plus avant dans un païs inconnu. Le jour ſuivant ils retournerent à terre, avec ordre de nous renvoyer la chaloupe & le canot, pour tranſporter peu à peu nos gens hors du vaiſſeau. Nous reſoluſmes auſſi de mettre à terre ce que nous avions de plus precieux, & ſur tout, ce qui nous reſtoit de munitions, qui par la grace de Dieu n'eſtoient point gaſtées. Tous ces ordres furent executés avec tant de ſoin & de diligence, que le jour d'aprés noſtre nauffrage nous prîmes terre avec la meilleure partie de nos proviſions les plus neceſſaires. Ceux qui eſtoient deſcendus les premiers poſerent le camp ſur un terrain élevé prés de la Mer vis à vis de noſtre vaiſſeau : & environ le 10. degré de Latitude Meridionalle, ſelon nos meilleures obſervations. Ce terrein les couvroit du coſté de la terre, & les cachoit aux yeux de ceux qui auroient pû venir du coſté de la Mer. De ſorte que nos ſentinelles pouvant du haut du terrein découvrir bien avant aux environs, ce nous eſtoit un lieu

ſeur

ſeur & commode. Ce fut-là que peu à peu nous tranſportaſmes tout noſtre monde, nos proviſions & nos Marchandiſes; laiſſant dix de nos hommes dans le vaiſſeau, juſques à ce que nous puſſions le remorquer quand la Mer ſeroit haute; ou ſi la choſe n'étoit pas poſſible, prendre d'autres meſures. Nous ne fuſmes pas plûtôt à terre, que nous aſſemblâmes le Conſeil, pour penſer aux moyens de nous conſerver les uns les autres. On reſolut qu'on garderoit ſur Terre la méme dicipline qu'on avoit obſervée ſur Mer, juſqu'à ce qu'on trouvât propos de la changer. Enſuite il fut ordonné que nous ferions une priere générale pour rendre graces à Dieu de la bonté qu'il nous avoit montrée, en ſauvant nos biens d'une maniere toute particuliere, & pour implorer ſon aſſiſtance dans un lieu tout à fait inconnu, où nous pouvions tomber entre les mains de quelque peuple Barbare, ou mourir de faim faute de proviſions, ſi par ſa miſericorde il ne pourvoyoit à nôtre ſubſiſtance, comme il avoit fait auparavant.

Aprés ces ordres & cette humiliation, les Officiers diviſerent leur monde en trois parties égales. Deux devoient inceſſamment travailler au Camp, le retrancher

tout alentour, pour nous mettre à couvert des invasions soudaines: L'autre partie fut employée à découvrir le Païs pour nous fournir de bois & des autres provisions qui s'en pourroient tirer. Ceux qui avoient la garde du vaisseau eurent ordre de voir en quel estat il estoit, & de tascher à le rendre utile. Aprés une exacte recherche, ils trouverent que la quille en estoit rompuë par le choc violent qu'il avoit donné contre le sable, & qu'il tenoit si fort dans le limon, qu'il estoit impossible de l'en tirer, quand même il n'auroit point esté rompu. Ils ajoûterent, qu'à leur avis, le meilleur estoit de le mettre en pieces, & de bastir de ses débris une ou deux pinasses pour les envoyer à Batavia. Ce conseil fut approuvé, & l'on choisit les hommes les plus propres pour l'executer.

Le party qu'on avoit envoyé à la découverte du païs n'osant pas se hazarder fort avant de crainte de quelque accident, se retira de bonne heure au Camp, esperant que lors qu'il seroit mieux fortifié, & qu'on y auroit posé du canon, ils se hazarderoient plus librement dans la plaine. Cependant ils nous avoient apporté du bois, & une espece de meures sauvages, dont ils avoient trouvé quantité sur les arbrisseaux

& sur les buissons. Quelques-uns s'étendans le long du rivage trouverent en abondance des huistres, & d'autres coquillages, qui nous épargnerent beaucoup de la provision du vaisseau, qui ne pouvoit durer que deux mois selon les rations ordinaires, & le calcul exact que nous en avions fait. Cette consideration nous fit songer aux moyens de l'épargner du mieux que nous pourrions pour la faire durer plus long-temps; & comme cela ne se pouvoit faire qu'en ajoûtant d'autres vivres, & retranchant ceux-là, nous eûmes soin de préparer nos filets & nos hameçons pour la pêche, aprés avoir observé que la Mer estoit fort poissonneuse en quelques endroits. Nôtré pêche fut si heureuse, qu'on se nourrissoit en partie de poisson, de coquillages & des meures dont nous avons déja parlé. C'est pourquoy nous retranchâmes les portions des vivres du vaisseau, & les reduisimes à huit onces par jour. Nous n'avions pas encore trouvé d'eau douce, & c'estoit la chose dont nous avions le plus de besoin; car quoi que nous eussions creusé un puits dans la tranchée qui nous en fournissoit abondamment, comme elle estoit salée à

cause du voisinage de la Mer, elle en estoit mal saine & fort desagreable.

Nos avanturiers qui faisoient tous les jours quelque nouvelle découverte, s'étant avancez prés de dix milles autour du Camp sans y trouver aucun vestige d'homme ny de beste, se hazardoient toûjours de plus en plus; Ils ne virent aucune creature vivante dans cette grande plaine sablonneuse, hors quelques Serpens, une espece de Rat presque aussi gros qu'un Lapin, & des oyseaux semblables aux Pigeons sauvages, mais un peu plus gros, qui se nourrissoient de meures. Ils en tuérent quelques-uns avec leurs fusils, & les apporterent au Camp, où aprés en avoir goûté, l'on trouva qu'ils estoient trés bons manger, & sur tout les oyseaux. Ces nouvelles découvertes nous firent un peu relâcher de nos fortifications; nous nous contentâmes de faire une petite tranchée autour de nôtre Camp, jettant la terre en dedans, & nous crûmes que c'estoit une assez bonne defense pour un lieu où nous n'avions point trouvé d'habitans. Nous garnîmes de Canon les endroits les plus commodes, & n'apprehendant plus les hommes ny les bestes, nous ne craignîmes que la faim, & les injures de l'air, dont

nous

nous ne connoiſſions pas encore la temperature, bien qu'il euſt paru fort ſain depuis que nous eſtions ſur cette Coſte, où nous avions déja demeuré quatorze jours avant que noſtre Pinaſſe fût achevée. Quelques jours aprés elle fut preſte à mettre en mer avec la proviſion de huit hommes pour ſix ſemaines, qui eſtoit tout ce que nous pouvions en donner. Quand il fut queſtion de choiſir huit hommes pour aller à Batavia, nos Matelots diſputoient pour ſçavoir qui devoit entreprendre ce voyage; car il y en avoit peu qui vouluſſent ſe commettre au hazard de cette navigation, & pourtant il étoit nécesſaire que quelques-uns l'entrepriſsent. On reſolut qu'un certain nombre des meilleurs Matelots ſeroient choiſis de toute la troupe, & qu'ils jetteroient au ſort entr'eux pour decider le differend; ce qui fut executé. Le ſort tomba ſur le Maiſtre meſme, ſur un Matelot appellé Prince, & ſur ſix autres, dont j'ay oublié les noms. Lors qu'ils virent que la fortune vouloit qu'ils fiſsent le voyage, ils obeïrent ſans répugnance: & aprés eſtre convenus enſemble du ſignal, que nous leur donnerions pour nous trouver ſi jamais ils revenoient avec du ſecours, ils prirent congé de nous, & s'en allerent

au

au bord de leur Pinaſse. Un vent de terre, dont ils ſe ſervirent pour ſe mettre en Mer les pouſsa tout à fait hors de nôtre veuë, & nous fiſmes enſuite des vœux & des prieres pour demander à Dieu leur retour, en la ſeule miſericorde duquel nous mettions toute noſtre confiance.

Le même jour nous tinſmes conſeil pour nous determiner à quelle ſorte de gouvernement nous devions nous attacher, qui fût le plus propre & le plus convenable à noſtre condition preſente; Car quelques-uns de nos Officiers eſtant partis dans la Pinaſse, nôtre dicipline de Mer en étoit un peu changée, & par de bonnes conſiderations nous ne trouvions pas qu'elle fût propre ſur terre. On propoſa pluſieurs moyens, qui ne furent pas ſans oppoſition: Mais enfin aprés pluſieurs conteſtations, il fut reſolu que nous obſerverions une dicipline Militaire ſous l'autorité d'un General, & de quelques autres Officiers inferieurs, qui tous enſemble devoient compoſer un Souverain Conſeil de Guerre, qui auroit l'autorité de regler & de conduire abſolument toutes choſes. Quand il fallut choiſir un Chef parmy toute la Compagnie, chacun tournoit les yeux du côté de Van-de-Nuits mon ami, & ils vou-

vouloient tous luy déferer cet honneur, parce que c'estoit la personne la plus considerable d'entre eux, & qui avoit le plus d'interest dans le vaisseau; mais il s'en excusa modestement, disant, qu'il estoit trop jeune & trop peu experimenté dans les Armes pour s'aquiter dignement d'un Employ de cette nature; Qu'en une telle occasion il falloit choisir un homme plus experimenté que luy, qui n'avoit jamais fait la Guerre, ny exercé de Charge publique. Alors remarquant du trouble & de l'embaras sur le visage des assistans, il leur dit; *Qu'il leur rendoit mille graces de l'estime & de l'affection qu'ils avoient pour luy, qu'il voudroit meriter le commandement qu'on luy offroit; mais que, puis qu'il n'avoit pas cette capacité, & qu'il ne pouvoit raisonnablement leur servir de Général, il les prioit de luy donner la liberté de leur recommander une personne trés-capable de cette Charge, qui avoit eu du commandement en Europe dans deux Armées differentes, & voyagé durant plusieurs années, ce qui devoit infailliblement luy avoir acquis de grandes lumieres dans la Politique. Il ajoûta, qu'ils le connoissoient tous, & qu'il osoit même avancer qu'ils avoient déja de l'estime pour luy, quoy qu'il ne leur fût pas si bie*

bien connu qu'à luy-même, qui par une longue habitude connoissoit & sa bonne conduite & sa probité. La personne dont je vous parle, dit-il, me montrant de la main, est le Capitaine Siden, au commandement & à l'authorité duquel je me soûmettray volontiers, s'il vous plaist de le choisir pour nôtre Général.

Ce discours impreveu, & les regards des assistans, qui tournerent tous les yeux sur moy, me causerent quelque embaras, mais en estant bien-tost revenu, je repondis; Que la recommandation de Monsieur de Nuits procédoit plûtôt de l'amitié, qu'il avoit pour moy, que d'aucune connoissance qu'il eust de mon sçavoir, ou de mon mérite; Que j'estois un estranger né dans un païs fort éloigné de la Hollande; & que je croyois qu'il y avoit des gens dans la troupe beaucoup plus capables de ce commandement que moy, que je souhaitois donc qu'on m'en dispensast, aimant mieux obeïr aux Superieurs qu'ils choisiroient que de leur commander.

Je n'eus pas plûtôt cessé de parler qu'un certain Swart, homme fort hardy & fort agissant, & qui m'avoit toûjours suivi dans toutes les découvertes que nous avions faites dans le païs, prenant brusquement

la

la parole, me dit: *Monsieur, toutes ces excuses ne vous serviront de rien, & si le conseil de Monsieur de Nuits & le mien sont suivis, vous serez malgré vous nostre Général; car outre ce qu'il a rapporté de vostre merite, toute la Compagnie sçait, & moy particulierement, que depuis que nous sommes sur ces Costes, vous avez paru l'homme de la Troupe le plus prudent & le plus actif pour le bien & pour le salut de toute la Compagnie. Quand il n'y auroit que cette raison, vous meritez déja de commander; Mais d'ailleurs nous sommes tous negocians, ou Mariniers, qui n'entendons ny la guerre ny la discipline, & vous pouvez nous l'enseigner. Vous avez seul les qualitez requises pour un tel employ, & vous estes le seul capable de nous commander. Je declare donc que je ne me soûmettray au commendement de qui que ce soit qu'au vostre.*

Le discours que cét homme prononça avec un certain air fier & brusque, fit tant d'impression sur l'esprit de la Compagnie, déja disposée à me choisir pour Chef, que tous d'une voix se mirent à crier, il faut que le Capitaine Siden soit nôtre Général.

Quand je vis que je ne pouvois m'en deffendre, je leur fis signe de me donner

ner audience, & je leur parlay de cette sorte.

MESSIEURS, *Puis que vous me forcez de prendre le commandement, je l'accepte avec reconnoissance, & je souhaite de tout mon cœur que ce soit à vostre avantage. Mais afin que toutes choses se fassent en bon ordre & puissent estre vigoureusement executées, je vous demande quelques privileges, s'il vous plaist de me les accorder, je feray tous mes efforts pour vous garder & pour vous tenir dans la discipline que je jugeray la plus propre pour vostre conservation.*

La premiere chose que je vous demande, c'est que châcun de vous en particulier, & tous en général, s'obligent par serment de m'obeïr & au Conseil, sur peine d'estre condamné à tous les châtimens que nous trouverons à propos de lui faire souffrir.

La seconde, que j'auray le pouvoir de regler la Milice dans l'ordre qui me semblera le meilleur, & de choisir les principaux Officiers, qui ne pourront exercer aucunes Charges, s'ils ne la tiennent de moy.

La troisiéme, que dans le Conseil ma voix vaudra trois suffrages.

Et la derniere, que moy ou mon Lieutenant aurons une voix negative dans toutes les déliberations publiques.

Tous

Tous ces avantages me furent accordez, & je fus en même temps salué de tous en qualité de Général. Pour premiere marque de mon authorité, l'on me dressa au milieu du Camp une Tente plus grande que toutes les autres, où je couchay cette même nuit, prenant Van-de-Nuits avec moy, & me servant de son conseil en diverses choses.

Le jour suivant je fis assembler tout nôtre monde, & je fis en leur presence Van-de-Nuits Surintendant de toutes les Marchandises & des provisions que nous avions déja, ou que nous pourrions avoir. Je fis Swart Grand-Maître de l'Artillerie, des armes & des munitions de guerre. Je fis Maurice, Matelot expert & diligent Admiral de nôtre Flote, qui devoit consister en une chaloupe, un canot, & une autre pinasse, que nous faisions des ruïnes de nôtre vaisseau. Nous avions parmi nous un Anglois nommé Moreton, qui avoit été Sergent au Païs-Bas, je le fis Capitaine de la premiére Compagnie; de Haës, homme sobre & vigilant, eut la seconde. Un certain Vansluts eut la troisiéme, & un autre nommé de Bosh eut la quatriéme. Je nommay le Brun Major Géneral, & tous eurent la liberté de choisir

leurs

leurs Officiers inferieurs, qui devoient avoir mon approbation.

J'avois deux Valets, dont l'un nommé d'Eveze, avoit été mon Sergent en Catalogne. Il estoit homme de cœur & d'entendement, sobre & fidelle, qui m'avoit toûjours servy depuis que j'avois quitté la guerre, je le fis mon Lieutenant; & je fis mon autre Valet nommé Tursi, mon Secretaire.

Les Officiers estant ainsi choisis, nous fimes le dénombrement de tout nôtre monde, & nous trouvâmes que nous avions en tout trois cens sept hommes, trois garçons, & soixante & quatorze Femmes, tous en bonne santé. Car quoi que plusieurs fussent malades quand ils descendirent du vaisseau, ils se porterent tous bien huit jours aprés, marque que l'air du Païs estoit fort sain. Je divisay tout ce monde en quatre parties, & donnay à Maurice vingt-six Matelots & les trois Garçons pour équiper sa Flote. Swart eut trente Hommes pour son Artillerie. Je divisay deux cens Hommes en quatre Compagnies égales, & le reste des hommes & des Femmes devoit obeïr à Van-de-Nuits. Nous avions deux Trompettes, qui outre leur employ faisoient ordi-

dinairement la priere dans le vaisseau, à la mode de Hollande. Van-de-Nuits en eut un, & je pris l'autre pour moi, les confirmans dans toutes leurs charges. Nos affaires étant ainsi reglées, sur le soir je fis assembler les Officiers superieurs, & leur dis, qu'avant que nos provisions fussent consumées, il falloit aller par Mer & par Terre en chercher de nouvelles, & tâcher de découvrir quelque lieu plus commode que celui de nôtre Camp, où dans peu de tems toutes choses viendroient à nous manquer, où même nous n'avions pas pû trouver de bonne eau; qu'il falloit, selon mon sentiment, envoyer divers partis armez, pour découvrir le païs, & pour aller plus loin qu'on n'estoit encore allé. Ils consentirent aisément à ma proposition, & dirent qu'ils estoient prests d'obeïr à mes ordres. Je commandai donc à Maurice d'armer sa Chaloupe & son Canot, d'aller lui-même tout le long du rivage vers la droite du Camp, & d'envoyer le Canot vers la gauche. J'ordonnai à Morton de tirer vingt hommes de sa Compagnie, & de marcher aussi vers la gauche tout le long du rivage sans s'éloigner du Canot. De Haës eut ordre de tirer trente hommes de la sienne, & de marcher vers le mi-

milieu du païs. Pour moi je pris quarante Hommes des deux autres Compagnies, & laissai mon Lieutenant dans le Camp pour y commander en mon absence. Nous prismes tous pour trois jours de munitions de guerre & de bouche, & nous estant armez d'épées, de picques, de bastons & de mousquets, je leur commanday de se tenir prests pour le lendemain de bon matin, & de venir recevoir mes ordres, à quoy ils obeïrent tous le jour suivant, qui estoit le vingtiéme depuis nostre descente.

Ils furent prests dés la pointe du jour, & vinrent me trouver comme je leur avois ordonné. Je ne changeay rien aux ordres du jour précédent, j'y ajoustay seulement, que s'ils rencontroient quelque chose de considerable, ils en fissent porter aussi-tôt la nouvelle au Camp. Je dis encore à Morton de ne s'éloigner pas du Canot, & de le joindre tous les soirs sur le rivage avant le Soleil couché, comme j'avois resolu de faire moy-même avec Maurice.

Ces ordres ne furent pas plûtôt donnez, que chaque party se mit en campagne, plein d'esperance & de joye. Je marchay avec mes gens en ordre Militaire, les divisant en trois Corps : L'Avant-garde é-

toit

toit composée de six Mousquetaires & d'un Caporal : le corps de bataille de douze Soldats & d'un Sergent, & je menois moy-même l'Arriere-garde. Nous allions à une portée de mousquet les uns des autres, aussi prés du rivage que nous pouvions, de crainte de perdre nostre Chaloupe de veuë. La Mer estoit fort calme, & le temps tranquille, mais assez chaud. Sur le Midy Maurice s'approcha du rivage, & vint à nous ; Nous prîmes ensemble du rafraischissement & nous reposâmes pendant deux heures. Le terrain sur lequel nous marchâmes pendant dix ou douze milles, estoit semblable à celuy qui estoit autour du Camp, sans source ny ruisseau, tout étant plein de pierres & de sable, où rien ne croissoit que des buissons. Nous marchasmus cinq milles plus loin, & la terre commença d'estre inégale, & de s'élever en petites butes. A deux milles plus loin nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce qui se jettoit dans la Mer, ce qui ne nous donna pas peu de joye ; sur tout quand nous découvrîmes qu'un peu plus haut le long de ses bords il y avoit quelques arbres touffus fort épais & fort verds. Nous nous arrestâmes en cét endroit, faisant signe à nôtre Chaloupe de venir à nous; ce qu'el-

qu'elle fit à la faveur de la Marée, qui la porta dans le ruisseau. Ils tirerent à l'aviron un mille au dessus de l'embouchcure jusques aux Arbres verds, où nous les attendions, & où nous posâmes nôtre Camp pour cette nuit. Maurice nous aporta beaucoup de poisson, des huîtres & d'autres coquillages, dont nous fimes un bon souper. Nous posâmes une bonne garde aux endroits où nous la jugeâmes néceſsaire, nous couvrîmes aussi nostre feu avec des branches vertes, que nous mîmes en terre tout alentour, afin qu'il ne fût pas apperceu de loin dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain je renvoyay trois de mes Hommes vers le Camp, pour les avertir de la commodité du lieu où nous avions couché, & pour leur dire que nous avions dessein d'aller plus avant. Pour decouvrir le païs un peu plus loin le long des bords du ruisseau, j'y envoyay cinq de mes hommes, avec ordre de revenir dans deux heures, ce qu'ils firent précisement, & nous rapporterent que le païs d'enhaut étoit un peu plus montagneux que celuy par où nous avions passé, mais qu'il estoit aussi sterile, & aussi sec. Aprés ce rapport nous fimes descendre nostre Chaloupe vers la Mer, quand nous nous en fûmes servis

vis pour passer de l'autre côté du ruisseau, qui n'estoit guéable qu'à deux ou trois milles plus haut ; Nous allâmes tout le long du rivage, sans nous écarter de nôtre Chaloupe que le moins que nous pouvions, & nous remarquasmes que la terre s'élevoit toûjours de plus en plus. Quand nous eûmes encore avancé cinq ou six milles, nous arrivasmes sur le sommet d'une assez haute montagne, d'où nous apperceusmes qu'à trois ou quatre milles par delà, il y avoit un bois de haute fustaye, sur un terrain élevé qui s'avançoit fort vers la Mer : Nous eûmes bien de la joye de voir ce bois, & nous resolusmes d'y aller ; aprés nous estre un peu reposés nous marchasmes de ce costé-là traversant une plaine sablonneuse qui separe la montagne & le bois. Dans deux heures de temps nous arrivasmes au pied de ce terrain élevé, & de là nous montasmes dans la forest, où nous trouvasmes des arbres fort hauts, mais clair semez, & qui n'avoient pas beaucoup de petit bois au dessous, ce qui en rendoit le passage fort aisé. Je serray là mes gens, & les fis marcher plus prés l'un de l'autre, doublant l'Avant-garde, afin qu'elle fust plus capable de resister, si elle étoit attaquée par des hommes ou par des be-

ſtes farouches ; En traverſant le bois nous coupaſmes des branches & des rameaux, que nous répandiſmes ſur noſtre route, pour la pouvoir reconnoiſtre à noſtre retour. Nous marchames pendant trois milles droit au travers du bois, juſqu'à ce que nous fuſmes arrivez à l'autre coſté, où nous apperceuſmes la Mer & d'autres arbres au delà d'un Golfe qu'elle faiſoit en cét endroit qui eſtoit entre deux grands Caps ou Promontoires fort avancez dans la Mer. Cét endroit eſtant agreable, & ayant une belle veuë deſſus, & au delà du Golfe, nous ſouhaitaſmes d'avoir eſté jettez plus proche de ces lieux que nous n'eſtions. Noſtre Chaloupe eſtoit de l'autre coſté du bois, & nous avions eſté contraints de l'y laiſſer, parce qu'elle auroit eu un trop grand détour à faire pour venir à nous. J'envoyay dix de mes hommes ſur le bord de l'eau, où ils trouverent une grande quantité d'huiſtres & de coquillages ; ce qui nous réjoüit. J'en envoyay dix autres vers la pointe du Cap, & tout autant vers le bas du bois pour chercher de l'eau douce. Ceux qui allerent vers la pointe du Cap, marcherent deux milles ſans en trouver ; mais enfin le penchant de la terre les mena dans une eſpece de vallée couverte d'ar-

d'arbres épais & verds, au fond de laquel-le couroit un ruisseau d'eau douce, qui s'alloit precipiter dans le Golfe. Ils s'arresterent dans cét agreable valon, d'où ils envoyerent trois de leurs compagnons pour m'en advertir un quart-d'heure aprés leur arrivée. Ceux qui avoient pris le chemin opposé vinrent à nous, & nous dirent qu'ils avoient marché fort avant dans le bois, qui selon ce qu'ils en avoient pû juger, s'élargissoit du costé de la Terre, qu'ils avoient trouvé une troupe de Cerfs proche d'un petit ruisseau, & qu'ils en avoient tué deux. Ils avoient coupé ces deux Cerfs en quatre pieces, qu'ils avoient portées sur leur dos pour nous en regaler. Je dépeschay cinq de mes hommes vers Maurice, pour l'advertir de cette bonne fortune, & pour luy dire de venir aussi viste qu'il pourroit, vers la pointe du Cap, où quelqu'un de nous l'iroit rencontrer avec de nouveaux ordres. Je leur commandai, quand ils auroient parlé à Maurice, d'aller vers le Camp, pour y annoncer nostre bonne fortune, & dire à nos gens, que je ne tarderois pas de les aller trouver, je leur fis aussi porter un quartier de venaison ; Ensuite je marchay avec tous mes hommes vers le petit valon,

où nous estions attendus. Je trouvay le lieu si agreable & si commode, que je resolus d'y camper, non seulement cette nuit, mais d'y transporter le vieux Camp, le plûtôt qu'il nous seroit possible : Mes gens firent du feu, & rostirent leur venaison. J'en envoyay cinq vers la pointe du Cap pour rencontrer Maurice, ils s'avancerent deux milles plus loin jusques au bout du Promontoire, & se tinrent sur le lieu le plus élevé. Ils n'y eurent pas demeuré un quart-d'heure, qu'ils virent venir la chaloupe avec toute la diligence possible. Elle les aborda un peu avant le Soleil couché, & lors qu'ils l'eurent tirée à terre ils vinrent tous ensemble vers le nouveau Camp, où ils arriverent un peu avant minuit. Ils nous trouverent fort gais, les uns autour du feu occupez à rostir la viande, & les autres couchez sur des licts de mousse & de feüilles seches, qu'ils avoient amassées sous les arbres.

Nous passâmes cette nuit avec beaucoup de douceur & de tranquillité, & le lendemain je me levay de bon matin, & commanday à Maurice & à sa troupe de se preparer pour aller au vieux Camp, où j'avois dessein de retourner par eau, avec

deux

deux de mes hommes ſeulement, outre l'équipage de la Chaloupe. Je laiſſay le commandement des autres à l'un de mes Officiers, avec ordre de ne point ſortir du valon, qu'il n'euſt de mes nouvelles, luy prômettant que je ſerois de retour dans moins de trois ou quatre jours; que cependant ils trouveroient dequoy ſubſiſter par la chaſſe, par la peſche, & par les coquillages, dont tout le rivage étoit abondant. Ces ordres étant donnez, nous allâmes au lieu où l'on avoit laiſſé la Chaloupe, & nous arrivâmes le même jour au vieux Camp, un vent agreable favoriſant nôtre voyage: Nous prîmes terre au coucher du Soleil, & fûmes reçûs avec une trés-grande joye. Ceux que je leur avois envoyés, pour les avertir de nôtre découverte leur avoient parlé du nouveau Camp, & tous me demandoient d'y aller. Je leur répondis que j'avois deſſein d'y retourner avec toute la diligence poſſible, ce lieu étant le plus commode de tous ceux que nous avions veus.

Morton & de Haës étoient arrivez deux ou trois heures avant moy, & me vinrent rendre compte de leurs Voyages. Le premier me dit, qu'il avoit marché quinze ou ſeize milles ſur la gauche du Camp,

dans un païs sec & sablonneux, sans y trouver la moindre source, ny aucun ruisseau; que la nuit étant venuë, ils s'étoient mis sur le rivage, & y avoient couché tous ensemble selon l'ordre que je leur en avois donné; Que le lendemain ils avoient poursuivy leur Voyage vers le couchant de la même maniere que le jour precedent, à travers un païs pierreux, sans y trouver une goûte d'eau jusques à l'heure de midy, qu'ils avoient rencontré une assez grande riviere, où ils s'étoient arrestez pour y attendre leur Canot: Qu'ils avoient observé que la Marée entroit dans cette riviere avec beaucoup de bruit & d'impetuosité, & que l'eau en étoit salée à l'endroit où ils étoient arrivez, parce qu'il n'étoit pas fort loin de la Mer, ce qui les avoit obligez de monter plus haut pour y trouver de l'eau douce, qu'ils en avoient eu dans un ruisseau qui se precipitoit dans la riviere; que de là s'avançant dans le païs, ils avoient été attaquez par deux grands Crocodiles, qui étoient sortis de la riviere pour les devorer; mais que s'en étant apperceus avant qu'ils fussent assez prés pour cela, ils leur avoient tiré quelques coups de mousquet, dont le bruit avoit si fort épouvanté ces mon-

monſtres, qu'ils avoient reculé: Que voyant le danger qu'il y avoit le long de cette riviere, tant à cauſe de ces Crocodiles, que de quelques autres beſtes farouches qu'on pouvoit y rencontrer, & n'ayant pas des vivres pour aller plus loin dans le païs, où ils ne trouvoient que des coquillages ſur le bord de la Mer, ils avoient crû ne devoir pas aller plus avant; & qu'ainſi ils avoient repris le chemin par où ils étoient venus, ne voulant pas demeurer plus de trois jours, ſelon l'ordre que je leur en avois donné.

De Haës dit, qu'il avoit marché vingt milles le premier jour dans une plaine ſablonneuſe, que la nuit ils étoient arrivez à une petite montagne couverte de bruyere, où ils avoient couché; que le matin ſuivant au lever du Soleil ils avoient apperceu un grand broüillard à cinq ou ſix milles au delà, qui ſe diſſipant à meſure qu'ils avançoient de ce coſté-là, leur avoit découvert un grand étang d'eau dormante, qui ne pouvoit pas avoir moins de dix milles de diametre; Que s'en étant approchez, ils y avoient veu quantité de roſeaux & de joncs, qui croiſſoient le long du rivage, & ſervoient de retraite à un nombre infiny de Canards

& d'autres oyseaux aquatiques, qui y font un bruit épouvantable ; Qu'ils avoient marché long-temps autour de ce lac sans pouvoir approcher de l'eau , à cause des marais bourbeux qui l'environnent, où l'on ne peut marcher sans danger de s'y enfoncer ; Et qu'enfin ils étoient arrivez sur un terrain sablonneux prés d'une montagne, un peu plus haute que celle où ils avoient couché la nuit precedente ; Qu'ils avoient monté jusques au sommet, d'où ils avoient veu fort loin tout alentour un grand païs de landes, & plus avant vers le Midy une ceinture de hautes montagnes, droites comme une muraille, & qui s'étendoient de l'Orient à l'Occident, aussi avant que leur veuë pouvoit s'étendre ; Et qu'aprés cela craignant de manquer de vivres, ils étoient retournez au Camp le troisiéme jour. Par ces Relations nous trouvâmes que nous avions esté beaucoup plus heureux que ces deux Capitaines : Ce qui augmenta le desir qu'on avoit d'aller au nouveau Camp, où nous avions trouvé des commoditez qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Le jour suivant j'assemblay le Conseil, & j'y proposay d'aller camper au valon verd , où j'avois laissé mes gens. Ma proposition fut d'abord re-

receuë avec applaudiſſement : Nous reſolûmes d'y aller peu à peu, commençant par y tranſporter les choſes les plus neceſſaires & les plus faciles. La nouvelle pinaſſe que nous conſtruiſions devoit eſtre achevée dans peu de jours, & pouvoit ſervir à tranſporter nos canons, nos barriques, & autres choſes peſantes. Cependant nous nous ſervîmes de la Chaloupe & du Canot pour tranſporter nos vivres, & nous envoyâmes pluſieurs de nos gens par terre, avec des haches, des cloux, des beches, & d'autres inſtrumens que nous avions ſauvez. Le Major fut avec le premier party, & mon Lieutenant avec le dernier. Enſuite comme je vis que la pinaſſe étoit preſte, je l'envoyay chargée de bagage, & fis moy-même le chemin par terre.

J'ay oublié de dire que Maurice dans le ſecond voyage doubla le Cap ſans aucun danger, à cauſe du calme de la Mer, qui fut tranquille & ſans orage durant plus de ſix ſemaines aprés nôtre deſcente. L'air étoit ſi temperé, que nous ne ſentions ny froid ny chaud, hormis ſur le midy que le Soleil étoit aſſez ardent, & le devenoit de plus en plus, à meſure qu'il s'approchoit de nous, & qu'il ramenoit le

Printemps, qui commence en ce païs-là au mois d'Aoust, lors que l'Esté nous abandonne en Europe. Maurice donc me dit, qu'en doublant le Cap, il avoit trouvé plusieurs petites Isles dans la Mer fort proches les unes des autres, qui s'étendoient jusqu'à une grande Isle opposée, qui deffendoit le Golfe de la fureur des flots; qu'il croyoit que la Baye étoit un Havre excellent, mais qu'il craignoit que l'accés n'en fût difficile aux grands vaisseaux, à cause du grand nombre d'écueils & des rochers qu'il y avoit entre le Cap & cette grande Isle ou Promontoire, qui separoit la Baye de l'Ocean. Je luy répondis, que quand nous aurions transporté tout nostre monde & nostre bagage au nouveau Camp, & que nous y serions bien établis, nous aurions assez de temps pour découvrir toutes ces Isles, & qu'il en auroit le soin. Dans moins de douze jours aprés la découverte du valon, nous eûmes transporté tout nostre monde du vieux Camp au nouveau; que Van-de-Nuits, & quelques autres Officiers avoient nommé Siden-Berg. Cela se fit en mon absence dans deux ou trois jours; & ce nom fut si souvent repeté, que dans la suite il fut impossible de le changer.

Mes

Mes gens, par mon ordre, & de leur propre mouvement, firent diverses bonnes hutes le long du ruisseau, sur une terre qui avoit prés d'un mille de longueur, & qui aboutissoit à la Baye du costé d'Orient. Nous avions quantité de bois sur les lieux, nos Pêcheurs prirent un si grand nombre de poissons dans la Baye, que nous ne sçavions qu'en faire, faute de sel pour les conserver. Mais Maurice nous en fournit bien-tost; car étant allé sur quelques-uns des rochers voisins, il en trouva assez pour nous en fournir tant que nous en pouvions avoir besoin, quand même nous aurions demeuré vingt ans en ces lieux. Ce sel se fait naturellement de l'eau de la Mer, qui dans les grandes tempestes étant jettée sur ces rochers, & y trouvant quelques concavitez, les remplit, & la chaleur du Soleil le durcit ensuite. Nous envoyions tous les jours des partis dans les bois pour découvrir, & pour chasser les Cerfs, dont on faisoit grand carnage. Nous voyions des Oyseaux aquatiques qui voloient dans la Baye; ce qui nous fit juger qu'ils faisoient leur retraite dans quelque endroit qui nous étoit inconnu, & nous ne fûmes pas trompez: car Maurice se hazardant tous les jours plus avant

dans le Golfe & vers les Iſles, découvrit un lieu plein de joncs & de roſeaux, où la plûpart de ces Oyſeaux faiſoient leur retraite. Il trouva auſſi une Iſle ou grand banc de ſable, où pluſieurs tortuës vertes venoient pondre leurs œufs, & d'où l'on pouvoit tirer une grande partie de noſtre ſubſiſtance. Enfin nous trouvâmes tant de choſes pour nous aider dans noſtre beſoin, que nous étions aſſeurez de ne manquer pas de vivres, quand nous aurions demeuré mille ans en ce païs. Le deffaut de poudre étoit le plus grand de nos ſoins; car bien que nous en euſſions une aſſez bonne quantité, nous voyions pourtant que ce que nous avions ne pourroit pas durer long-temps. Nous prévoyions auſſi que nos habits, noſtre linge, nos armes, & nos inſtrumens ne ſeroient pas de longue durée, & que, ſi la pinaſſe que nous avions envoyée à Batavia venoit à ſe perdre, nous n'en tirerions aucun ſecours. Mais nous avions déja tant de preuves de la miſericorde de Dieu, que nous eſperions qu'il ne nous abandonneroit pas à l'avenir.

Cependant le Printemps s'avançoit, & nous ramaſſions tous les jours des proviſions, qui nous épargnoient celles du vaiſ-
ſeau,

ſeau, & principalement quelques tonneaux de pois & d'autres legumes que nous avions apportez d'Europe. Je m'aviſay d'en faire ſemer, aprés en avoir parlé à quelques-uns de mes Officiers qui approuverent mon deſſein. Pour cet effet nous abatîmes pluſieurs arbres au deſſus de noſtre Camp, & brûlâmes tout ce bois, pour conſumer les herbes & les racines, qui pouvoient nuire à noſtre ſemence. Nous fîmes enſuite divers ſillons dans la terre,& y plantâmes nos pois, les couvrant de terre, les arroſant par fois de l'eau du ruiſſeau, & recommandant le tout à celuy qui donne l'accroiſſement à toutes choſes.

Quelques-uns de nos Chaſſeurs étant allez fort avant dans la foreſt, tuërent beaucoup de Cerfs, & ne pouvant pas tout emporter, ils en pendirent deux ſur un grand arbre épais, dans le deſsein de les aller prendre le jour ſuivant. Sept d'entr'eux retournerent en ce lieu, & ils virent ſur l'arbre un Tygre qui rongeoit l'un des Cerfs; Ils furent fort ſurpris de le voir, & ſe cacherent derriere quelque arbre, juſqu'à ce que deux d'entre-eux ayant bandé leurs fuſils chargez à balle, le coucherent en jouë, tirant tous deux à la fois, & le firent tomber à terre bleſſé à mort.

Il

Il fit un cry hideux & épouvantable en tombant ; & mourut un moment aprés étant blessé au travers du corps en deux endroits. Ils le dépoüillerent de sa belle peau mouchetée, & descendans leurs Cerfs de l'arbre, les porterent au Camp comme en triomphe. Mais quoy que leur bon succez me réjoüist, cette avanture me donna de nouvelles craintes ; car je jugeay bien, que, puisqu'on avoit trouvé ce terrible animal dans la forest, il devoit y en avoir bien d'autres, qui pourroient quelquefois venir jusques à nostre Camp, & se jetter sur nostre monde. Je proposay ces raisons dans le Conseil, où il fut resolu qu'on feroit une forte pallissade alentour de nos hutes. Nous y mismes la main le jour suivant, & dans dix jours nous fûmes à couvert des attaques des bestes farouches, qui auroient pû nous attaquer pendant la nuit. Nos Chasseurs devinrent plus circonspects qu'auparavant, & n'osoient plus s'écarter seuls de crainte de rencontrer quelqu'un de ces animaux.

Il y avoit déja sept sémaines que nous étions sur cette Coste, & nous n'avions eu ny bruit ny querelles, parce que nous avions toûjours esté en crainte & en danger. Mais dés que nous nous crûmes en

seu-

seureté, & que nous n'aprehendâmes plus ny la faim, ny la soif, quand toutes choses nous parurent en abondance; dans le temps que nous mangions tous les jours de la chair & du poisson frais; que nous ne travaillions plus comme auparavant, l'amour & les querelles commencerent à troubler nostre monde. Nous avions parmy nous plusieurs Femmes, dont je n'ay presque point parlé faute d'occasion de le faire; mais il me semble qu'il est temps d'en dire quelque chose. Quelques-unes d'elles étoient de pauvres Femmes, que la pauvreté & l'esperance d'avancer leur fortune avoient engagées d'aller aux Indes. D'autres y avoient ou leurs maris, ou des parens, mais la plûpart avoient esté tirées des lieux de débauche, ou avoient esté seduites par des gens qui les avoient achetées pour peu d'argent. Ces Femmes eurent de la complaisance pour les hommes, qui commencerent aussi de leur parler d'amour. Il y eut bien-tôt des commerces liez; & comme nous estions tous dans un petit Camp, où l'on faisoit bonne garde, il leur étoit difficile de se rencontrer sans estre découverts. Cela causoit souvent des jalousies & des querelles, qui ne se terminoient que

que par des coups. Il eſt vray que craignans la ſévérité de nos Loix, ils ſe cachoient le mieux qu'ils pouvoient, outre que mes occupations ordinaires, & la négligence des autres Officiers étoient cauſe que je n'étois adverty que rarement de ces ſortes de deſordres. En voicy un qui fit plus de bruit.

Deux jeunes hommes avoient un commerce ſecret avec une femme, & chacun d'eux croyoit en joüir ſeul. Il arriva que la femme promit à l'un des deux de le recevoir pendant la nuit, ce qu'elle fit; mais l'autre venant peu de temps aprés, & luy demandant une pareille faveur, elle le renvoya ſur des pretextes aſſez legers. Ce refus le chagrina, & comme il étoit naturellement jaloux, ſoupçonnant quelque choſe de la verité, il reſolut de ſi bien obſerver ſa Maîtreſſe, qu'il découvri.oit la cauſe de ſa rigueur. En effet, il l'obſerva ſi bien, qu'il la ſurprit avec ſon Galand; ce qui le mit en ſi groſſe colere, qu'il tira ſon épée, & la leur enfonça dans le corps, & ſe retira ſans eſtre apperceu de qui que ce ſoit. Ces Amans ne purent retenir leurs cris, on accourut, & ils furent trouvez par la ſentinelle, & puis par toute la garde, qui ayant tiré l'épée hors

de

de ſeurs corps, & hors de la terre, où elle étoit entrée plus d'un pied, firent venir le Chirurgien pour mettre l'appareil à leurs bleſſures; Il le fit, & enſuite il me vint rendre compte de l'état auquel il les avoit laiſſez. Le lendemain j'aſſemblay le Conſeil, & nous ne peumes jamais découvrir l'autheur de cet aſſaſſinat. Nous demandâmes au jeune bleſſé s'il n'avoit point d'ennemy qu'il puſt ſoupçonner, il nous répondit, que, comme il n'avoit offenſé ny deſobligé perſonne de la troupe, il ne ſçavoit qui accuſer. Nous interrogeâmes la Femme, mais quoy qu'elle ſoupçonnaſt ſon autre Amant, elle fut ſi généreuſe que de ne pas l'accuſer, ſçachant que c'étoit par un tranſport d'amour qu'il s'étoit ainſi vangé d'elle. Comme nous vîmes qu'il ne nous étoit pas poſſible de rien découvrir, nous fiſmes mettre tout noſtre monde ſous les armes; nous les appellâmes tous par leur nom, & nous crûmes avoir découvert le coupable, parce que nous en trouvâmes un qui n'avoit point d'épée. Nous luy demandâmes pourquoy il venoit dans les rangs ſans épée. A quoy il répondit hardiment, qu'il n'en avoit point. N'en avez-vous jamais eu, luy dis je, depuis que vous eſtes avec nous? Pardon-

nez-

nez moy, repliqua-t-il, mais je l'ay prestée à l'un de mes camarades, dont je ne sçay pas le nom, qui en l'empruntant me dit qu'il avoit ordre d'aller sur la Chaloupe. Alors luy presentant l'épée, qu'on avoit trouvée dans les corps des blessez, nous luy demandâmes si ce n'estoit pas la sienne ? Il répondit qu'oüy, & que c'estoit la même qu'il avoit prêtée à son camarade. D'où vient donc, luy dis-je, assez fierement, qu'elle a esté trouvée dans les corps de ces malheureux ? Ne faites point de jugement à mon desavantage, me dit-il, & permettez moy, s'il vous plaist, de vous dire qu'il y a beaucoup plus d'apparence que celuy à qui j'ay presté mon épée a fait le coup, puis qu'il est party ce matin, & qu'il ne me l'a demandée que pour rejetter le soupçon sur moy. Je luy fis encore quelque autre question, & je luy demanday pourquoy il ne sçavoit pas le nom de cet homme qui étoit son camarade. Il me répondit sans s'étonner, que cela n'étoit pas étrange, & qu'il n'y avoit personne dans la troupe, qui sceust le nom de tous ceux qu'il connoissoit, & qu'il voyoit tous les jours. Celuy à qui j'ay prété mon épée, ajoûta-t-il, n'est pas plus mon camarade que les autres, & même

je

je ne le vois pas si souvent, parce qu'il est presque toûjours en Mer. Ainsi quoy que je le connoisse de vuë, & que j'aye même souvent parlé avec luy, je ne me suis jamais avisé de luy demander son nom.

Toutes ces réponses promptes & subtiles estoient plustôt un témoignage de son esprit, que de son innocence; mais parce que nous n'avions point de preuves convaincantes contre luy, nous remîmes le jugement de cette affaire jusques au retour de la Chaloupe, qui en effet estoit partie le matin, & qui ne revint que quelques jours aprés. Cépendant nous nous contentâmes de le tenir en prison.

Il arriva par hazard, que quelques-uns de l'équipage estant sur les Isles de sable, où ils tournoient des tortuës, eurent envie de s'aller baigner dans la Mer; comme ils se baignoient, quelques-uns des meilleurs nageurs s'avancerent si avant, qu'une Lamie les ayant sentis, devora l'un des plus avancez, & fit tant de peur aux autres, qu'ils firent tous leurs efforts pour se sauver à terre, laissant ce miserable à la mercy du monstre, qui l'eut bien-tost englouty. Le prisonnier sceut tout le détail de cette affaire, avant que nous le fissions

sions venir à un second interrogatoire, & se servant adroitement de cette occasion, il soûtint fortement que celuy qui avoit esté devoré estoit le même auquel il avoit presté son épée, & il le décrivit si bien, que personne ne pût trouver à redire au portrait qu'il nous en fit. Ainsi comme nous ne pouvions le convaincre, & que les blessez n'estoient plus en danger de mourir, nous nous contentâmes de le tenir encore quelque temps dans les fers, & puis nous le mismes en liberté. On sceut dans dans la suite le denoûment de cette avanture telle que je viens de la rapporter.

Cét accident donna lieu à de nouvelles Loix. Nous considerâmes que tant que nous aurions des Femmes parmy nous, elles seroient cause de quelques troubles, si nous n'y mettions ordre de bonne heure, & ne permettions à nos hommes de s'en servir d'une maniere reglée: Mais le mal estoit que n'ayant que soixante & quatorze Femmes, & étant plus de trois cens hommes il n'estoit pas possible de donner une Femme à chacun. Nous consultâmes long-temps pour trouver un expédient raisonnable; enfin il fut resolu, que châque principal Officier auroit une Femme pour luy,

luy, & que châcun d'eux en choisiroit une selon son rang. Nous distribuâmes les autres en diverses classes selon le rang des personnes, & reglâmes si bien la chose, que les Officiers inférieurs pouvoient habiter avec une Femme deux nuits de châque semaine, les gens du commun une, & quelques-uns une fois seulement en dix jours, ayant égard à l'âge & à la dignité de chacun.

Nous separames du reste les hommes qui avoient passé cinquante ans, & quatre Femmes qui alloient trouver leurs maris à Batavia, & qui se piquerent de constance. Elles estoient toûjours ensemble, & n'avoient point de commerce avec les autres. Mais quand elles eurent veu que celles dont elles fuyoient la conversation, avoient des amis dont on aprouvoit la conduite, & que le secours qu'on attendoit de Batavia ne venoit point,. elles parurent melancoliques, & se repentirent du choix qu'elles avoient fait. Elles témoignerent leur chagrin en tant de différentes manieres, que nous fûmes obligez de leur donner des maris comme aux autres. L'experience nous fit voir en cette rencontre que la pluralité des hommes est contraire à la génération ; car peu de celles

les qui avoient plusieurs maris devinrent grosses;& au contraire, presque toutes celles qui n'en avoient qu'un, le furent. Aussi la Poligamie des femmes a esté souvent pratiquée, & elle l'est encore aujourd'huy parmy quelques nations: mais je n'ay pas encore sû que celle de plusieurs maris ait jamais esté en usage.

Cependant comme le temps estoit déja venu auquel il falloit donner le signal, dont on estoit demeuré d'accord avec les huit hommes, qui estoient allez à Batavia, j'ordonnay à quelques-uns de mes gens, de couper dans la forest quelque arbre haut & droit pour le planter à la pointe du Cap, & y attacher une voile blanche, la plus grande que nous eussions: ce qui fut executé. Je commanday aussi qu'on y fist grand feu toutes les nuits, afin que les Navires envoyez à nostre secours pûssent le découvrir dans les tenebres. Nous esperions que la Pinasse seroit arrivée à Batavia, & que le Général ne manqueroit pas de nous envoyer du secours. Mais il semble que Dieu en avoit ordonné autrement; car le temps qui depuis leur depart avoit esté fort beau, se changea tellement en pluyes & orages, qu'on ne voyoit presque point de jour sans tempeste,

peſte, quoy que noſtre Baye fuſt aſſez à l'abry de l'agitation des flots, à cauſe du Promontoire & des Iſles qui la ſeparoient de la Mer, & qui la mettoient à couvert des vents. Il plut preſque tous les jours durant trois ſemaines, & le Soleil luiſoit auſſi tous les jours, de ſorte que c'eſtoit un mélange perpétuel de bon & de mauvais temps; nôtre prevoyance nous fut utile d'avoir ſalé & ſeché de la viande & du poiſſon, dans des tonneaux vuides que nous avions tirez du vaiſſeau. Le temps ſe remit un peu, mais non pas ſi beau, qu'il n'y euſt une fois ou deux la ſemaine de la pluye, du vent, des tourmentes, & des calmes ſoudains, qui nous firent perdre tout eſpoir de jamais recevoir du ſecours de Batavia, quand même nos hommes y ſeroient arrivez. Cette penſée nous fit reſoudre à ſonger à nous, ſans comter en aucune maniere ſur le ſecours de nos amis, mais ſeulement ſur la Providence divine, & ſur noſtre propre induſtrie. Le temps devint fort chaud, & depuis la pluye toutes choſes croiſſoient à veuë d'œil; nos pois auſſi croiſſoient & ſelon toute apparence nous devions en avoir une fort grande recolte, ce qui nous fit penſer à défricher encore d'autre terre,

pour

pour y en semer de nouveaux. Il y avoit une infinité de poissons & d'oiseaux dans la Baye, & lors qu'elle estoit calme, nous en prenions autant que nous voulions, mais nos filets commençans à s'user, nous fûmes contraints de déchirer quelques cables pour en faire de nouveaux, qui quoy que grossiers & mal faits, ne laissoient pas de nous servir dans la necessité.

Nos Chasseurs avoient fait tant de bruit dans le bois, qu'ils avoient épouvanté tous les Cerfs, & il n'en venoit presque plus à neuf ou dix milles de nous. Cela les fit resoudre à prendre une autre voye, & d'aller par eau à l'autre costé de la Baye où nous voyions des bois par tout. Maurice eut ordre premierément d'aller découvrir le païs, ce qu'il fit, & nous raporta qu'il y avoit de grands bois composez d'arbres de diverses especes, & une petite riviere assez profonde, qui se déchargeoit dans la Baye. Il dit qu'il s'estoit avancé quatre ou cinq milles sur cette riviere, & qu'il n'avoit veu que des arbres, & quelques marais sur ses bords, mais qu'il croyoit qu'on y trouveroit de la chasse, ce que nous crûmes aussi: Il ajousta, qu'il seroit à propos d'y envoyer des gens. Cinquante de nos hommes ayant pris des

pro-

provisions pour une semaine, se mirent dans la Pinasse & dans la Chaloupe, & se firent porter à l'autre costé de l'eau, sur la riviere dont Maurice nous avoit parlé. Ils y firent leur descente, choisirent un lieu commode pour s'y huter, & retenant la Chaloupe, ils nous renvoyerent la Pinasse. Le même jour quelques-uns d'entr'eux s'estant avancez dans le bois, ils y trouverent plusieurs Cerfs, dont ils firent un grand carnage; ils y trouverent aussi de certains animaux semblables à des Cochons, mais plus gros & plus lourds, ils alloient en grandes troupes, & vivoient des fruits & des racines du bois. Ils en tuërent, dont ils trouverent la chair beaucoup meilleure que celle des pourceaux qu'on mange en Europe.

Maurice voulant reconnoître la grande Isle ou Promontoire qui couvroit la Baye, & la separoit de la Mer, y aborda avec vingt hommes: La premiére terre qu'il découvrit estoit du côté de la Baye, & n'estoit couverte que de pierres & de rochers; mais quand il eut passé un peu au delà du côté de la Mer, il trouva que c'estoit une Isle, dont le terroir marêcageux, & alors desséché par la chaleur de l'Esté, faisoit un trés-beau pâtu-

rage. Ils y trouverent un grand nombre de Cerfs & du Gibier, qui se laissoit approcher de fort prés. Ensuite s'avançans à l'Orient de l'Isle, ils trouverent qu'elle estoit divisée du Continent par un canal étroit, que les Cerfs passoient à la nage, pour venir paître dans le Marais. L'Isle pouvoit avoir en tout douze milles de Diametre, sa figure estant presque ronde. Ces nouvelles découvertes estant si heureuses, nous donnoient bien de la joye, & une nouvelle asseurance que nous ne manquerions jamais de vivres, quand nous serions dix fois plus que nous n'estions.

Maurice estant devenu plus hardy & plus glorieux de ses bons succés, & des applaudissemens qu'on luy donnoit, ne trouvoit rien de difficile, & ne songeoit qu'à faire de nouvelles découvertes. Comme il estoit homme de bien, sage & agissant, & qu'il avoit toûjours réüssy dans ses entreprises, je luy fus toûjours favorable dans ses desseins. Il me dit un jour, qu'il avoit observé que la Baye s'étendoit fort en long vers le Sud-Est, qu'il croyoit que de ce côté venoit une grande riviere, qui se jettoit dans la Baye, & qu'il seroit bon de la découvrir. Comme il y avoit de l'apparence à ce qu'il disoit, & que je vou-

voulois lui faire plaisir, je luy permis de prendre la Pinasse, avec tel nombre de personnes qu'il voudroit, & des vivres pour une sémaine.

Aprés cette permission il eut bien-tost preparé toutes choses, & se résolut à aller aussi loin qu'il pourroit pour découvrir le païs. Nous luy souhaitâmes un bon succés, & un heureux retour, & fimes nos autres affaires dans l'esperance de le revoir bien-tost. Cependant nos pois étoient presque meurs, & neuf ou dix jours aprés le départ de Maurice, nous en eumes une recolte prodigieuse, chaque mesure en rendant plus de cent, chose presque incroyable. Nous en attendions une seconde récolte, qui ne promettoit pas moins que la premiere. Nous les séchâmes soigneusement, & les mîmes dans des tonneaux, comme nous faisions tout ce qui se pouvoit garder jusques à l'Hiver, nous contentant de manger ce qui ne pouvoit pas estre conservé.

Il y avoit déja plus de trois mois que nous estions à Siden-Berg sans avoir receu de nouvelles des Batavia, ce qui nous fit croire que nostre Pinasse estoit perie, & nous resolûmes de n'y plus songer. Mais nostre plus grand chagrin estoit de voir

que Maurice estoit parti depuis plus de dix jours, & que le temps qu'il avoit pris pour son voyage estant expiré, nous ne sçavions ce qu'il estoit devenu. Nous étions bien en peine, ne sçachans à quoy nous resoudre : Nous n'ozions envoyer la chaloupe de peur de la perdre ; car sans ce secours nous aurions eu beaucoup de peine à subsister. Nos Chasseurs avoient fait une espece de nouveau Camp de l'autre côté de la Baye pour la commodité de la chasse, & sans nos batteaux nous ne pouvions avoir de commerce avec eux.

Toutes ces réflexions causerent une tristesse & une affliction générale par tout le Camp, où nous fûmes à deplorer nos pertes durant plus de quinze jours sans recevoir aucune nouvelle de Maurice. Nous ne sçavions quel jugement en faire, sçachans que n'y ayant point eu d'orage depuis son départ, il ne pouvoit estre perdu par la tempeste. Nous ne pouvions aussi croire qu'il fust tombé entre les mains des Pyrates ou d'autres ennemis ayant raison de nous persuader par nôtre propre experience, qu'il n'y avoit point d'hommes dans le païs, & que les bestes ne pouvoient l'attaquer sur la Mer où il estoit. Comme nous flottions ainsi entre l'e-

l'esperance & la crainte, durant un jour calme nous vîmes paroître la Pinasse de Maurice accompagnée de deux autres vaisseaux, qui s'avançoient avec elle vers Siden-Berg. Nous la regardions avec étonnement, ne pouvant concevoir où il avoit trouvé ces deux autres vaisseaux, ny quelles gens ce pouvoient estre, nous apperceumes encore dix voiles qui les suivoient de loin. Cette flote mit tout nostre Camp dans une extréme consternation; nous courûmes tous aux armes, préparâmes nos Canons pour nostre defense, & nous envoyâmes du monde sur le rivage pour observer les mouvemens de cette Flote, & pour s'opposer à leur décente. Cependant ils s'approchoient toûjours de nous quoy que lentement, parce qu'ils n'avoient pas beaucoup de vent: Mais enfin ils arriverent tous à la portée du mousquet du rivage, où ils jetterent l'anchre en fort bon ordre, pendant que la Pinasse de Maurice s'approcha si prés de nous, que nous pouvions facilement le voir lui & ses gens, & parler à eux. Il nous exhorta à n'avoir point de peur, mais à lui envoyer le Canot avec trois hommes seulement, pour les porter à terre. Aprés quelque consultation nous le

lui envoyâmes, & il se jetta dedans avec un de ses hommes. Aprés cela il y receut un grand homme vêtu d'une robe noire, portant un chapeau sur la teste, & un drapeau blanc à la main en signe de paix. Il vint à terre avec Maurice: & quelques-uns de mes Officiers & moy qui n'estions pas loin, allâmes à sa rencontre. Maurice nous dit en peu de paroles, que cét homme estoit envoyé de la part du Gouverneur d'une Ville, où ils avoient rereceu mille civilitez située environ soixante milles au dessus de la Baye, ce qui l'obligeoit à nous prier de le traitter honnêtement, & avec beaucoup de respect. Aprés cet avis nous fûmes lui faire la reverence; Il nous receut avec beaucoup de douceur & de gravité, & levant la main droite vers le Ciel, il nous dit en assez bon Hollandois: *Le Dieu Eternel vous benisse, le Soleil son grand Ministre & nostre Roy glorieux luise doucement sur vous, & cette Terre nostre Patrie vous soit heureuse & fortunée.*

Aprés cette Salutation, qui nous sembla fort extraordinaire, Maurice lui ayant dit que j'estois le Général, il me tendit la main, que je lui baisay fort humblement. Il m'embrassa ensuite, & me baisa au front, & puis il souhaita d'aller à nostre

ſtre Camp, où nous le reeûmes du mieux qu'il nous fut poſſible. Il regarda nos hutes & nos palliſſades, & admirant nos travaux, il nous parla de cette ſorte, en m'adreſſant la parole.

J'ay ſceu l'hiſtoire de voſtre malheur, & ſçachant quel eſt voſtre mérite & voſtre vertu, je n'ay pas fait difficulté de commettre ma perſonne entre vos mains. Je croy qu'elle y ſera en ſeureté, & que dans quelque temps vous ne refuſerez pas de commettre la voſtre entre les miennes, quand vous aurez appris qui je ſuis. Mais pour ne pas vous tenir long-temps dans l'incertitude, & pour vous laiſſer entendre le recit que Maurice doit vous faire de ſes avantures, je vais me repoſer un peu pendant que vous luy donnerez audience, & que vous ſatisferez voſtre curioſité. Nous ne lui répondimes que par une profonde révérence, & le laiſsant dans ma hute, nous courûmes à celle de Van-de-Nuits où Maurice nous attendoit avec impatience. Nous n'y fûmes pas plûtoſt entrez que nous lui demandâmes compte de ſon voyage. Aprés m'avoir demandé permiſſion de parler, il nous fit ce recit en m'adreſsant la parole.

Il y a environ trois ſemaines que je partis de Siden-Berg dans le deſſein de faire de

nouvelles découvertes dans la Baye. Le premier jour nous singlâmes vers le Sud-Est environ vingt milles & au dessus, & nous ne vîmes d'un & d'autre costé que de grands bois éloignez de cinq ou six milles les uns des autres. Sur le soir nous moüillâmes l'anchre à un mille de la rive doite du fleuve, & nous y passâmes toute la nuit. Le lendemain nous en partîmes aveo vent & marée, montans toûjours vers le Sud-Est. Environ cinq milles au dessus nous trouvâmes que la Riviere se retrécissoit, & n'avoit là que deux milles de large. Nous montâmes toûjours, quoy qu'avec un peu plus de difficulté, jusques à ce que nous fûmes arrivez en un endroit où l'eau s'étendoit extrémement, & faisoit un grand lac, du milieu duquel à peine pouvions-nous voir le rivage d'alentour. Nous y voyions seulement dix ou douze petites Isles en divers endroits la pluspart ombragées d'arbres élevez, fort verds, & fort agreables. Le vent s'estoit alors changé, & le lac estoit si calme, que nous pouvions à peine y remarquer aucun mouvement : mais comme il estoit d'une grande étenduë, nous allions d'un & d'autre costé au gré du vent sans dessein d'aborder plûtost sur la droite que sur la gauche du rivage. Il est vray que quand nous le pou-

vions

vions commodément, nous tirions vers le Sud-Est.

Sur le soir il se leva un petit vent frais, qui nous poussa vers le Sud-Est; & quand la nuit fut venuë, nous moüillâmes l'anchre entre deux ou trois de ces petites Isles éloignées l'une de l'autre d'environ deux ou trois milles, avec dessein de les aller visiter le jour suivant. Nous passâmes la toute la nuit sans aucune crainte, ne croyans pas qu'il y eust des habitans dans ces Isles: Mais nous nous trompions fort; car dés qu'il fut grand jour nous vîmes autour de nous dix ou douze vaisseaux pleins d'hommes armez, qui nous environnoient de telle sorte, que nous ne pouvions éviter de tomber entre leurs mains. Nous en fumes bien effrayez, dans la pensée que nous serions tous pris ou tuez; car nous n'avions que deux voyes à prendre, l'une de combattre, & l'autre de nous rendre à des gens inconnus, qui estoient en droit de nous traiter comme il leur plairoit. Cette derniere considération prévalut, & nous fit resoudre à nous deffendre jusques au dernier homme; de sorte que nous courûmes aux armes, car nous ne pouvions prendre la fuite, le temps estoit extrémement calme, & ceux que nous voyions autour de nous avoient diverses chaloupes bien équipées de Rameurs, que nous vo-

voyions venir droit à nous. Quand ils furent à la portée du mousquet de nostre Pinasse, ils s'arresterent tous, horsmis un petit vaisseau, où nous vîmes un homme tenant un drapeau à la main, qu'il nous montroit en signe de paix & d'amitié. Nous demeurâmes sous les armes, & le laissâmes approcher, voyans bien qu'il n'estoit pas assez fort pour nous attaquer seul. Quand ils furent a la portée du pistolet, celuy qui avoit le drapeau faisant une profonde reverence, nous parla en Espagnol, & nous dit de n'avoir point de peur, & qu'on ne nous feroit aucun mal. Un de mes gens qui entendoit cette langue, nous expliqua ce qu'il avoit dit, & luy demanda pourquoy on nous environnoit de cette sorte. Il répondit que c'estoit la coûtume du païs, & qu'on ne nous feroit point de mal. Il voulut sçavoir d'où nous estions; & ayant appris que nous estions des Païs-Bas, il nous en témoigna de la joye, & souhaita d'estre receu avec encore un autre dans nostre Pinasse, où il s'offrit de demeurer en ôtage jusques à ce que toutes choses fussent mieux reglées. Comme sa demande estoit juste, nous luy accordâmes tout ce qu'il voulut, & il vint dans nostre Pinasse avec un de ses gens seulement. C'estoit un homme trés bien fait, vestu d'une robe rouge, qui luy pendoit jusques

ques au milieu des jambes, avec un bonnet & une ceinture de la mesme couleur. Celuy qui l'accompagnoit estoit vestu de la même maniere, tous deux âgez d'environ quarante ans. Il ne fut pas plustôt sur nostre Pinasse qu'il demanda en Hollandois, le Commandant, & ayant appris que c'estoit moy, il s'avança d'une maniere trés-civile, il m'embrassa, & me dit qu'il se réjoüissoit de nous voir dans le païs; mais qu'il ne sçavoit pas comment nous avions pû y aborder dans un aussi petit bâtiment qu'estoit le nostre. Je répondis que nous y estions venus dans un plus grand, mais qu'il estoit échoüé sur les costes, & que du debris nous avions fait cette Pinasse. Alors il me demanda si tout nostre monde estoit sauvé. Je luy dis, que nous estions les seuls, & que tout le reste y estoit pery; Car je crus qu'il ne falloit pas luy parler de vous, ni du reste de nostre troupe que nous n'eussions veu de quelle maniere ils nous traiteroient. Il nous témoigna qu'il estoit touché de nostre perte, & qu'il prenoit beaucoup de part à nostre affliction. Ensuite il me fit plusieurs questions au sujet de nostre voyage, de nostre malheur, & de l'estat present de l'Europe; A quoy je répondis tout ce que je trouvay à propos. Il parut fort satisfait

de mes réponses, & il me dit que nous estions venus dans un païs où nous trouverions plus de secours & plus de civilité, que dans le nostre propre, & que nous ne manquerions d'aucune des choses qui peuvent rendre heureux les hommes moderez. Nous lui rendîmes graces, & le priâmes de nous dire le nom du païs où nous estions. Il nous dit que le païs s'appelloit en leur langage Sporoumbe, les habitans Sporouï, & qu'il estoit sujet à un païs plus grand & plus heureux, situé au delà des Monts qui s'appelloit Sevarambe, & les habitans *Sevarambi*, dont les principaux demeuroient dans une grande Ville appellée Sevarinde, & que nous n'estions qu'à treize ou quatorze milles d'une autre Ville, mais beaucoup moindre, nommée Sporounde, où il avoit dessein de nous mener. Ce compliment nous surprit, & nostre visage lui faisant connoistre nostre crainte, il tâcha de la dissiper par ce discours. *Je vous ay déja protesté, nous dit-il, que vous ne devez rien craindre, je vous le redis encore, & je vous asseure que vous n'aurez aucun mal si vous ne vous l'attirez par vostre défiance & par vostre opiniâtreté. Vous estes si peu de monde dans ce petit bâtiment, que vous n'estes nul-*

nullement en estat de vous deffendre contre nos vaisseaux remplis de bons hommes, qui ne sçavent pas moins comment-il faut se battre que vous. Vous trouverez qu'ils ne sont pas si barbares que vous pourriez vous l'imaginer ; & peut-estre avoüerez-vous qu'ils ne manquent ny d'honneur, ny de charité, ny de bonne foy. Aprés cela ils se retirerent à l'un des bouts de la Pinasse, comme pour nous donner la commodité de nous déterminer à ce que nous voulions faire. Nous resolûmes de suivre le conseil qu'on nous avoit donné; & de nous fier à la Providence Divine. Celuy qui nous avoit parlé s'avança vers nous, & nous demanda ce que nous avions resolu. Nous avons resolu, lui dis-je, de vous obéïr en toutes choses, & nous nous croyons heureux d'estre sous vôtre protection. Nous sommes de pauvres malheureux, plustôt des objets de pitié que de colere, & nous esperons de trouver avec vous le secours & la consolation que vous nous offrez avec tant de bonté, paroissans touchez de nostre misere. Vous y trouverez tout cela, dit-il, & de plus vous verrez en ce païs des merveilles qu'on ne voit point ailleurs. Cependant il fit signe à ceux de sa Chaloupe de s'approcher; ce qu'ils fi-

rent

rent, & ils nous apporterent du pain, du vin, des dattes, des raisins, des figues, & de diverses sortes de noix séches, dont nous fîmes un bon repas. Celuy qui nous avoit entretenus, me dit que son nom é-stoit Carchida, & celuy de son compagnon Benoscar. Il voulut aussi sçavoir le mien, que je luy dis. Aprés cela je le priay de me dire comment il sçavoit parler Hollandois dans un païs si éloigné de la Hollande. Je vous satisferay une autrefois, répondit-il, songeons à nostre voyage de Sporounde, afin que nous y puissions arriver aujourd'huy avant la nuit. Il commanda de faire avancer une Chaloupe qui n'estoit pas loin de nous, à laquelle on attacha nostre Pinasse & ils nous tirerent vers le Sud-Est, l'autre vaisseau nous suivant à la rame. Nous abandonnâmes les petites Isles, & nous nous éloignâmes de leur flote, qui ne quita point son poste qu'elle ne nous eust perdu de veuë. Nous voguâmes jusques à deux heures aprés midy, à travers ce grand lac salé, qui ressemble plus à une Mer qu'à un lac, peu a-prés nous eûmes un vent favorable, qui dans deux heures de temps nous poussa hors du lac dans une grande riviere, dont nous trouvâmes l'eau douce, & qui nous

pa-

parut bordée d'un païs des deux costez. Nous n'eûmes pas fait deux milles sur cette riviere que nous arrivâmes à un lieu assez estroit, ou l'eau est resserrée par deux murailles épaisses, que les gens du païs ont basties pour empêcher les débordemens du fleuve. Nous apperceumes le long de ces murailles des bastimens de pierre, & de brique mêlées ensemble, & bastis comme de grands chasteaux de figure quarrée. Nous montâmes deux milles plus haut, costoyant toûjours ces murailles, & voyant toûjours de ces bastimens quarrez, jusques à ce que nous fumes arrivez à la ville de Sporounde. Elle est située sur le confluant de deux grandes Rivieres, dans une grande plaine, où l'on voit des champs semez de bled, des prairies, des vignes, des jardins, & des bôcages trés-agréables. La petite chaloupe qui nous suivoit au commencement, nous avoit devancez pour aller avertir ceux de la Ville. Ce qui fit que quand nous debarquâmes sur le Quay, qui est grand & magnifique, nous trouvâmes beaucoup de peuple qui s'y estoit assemblé pour nous y voir descendre. Carchida qui mit pied à terre le premier fut receu par des hommes graves & majestueux vestus de noir, avec lesquels

quels ayant parlé quelque temps, il fit signe à Benoscar de nous mettre à terre. Celuy-cy nous dit en peu de mots ce que nous avions à faire, & nous commanda de le suivre. En arrivant sur le Quay, où ces Messieurs nous attendoient, en nous inclinant trois fois jusques à terre, nous nous approchâmes d'eux. Ils se baisserent aussi un peu en nous saluant; & le plus apparent de la troupe me prenant entre ses bras, m'embrassa avec bonté, me baisa au milieu du front, & me dit: Soyez tous les bien venus à Sporounde. De là ils nous ménerent dans la Ville & nous firent passer par une porte grande & magnifique, où aboutissoit une belle ruë entre-coupée de plusieurs autres ruës toutes semblables. Enfin on nous ména dans une trés-belle maison, dont la porte estoit trés-belle, & dont les appartemens estoient disposez à la maniere des Cloistres, entourez de tous côtez de galleries fort larges, & ayant au milieu un parterre à compartimens de gazon verd. De cette cour on nous fit passer dans une grande salle basse où nous demeurâmes quelque temps debout avec les Messieurs qui nous avoient receu au Port, qui nous avoient accompagnez, & qui nous firent diverses questions

ſtions conformes à celles que Carchida nous avoit déja faites. Peu de temps aprés on nous mena dans une autre ſalle, où nous trouvâmes des tables couvertes de viande, & ſervies à peu prés à la maniere d'Europe. Alors Sermodas, qui eſt celui qui eſt venu preſentement avec nous, me demanda ſi j'avois bon appetit. A quoy je répondis, qu'il y avoit ſi long-temps que nous n'avions veu un tel ſouper, que je ne croyois pas qu'aucun de nous dût manquer d'appetit. Il ſourit, & me prenant par la main, il me fit aſſeoir prés de lui au haut bout de la table. Les autres s'aſſirent auſſi, & Carchida avec Benoſcar menerent mes gens à une autre table. On nous regala d'un ſouper fort propre, aprés on nous fit monter dans une grande chambre où nous trouvâmes pluſieurs licts ſur des treteaux de fer, où l'on dit à mes gens de ſe coucher deux à deux. Pour moy j'eus une chambre en particulier, où Sermodas & les autres m'accompagnerent, & puis m'ayant ſouhaité le bon ſoir ils ſe retirerent. Un moment aprés Carchida revint, pour me dire qu'il falloit nous preparer à viſiter le lendemain Albicormas Gouverneur de Sporounde. Il me dit qu'il nous donne-

roit

roit les instructions necessaires pour cette visite, & il me souhaita le bon soir.

Le lendemain environ les six heures du matin nous entendîmes sonner une grosse cloche; une heure aprés Carchida & Benoscar entrerent dans ma chambre & me demanderent si j'avois bien reposé, & si j'avois besoin de quelque chose. Je voulus me lever d'abord; mais ils me dirent que je ne devois pas sortir du lict qu'on ne m'eust apporté des habits, & que j'en aurois dans un moment. Benoscar sortit, & il revint peu aprés avec des domestiques qui m'apporterent du linge, & des habits tissus de laine & de cotton à la mode du païs. Il en vint encore d'autres avec une cuve pleine d'eau tiede, où Carchida me dit qu'il falloit me laver tout le corps, avant que de prendre mes habits neufs; il sortit en attendant avec tous les autres, & ne me laissa qu'un valet pour me servir. Je me levay donc, & pris le linge & les habits qu'on m'avoit apportez. Je mis pardessus une robe de diverses couleurs, que je liay avec une ceinture, & je me laissay ajuster comme il plut au valet qu'on m'avoit donné pour me servir. Carchida estant revenu peu aprés, me dit qu'il falloit que j'allasse avec mes gens trouver

Al-

Albicormas, & qu'on n'attendoit que moy. Il m'apprit ensuite de quelle maniere je devois faire cette visite de cérémonie, & nous descendîmes dans la Cour, où je trouvay tous mes gens vestus de neuf à peu prés comme moy. Benoscar estoit avec eux qui leur apprenoit de quelle maniere ils devoient se comporter. Nous fumes quelque temps débout dans cette Cour, nous regardans l'un l'autre, jusques à ce que Sermodas entra avec sa suite. Il me demanda si nous estions prests de le suivre au Conseil Je répondis que oüi: alors, il me prit par la main, & me fit marcher à sa main gauche. Carchida se mit à la tête de mes gens, qu'on faisoit marcher deux à deux comme des Soldats, & Benoscar menoit l'Arriere-garde. Dans cét ordre nous traversâmes quelques ruës, jusques dans une grande place, qui est au milieu de la Ville. Je vis dans le milieu de cette place un Palais magnifique de figure quarrée, basty de pierre de taille blanche & de marbre qui paroissoit noir, si propre & si poly, que nous crûmes que l'ouvrier ne faisoit que de l'achever, quoi qu'il fust basty depuis long-temps. La porte de ce Palais estoit ornée de plusieurs statuës de bronze; & nous trouvâmes de chaque costé deux rangs de Mousquetai-

res couverts de robes bleuës. Nous vîmes dans la premiere Cour des Halebardiers en robe rouge, rangez en haye, & dés que nous fûmes entrez nous entendîmes des Trompettes & d'autres Instrumens de guerre, qui faisoient un bruit assez agréable. De là nous passâmes dans une autre Cour de marbre noir, ornée de belles statuës de marbre blanc. Il y avoit au milieu de cette Cour plus de cent hommes vestus de robes noires, & d'un âge plus avancé que ceux que nous avions veus en entrant. Nous fumes là quelque temps à les regarder, jusqu'à ce que deux hommes habillez comme ces derniers, avec une écharpe de couleur d'or sur l'épaule, dirent à Sermodas de nous faire avancer. Nous montâmes dans le même ordre que nous estions venus jusques dans une grande salle peinte & dorée, où nous nous arrestâmes encore quelque tems. De-là on nous fit passer dans une seconde salle encore plus belle que la premiere, & puis dans une troisiéme qui les surpassoit toutes deux en richesse & en beauté. Nous apperceumes au bout de cette derniere un throne médiocrement élevé, & à chaque costé divers sieges un peu plus bas. Nous vîmes sur ce throne un homme vestu de pourpre, qui avoit

avoit l'air majeſtueux ; & ſur les autres ſieges des hommes vénérables veſtus comme ceux qui nous eſtoient venus prendre dans la cour. On nous dit que le premier eſtoit Albicormas, & les autres les principaux Officiers de la Ville, qui gouvernoient avec lui tout le païs de Sporounde. En entrant nous fimes une reverence au milieu de la ſalle ; enſuite nous en fimes une autre plus profonde que la premiere : mais quand nous fumes arrivez *au pied* d'un baluſtre qui eſtoit proche du thrône, & qui le ſeparoit du parterre, nous nous inclinâmes encore plus bas qu'auparavant. Alors tous les Conſeillers ſe leverent, & nous ayant ſalüez par une petite inclination de corps, ils ſe remirent à leur place ; mais Albicormas ſe contenta de nous faire ſigne de la teſte. Enſuite Sermodas me prit par la main, me mena prés du baluſtre, & faiſant une profonde révérence au Gouverneur, il lui raconta en ſon langage tout ce qu'il avoit appris de nos avantures. Il me ſembla que cette langue avoit quelque choſe de ſemblable dans la prononciation à la Grecque & à la Latine, & qu'elle eſtoit douce & majeſtueuſe. Quand Sermodas eut achevé de parler, on fit venir Carchida,

qui

qui fit au Conseil une Relation plus étenduë que n'avoit fait le premier, disant de quelle maniere nous estions venus dans le lac, qu'ils appellent *Sporascumpso*, comme nous avions esté découverts & pris. Ce fut de la maniere que je vay vous dire, selon le rapport que l'on m'en fit peu de jours aprés. Le jour que nous arrivâmes dans le lac estoit un jour de Feste solemnelle par tout le païs, & les Insulaires estant occupez à la célébrer, il n'y avoit personne sur l'eau, c'est pourquoy nous n'y pûmes voir aucun vaisseau, quoi qu'il y en ait ordinairement plusieurs qui vont à la pêche; mais quoi que nous ne vissions personne, nous ne laissâmes pas d'estre découverts par ceux des Isles, qui ne voulurent pas se monstrer d'abord, craignans de nous épouvanter: Mais durant la nuit ils envoyerent des vaisseaux pour nous prendre le matin, & pour s'assurer si bien de nous, que nous ne pûssions pas fuïr; Car ces peuples font ordinairement bonne garde sur leurs frontieres, parce qu'ils craignent que les étrangers ne viennent corrompre, par leur mauvais exemple, leur innocence & leur tranquillité, en introduisant leurs vices parmy eux.

Dés que Carchida eut achevé de parler,

ler, Albicormas ſe leva, & nous dit en ſon langage, que Sermodas nous expliqua, que nous ſerions bien receus dans le païs, que nous y trouverions toute ſorte de douceur, & que nous demeurerions à Sporounde, juſques à ce qu'il euſt receu des nouvelles de Sevarminas Vice-Roy du Soleil, qui demeuroit à la Ville de Sevarinde, où il dépeſcheroit un Courier ce jour même, pour l'avertir de noſtre arrivée, & pour luy demander ſes ordres; que cependant nous ne manquerions de rien, & qu'on nous fourniroit tout ce dont nous aurions beſoin, pourveu que nous euſſions ſoin de ſuivre les advis de Sermodas & de ſés Officiers. Je vous exhorte à la moderation & à l'honneſteté ajoûta-t-il, puis il nous congedia.

Je remarquay qu'Albicormas eſtoit un peu boſſu, & que pluſieurs de ſes Conſeillers avoient le même deffaut; A cela prés, il étoit tres-bien fait & de bonne mine. Nous ſceumes enſuite qu'on trouvoit parmi les habitans de cette Ville diverſes perſonnes qui avoient des deffauts naturels, outre un tres-grand nombre de perſonnes bien faites, parce que ceux de Sevarinde y envoient tous les gens contrefaits qui naiſſent parmy eux, n'en voulant point ſouf-
frir

frir de semblables dans leur Ville. Nous sceumes aussi que le mot d'*Esperou*, signifioit en leur langage une personne deffectueuse de corps ou d'esprit, & Sporounde la Ville ou séjour des personnes de cette sorte.

Aprés qu'Albicormas nous eut congédiez, nous retournâmes dans nostre logis, où nous trouvâmes que le dîner nous attendoit. Nous demeurâmes dans la maison tout l'aprésmidi, & sur le soir Sermodas & Carchida nous vinrent prendre pour nous faire voir la Ville, où le peuple sortoit de tous costez pour nous regarder. C'est la ville la plus réguliere que j'aye veuë de ma vie; elle a de grands bastimens quarrez tous d'une même façon, & qui contiennent plus de mille personnes châcun. Il y en a soixante & seize en toute la Ville, qui a plus de quatre milles de circuit. J'ay déja dit qu'elle est située entre deux grandes rivieres, qui font naturellement une peninsule; mais l'industrie de ce peuple en a fait une Isle parfaite, en tirant un Canal d'une riviere à l'autre, environ deux milles au dessus de la Ville. Ce Canal est bordé de deux grandes murailles, entre lesquelles on void dix ou douze ponts qui les lient ensemble, & qui sont tous de
bois

bois, hormis celuy du milieu qui eſt fort large, & fortement baſty de pierre de taille. On nous fit voir ce Canal & le païs d'alentour deux ou trois jours aprés nôtre premiere audience. La nuit environ deux heures aprés ſouper, on nous mena dans une grande ſalle, où nous trouvâmes quinze jeunes femmes qui nous y attendoient. Elles eſtoient pour la plûpart de belle taille, potelées & veſtuës de robes de toile de coton peintes, & leurs cheveux noirs tomboient à grandes treſſes ſur leurs épaules. Nous fumes un peu ſurpris de les voir toutes enſemble en rang, ne ſçachant pas pourquoi elles eſtoient en ce lieu. Sermodas prenant la parole, me parla de cette maniere pour me l'apprendre. *Vous vous étonnez, Maurice, de voir tant de jeunes Femmes enſemble, & vous n'en ſçavez pas la raiſon. Je ſuis même aſſeuré que vous eſtes ſurpris de les voir ainſi rangées, & avec des habits un peu differens de ceux des autres Femmes, qui d'ordinaire portent un voile ſur la tête. Sçachez donc que ce ſont des eſclaves, qui ne ſont icy que pour vous rendre ſervice. Toutes les Nations du monde ont leurs coûtumes: Il y en qui ſont naturellement mauvaiſes, parce qu'elles ſont opposées à la raiſon. Il y en a d'autres qui ſont*

indifferentes, & qui ne ſemblent bonnes ou mauvaiſes que ſelon l'opinion & le préjugé des hommes qui les pratiquent; Mais il y en a auſſi qui ſont fondées en raiſon, & qui ſont veritablement bonnes d'elles-mêmes pourveu qu'on les conſidere ſans préoccupation. Les noſtres ſont preſque toutes de ce dernier genre, & à peine en avons-nous aucunes qui ne ſoient eſtablies ſur la raiſon. Vous n'ignorez pas ſans doute, que l'uſage modéré des choſes que la Nature a deſtinées pour ſervir aux créatures vivantes ne ſoit bon de ſoy, & qu'il n'y a que l'abus qu'on en fait qui ſoit effectivement mauvais. Parmy toutes ces choſes il y en a trois principales: La premiere regarde la conſervation de chaque particulier: La ſeconde, l'entretien dans un eſtat heureux: Et la troiſiéme enfin, a pour but l'accroiſſement ou la multiplication de chaque eſpece.

Pour ce qui regarde la conſervation de chaque particulier; d'un homme, par exemple, elle dépend de certains biens ſans l'uſage deſquels il ne ſçauroit ſubſiſter, parce qu'ils luy ſont abſolument néceſſaires. Le manger, le boire, le dormir, ſont aſſeurément de ce genre: Mais parce que l'homme ne ſçauroit eſtre heureux avec ces choſes ſeulement, & que, quoi qu'elles ſoient ſuffiſantes pour ſa conſervation, elles ne ſont pas capables de

luy

luy rendre la vie douce & agréable, l'Autheur de la Nature luy a donné d'autres biens, qui joints avec les premiers, le rendent content, s'il veut estre sage & moderé, s'il ne court pas follement aprés les apparences trompeuses d'un bien imaginaire, & s'il ne suit pas aveuglément la fureur & le dèreglement de ses passions. Ces biens qui rendent l'homme satisfait, sont à nôtre avis, la santé du corps, la tranquillité de l'esprit, la liberté, la bonne éducation, la pratique de la vertu, la societé des honnestes gens, les bonnes viandes, les vestemens, & les maisons commodes, qui rendent la vie heureuse, pourveu qu'on en use sobrement, & qu'on n'y attache point son cœur.

Mais comme la Nature a voulu borner nostre vie à certain nombre d'années, au delà desquelles nous ne pouvons plus joüir de tous ces biens, & que nos corps cessans de vivre, ils sont enfin dissous, & chacune de leurs parties reprend sa premiere forme, ou se revest d'une nouvelle; Elle a aussi voulu conserver chaque espece, & même l'augmenter par le moyen de la géneration, qui pour ainsi dire, fait revivre toutes les creatures, & conserve au monde tous les animaux & les plantes, qui sont un de ses plus beaux ornemens. Pour donc parvenir à son but, elle

a mis dans chaque espece des masles & des femelles, afin que de l'union de ces deux sexes vinst la génération des animaux, qui est son ouvrage le plus noble, & auquel elle s'occupe le plus. Mais pour rendre l'état de chaque animal encore plus heureux, & pour venir plus facilement à bout de son dessein, elle a voulu attacher à cette union un plaisir, que nous appellons amour; Cét amour est le lien & le conservateur de toutes choses, & lors qu'il est reglé par la droite raison, il ne produit que de bons effets, parce qu'il ne se propose que de bonnes fins; sçavoir, les plaisirs honnestes, l'accroissement & la conservation de chaque espece, où tous les animaux tendent naturellement. Sevarias nostre grand & illustre Legislateur, ayant consideré toutes choses, a bien ordonné de punir l'intemperance & la brutalité; mais il pretend aussi qu'on songe à suivre les desseins de Dieu & de la Nature pour la conservation du genre humain; C'est pour cela qu'il ordonne que ceux qui sont arrivez à un certain âge reglé par les Loix, se marient, & que les Voyageurs puissent habiter avec les esclaves, dont nous avons un assez grand nombre. Ce grand homme nous a deffendu de regarder comme une chose criminelle ce qui sert à la conservation de l'espece: Mais il ne pre-

pretend point que les excés troublent la moderation qui doit se trouver dans l'usage de tous les plaisirs. C'est pour cette raison que nous ne souffrons pas que personne soit ici sans femmes. Vous voiez aussi qu'on vous en a amené autant que vous estes ici d'hommes, qui vous rendront visite de deux en deux jours durant le reste du temps que vous devez estre parmy nous. Je sçay bien que cette coûtume seroit condamnée en Europe, où l'on ne considere pas assez que la vertu se trouve dans l'usage honneste de l'amour, & non pas à y renoncer entierement; Mais aussi nous ne voyons parmy nous aucun de ces crimes abominables qui deshonorent vostre païs.

Il ajoûta beaucoup de choses, qui n'estoient pas necessaires, pour nous persuader d'accepter l'offre qu'il nous faisoit, dont nous luy rendîmes mille graces, & il fut bien-aise de nous voir satisfaits, & que nous approuvions la conduite de son Legislateur.

Il ne fut pas plûtôt party, que deux hommes, qui entrerent dans la salle, nous saluërent en François. Le premier nous dit, qu'il estoit Medecin, & son compagnon Chirurgien, ils nous prierent de leur dire, s'il n'y en avoit pas quelqu'un de nous attaqué du mal de Naples: Nous a-

vons ordre de vous visiter, ajoûterent-ils si quelqu'un nous déguise la verité, il en aura de la honte, au contraire s'il la confesse ingenûment, on ne l'en estimera pas moins, & il sera guery en peu de temps. Nous dîmes tous que nous n'avions point de ces sortes de maux; mais malgré nos protestations, nous fumes visitez chacun en particulier dans une chambre proche de celle où nous estions. Aprés leur visite, ils nous dirent, qu'ils estoient bien aises de nous trouver exempts d'une maladie trés-commune dans les autres Continents, & qu'on ne connoissoit que pour ouïr dire dans les Terres Australes. Ils nous dirent de plus, qu'ils avoient demeuré en France durant six années entieres, & qu'ils avoient veu la plûpart de l'Europe & de l'Asie pendant douze ans qu'ils avoient employé à voyager; que de temps en temps on faisoit partir des vaisseaux de Sporounde, qui passoient les Mers pour le même dessein, & que par ce moyen ils avoient des gens parmy eux qui connoissoient toutes ces nations, & qui en sçavoient parler les langues. Ce discours nous tira de l'étonnement où nous avions esté, lors que Carchida nous parla Espagnol & Hollandois, & que nous vîmes des ma-

nieres

nieres & des coûtumes si semblables aux nostres dans un païs si éloigné, où nous croyions même qu'on ne pouvoit trouver que des hommes barbares. Nous aurions fait diverses questions à ces Messieurs, si nous eussions pû le faire commodément, mais ils se retirerent, & nous nous consultâmes de quelle maniere nous choisirions nos femmes. On trouva bon que j'en prisse une le premier, que mes deux Officiers en fissent de mesme aprés moy, & que les autres jetteroient au sort ce qui se fit sans querelle & sans dispute; de sorte que chacun prit une compagne. Ensuite on me ramena dans la chambre où j'avois couché la nuit précédente, & l'on conduisit mes gens dans une longue gallerie, où il y avoit de chaque côté plusieurs petites chambres separées les unes des autres. Ils prirent chacun une de ces chambres, & ils y passerent la nuit. Le lendemain matin la cloche ayant sonné à l'heure ordinaire, Carchida me vint demander comment j'avois reposé la nuit; & me dire qu'il estoit temps de se lever. Ma compagne s'estoit jettée hors du lict, & s'estoit habillée dés qu'elle avoit oüy sonner la cloche, elle ne faisoit que de sortir lors que Carchida entra dans ma cham-

bre. Il me dit que Benoſcar étoit allé tirer mes gens de captivité, voulant dire hors des bras de leurs Maiſtreſſes, & hors des chambres où ils avoient eſté enfermez toute la nuit, pour empêcher le deſordre & l'échange qu'on auroit pû faire; Ce qui n'eſtoit pas permis, de peur que ſi les Femmes devenoient groſſes, les Peres des Enfans qu'elles feroient ne fuſſent inconnus. Quand je fus habillé, je deſcendis dans la grande ſalle, où mes gens me vinrent trouver, & où nos Guides nous vinrent prendre pour nous aller montrer divers quartiers de la Ville où l'on travailloit à pluſieurs ouvrages; Car les uns y ſont occupez à faire des toiles & des étoffes, les autres à coudre, & les autres à forger, ou à d'autres ouvrages differents; Mais Carchida me dit que les baſtimens & l'agriculture eſtoient les principaux emplois de la Nation.

Nous demeurâmes ainſi dans Sporounde, vivans à peu prés de cette maniere, juſques au ſixiéme jour, que le Courier qu'Albicormas avoit envoyé à Sevarinde arriva, avec ordre de Sevarminas de nous envoyer à la grande Ville, où il avoit beaucoup d'envie de nous voir. Quand je ſceus que nous devions marcher vers Sevarinde,

de, je fus fâché de n'avoir pas dit que vous estiez icy, & sur tout aprés avoir é-sté bien traité. Je ne sçavois de quelle maniere me tirer d'affaire ; mais la raison qui m'avoit porté à cacher la verité estant bonne & solide, je crus qu'Albicormas s'en contenteroit, & nous pardonneroit nôtre déguisement, fondé sur le soin que nous prenions de vôtre seureté, dans le temps que nous doutions même de la nôtre. J'avoüay ingenûment la chose à Sermodas, qui d'abord fut en avertir le Gouverneur. Nous eûmes ordre d'attendre dans Sporounde le retour d'un second Courier qu'on envoya à Sevarminas, pour luy faire sçavoir la cause de nôtre retardement. Il revint six jours aprés son départ, apportant des ordres au Gouverneur, qui pour y obeïr a fait partir cette flotte pour venir nous prendre, & nous mener tous à Sevarinde, où nous devons comparoistre devant le Souverain Magistrat qui y fait sa résidence, & où Sermodas me dit que nous serions encore mieux traitez qu'à Sporounde.

HISTOIRE DES SEVARAMBES.

SECONDE PARTIE.



Aurice finit ainsi son discours, qui nous remplit de joye & d'admiration, & sans nous avoir ennuyé, quoi qu'en effet il eût esté long: Mais les choses qu'il nous avoit racontées estoient si extraordinaires, que nous l'aurions paisiblement écouté, quand son recit auroit duré tout un jour. Nous consultâmes quelque tems sur la conduite que nous devions tenir, & nous nous resolûmes enfin de suivre Sermodas, d'aller par tout où il voudroit nous mener, de nous soûmettre entiérement aux soins de la Provindence Divine, & de nous fier au bon naturel du peuple de ce païs.

Dans le temps que Maurice nous racontoit toutes ces avantures, quelques-

uns

uns de ſes gens, pouſſez du deſir d'en parler à leurs amis, vinrent à terre, & entretinrent preſque tout noſtre monde, qui s'aſſemblant autour d'eux, eſtoient ſurpris d'entendre le recit des choſes qui leur eſtoient arrivées. Ainſi ils ſceurent toutes ces nouvelles preſqu'auſſi-toſt que nous, & il ne fut pas beſoin d'une ſeconde Relation pour leur apprendre l'état de nos affaires : Ils eſtoient diſpoſez d'aller dans ce beau païs dont on leur avoit fait la deſcription : Mais comme la Pinaſſe que nous avions envoyée à Batavia pouvoit eſtre arrivée à bon port, & que nous ne doutions nullement que le Général n'envoyaſt des vaiſſeaux pour nous ſecourir dés qu'il ſeroit informé de nôtre malheur & de nôtre néceſſité, nous avions encore de ce côté-là quelque reſte d'eſperance, ce qui nous donnoit du chagrin, parce que nous voyions bien que ſi ces vaiſſeaux arrivoient, & ne trouvoient perſonne, ils nous croiroient perdus, & qu'ainſi nous ne pourrions plus eſperer de jamais revoir nos amis, ny noſtre patrie. Sur cela Maurice nous dit, qu'à l'égard de la Pinaſſe il falloit néceſſairement qu'elle fuſt perie, puis que nous n'en avions point eu de nouvelles depuis le temps

qu'elle estoit partie; que par cette raison il n'y avoit pas lieu d'esperer aucun secours de Batavia, & que nostre retour en Hollande ne seroit pas impossible, ny peut-estre difficile, puis que nous estions parmy une nation civile & honneste, qui de temps en temps envoyoit des vaisseaux par delà les Mers, & qui vray-semblablement nous permettroit d'y retourner, nous en fourniroit même les moyens si nous le desirions, & ne voudroit pas nous retenir par force dans leur païs dés que nous n'aurions plus envie d'y demeurer; Enfin que nostre condition auroit esté beaucoup pire, s'il nous eût fallu toûjours demeurer dans le Camp, exposez à mille dangers, & sujets à mille peines. Ces raisons solides de Maurice, qui estoit un homme de bon sens, & qui s'estoit acquis beaucoup de credit parmy nous, à cause des grands services qu'il avoit rendus, dissiperent tout nostre chagrin. Nous retournâmes dans ma hute, où nous trouvâmes Sermodas, qui soûrit quand il nous vit entrer; & qui nous demanda ce qu'il nous sembloit de la description que Maurice nous avoit faite de la Ville & du peuple de Sporounde. Nous ne pouvons, luy dis-je, en avoir que des

des pensées avantageuses, & nous souhaiterions déja d'y estre, & sommes prests d'y aller au plustost, s'il vous plaist de nous y mener. Je suis venu pour cela, repliqua-t-il, je suis bien-aise de vous trouver si bien disposez à me suivre, & vous pouvez vous asseurer que vous trouverez le séjour de nos Villes plus beau que celuy de ce Camp, quoy que par vostre industrie vous en ayez fait une demeure commode. Nous eûmes encore quelque entretien sur cette matiere, & nous lui demandâmes aprés, s'il ne vouloit pas manger de nos viandes telles que nous pouvions les luy donner: Il nous dit qu'il en mangeroit à condition que nous mangerions aussi des leurs ; & il pria Maurice de dire à quelqu'un de ses gens qu'il apportast du vin & des autres provisions du vaisseau. Aprés disné Sermodas nous dit, que, puis que nous estions resolus de le suivre, nous devions nous mettre en estat de partir, & de faire transporter nos gens de la maniere que nous trouverions le plus à propos ; mais que selon luy les principaux d'entre nous, & toutes nos femmes, devoient aller le même jour à bord, & qu'il laisseroit quelques-uns des siens qui aideroient nos gens à s'embarquer, & qui nous suivroient a-

prés

prés à Sporounde. Je luy dis, que nous avions une partie de nos gens de l'autre costé de la Baye, & que, s'il vouloit nous le permettre, nous y envoyerions Maurice avec un vaisseau ou deux pour les ramener. Vous pouvez le faire, repliqua-t-il, & je donneray ordre à l'un de nos vaisseaux d'y aller avec lui, & de porter ces gens à la Ville, sans revenir au Camp. Pour vous, dit-il, s'adressant à moy, prenez ceux de vos Officiers que vous voudrez pour estre avec vous, & venez à bord de mon vaisseau, où vous serez peut-être assez commodément. Je pris Van-de-Nuits & Turcy mon Secretaire, & j'ordonnay à Deveze & aux autres Capitaines de commander en mon absence, & de faire diligemment transporter nostre bagage. Sermodas laissa Benoscar avec Deveze pour luy aider, & pour le conduire. Apres quoy nous fimes voiles vers Sporounde, où nous arrivâmes trois jours aprés nôtre départ de Siden-Berg. Nous fumes receus presque de même que Maurice, avec cette différence qu'on témoigna beaucoup plus de respect à Van-de-Nuits & à moy qu'on n'en avoit témoigné aux autres. Albicormas nous fit beaucoup de caresses, & particulierement à moy, avec

qui

qui il eut plusieurs conversations touchant l'estat de l'Empire, sur quoy j'estois beaucoup plus capable de le satisfaire qu'aucun de nostre Compagnie. Je trouvay que c'étoit un homme excellent en plusieurs choses, & qui avoit une admirable solidité d'esprit. Il m'instruisit de plusieurs de leurs coûtumes & du gouvernement de sa nation, dont je parleray dans la suite, quand je décriray la Ville, les Loix & les Mœurs des Sevarambes. Le jour d'aprés nostre arrivée, le bagage fut porté à la Ville, & l'on ne laissa rien dans le Camp que ce qui ne valoit pas la peine d'estre transporté. Nos gens furent traitez comme l'avoient esté ceux de Maurice, & tous eurent un habit neuf.

Nous eumes une difficulté au sujet de nos Femmes. J'ay déja dit que nous avions ordonné dans le Camp, qu'une seule serviroit à cinq hommes du commun, & que les principaux Officiers auroient seuls le privilege d'en avoir chacun une pour eux. Sermodas & ses compagnons desapprouverent cette conduite; L'habitude d'honnesteté qui leur est inviolable les obligea de nous en parler comme d'une chose brutale. Ils m'avoûërent qu'elle deshonoroit leur Païs & leurs Loix, &

qu'il

qu'il leur estoit impossible de la souffrir. Je m'excusay sur la nécessité, qui nous avoit obligé de prendre ce party plûtost que d'exposer nos gens à s'égorger. Sermodas me demanda si nous voulions nous soûmettre à leurs Loix : Je luy témoignay que nous le souhaitions avec passion, & voicy les mesures qu'il prit. Comptez, nous dit-il, exactement vos gens tant hommes que femmes, & donnez-m'en le rôle, & principalement de ces dernieres qui sont grosses. Cependant vous pourrez garder celles que vous avez déja, ou bien nous vous en donnerons d'autres. Nous consultâmes quelque temps, & ceux des Officiers qui voulurent s'attacher à leurs femmes ne les changerent point. Les autres tirerent au sort comme avoient fait les compagnons de Maurice, à qui il ne fut pas permis de faire un nouveau choix. Les Femmes qui se trouverent enceintes de quelques-uns des Officiers, furent obligées de continuër avec ceux de qui elles estoient grosses. Celles du commun, qui se trouverent aussi enceintes, furent exhortées de s'atacher à celuy qu'elles croyoient le pere de l'enfant qu'elles portoient. Et c'est ainsi que toutes choses furent reglées.

Le

Le cinquiéme jour aprés noſtre arrivée à Sporounde, Sermodas me vint prendre pour aller au Temple, où *l'Oſparenibon*, ou ſolemnité du Mariage ſe devoit celebrer. Il me dit que c'étoit autant pour nous faire voir cette cérémonie, que pour nous repoſer, qu'on nous avoit fait demeurer ſi long-temps à Sporounde. Il ajouſta que cela ſe faiſoit quatre fois l'année, & que c'eſtoit une de leurs plus grandes Feſtes, quoy qu'inferieure à celle de Sevarinde. Je me levay d'abord, & pris les habits neufs qu'on m'apporta. On en donna de même à tous mes principaux Officiers, qui me vinrent trouver dans ma chambre pour m'accompagner au Temple, où Sermodas & Carchida nous devoient mener. Nous allâmes enſemble au Palais où Albicormas nous avoit donné audience; & ayant traverſé diverſes Cours, nous arrivâmes enfin à un Temple grand & ſuperbe, où nous trouvâmes pluſieurs jeunes-hommes & pluſieurs jeunes filles tous en habits neufs. Les jeunes hommes avoient ſur leur teſte des Couronnes de feüilles vertes, & les Filles y avoient des guirlandes de fleurs. Je n'avois jamais rien veu de ſi aimable que cette troupe de jeunes gens, qui la pluſpart avoient tous bon air,

&

& qui faisoient tous paroître beaucoup de joye.

Un grand rideau tendu sur le milieu du Temple nous empêchoit d'en voir plus de la moitié : nous y demeurâmes prés d'une heure occupez à regarder les riches ornemens dont il est embelly, avant qu'il se fist aucun changement. Mais enfin nous entendîmes le son de diverses trompettes, de haut-bois, & d'autres instrumens, puis nous vîmes entrer plusieurs personnes avec des flambeaux allumez, qu'ils mirent dans des chandeliers diversement disposez dans tous les endroits du Temple. On ferma toutes les fenestres, & l'on tira le rideau qui nous en cachoit l'autre moitié. Nous y découvrîmes un Autel riche & somptueux, orné de guirlandes, & de festons de fleurs ingenieusement rangées sur cét Autel qui estoit au fond du Temple. Nous vîmes à main droite de l'Autel, & dans une hauteur médiocre, un grand Globe de cristal ou de verre fort clair, que quatre hommes n'auroient pû embrasser qu'avec peine. Ce Globe estoit si lumineux, qu'il éclairoit tout le fond du Temple, & jettoit sa lumiere bien avant dans le milieu. Il y avoit de l'autre costé de l'Autel une grande statue, de pareille hauteur qui re-

reprefentoit une Nourriffe avec plufieurs mammelles qui allaitoient divers petits Enfans artiftement élaborez de même que la ftatuë, qui fembloit leur donner à têter. Entre ces deux figures, & au deffus de l'Autel, il n'y avoit qu'un grand voile noir tout uni & fans ornement.

Cependant la Mufique s'approchoit toûjours de nous, enfin elle arriva à la porte du Temple, où nous vîmes entrer Albicormas & fes Senateurs, qui s'avancerent vers l'Autel avec beaucoup de pompe & de magnificence. Plufieurs Preftres allerent à fa rencontre avec des Encenfoirs à la main, en chantant un Cantique. Ils luy firent trois fois la révérence, & puis le menerent à l'Autel, où lüy & les Senateurs s'inclinerent trois fois devant le rideau noir, deux fois devant la Statuë, enfuite ils furent s'affeoir fur des Trônes élevez aux deux coftez de l'Autel. Sermodas me fit mettre aux pieds d'Albiçormas avec trois de mes hommes, & il plaça les autres à l'oppofite. Nous ne fumes pas plûtôt affis que les Preftres allerent vers les jeunes gens dont nous avons parlé, & ils les firent approcher de l'Autel. Ils eftoient partagez en deux rangs, les hommes à droite, & les Femmes à gauche. Dés qu'ils fu-

furent arrivez prés de l'Autel, le grand Prestre monta sur un siege élevé au milieu des deux rangs, & leur fit un discours fort succint, aprés lequel on prit un flambeau qui avoit esté allumé aux rayons du Soleil, comme j'appris ensuite ; & Albicormas descendant de son Trône, & le prenant à la main, en alluma quelque bois aromatique qu'on voyoit sur l'Autel, puis se mit à genoux devant le Globe lumineux, & y prononça quelques paroles. De là il passa vers la Statuë, devant laquelle il plia seulement un genoüil, & y prononça aussi quelques mots comme il avoit fait devant le Globe. Alors les Prestres entonnerent un Cantique, auquel tout le peuple répondit; & quand il fut achevé, plusieurs instrumens de musique commencerent à joüer; Cette agreable simphonie fut suivie d'un concert de voix si charmantes, que nous avoüâmes que nostre Musique de l'Europe n'avoit rien de comparable à celle-cy. Aprés cela le grand Prestre s'avança vers la Fille qui estoit la premiere du rang, & luy demanda si elle vouloit estre mariée. Elle répondit qu'oüy, en faisant une grande révérence, & rougissant en même temps. Il fit ensuite la même demande à toutes les autres, & en receut u-
ne

ne pareille réponse. Pendant qu'il interrogeoit les Filles, un autre Prestre interrogeoit de même les jeunes hommes qui estoient de l'autre costé; ce qui estant fait, le Prestre retourna à la premiere Fille, & luy demanda si elle vouloit épouser quelqu'un des jeunes hommes qu'elle voyoit de l'autre costé. Et lors qu'elle eut répondu que c'estoit son dessein, il la prit par le bras, la mena au bout du rang des Garçons, & luy dit de choisir un Mary. Elle regarda le premier jeune homme, & puis les autres successivement jusques au sixiéme, où elle s'arresta, & luy demanda s'il vouloit estre son bon Seigneur & son fidelle Mary. Il lui répondit, qu'il le vouloit bien, pourveu qu'elle voulust aussi l'aimer comme une chaste & loyalle épouse doit aimer son époux, ce qu'elle promit de faire jusques à la mort. Aprés cette promesse solemnelle, il la prit par la main, la baisa, & la mena vers le bas du Témple. Tous les autres firent successivement la même cérémonie, & s'allerent joindre aux premiers. Il y resta huit jeunes Filles, qui ne purent avoir des maris dont cinq pleines de honte & de confusion, versoient des larmes en abondance. Les trois autres n'estoient pas si affligées;
&

& quand le grand Prestre vint vers elles, elles se prirent à sa robe, & elles le suivirent vers Albicormas. Il leur dit quelques paroles, aprés quoy elles s'avancerent vers les Senateurs, & en choisissant trois d'entr'eux, leur dirent que, puisque par un effet de leur mauvaise fortune elles ne pouvoient avoir un homme pour estre entierement leur mary, elles les choisissoient pour oster leur opprobre, aprés avoir esté par trois fois publiquement refusées, qu'elles les prioient de les recevoir au nombre de leurs Femmes selon les Loix du païs, & les privileges qu'elles leur accordoient, promettant de leur estre toûjours tres-affectionnées & tres-fidelles. Les trois Senateurs descendirent incontinent, & les prenans par la main les menerent à l'Autel, où ils se tinrent avec elles jusques à ce que tous les autres s'y furent rangez deux à deux. Ces Magistrats estoient des hommes âgez d'environ quarante ou cinquante ans; mais les mieux faits de tout leur Corps.

Les cinq autres Filles estant ensuite interrogéss par le grand Prestre, pour sçavoir si elles vouloient prendre pour maris quelqu'un des Senateurs, ou des autres Officiers de l'Estat; elles répondirent, que n'a-

n'ayant encore tenté le hazard qu'une ſeule fois, elles vouloient le tenter encore deux, avant que de prendre ce parti. Alors abatant leur voile, elles ſortirent du Temple, & furent receuës à la porte dans un Chariot couvert, qui les y attendoit, & qui les ramena chez elles. Dés qu'elles furent ſorties du Temple, la Muſique recommença, & Albicormas allant à l'Autel y prononça quelques mots à haute voix; puis prenant les trois Filles & les trois Officiers qu'elles avoient choiſis, leur joignit enſemble les mains, & leur dit quelques paroles, auſquelles ils reſpondirent avec une profonde révérence. Il en fit autant à ſept ou huit des autres, & laiſſant faire le reſte de la cérémonie à quelques-uns des Senateurs, il alla ſe raſſeoir ſur ſon Trône. Deux Preſtres porterent le feu de l'Autel au milieu du Temple, où les nouveaux mariez, qui portoient des paſtilles & des parfums dans leurs mains, firent un cercle autour & châcun des hommes mélant ſes parfums avec ceux de ſa Femme, ils les jetterent dans le feu. Puis eſtant à genoux, chacun d'eux mit la main ſur un Livre doré que deux Preſtres leur preſenterent. Ils y jurerent obeïſſance aux Loix, promettans de les maintenir de tout leur

leur pouvoir pendant tout le cours de leur vie, prenans le grand Dieu, le Soleil & leur Patrie à témoin de leurs fermens. Cela eſtant fait, ils marcherent vers l'Autel, où Albicormas fit une courte priere pendant qu'ils eſtoient à genoux, puis ſe tournant vers eux, il leur donna ſa bénédiction, & ſortit du Temple ſuivy de toute la Compagnie, & d'un nouveau concert de Muſique. De là ils paſſerent dans une ſalle proche du Temple, où nous trouvâmes pluſieurs tables, qui furent tout auſſi-toſt couvertes de viandes. Albicormas me prit avec Van-de-Nuits, & nous dit que nous ſerions ſes hoſtes ce jour-là nous menant à ſa table, où il nous fit aſſeoir parmy les Senateurs. Sermodas prit ceux de mes Officiers qui eſtoient venus avec moy, & les mena à une autre table; & Carchida & Benoſcar prirent ſoin de ramener au logis le reſte de nos gens, qui pendant toute la cérémonie s'eſtoient tenus ſur une des galleries du Temple. Le feſtin fut magnifique, & les inſtrumens de Muſique, joüerent durant le repas. Aprés le repas nous allâmes à un amphitheatre éloigné du Temple d'environ une portée de mouſquet, & trouvâmes toutes les ruës par où nous paſſions parſemées de fleurs;

fleurs; nous y entendîmes les acclamations d'une grande multitude de peuple, qui estoit sorty pour nous voir. Cét amphitheatre est basty de grandes pierres, & n'a pas moins de cinquante pas de diametre, à compter depuis la muraille extérieure jusques à celle qui luy est opposée. Il est couvert d'une grande voute, dont la hauteur est prodigieuse, & qui le défend du Soleil, de la pluye, & de toutes les autres injures de l'air. Il est plein de sieges tout alentour, depuis le haut jusques au bas, qui occupent une grande partie du lieu, & rendent le parterre d'une grandeur médiocre. Ces sieges estoient pleins de peuple quand nous y entrâmes, mais personne ne fut receu dans le parterre que les Officiers, les nouveaux mariez & nous. On nous fit asseoir sur les sieges d'en-bas, qui estoient séparez de ceux d'en-haut par une balustrade ronde. Cependant plusieurs jeunes hommes s'exerçoient à la lute, à l'escrime, & à plusieurs autres exercices de force & d'adresse, dont ils s'acquitterent admirablement bien. Aprés ces exercices tous nos nouveaux mariez se mirent à danser, ce qui dura jusques peu avant la nuit, que les trompettes & autres instrumens sonnerent la retraite.

Nous sortîmes de la même maniere que nous estions entrez, & trouvâmes les ruës pleines de flambeaux & de feux d'artifice, qui faisoient presque un second jour de la nuit.

Albicormas & sa compagnie monterent dans des chariots pour s'en retourner chez eux; les nouveaux mariez marcherent en ordre aux logis qu'on leur avoit préparez, & Sermodas nous ramena chez nous, où il nous expliqua divers endroits de la cérémonie.

Il nous vint trouver le lendemain au matin, pour nous demander si nous voulions retourner au Temple, voir une autre cérémonie qui n'estoit qu'une suite de la premiere. Nous y consentîmes, dés que nous fûmes prests, il nous mena vers la porte du Temple, & nous y fit tenir quelque temps. Nous n'y eûmes pas demeuré un quart-d'heure, que nous entendîmes un concert de musique qui s'avançoit vers nous, & peu aprés nous vîmes venir vers le Temple les jeunes hommes nouvellement mariez, portans chacun dans leur main une branche d'arbre longue & verte, où pendoit la couronne que chacun avoit le jour précédent, avec la guirlande de sa Femme liez ensemble, d'un

linge

linge blanc tout ensanglanté, qui estoit une marque de la virginité des nouvelles mariées. Ils entrerent en triomphe dans le Temple, & quand ils furent arrivez à l'Autel, ils y poserent chacun leur branche d'arbre, la consacrant à Dieu, au Soleil & à la Patrie, qui est representée par la statuë de cette Nourrisse dont j'ay déja parlé.

Aprés cette consécration, ils sortirent tous ensemble, dansans au son des instrumens, & s'en allerent chez eux de cette maniere. Cette Feste dura trois jours entiers, avec une réjoüissance générale par toute la Ville.

Cependant le temps estoit venu, auquel nous devions quitter Sporounde pour aller à Sevarinde, & Sermodas vint nous avertir un jour avant nostre départ. Il nous mena, moy, Van-de-Nuits & Maurice chez Albicormas pour prendre congé de luy; Nous le trouvâmes dans sa maison, qui est un beau Palais, quoy que beaucoup inferieur à celuy de la Ville. Il nous receut fort honnestement, & nous dit que le jour suivant nous partirions pour Sevarinde, où nous devions comparoître devant le grand Sevarminas. Il nous demanda ensuite ce qu'il nous sembloit de

Sporounde, & des cérémonies que nous avions veûës dans la célébration de *l'Ospa-renibon*. Nous luy répondîmes que nous en estions charmez. Vous allez dans un païs, nous dit-il, où tout est plus beau & plus magnifique, je ne veux pas vous préocu-per par la description avantageuse qu'on pourroit vous en faire, l'experience vous en fera voir beaucoup plus que je ne sçau-rois vous en dire. Sermodas doit estre vo-stre Guide, il vous traitera avec beaucoup de douceur & d'amitié, & je vous exhor-te à suivre ses conseils en toutes choses, & à vous gouverner si prudemment, que le grand Sevarminas vous puisse aimer aus-si tendrement que je vous ay aimé. Alors il nous embrassa, nous baisa au front, & nous dit adieu.

Le lendemain on nous conduisit de bon matin sur le bord de la riviere, qui coule prés de la Ville du costé d'Occident, où nous trouvâmes plusieurs bateaux qu'on avoit préparez pour nous. Sermodas me mena avec trois ou quatre de mes Officiers dans un bateau couvert d'une grandeur médiocre, mais fort embelly d'ouvrages de sculpture, bien dorez & bien peints. Nos hommes & nos femmes furent mis dans diverses barques, & de cette manie-

re nous remontâmes cette riviere ſans beaucoup de difficulté, car comme elle paſſe à travers une grande plaine unie, elle coule fort doucement. Nous vîmes ſur ſes bords pluſieurs grands baſtimens, comme ceux que nous avions veus au deſſous de la Ville que nous ne peumes pas conſiderer attentivement, parce que nous paſſions fort viſte, & qu'ayant pluſieurs Rameurs, qui s'entre-relevoient de temps en temps, nous faiſions grande diligence. Nous navigeames ainſi tout le jour depuis le matin juſques au Soleil couchant, ſans nous arreſter en aucun lieu. Nous arrivâmes ce jour-là à une Ville nommée Sporoümé, éloignée d'environ trente milles de Sporounde. On nous attendoit ce jour-là; car nous trouvâmes un grand peuple aſſemblé ſur le Quay, qui n'y eſtoit venu que pour nous voir arriver. Sermodas & nous deſcendîmes les premiers à terre, nous y rencontrâmes le Gouverneur de la place, nommé Pſarkimbas, qui vint au devant de nous, & nous fit beaucoup de civilité. Il parla quelque temps avec Sermodas, & enfin s'approchant de moy, il me dit, qu'il ſeroit bien-aiſe de s'entretenir une heure ou deux avec moy. Je luy répondis que je ſerois toûjours preſt de luy obeïr;

aprés quoy nous entrâmes dans la Ville de Sporoümé. Elle est bastie comme celle de Sporounde, mais elle n'est pas si grande de la moitié. Sa situation est dans un païs tres fertile & tres-agreable, nous y fûmes receus tout de même qu'à Sporounde. Nous y demeurâmes tout le jour suivant, sans y rien voir de remarquable que la punition exemplaire qu'on y fit souffrir à quatorze criminels; ce qui se passe à peu prés de cette maniere. On les tira de prison attachez ensemble avec des cordes, & séparez en trois bandes. Dans la premiere il y avoit six hommes, qui comme nous l'apprîmes, avoient esté condamnez à dix ans de punition, quelques-uns pour avoir tué, & d'autres pour avoir commis adultére. Dans le second rang il y avoit cinq jeunes femmes, dont deux devoient estre punies durant sept ans pour satisfaire aux Loix, ensuite elles devoient souffrir aussi long-temps qu'il plairoit à leurs maris, parce qu'elles avoient esté convaincuës d'infidelité. Les trois autres estoient des filles condamnées à trois années de punition, pour s'estre laissé surprendre avant leur Osparenibon, c'est-à dire le temps de leur Mariage, qui se célébre lors qu'elles ont l'âge de dixhuit ans. Les trois jeunes hommes

mes qui les avoient débauchées estoient dans le troisiéme rang, ils estoient condamnez au même chastiment, puis ils devoient les épouser. On les mena de la prison jusques à la porte du Palais, où se devoit commencer l'execution, & où je vis un grand nombre de peuple assemblé.

Je me souviens tres-bien qu'une de celles qui estoient infidelles, estoit une femme tres-bien faite & de belle taille. Elle avoit le visage parfaitement beau, les yeux noirs, les cheveux chastains, la bouche vermeille, & le teint tres-vif & tres-delicat. Sa gorge, qui estoit découverte, estoit la plus blanche & la mieux formée que j'aye veuë. C'estoit la premiére fois qu'on l'avoit exposée aux yeux du public pour la punir; de sorte que sa honte & sa confusion estoient extrémes. Ses larmes couloient sur ses jouës en abondance; mais bien loin d'ôter quelque chose à sa beauté naturelle, elles en relevoient l'éclat, & la faisoient encore plus admirer. L'admiration produisoit l'amour, & la pitié se joignant à ces deux passions, touchoient si fort le cœur de tous les assistans, qu'il n'y avoit pas une personne raisonnable parmy eux qui n'en témoignast de la dou-

leur. Mais leur pitié passoit dans une espece de généreux desespoir, quand ils consideroient que dans peu de momens tous ces charmes alloient estre soüillez par les mains cruelles d'un infame bourreau. Toutefois c'étoit un acte de justice ordonné par les Loix contre un crime, qui parmy ces peuples passe pour un des plus énormes; de sorte qu'on ne pouvoit pas sauver cette aimable personne de la rigueur des Ordonnances. L'Executeur alloit déja lever la main pour la frapper, quand tout d'un coup un homme fendant la presse, cria á haute voix: Arreste, arreste. Tous les spectateurs & même les Officiers tournerent les yeux du costé d'où venoit la voix, suspendant l'execution jusques à ce qu'ils sceussent ce que cét homme vouloit dire. Il vint à eux tout hors d'haleine ayant passé difficilement à travers la foule, & s'adressant au principal Officier, il dit, montrant la belle coupable; Qu'il estoit le mary de cette femme, & par consequent fort intéressé dans cette execution; Qu'il souhaitoit luy parler avant qu'elle souffrist son chastiment, & qu'aprés il luy feroit mieux connoistre ses sentimens. Alors en ayant obtenu la permission,

ſion; il parla à ſa femme à peu prés de cette maniere.

Vous ſçavez, Ulisbe, avec quelle paſſion je vous aimay trois ans avant noſtre Mariage, Vous ſçavez auſſi que depuis que nous ſommes unis par ce lien ſacré, mon amour bien loin de diminuër, a repris toûjours de nouvelles forces, & que la jouïſſance qui finit la paſſion de preſque tous les amans, n'a fait qu'augmenter la mienne. Vous ſçavez enfin, que depuis quatre ans que je ſuis avec vous, je vous ay donné tous les témoignages d'une affection tendre & conſtante qu'une femme pouvoit raiſonnablement attendre d'un bon mary. J'eſtois perſuadé que vous aviez pour moy les mêmes ſentimens, comme vous me l'aviez mille fois juré, & que voſtre flamme eſtoit égale à la mienne, & toute infidelle que vous avez eſté depuis, je croy avoir encore la meilleure partie de voſtre cœur partagé, puis que vous avez eſté ſeduite par les fineſſes & les ruſes du perfide Flanibas, & que c'eſt par des voyes infames qu'il vous a portée à commettre un crime que vous n'auriez jamais commis par voſtre propre inclination. Il n'y a pas plus de deux heures que j'ay eſté clairement inſtruit de toute la verité, & que j'ay ſceu qu'il ne pût jamais vous porter à ſatisfaire ſes deſirs illegitimes, qu'aprés vous avoir

fait croire par ses lâches pratiques, que je vous avois fait tort, & que j'avois commis avec sa propre femme la faute que vostre indignation mal fondée, & vostre injuste desir de vengeance, vous a depuis fait commettre avec lui. Si j'avois sceu plustost toutes ces choses, vous ne seriez pas venuë icy de cette maniere ignominieuse, & en vous pardonnant l'offense que vous avez faite à nostre lict conjugal, j'aurois si bien caché vostre crime, que vous n'auriez jamais esté exposée à cette sévére & honteuse punition. Mais puisqu'il n'est pas possible de rappeller le passé, qu'il n'est pas en ma puissance de vous exempter entierement de la peine qui vous est préparée, & que vous devez souffrir pour satisfaire aux loix de la Patrie, que vous avez griévement offensée, je feray du moins ce que je puis pour vous; & si les larmes que je vois couler de vos yeux, sont des marques véritables de vostre repentir; s'il est vray qu'il y ait encore dans vostre cœur quelque reste de cét amour sincere que vous m'avez jurée tant de fois & dont vous me donniez des témoignages si évidens; enfin si vous me promettez de me rendre entierement vostre cœur, sans y souffrir jamais de partage, ce qui me rendra mon premier bonheur, je détourneray de vostre personne sur la mienne la punition que vous estes preste de souffrir; Parlez Ulisbe, & faites

que vostre silence ne soit pas une marque de vostre peu de tendresse. Il se teut aprés ces paroles. Sa femme presque noyée dans les larmes, fut quelque temps sans pouvoir dire une seule parole ; mais enfin se tournant vers luy, elle luy répondit. *Mon silence, trop généreux Bramistas, n'est pas une marque de mon peu d'amour, mais c'en est plustost de mon desespoir. Je vous ay offensé contre les Loix sacrées de la justice & de l'honneur. Pourquoy trop généreux mary, & digne d'une femme plus fidelle, prenez-vous soin d'une perfide qui vous a trahy, & qui s'est laissé emporter à une vengeance si outrageante ? Pourquoy souffririez-vous les playes que je mérite ? Non, non, Bramistas, que je n'ose plus nommer mon époux, ne prenez plus aucun soin d'une miserable, qui doit estre l'objet de vostre colere, plustost que de vostre pitié; mais qui voudroit pourtant de toute son ame souffrir les plus cruels tourmens, & même finir sa vie malheureuse pour effacer son crime. Cessez, cessez de blesser mon cœur par les témoignages d'une bonté & d'une générosité sans égale ; Abandonnez ce cœur perfide au cruel chagrin qui le devore, & au remords éternel que luy doit causer l'horreur de sa faute, & ne vous opposez plus à l'execution des Loix, dont je n'ay que trop merité*

vité la rigueur & la sévérité. Cét entretien arrachoit les armes des yeux de tous les assistans : Mais enfin le Mary s'estant fait attacher au lieu de sa Femme, & ayant découvert la moitié de son corps, il y receut les coups que la criminelle devoit souffrir sur le sien. Tous les autres furent aussi chastiez en même temps, on leur fit faire trois fois le tour du Palais ; & ils furent traitez si rudement, que le sang couloit de leurs playes. Aprés cette execution on les ramena dans la prison d'où on les avoit tirez.

Nous apprîmes qu'en de pareilles occasions, le privilege des Femmes de ce païs, qui ont merité chastiment, est d'estre exemptées des coups, si quelque homme s'offre à les souffrir pour elles ; & qu'il y avoit eu plusieurs tels exemples de l'amour des hommes avant celuy-là.

Aprés cette execution, nous nous en retournâmes chez nous, où nous eumes Psarkimbas & moy, une heure ou deux d'entretien sur les affaires d'Europe, comme j'en avois eu avec Albicormas & les autres, qui m'avoient fait plusieurs demandes sur ce sujet.

Le jour suivant nous partîmes de bon

matin

matin de Sporoümé, & ayant trouvé des bateaux tout prests, Sermodas me prit moy & les autres qui luy avions fait compagnie le jour précédent, & nous mena dans le plus commode. Aprés avoir pris congé de Psarkimbas nous voguâmes avec diligence jusques à six milles de Sporoümé, où nous trouvâmes une petite Ville composée de huit bastimens quarrez seulement, nommée Sporoünide. Nous y trouvâmes des bateaux differents de ceux dans lesquels nous estions venus, & qui devoient estre tirez par des chevaux, parce que l'eau estant plus rapide & plus forte dans cét endroit, il estoit impossible de plus remonter à force de rames. En montant nous approchions toûjours des hautes montagnes, que de Haës avoit découvertes de proche le lac, qu'il avoit trouvé dans la plaine vis à vis du vieux Camp. Elles s'étendoient d'Orient en Occident aussi loin que nous pouvions voir, & paroissoient fort hautes & fort droites. Nous les avions apperceuës auparavant; mais de cét endroit elles se découvroient plus distinctement, & sembloient estre tres-proches.

De Sporoünide, nous fumes tirez jusqu'à un autre lieu, où nous primes des che-

chevaux frais, qui nous menerent à une petite Ville nommée Sporoümé, où nous en prîmes encore d'autres, & allâmes coucher à une petite Ville par delà appellée Sporavité. C'estoit le dernier lieu où nous devions aller par eau, & nous n'y vîmes rien de remarquable.

Le lendemain de bon matin nous trouvâmes divers chariots qu'on nous avoit preparez: nous y montâmes pour continuër nostre voyage par terre. Sermodas me prit avec de Nuits & Maurice dans son chariot pour luy tenir compagnie ; laissant la riviere sur le Couchant, nous tirâmes droit vers le Midy à travers un beau païs ouvert, qui s'élevoit peu à peu vers les montagnes, quoy qu'insensiblement ; car la plaine s'étend jusques au pied des montagnes, & c'est ce qui les fait paroistre si hautes & si droites. Comme nous traversions le païs nous y découvrions en plusieurs endroits des Villes & des bâtimens quarrez fort beaux & fort agréables. Nous arrivames de cette maniere sur les onze heures du matin à une Ville nommée Sporagoüeste : nous nous y reposâmes jusques à deux heures aprés midy, puis nous poursuivîmes nostre voyage jusques à une Ville nommée Sporagoundo, où nous arrivâmes

vâmes ſur le ſoir, nous y fumes receus fort honneſtement par Aſtorbas, qui en eſtoit Gouverneur. Cette Ville ſituée au pied des montagnes eſt la derniere du païs de Sporoümbe & contient quatorze baſtimens quarrez. Nous n'y vîmes rien de remarquable que les merveilleux canaux qu'on a faits en divers endroits pour arroſer le païs, qui par le moyen des eaux & la fertilité naturelle du terroir, a les plus beaux paſturages qu'on puiſſe voir. Par ces canaux & par diverſes murailles, ponts & écluſes, on conduit une grande quantité d'eau bien avant dans la plaine; tous ces ouvrages ſont ſi forts & d'un travail ſi prodigieux, qu'on n'en ſçauroit autant faire en Europe pour cinquante millions de livres, & néanmoins l'induſtrie de ces peuples a fait tout cela ſans argent; car ils ne s'en ſervent dans aucun endroit de leur domination, & en eſtiment l'uſage pernicieux. Nous demeurâmes trois jours dans Sporagoundo pour nous y repoſer, & pour voir le pays avant que d'entrer à Sevarambe, qui eſt de l'autre coſté des montagnes: Nos Guides ayant tant d'humanité & de civilité qu'ils ne nous preſſoient point du tout, & nous donnoient le temps de prendre du repos, & de

nous

nous divertir. Pendant nostre séjour à Sporagoundo, Astorbas voulut nous donner le divertissement de la chasse & de la pêche. Il nous mena dans des chariots jusques à un bois de Cyprés, qui est à trois milles de la Ville, tirant vers l'Occident. Ce bois est pour la pluspart disposé en allées, excepté vers le pied des montagnes, où il y a des arbres de diverses especes plantez confusément. Ils sont fort épais & fort touffus, & portent diverses sortes de fruits, dont se nourrit un animal semblable aux blaireaux, quoy que plus gros, dont la chair est fort délicate. Il y en a un grand nombre dans le bois, où personne n'ose chasser que le Gouverneur, qui pour cét effet a des meutes de chiens, ceux du pays nomment cét animal Abrousta. Dez que nous fumes arrivez à ce bois, nous décendimes de nos chariots, & entrâmes dans les allées, qui sont, comme j'ay dit, de Cyprés, mais les plus hauts, les plus droits & les plus touffus que j'aye jamais veus. Astorbas nous dit qu'on en coupoit quelquefois pour en faire des mâts de Navire, & qu'ils étoient incomparablement meilleurs que les Sapins. Nous en avions veu d'assez beaux prés de Sporounde, mais ils n'estoient pas la moitié si

grands

grands que ceux-là, ny d'un bois si ferme & si serré. Comme nous nous amusions à considerer la beauté de ces arbres, & la maniere dont ils estoient rangez, nous oüimes les chiens qui avoient trouvé la chasse, & qui la poussoient vers le milieu du bois, où il y avoit un lieu spacieux environné de hayes épaisses. C'est un endroit où l'on chasse ordinairement les Abrosestes, elles y viennent par divers sentiers qui menent à ce lieu, & ne peuvent se sauver à cause qu'il est enclos de tous les autres costez, & ainsi l'on peut sans obstacle les voir combattre avec les chiens.

Nous courûmes en diligence vers ce lieu-là, & nous fumes nous poster sur un petit tertre élevé au milieu de cét endroit, & d'où l'on peut voir commodément tout alentour. Nous n'y eûmes pas demeuré demi quart-d'heure, que nous y vîmes entrer deux Abroustes poursuivis par une trentaine de petits chiens qui les chassoient, sans pourtant en oser aprocher, ils fuyoient les uns deçà, les autres delà, dez que les Abroustes se tournoient pour se jetter sur eux. Ces petits chiens sont fort adroits, & les Abroustes, qui sont gras & lourds, les atrapent rarement; ils

sont

sont si bien faits à cette chasse, & connoissent si parfaitement la force de leur ennemy, qu'ils ne s'y exposent qu'autant qu'il est nécessaire pour les chasser. Ils poursuivirent toûjours les deux Abroustes, & leur firent faire trois ou quatre fois le tour du tertre où nous estions, jusques à ce que les ayant mis hors d'haleine, ces deux pauvres animaux, qui estoient masle & femelle, & qui à ce qu'on nous dit, ne se quittent jamais, s'acculans l'un contre l'autre, se deffendirent pendant une demi-heure contre toute cette meute de chiens, qui faisans un cercle autour d'eux ne leur donnoient aucun repos. Quelquefois ils se jettoient sur les chiens, & puis revenoient se porter l'un contre l'autre comme auparavant, & se deffendoient ainsi mutuellement. L'un d'eux se coucha une fois sur son ventre comme s'il n'eust pû se tenir, ce qui enhardit quelques chiens de s'approcher de luy pour le tourmenter, mais il prit si bien son temps, que s'élançant sur le plus avancé, il le prit par la jambe de derriere, & la luy cassa d'un seul coup de dent ; aprés quoy il le déchira avec tant de furie, que je n'ay jamais veu un animal plus cruel ny plus enragé. Cela fit peur à tous les autres chiens,

qui

qui n'oserent plus tant s'approcher, & qui se tinrent mieux sur leur garde; Mais ce divertissement ayant assez duré, on les fit tous retirer, & l'on fit venir à leur place deux grandes bestes fort semblables à des loups, mais beaucoup plus velus, & d'un poil noir & frisé comme la laine des moutons. On les avoit tenus en lesse jusqu'alors, & dez que ces Abroustes les apperçûrent, ils se hérisserent de crainte, & se mirent à hurler épouvantablement, connoissant les redoutables ennemis avec qui ils devoient combattre, & sentans les approches de leur mort. Ces deux animaux, qu'on appelle Oustabars, étant lâchez, s'avancerent assez lentement, firent quelques tours autour d'eux, & puis se jetterent dessus avec beaucoup d'impetuosité. Les autres se deffendirent assez long-temps, mais le poil des Oustabars les deffendoit contre leurs morsures: de sorte qu'aprés un combat d'un quart-d'heure, les pauvres Abroustes ne pouvant plus se soûtenir de lassitude, & du sang qu'ils avoient perdu, furent tous deux étranglez par les Oustabars, & la chasse s'acheva de cette maniere.

Aprés ce divertissement, Astorbas nous reconduisit à la Ville, où il nous regala

de

de la chair des Abrouſtes qu'on avoit tuez, nous la trouvâmes fort bonne & fort nourriſſante, ayant preſque le même gouſt que la chair des Chevreuils qu'on mange en Europe.

Le lendemain Aſtorbas nous vint trouver, pour nous dire qu'aprés le divertiſſement de la chaſſe il vouloit encore nous donner celuy de la pêche, il nous pria de nous y preparer ſur le ſoir, & qu'il viendroit nous prendre pour cela : Il n'y manqua pas ; car environ les deux heures aprés midy, il vint nous trouver pour nous mener dans un grand Baſſin environné de murailles, qui contient une grande quantité d'eau qu'on y fait venir des montagnes, pour la diſperſer dans pluſieurs canaux, qui la conduiſent en divers endroits de la plaine, qu'on arroſe. Ce Baſſin eſt de figure ovale, & n'a pas moins de trois milles de circuit ; il eſt prés de la Ville du coſté d'Orient, & contient une prodigieuſe quantité de poiſſons. Nous y entrâmes ſur de grands bateaux plats couverts de toille, pour nous deffendre de l'ardeur du Soleil, qui eſt tres-chaud prés de ces montagnes. Il y avoit autour des bords de ces bateaux des trous, où l'on mit de longues perches courbées en arc, au

au bout desquelles estoient des lignes & des hameçons, amorcez de chair cruë. Quand nous fûmes avancez vers le milieu du lac, on ajusta ces hameçons aprés avoir moüillé l'anchre pour faire arrêter ces bateaux. Nous vîmes des poissons presque aussi gros que des Saumons, qui s'élancerent deux ou trois pieds hors de l'eau, pour gober la chair qui estoit penduë aux hameçons : Mais comme ces poissons ont beaucoup de force, ils tiroient la ligne, faisoient courber les perches bien avant dans l'eau, & les auroient mesme rompuës, si elles n'eussent esté faites d'un bois trés-fort & trés-pliant ; aprés s'estre débattus long-temps, ils demeuroient enfin pendus à la perche, & se demenoient dans l'air plus d'un quart-d'heure avant que de mourir. Il y en avoit souvent deux ou trois qui s'élançoient en l'air pour attraper la même amorce, & qui s'entre-choquant les uns les autres, s'empêchoient mutuellement de le prendre, lorsqu'ils pouvoient le moins reüssir, le plaisir en estoit d'autant plus grand. Ils avoient les écailles bleuës, & les plus gros pesoient environ sept ou huit livres. Ils sont trés-fermes trés-délicats, & aussi bons que les truites saumonnées qu'on prend dans le Lac de Genéve. Nous en pri-

primes environ une trentaine en moins de deux heures de temps avec un plaisir extraordinaire ; & ce ne fut pas sans étonnement que nous vîmes pêcher en l'air des poissons qui vivent dans l'eau. Je m'informay du nom de ce poisson, & l'on me dit qu'il s'appelloit Fostila en langue du pays.

Aprés la pêche du Fostila, nous quitâmes nostre grand bateau pour entrer dans de plus petits, plus legers & plus propres au divertissement qu'on nous alloit donner, qui n'est proprement ny pêche ny chasse, & qui tient néanmoins de tous les deux. Il y a du costé du Bassin, où la terre est la plus élevée ; un endroit où l'on voit croistre beaucoup de roseaux, des joncs & d'autres plantes aquatiques. Nous nous avançâmes vers ce lieu-là, & lors que nous en fûmes à un jet de pierre, nous mîmes dans l'eau deux animaux un peu plus gros qu'un chat, mais semblables à une loutre, si ce n'est qu'ils ont le poil d'un gris blanc, qui fait qu'on ne le void pas bien dans l'eau, parce que leur couleur n'en ést pas fort differente. On les appelle Safpêmas ; & quand ils sont bien aprivoisez, on s'en sert pour prendre une espece de Canard ou Poule-d'eau, qui

qui ne vole jamais loin, parce que ses aisles sont fort courtes, & que son corps est fort gras ; On l'apelle Eboufta. Les deux Safpêmes ne furent pas plutost dans l'eau qu'ils nagerent avec une vîtesse incroyable vers les roseaux dont ils firent sortir dans un moment dix ou douze Ebouftes. Chacun poursuivit le sien ; & ce fut un plaisir extrême de voir les tours & les fuites de ces oiseaux, qui tantost fuyoient à demy vol, tantost plongeoient dans l'eau, & puis s'alloient cacher dans les roseaux, pour éviter les poursuites de leurs ennemis, qui sans se rebuter les suivoient par tout, & ne leur donnoient aucun relâche. Enfin aprés plusieurs détours, les Ebouftes se lasserent si fort, que ne pouvant presque plus se remüer, les Safpêmes les prirent au cou, & les porterent encore vivans au bateau de ceux qui les avoient lâchez, & qui prenoient soin de les nourrir. Aprés que les Ebouftes furent pris, Aftorbas en vouloit encore faire prendre davantage ; mais Sermodas ne voulut pas le souffrir, il dit que c'estoit assez pour une fois ; & nous retournâmes à la Ville trés satisfaits de cét agreable divertissement.

Le lendemain nous partîmes de Sporagoundo, marchâmes à pied jusques aux mon-

montagnes, & entrâmes dans un valon étroit entre deux rochers fort escarpez à un mille de la Ville. A l'entrée de ce valon Sermodas nous dit, qu'il nous alloit mener en Paradis par le chemin de l'Enfer. Je luy demanday ce qu'il vouloit dire par là, il me répondit, qu'il y avoit deux chemins pour aller à ce Paradis, celuy du Ciel & celuy de l'Enfer; mais que cé dernier étoit le plus court & le plus commode, & que l'experience nous feroit connoître cette verité. Ce discours nous mit en peine & venant aux oreilles de nos femmes, il leur donna de la crainte & de l'étonnement. Nous marchions sans oser en demander l'explication à Sermodas, voyans qu'il n'avoit répondu à nos premieres demandes que par un soûris, & qu'il nous avoit renvoyez à l'expérience.

Quand nous fumes plus avancez dans le valon, nous arrivâmes en un endroit où nous remarquâmes un chemin presque tout coupé dans le roc. Il fallut y monter par cinq ou six marches, apres lesquelles le chemin estoit uni jusques à un jet de pierre de là, où nous trouvâmes d'autres degrez, & puis d'autres, montans ainsi d'étage en étage cinq diverses fois; nous

nous

nous nous trouvâmes alors au pied d'un grand rocher escarpé, au milieu duquel nous vîmes une grande voûte trés-obscure, par où Sermodas nous dit qu'il falloit passer pour aller au Paradis dont il nous avoit parlé, & que déja toutes nos hardes y étoient entrées sur des traineaux. Il nous fit remarquer en même temps, que sur la main gauche du chemin par où nous estions venus, il y avoit un sentier uny & sans degrez, sur lequel on faisoit glisser les traineaux, qu'on tiroit en haut avec de grosses cordes par le moyen de certaines rouës, que des hommes faisoient tourner. Quand nous fumes arrivez à l'entrée de la voûte, nous y trouvâmes deux maisons bâties de chaque costé, d'où l'on tira des flambeaux pour nous éclairer dans l'obscurité, & des capes de toile cirée doublées de toile de cotton pour nous couvrir & nous deffendre du froid & de l'humidité. Nous trouvâmes encore un long traineau à l'entrée de la voûte preparé pour tirer les femmes qui estoient grosses, & pour ceux qui ne pouvoient marcher, & l'on nous dit qu'il y en avoit plusieurs autres dans la voûte préparez pour le même sujet. Tout cela nous donnoit de l'étonnement; cependant nous estions tous assez

resolus de marcher par tout où l'on voudroit nous mener, & de céder à nostre destin : Mais nos femmes se mirent à pleurer comme si on les eût menées au suplice : Sermodas en fut fort surpris. Je demanday quelle en estoit la cause Mais pas un de nos hommes ne pouvoit me la dire: ce qui m'obligea d'aler moy-même vers elles, & de leur demander quelle estoit la cause de leur douleur. Alors elles se mirent à lever les mains au Ciel, à se battre le sein, & à me dire que nous allions tous périr, & qu'aprés avoir échapé la fureur des flots, & l'horreur du desert, où nous estions menacez de mourir de faim & de soif, nostre sort estoit bien triste d'estre menez par des endroits où nous joüissions d'un bonheur apparent, en un lieu d'où nous devions estre précipitez dans l'Enfer avant l'heure de nostre mort; & que tout le bien qu'on nons avoit fait, n'estoit que pour nous mener plus facilement au lieu qu'on avoit destiné pour nostre supplice. Sermodas qui m'avoit suivy, entendit leurs plaintes, puis se tournant vers moy ; je vois bien, me dit-il, en regardant nos Femmes, d'un air qui marquoit outre la pitié qu'il avoit de leur foiblesse, l'envie qu'il avoit de rire de leur er-

erreur : je voy bien que les pleurs & les gémissemens de ces pauvres Femmes procedent d'une imagination, dont il nous sera facile de les desabuser; je suis fâché d'avoir donné lieu à cette opinion, qui leur fait tant de peine, & qui m'a causé tant de surprise. Je vous ay dit par une espece de raillerie, que je voulois vous mener en Paradis par le chemin de l'Enfer; & comme je n'ay pas voulu m'expliquer là-dessus, ny satisfaire aux demandes que vous m'avez faites; ces pauvres Femmes, sans doute, se sont imaginé, que je parlois sérieusement, & que nous allions vous précipiter dans les Enfers, quand elles ont veu la caverne où nous devons passer : Mais pour leur mettre l'esprit en repos, je veux bien leur expliquer cette Enigme, & leur dire que cét Enfer n'est qu'une voûte, que nous avons faite pour la commodité du passage à travers la montagne; & que si nous ne passions par là, il nous faudroit faire un grand détour, & monter jusqu'au sommet. C'est ce que j'ay nommé le chemin du Ciel, comme j'ay appellé ce chemin soûterrain, le chemin d'Enfer; voila en peu de mots l'explication de l'Enigme. Au reste, s'il y a du danger, j'y seray exposé aussi bien

que vous, & pour vôtre plus grande satisfaction je ne veux pas que vous le couriez tous ensemble, mais seulement que vous envoyiez quelques-uns des vostres avec moy, qui pourront revenir quand ils auront passé, pour raporter à vostre monde la verité de ce qu'ils auront veu. Ce discours, que je répétay à nos crieuses, calma leurs craintes: nous fimes leurs excuses à Sermodas, le priant de pardonner la foiblesse de leur sexe, & de ne pas nous imputer leur faute; que nous avions receu trop d'asseurance de la bonté de ses Superieurs, & de la sienne en particulier, pour pouvoir jamais en douter, ny rien craindre de la part de ceux à qui nous devions la vie, & tout ce que nous avions. Je leur pardonne de tout mon cœur, répondit-il, mais je m'en tiens à ce que j'ay déja dit, & je ne veux pas qu'il y ait plus de dix d'entre-vous qui passent par cét Enfer imaginaire, qu'ils n'en ayent oüy faire la description à quelques-uns de ceux qui en auront veu toutes les horreurs : de sorte que sans plus contester, je vous prie de choisir ceux que vous voudrez pour les envoyer avec moy dans ces lieux soûterrains. Comme je vis que Sermodas estoit resolu de s'en

tenir

tenir à sa parole, je pris avec moy Van-de-Nuits, Maurice, Süart, & quelques autres de mes Officiers pour l'acompagner; de sorte qu'aprés nous estre couverts de nos capes, nous suivîmes les flambeaux qu'on avoit allumez pour nous éclairer dans la caverne. Elle estoit taillée dans le roc en forme de voûte, & pouvoit avoir environ cinq toises de large par le bas, & trois & demie de hauteur. Sur le costé gauche il y en avoit la moitié qui alloit en penchant sans aucuns degrez, & c'est-là que l'on fait glisser les traineaux : Mais sur la droite il y avoit divers estages unis, où l'on montoit par des marches aisées. Nous trouvâmes en tout vingt-six de ces estages; Mais avant que de venir à l'autre bout, environ un mille loin de la sortie Sermodas nous dit que la voûte estoit faite par la nature, & que l'art n'y avoit contribué que quelque chose pour aplanir le chemin, & pour agrandir la caverne aux endroits où elle se trouvoit étroite. En effet, nous remarquâmes que la voûte n'estoit pas si unie de ce costé là que de l'autre, qu'en divers endroits elle s'élargissoit fort, & qu'il y avoit divers glaçons de pierre brillans comme du cristal, qui se formoient d'une es-

pece de sel qui distille de la montagne, & qui se pétrifie en coulant, & qui forme diverses figures assez estranges. Cét endroit estoit aussi plus froid & plus humide, & nous reconnûmes que nos capes estoient fort utiles dans ce passage. Nous trouvâmes aussi, qu'aux endroits où la caverne estoit naturelle, elle n'estoit pas si droite, & qu'elle alloit un peu plus en tournant, que là où elle étoit faite à la main. A deux cens pas de l'issuë elle s'élargit beaucoup, & c'est-là que Sermodas nous fit voir divers grands pots de terre, & d'autres de métail & de verre pleins de diverses drogues, qui servoient à la Medecine, & que l'on fait préparer dans cét endroit, à cause du froid & de l'humidité du lieu. De là nous poursuivîmes nostre chemin & arrivâmes enfin à l'issuë de la voûte, qui n'a pas moins de trois grands milles de long: nous entrâmes en même temps dans une fort belle ruë de la premiere Ville de Sevarambe, qu'on appelle Sevaragoündo. Elle est située au milieu d'une longue vallée pleine de belles préries, & tout contre l'endroit de la montagne où la caverne aboutit, de sorte qu'on entre dans la Ville dés que l'on sort de la voûte souterraine.

Le

Le Gouverneur nommé Comuſtas, qui nous vint recevoir à l'entrée de Sevarambe, nous témoigna de la joye de noſtre arrivée, & nous mena dans une grande maiſon quarrée, comme elles ſont à Sporoumbe. Comuſtas eſtoit un grand homme noireau, d'environ quarante ans, & fort bien fait de ſa perſonne. Il nous demanda où eſtoit le reſte de nos gens. Sermodas luy raconta ce qui nous eſtoit arrivé à l'entrée de la voûte, & la terreur panique de nos Femmes, pour n'avoir pas entendu le ſens d'une raillerie qu'il avoit faite, & que cela nous procureroit la ſatisfaction de paſſer le reſte du jour avec luy. Cette avanture le fit rire, cependant il nous dit qu'il eſtoit bien aiſe que l'erreur de nos femmes lui euſt procuré le plaiſir de nous loger, qu'il nous traiteroit le mieux qu'il pourroit, & qu'il alloit donner ordre pour nous recevoir nous & nos gens ; qu'en attendant il nous prioit de nous rafraîchir, & de prendre un peu de repos. Il revint peu de temps aprés, & nous pria de venir dîner, ce que nous fimes ; aprés le repas nous envoyâmes Süart & de Haës à nos gens pour les conduire à Sevaragoündo, c'eſt à dire à la porte ou à l'entrée de Sevarambe. Car

gundo en leur langage, signifie porte ou entrée ; & c'est la raison pourquoy la Ville qui est située de ce costé-là, s'appelle de ce nom, & l'autre, qui luy est opposée Sporagoündo, c'est à dire la porte où l'entrée de Sporoumbe.

Aprés dîner Comustas nous fit promener dans un petit Bôcage au dessous de la Ville, où passe une petite riviere ou une espece de torrent, qui allant de l'Orient à l'Occident, précipite ses eaux à travers divers rochers, dont le bruit fait une assez belle cascade. De ce Bôcage nous vîmes des Montagnes fort hautes couvertes de grands sapins, & de tous les costez du valon nous voyions aussi des arbres, que nous ne connoissions pas : comme nous estions dans la belle saison, ces arbres & les eaux qui couloient dans le valon faisoient une verdure & une fraîcheur trés-agréable. Comustas nous dit, que si nous avions le temps de demeurer, il nous donneroit le divertissement de la chasse aux Ours, qu'ils appellent Somouga, & dont il y a grand nombre dans ces bois ; comme aussi d'un autre animal tout blanc, qui approche fort de la nature de l'Ours, & qu'ils ap-

appellent Erglanta : Mais Sermodas le remerciant, luy dit, que nous ne pouvions demeurer que juſqu'au lendemain, & qu'il le prioit de faire préparer toutes choſes pour noſtre départ. Hé bien, dit-il, ſi vous n'avez pas le temps de demeurer pour voir la chaſſe, vous en avez du moins pour voir la pêche, en attendant la venuë de vos gens. Sermodas luy témoigna qu'il ſeroit bien-aiſe qu'il nous donnaſt ce divertiſſement, & qu'il ſeroit de la partie. Comuſtas donna ſes ordres, & nous mena à demy mille au deſſus de la Ville, ſur le lieu où la riviere fait la caſcade dont nous avons parlé. Il y a pluſieurs rochers qui s'oppoſent à ſon cours, ce qui l'a fait enfler, & luy fait faire une eſpece de lac où l'on peut aller ſur des bateaux : Nous y en trouvâmes quatre ou cinq, nous eſtant mis ſur un avec le Gouverneur, nous vîmes la pêche d'un petit poiſſon fort délicat, qui reſſemble à nos truites d'Europe, mais il eſt encore plus ferme & de meilleur gouſt. On les prend avec des cormorans, dont on lie le cou de peur qu'ils n'avalent le poiſſon. On les lâche, & ces oiſeaux prenant leur proye la rapportent dans le bateau. Nous

en avions trois, qui dans une heure pri-
rent plus de quinze livres de poisson. Aprés la pêche nous retournâmes à la Ville, ou nous trouvames nos gens qui estoient ravis d'estre passez par l'Enfer à si bon marché. Comustas les fit loger, & nous passames ainsi paisiblement la nuit à Sevaragoündo. Nous nous disposions à partir de bon matin, quand on vint m'avertir qu'une de nos femmes grosses, qui avoit eu beaucoup de frayeur à la veuë de cét Enfer prétendu venoit de faire une fausse couche, & qu'elle estoit en danger de mourir. J'en avertis Sermodas, qui me dit que cela ne devoit pas arrester nostre voyage, qu'on la laisseroit avec quelques-uns de nos gens à Sevaragoündo, où rien ne luy manqueroit, & que Comustas auroit soin de nous la renvoyer quand elle se porteroit bien, ou de la faire enterrer si elle mouroit.

Aprés cét ordre, nous entrâmes dans les chariots qu'on avoit préparez pour nostre voyage, & montames le long de la riviere & du valon jusques à un Bourg, composé de quatre quarrez seulement, appellé Dienesté, où nous prîmes des Chevaux de Relais, & où nous reposâ-
mes

mes depuis onze heures jusqu'à deux. Ce Bourg est à quinze milles de Sevaragoündo, sur la même riviere, & dans le mesme valon il y en a un autre qui aboutit à l'endroit où ce Bourg est situé. Nous devions passer par là, sur les deux heures nous remontâmes en chariot, & marchâmes dix ou onze milles dans ce nouveau valon, qui est tres-beau & tres-fertile ; nous y vîmes une quantité prodigieuse de troupeaux, & nous arrivâmes enfin au pied d'une montagne où finit le valon. Nous y trouvâmes une petite Ville, composée de quatre quarrez, nommée Diemeké, où nous devions coucher. La montagne où ce valon aboutit, n'est pas fort haute, & montre un rideau uny qui s'éleve en talus, mais elle est bordée des deux costez de rochers escarpez, & presque inaccessibles. Nous n'y voyions point de passage, & nous ne pouvions comprendre comment on pouvoit y monter. Nous n'ozions pas méme le demander à Sermodas, de peur qu'il ne prist nostre curiosité pour un nouveau soupçon. Le lendemain matin Sermodas me demanda si nous n'aurions point autant de peur de monter au Ciel,
 qu'on

qu'on en avoit témoigné de descendre aux Enfers ; ce qu'il me pria de faire demander à nos femmes : Mais comme elles avoient reconnu la foiblesse de leurs premieres craintes, & qu'elles avoient esté exhortées à nous suivre par tout sans repugnance & sans allarme, elles répondirent qu'elles suivroient Sermodas par tout où il voudriot les mener. Cette réponse le fit soûrire, & lus fit dire que, puisque nous estions dans ce sentiment, il nous meneroit au haut de la montagne par une voye, qui peut-estre nous surprendroit ; mais qu'il n'y avoit aucun danger, & qu'il y monteroit le premier. Aprés cela il nous fit passer par une porte faite dans une longue muraille, qui s'étend d'un costé du valon jusqu'à l'autre, proche de la racine du mont. Nous trouvâmes derriere cette muraille divers grands traineaux attachez à de gros cables, qui décendoient du haut de la montagne, où l'on nous dit qu'ils estoient attachez. Ces traineaux contenoient vingt personnes châcun, ils étoient bordez de planches raisonnablement élevées, sur tout sur le derriere, où l'on avoit mis des sieges & diverses cordes pour s'y tenir. Sermodas me dit de choisir ceux que

je voudrois mener avec luy dans son traineau, ce que je n'eus pas plutost fait qu'il y entra, & nous invita par son exemple à faire la même chose. Dez que nous y fûmes entrez, on couvrit la moitié du traineau sur le derriere, d'une toile forte sur laquelle on mit encore des cordes, que l'on attacha sur le bord du traineau ; de sorte que nous estions hors de tout danger de tomber. Quand cela fut fait, on donna un coup de sifflet, & l'on tira une petite corde qui alloit vers le haut, aussi-tost nous sentîmes monter nostre traineau fort doucement. Quand nous fumes vers le milieu de la montagne, nous vîmes par des trous qui estoient à costé du traineau, un autre traineau comme celuy qui nous portoit, qui décendoit en bas, & qui par son poids faisoit monter le nostre ; car il estoit attaché à l'autre bout du cable, & nous trouvâmes que le cable glissoit alentour d'un essieu roulant, qui estoit fortement ataché au haut de la montagne. Par ce moyen nous montâmes ce rideau sans aucune peine, & sans estre tirez ny par hommes, ny par chevaux, mais seulement par un poids plus grand que le nostre, qui en dé-

décendant nous faiſoit monter. Quand le traineau qui nous portoit fut monté, nous demeurâmes au lieu où il s'arreſta, pour voir monter les autres, qui s'éleverent tous comme le premier, ſans aucun fâcheux accident. Cependant on nous avoit appreſté au haut de la montagne des chariots, qui nous portérent avec grande diligence à travers une plaine, longue d'environ douze milles juſques à l'autre coſté de la montagne. Cette plaine eſt couverte de pâturages, où l'on void paiſtre une infinité de troupeaux qui y ſont pendant huit mois de l'année, puis on les fait décendre dans les valons des environs, parce que les neiges rendent cette montagne inhabitable durant cette ſaiſon. Auſſi nous n'y vîmes ny Ville, ny Village, mais ſeulement quelques petits Hameaux, & quelques maiſons, pour la commodité des Bergers. On l'appelle en langage du païs Ombelaſpo. Quand nous fûmez à l'autre coſté, nous y trouvâmes des traineaux, ſemblables à ceux que nous avions eus en montant, & nous nous en ſervîmes de la même maniere pour décendre dans un grand valon rond, qu'on appelle en Latin *Convallis*, où nous trouvâmes une Vil-

Ville à dix quarrez, nommée Ombelinde. Nous y fumes receus fort honnestement par Semudas, qui en estoit Gouverneur, & nous y couchames ce soir-là, y estant traitez comme nous l'avions esté par tout ailleurs. Nous n'y remarquâmes rien d'extraordinaire, sinon que les hommes y estoient mieux faits, & les femmes plus blanches & plus belles de beaucoup que tout ce que nous avions veu.

Semudas nous dit que nous trouverions l'Armée sur nostre chemin, qu'elle estoit campée au pied des montagnes à l'entrée de la plaine, qu'elle y avoit déja demeuré dix jours, & qu'elle y seroit encore quelque temps. Il nous dit aussi qu'il y estoit arrivé quelque desordre au sujet d'un Officier, qu'on acusoit d'avoir négligé son devoir, & de s'estre laissé surprendre dans un poste avantageux qu'on luy avoit donné à garder; qu'un party des ennemis s'en estoit saisi, & que cela faisoit un si grand bruit dans l'Armée qu'il croyoit qu'on puniroit cét Officier pour l'exemple, quoy qu'un grand nombre d'amis qu'il avoit s'employassent pour luy, & que sa conduite passée luy eust aquis beaucoup de réputation.

Le

Le lendemain nous partîmes de grand matin d'Ombelinde montez ſur des Chameaux, qui portoient chacun ſix perſonnes dans de certains panniers, où il y avoit des ſieges pour s'aſſeoir. Ces animaux nous porterent fort commodément & fort ſeurement au bas d'une montagne par un chemin oblique, qui nous conduiſit dans un grand valon, où nous trouvâmes une riviere, aſſez profonde pour eſtre navigable, n'étoit qu'elle avoit des chûtes fâcheuſes & trop de rapidité. Nous trouvâmes au pied de la montagne une Ville à ſix quarrez, nommée Arkropſe: elle eſt à ſix milles d'Ombelinde, nous y trouvâmes des chariots preſts pour nous porter à la couchée, qui eſtoit à treize milles de là. Aprés nous eſtre repoſez, nous nous mîmes dans nos chariots, & paſſant le long de la riviere & de la vallée, nous arrivâmes enfin à une Ville nommée Arkropſinde, où nous devions nous embarquer le lendemain, pour faire par eau le reſte de noſtre chemin juſques à Sevarinde. Cette Ville eſt ſituée au bout d'un large valon, ſur le confluant de deux rivieres, comme Sporounde; elle a des deux côtez pluſieurs hautes montagnes toutes couvertes de bois; & au de là d'une de ſes

ſes rivieres une plaine agreable, où l'on void diverſes Villes & divers baſtimens. La riviere que nous avions veuë la premiere eſt de beaucoup moindre que l'autre, & ſe perd dans la derniere au confluant où la Ville eſt ſituée. Elle coule d'Orient en Occident, & l'autre tout au contraire coule doucement de l'Occident à l'Orient; mais quand elles ſont jointes, elles coulent vers le Sud-Oüeſt, & forment un grand fleuve navigable, nommé Sevaringo, qui reçoit trois ou quatre grandes rivieres avant que d'arriver à Sevarinde. Braſindas Gouverneur d'Arkropſinde, vieillard grave & vénérable, accompagné de pluſieurs perſonnes des plus apparentes de la Ville, nous vint recevoir à la porte, & nous mena dans un grand quarré où nous devions loger. Nous croyions en partir le lendemain; mais deux raiſons nous en empêcherent. La premiere fut les grandes pluyes qu'il fit toute la nuit, qui firent tellement enfler la riviere, qu'il étoit impoſſible de s'y hazarder ſans une imprudence extréme. La ſeconde, fut la curioſité de voir l'Armée, qui n'eſtoit qu'à trois milles d'Arkropſinde. Nous fûmes auſſi bien-aiſes de voir la Ville, qui eſt trés-belle, & preſque auſſi grande que Sporoun-

de

de. Toutes ces raisons obligerent Sermodas à nous donner quelques jours de repos à Arkropsinde, où Brasindas & ses Officiers nous témoignerent qu'ils seroient bien-aises de nous retenir quelque temps.

Cependant le temps se remit au beau, & le lendemain Sermodas voulut se promener seul avec moy dans le jardin du Gouverneur, qui me parut trés agreable. Il y a plusieurs belles allées, de beaux parterres couverts de fleurs, & divers bassins & jets d'eau extraordinaires. Que vous semble de ce païs, me dit-il, le trouvez-vous agreable? Je lui répondis, que j'en estois charmé, & qu'on n'en pouvoit voir de plus beau. Hé bien, dit-il, je suis bien-aise que vous le trouviez à vostre gré; mais vous en trouverez de beaucoup plus beau d'ici à Sevarinde, & vous en verrez encore de plus agréable au delà de cette grande Ville. Nous avons fait un long détour pour y aller, mais nous ne pouvions pas prendre l'autre chemin, quoi qu'il soit beaucoup plus court, parce que les chariots n'y peuvent pas aller, & qu'il n'est propre qu'aux gens de pied & de cheval, à cause du passage étroit de certaines montagnes, où les chariots ne sçauroient passer; d'ailleurs il n'est pas si agréable
que

que celuy que nous avons pris, & n'a pas la commodité des rivieres. Celle que vous voyez vers l'Occident vient de fort loin, pourſuivit-il, elle eſt douce & profonde, & paſſe autour de l'Iſle, où la Ville de Sevarinde eſt ſituée. Vous ne faites que commencer d'entrer dans le beau païs, ſur le bord du fleuve vous verrez de belles campagnes pleines de Villes & de baſtimens, au lieu des montagnes & des rochers que vous avez veus depuis Sevaragoündo, & quand vous aurez connu les merveilles de Sevarinde, vous avoüerez que je vous ay mené dans un Paradis terreſtre au travers de l'Enfer, dont vos femmes avoient tant de peur. Quand je vis que Sermodas eſtoit de ſi bonne humeur, je me hazarday de luy faire pluſieurs queſtions ſur diverſes choſes que j'avois veües, & que je n'entendois pas bien encore. La premiere fut, pourquoy les noms de preſque tous ceux que nous avions connus eſtoient terminez en *AS.* Il me répondit, que cette terminaiſon eſtoit une marque de dignité, & ne ſe donnoit qu'aux perſonnes qui avoient des Charges honorables; qu'il y avoit encore une autre marque de dignité, qui ne ſe donnoit qu'au ſeul Vice Roy du Soleil,

&

& que c'estoit le commencement du nom de Sevarias leur Legislateur, comme je le pouvois remarquer au nom du Vice-Roy d'alors, qu'on nommoit Sevarminas. Il me dit encore qu'on donnoit aussi le commencement de ce nom à des lieux considerables, comme à tout le pays par delà les monts, qu'on appelloit Sevarambe, & à la Ville Capitale, qu'on nommoit Sevarinde; que tout cela se faisoit en l'honneur du grand Sevarias, avant lequel ce pays s'appelloit Stroukarambé & les habitans Stroukarambes. Quand vous aurez apris nostre langue, ajousta-t-il, ous connoistrez la verité de ce que je vous dis par la lecture de l'Histoire de Sevarias & de ses Successeurs, que vous trouverez sans doute, tres-belle & pleine de beaux exemples. Je le priai de me dire encore comment on avoit pû percer la montagne auprés de Sevaragoündo, & combien cét ouvrage avoit coûté. Il me répondit, qu'il n'avoit coûté que la peine de le faire, & que leurs Ancestres y avoient travaillé dix ans avec quatre mille ouvriers, qui se relevoient les uns les autres, & qui ne quittoient leur travail ny nuit ny jour, hormis aux Festes solemnelles ; que la gran-
de

de utilité que le public devoit en recevoir, en évitant le grand détour qu'il falloit faire pour aller à Sporounde, avoit esté le principal motif qui les avoit portez à l'entreprendre ; & que d'ailleurs la nature même y avoit contribué par une longue caverne, qu'ils trouverent toute faite sous la montagne. Ce travail, poursuivit-il, estoit difficile ; mais rien dont les hommes puissent venir à bout, n'est impossible à nostre nation, où les particuliers n'ont rien à eux, & où le public possede toutes choses, & dispose vient à bout de toutes les grandes entreprises, sans or & sans argent. Vous verrez des ouvrages encore plus grands que tout ce que vous avez veu, & je croy que vous n'en serez pas moins surpris : Mais quand vous serez instruit de nostre gouvernement, ce qui n'est pas difficile, vostre estonnement cessera, & vous admirerez seulement les hautes vertus, & le bonheur incomparable du grand Sevarias, qui en est l'Autheur, & qui est apres Dieu, la cause de nostre felicité. Il me dit encore plusieurs particularitez touchant les Loix, les mœurs & les coutumes des Sevarambes, dont je parleray dans la suite de cette Histoire. Je le remerciay de la bonté qu'il avoit de me dire

dire ces choses ; & je le priay de m'en dire une qui me surprenoit, & que je ne pouvois comprendre : c'etoit de sçavoir où il avoit appris à parler Hollandois, & comment leurs coutumes estoient si peu differentes de celles des peuples de l'Europe. Vous me demandâtes la même chose dans Sporumbe, répondit Sermodas, & comme je ne vous connoissois pas encore assez, & que d'ailleurs j'avois alors des raisons de vous taire ce que vous vouliez sçavoir de moy, je ne voulus pas vous expliquer une chose que presentement je seray bien aise de vous apprendre. Sçachez donc que j'ay voyagé dans vostre Continent, & qu'apres avoir demeuré quelques années en Perse, je passay dans les Indes en habit & sous le nom d'un Persan. Je vis la Cour du grand Mogol, de là j'allay à Batavia, & dans les autres Colonies Hollandoises, où je fis un assez long séjour pour en apprendre la langue. Je sçavois déja parler bon Persan avant, même que de partir de Sevarinde, où cette langue est publiquement enseignée. J'avois avec moy deux compagnons qui sont encore en vie, qui seront bien-aises de s'entretenir avec vous, & avec vos gens, & qui sans doute vous rendront

tous

tous les bons offices qu'ils ſeront capables de vous rendre, quand nous ſerons arrivez à la grande Ville, où ils demeurent auſſi bien que moy ; car je ne demeure point à Sporounde comme vous l'aurez pû croire, mais j'y vay fort ſouvent : Et comme je m'y trouvay lors que Garchida & Benoſcar y menerent Maurice & ſes compagnons, Albicormas me choiſit pour vous aller querir à voſtre Camp, & m'a depuis ordonné de vous conduire à Sevarinde. Pour la reſſemblance des mœurs & des coutumes que vous avez remarquées entre nous & les peuples de voſtre Continent, comme auſſi des langues eſtrangeres que nous parlons icy, vous ne vous en eſtonnerez plus, quand je vous auray dit, que Sevarias noſtre premier Légiſlateur qui eſtoit un grand Seigneur Perſan de naiſſance & d'origine, avoit voyagé dans pluſieurs endroits de l'Aſie & de l'Europe ; Que dés ſa plus tendre jeuneſſe il avoit appris les Lettres Greques, & preſque toutes les Sciences ſous un Précepteur Venitien, nommé Giovanni, qui l'acompagna en ce Païs, & qui a laiſſé des enfans parmy nous, dont le nombre s'eſt fort accru depuis ſa mort ; Que ce Giovanni fut le compagnon inſéparable

de

de Sevarias dans tous ses voyages, & son conseiller fidelle dans toutes ses entreprises, & sur tout dans l'établissement des Loix & des mœurs qu'ils estimerent les meilleures. Pour cét effet ils tirerent tant des Livres anciens que nouveaux, des observations qu'ils avoient faites dans leurs voyages, & des lumieres qu'ils avoient naturellement, les Loix & les regles de bien vivre, qu'ils établirent parmy nous: Mais parce que l'homme du monde le plus sage & le plus éclairé ne sçauroit penetrer fort avant dans l'avenir, & qu'aucun n'est capable de pourvoir lüy seul á toutes choses; le grand Sevarias reconnoissant cette verité fit une Loy, par laquelle il authorisoit ses successeurs, & même les exhortoit à faire aprés sa mort telles Ordonnances & tels Reglemens qu'ils jugeroient nécessaires, & qui pourroient contribuër au bien & à la gloire de la Nation. Entre autres choses il leur recommanda l'innocence des mœurs, & leur ordonna de n'avoir point de commerce avec les Nations de l'autre Continent, de peur que leurs vices ne corrompissent aussi les Sevarambes. Cependant comme parmy les hommes vicieux on void souvent briller de grandes vertus, soit dans la Politi-
que

que, ſoit dans les Sciences, ou dans les Arts; Sevarias trouva qu'il n'eſtoit pas avantageux, fuyant leurs vices, de mépriſer leurs vertus, & de négliger les bons exemples, & les belles inventions qu'on peut tirer des Chinois, & des autres peuples de voſtre Continent. C'eſt pourquoy il ordonna qu'on enſeigneroit publiquement la langue Perſienne, qu'on envoyeroit de temps en temps en Perſe des gens qui la ſceuſſent déja bien parler, & que de-là ils pourroient voyager dans les autres Païs pour y remarquer tout ce qu'il y avoit de conſiderable, afin que de toutes ces remarques on pût tirer ce qu'il y auroit de bon & de propre à l'uſage de noſtre Nation. Cela s'eſt toûjours obſervé depuis le premier établiſſement, & s'obſerve encore; de ſorte que par le moyen des perſonnes que nous envoyons en Aſie & en Europe, ſous le nom & ſous l'habit de Perſans, nous aprenons de temps en temps tout ce qui ſe paſſe dans les plus illuſtres Nations de voſtre Continent, nous en ſçavons les langues, & en tirons toutes les lumieres dans les Sciences, les Arts & les mœurs, que nous jugeons pouvoir contribuër à la félicité de noſtre Eſtat. Voila en peu de mots ce

que j'ay crû devoir vous dire pour vôtre satistaction & pour faire cesser vôtre étonnement.

Aprés cette conversation, Sermodas me dit, qu'il nous meneroit voir l'Armée le jour suivant, & que c'étoit une chose trés-digne de nostre curiosité. Le lendemain Prasindas nous fit avertir, de nous preparer à le suivre au Camp. Il vint luy-même peu aprés, & nous mena déjeûner avec luy. Il me dit d'envoyer querir ceux de mes Officiers que je voudrois prendre avec moy pour aller voir l'Armée, & de luy en faire sçavoir le nombre, afin qu'il donnast ordre pour autant de Chevaux ou de Bandelis qu'il en faudroit pour les monter. Il ajousta que je ne devois pas me mettre en peine des montures, parce qu'il en avoit plus de cent toutes prestes, & qu'il en pouvoit avoir trois fois autant dans moins d'une heure s'il estoit nécessaire.

Il dit cela d'un air un peu fier, & qui marquoit outre l'abondance du pays, l'authorité qu'il y avoit sur toutes choses.

En effet, il n'est point de Monarque plus absolu que sont les Gouverneurs de toutes les Villes de cette Nation, où tous

tous les biens & les intérests publics sont commis à leur conduite, & où leurs ordres sont ponctuellement observez, pourveu qu'ils soient selon les Loix établies.

D'abord que Brasmdas eut achevé de parler, j'envoyay Maurice pour avertir tous mes Officiers, qui ne tarderent pas à venir, & qui furent menez dans une autre chambre, pour déjeûner. Nous décendimes ensuite à la cour, où nous trouvâmes un chariot tiré par six grands Chevaux noirs, plusieurs Chevaux de selle, & autant de Bandelis. Le Bandelis est un animal plus grand & plus fort qu'un Cerf, mais le corps n'en est gueres different, & sa teste est presque semblable à celle d'une Chevre; il a de petites cornes blanches & transparentes, & une grosse touffe de crin noir, court & frisé entre les deux cornes; il n'a point de crin au cou, & n'a qu'une petite queuë courte & touffuë; son poil qui est fort ras, reluit comme celuy des Chevaux bien pansez, & l'on en void de diverses couleurs. Il se nourrit d'herbes, de foin, de feüilles d'arbres, de grain, & de diverses racines qu'on luy donne. Il a le pied comme un Mulet, & on le ferre comme nous ferrons les Chevaux, qui luy cédent beau-

coup en vîteſſe & en agilité. On luy fait porter la ſelle & une eſpece de bride legere ſans mords ; mais au lieu de cela on luy met un fer dentellé ſur le nez, qui le bleſſe quand on tire les reînes, & qui le fait arrêter d'abord ; car c'eſt un animal fort doux & fort traitable.

Braſindas nous fit entrer, Sermodas, Van-de Nuits & moy dans ſon chariot, ſes gens & les miens monterent ſur des Chevaux ou des Bandelis ; & de cette ſorte nous allames tous enſemble vers le Camp, ſuivant le cours du fleuve & des montagnes, qui s'abaiſſoient peu à peu vers la plaine, au pied deſquelles nous trouvâmes l'Armée, campée au bord d'un ruiſſeau, qui décendant de ces montagnes, entouroit le Camp puis s'alloit rendre dans le fleuve. On commençoit de mettre les Soldats en Bataille quand nous y arrivâmes, & dans moins d'une heure toute l'Armée fut ſous les armes, avec une promptitude admirable. Elle eſtoit toute ſur une ligne, & pouvoit eſtre environ de douze mille perſonnes. Je n'oſe pas dire d'hommes, parce que les Femmes en faiſoient plus d'un tiers ; mais c'étoient des Femmes guerrieres, qu'on voyoit ſous

ſous les armes, & qui firent l'exercice avec autant d'adreſſe & de bonne grace qu'aucun des hommes, & même avec plus d'exactitude. Il y en avoit à pied & à cheval, le tiers de l'Armée eſtoit de Cavalerie, compoſée de Femmes pour la plûpart; toute cette Armée eſtoit diviſée en trois ſortes de gens, qui faiſoient bande à part, & qui avoient trois Camps ſéparez par une palliſſade entre-deux. Les hommes mariez occupoient avec leurs Femmes le Camp du milieu; les Filles celuy de la droite; & les Garçons la gauche, le même ordre eſtoit obſervé dans la ligne, lors qu'ils eſtoient ſous les armes. J'ay déja dit que ſuivant les Loix des Sévarambes, toutes les Filles ſont obligées de ſe marier dés qu'elles ont atteint l'âge de dix-huit ans, & les Garçons celui de vingt-&-un. L'on peut juger facilement par là que l'aiſle gauche de l'Armée eſtoit compoſée de gens qui eſtoient tous à la premiére fleur de leur âge & de leur beauté. Auſſi je ne penſe pas qu'on puiſſe rien voir de plus charmant que cette aimable jeuneſſe, qui outre la beauté naturelle de cette Nation, avoit une adreſſe & une grace extra-

ordinaire au manîment des armes, à quoy elle eſt exercée depuis l'âge de ſept ans. Les Filles Cavalieres eſtoient toutes montées ſur des Bandelis, & eſtoient armées de piſtolets & d'épées ſeulement. Elles portoient un caſque ombragé de plumes, avec une aigrette ſur le milieu; ce qui leur rendoit la mine fiere, & donnoit un nouvel éclat à leur beauté. Elles avoient des cuiraſſes legeres de fer blanc, ou de cuivre blanchy, & depuis la ceinture juſques un peu au deſſus du genoüil elles eſtoient couvertes d'une eſpece de robe fenduë ſur le derriere & ſur le devant, qui couvroit leur calçon, & laiſſoit voir leur jambe dans une botte courte, qui ne leur venoit que juſqu'au genoüil. Celles qui eſtoient à pied ſe ſervoient de la picque ou de l'arc, elles eſtoient plus fortes, plus robuſtes, & même moins jeunes que celles qui eſtoient à cheval. Les Picquieres eſtoient veſtuës comme les Cavalieres, hormis qu'elles n'avoient point de bottes, & qu'au lieu de deux piſtolets, elles n'en avoient qu'un, qu'elles portoient pendu à la ceinture au deſſus de l'épée. Les Archeres n'avoient ny caſque ny cuiraſſe, mais au lieu de cela des bonnets verts, comme tout le reſte de leurs

leurs habits, qui eſtoient une eſpece de ſymarre, qu'elles retrouſſoient, & qu'elles lioient avec une ceinture, laiſſans voir leur calçon & leur chauſſure, qui eſtoient de la même couleur. Elles avoient pour armes leur arc & leur carquois plein de flêches, leur épée au coſté, & un piſtolet de ceinture comme les Picquieres. Il n'y avoit que deux Regimens de ces Filles à pied, & autant de celles qui eſtoient à cheval.

Les jeunes hommes eſtoient tous montez ſur de grands Chevaux, portoient des caſques & des cuiraſſes de fer comme les noſtres en Europe, & eſtoient armez de mouſquetons, de piſtolets & de ſabres, tout comme noſtre Cavalerie, leurs bottes étoient de même ſans aucune difference. Il y en avoit un eſcadron armé de lances & de rondaches, ceux-là eſtoient employez à rompre la Cavalerie ou l'Infanterie des ennemis, ſe couvrans de leurs rondaches, & rompans les rangs par l'impétuoſité de leur courſe. Ils eſtoient montez ſur les plus forts Chevaux, chacun d'eux portoit un fantaſſin derriere luy, armé ſeulement d'une épée & d'un piſtolet, & qui pouvoit ſauter ſur la croupe de ſon Cavalier, ou en décendre avec

beaucoup de facilité quand il estoit nécessaire. Leur Infanterie consistoit en Picquiers, Hallebardiers & Mousquetaires ; il y avoit aussi des Archers armez comme les Femmes, sans presque aucune difference. Les gens mariez estoient aussi distinguez en Infanterie & Cavalerie, & armez de même que les autres ; l'on pouvoit en connoitre la difference à leur âge, & à la couleur de leurs habits, qui tous estoient montez sur des Chevaux, & les Femmes sur des Bandelis, chacun avoit sa Femme à son costé, il en étoit de même de l'Infanterie.

On voyoit dans chaque Régiment des drapeaux & des étendards semblables aux nostres ; les Tambours, les Trompettes, les Timballes, les Cornets, les Fifres, & les Haut-bois y faisoient des concerts guerriers capables de donner du courage aux moins résolus. Dés que l'Armée fut rangée en bataille, Salbrontas, qui en estoit le Général, accompagné de plusieurs de ses Officiers, vint trouver Brasindas, & luy fit son compliment, puis il vint en faire autant à Sermodas, & s'estant entretenu quelque temps avec luy, ils vinrent tous deux vers nous, ce Général aprés avoir salué toute nostre Compa-

pagnie par une petite inclination du corps, s'avança vers moy, comme pour me parler. Sermodas me fit signe d'aller au devant de luy ; ce que je fis, & je le saluay, me baissant jusques au pommeau de la selle de mon Cheval ; car nous estions tous sortis du chariot, & nous avions pris des Chevaux. Il me dit d'abord en Espagnol, qu'il avoit apris que j'estois le Chef des étrangers qui avoient fait naufrage sur les costez de Sporoumbe ; qu'il avoit oüy parler de nous, & de moy en particulier; qu'il sçavoit que j'estois homme de guerre, & que tant à cause de cela, que pour les loüanges que me donnoit Sermodas, il avoit déja conceu beaucoup d'estime pour moy ; qu'il seroit bien-aise que je visse l'ordre de leur Armée pour luy en dire mon sentiment, & que pour cét effet il me prioit de marcher prés de luy sur sa main gauche. En même temps il pria Brasindas & Sermodas de se ranger à sa droite, & de cette maniere il nous mena d'un bout de la ligne à l'autre, où il nous fit voir tout ce dont j'ay déja parlé. Il me dit de plus, qu'il avoit voyagé sept ou huit ans dans nostre Continent, & veu diverses Armées en Europe & en Asie, & que la plus-

part de leur discipline venoit de ces pays-là.

Toutes ces troupes saluërent leur Général lors qu'il revenoit d'un bout de la ligne à l'autre & quand nous fumes vis à vis du Corps de bataille, on fit ouvrir tout d'un coup un Bataillon pour faire place à dix pieces d'Artillerie, qu'on tira pour le saluër ; la Mousqueterie en fit autant à son tour : Aprés quoy la moitié des troupes se sépara de l'autre, & fit une seconde ligne opposée à la premiere, comme si c'eût esté deux Armées ennemies. Alors on commença l'exercice, & l'on donna une bataille feinte, avec beaucoup d'adresse, d'ardeur & d'exactitude. Les armes à feu tirerent avec de la poudre seulement, les piques, les hallebardes & les lances ne firent que se choquer un peu ; & les Archers & Archeres décocherent leurs flêches en l'air.

Je m'informai de Salbrontas pourquoy ils se servoient de flêches & de lances, dont nous avions abandonné l'usage en Europe comme d'une chose de peu d'utilité. Vous en avez, me dit-il, abandonné l'usage par caprice plustost que par raison ; car si vous en aviez bien consideré

l'usage

l'usage, vous en auriez retenu, sinon le tout, au moins une partie, comme nous avons fait icy. Nous nous servons de flêches pour mettre la Cavalerie en desordre dés le commencement du combat, & de lances pour l'achever de rompre quand nos Archers y ont mis la confusion. Pour deux coups de mousquet qu'on tire, on décoche dix flêches, & ces armes qui ne tuent pas les Chevaux, les blessent & les irritent si fort, qu'il n'est pas possible de les tenir dans les rangs. Il n'en faut que peu de blessez pour mettre tout un Escadron en desordre, & c'est alors que nos lances font miracle, en rompant tout à fait ceux qui ne sont en desordre qu'à demy. Il me dit encore plusieurs choses là-dessus, qui me firent admirer son bon raisonnement. Dés que l'exercice fut fini l'on fit venir au milieu des deux rangs trois jeunes Hommes, qu'on avoit surpris dans le Camp des Filles, où ils alloient voir leurs Maistresses pendant la nuit, & qui avoient déja franchy les barrieres quand on les prit. Ils ne voulurent jamais nommer les filles qu'ils alloient voir, quoi qu'on fist son possible pour le leur faire confesser, & voulurent souffrir seuls les chastimens que la discpli-

 ne

ne ordonne contre les fautes de cette nature, sans y méler leurs Maistresses, qui auroient souffert la même peine, si l'on eût pû les découvrir. Ils estoient tous trois desarmez, nu-pieds, & nu-teste, & passerent à travers deux lignes en cette posture. Toutes les jeunes filles, tant de Cavalerie que d'Infanterie, se separans du reste de l'Armée, firent une longue haye, tenant chacune une longue houssine à la main, & les criminels furent obligez de passer au milieu de cette haye, où ils receurent un coup de chacune des filles ; car il ne leur estoit pas permis de donner plus d'un coup chacune ; & c'estoit bien assez pour faire beaucoup de mal à ces pauvres Amans, si elles eussent toutes frappé bien fort : mais la plusspart le faisoient si doucement, qu'on voyoit bien qu'elles n'estoient pas si en colere qu'elles avoient fait semblant de l'estre au commencement. Les Officiers qu'on avoit accusez d'avoir manqué à leur dévoir, ne furent pas chastiez, parce que l'accusation n'estoit pas bien vérifiée, & que d'ailleurs ils en avoient appellé à Sevarminas.

Aprés cette execution, Salbrontas nous

nous mena dans le Camp, nous fit voir sa tente, qui estoit belle & grande, nous montra toutes les autres, & puis nous donna à dîner dans un Pavillon tendu prés de sa tente. Nous demeurâmes au Camp jusques au soir, occupez à considerer le bon ordre qu'on y observoit, & sur tout la gentillesse & la beauté des Sevarindois & Sevarindoises, dont presque toute l'Armée estoit composée. Sur le soir nous prîmes congé de Salbrontas, qui me dit qu'il me verroit plus à loisir à Sevarinde ; nous nous en retournâmes à la Ville, où nous arrivâmes un peu avant la nuit, & nous eûmes encore le temps de voir quelques restes des réjoüissances publiques : Car il y avoit une Feste solemnelle ce jour-là, à cause que la Lune estoit pleine, & que par tout l'Empire des Sevarambes il est jour de Feste au jour de pleine Lune, & lorsqu'elle est nouvelle. On passe ces jours-là en réjoüissances, ils s'exercent, à la dance, à la lutte, à la course, à l'escrime, & à l'exercice des armes ; D'autres s'ocupent à divers jeux d'esprit, où ils font paroistre leur éloquence & les connoissances qu'ils ont dans les Arts liberaux. Il y a dans Arkropsinde un Amphi-

phithéathre ſemblable à celuy de Sporounde, quoy qu'il ne ſoit pas ſi grand, non plus que la Ville, qui n'a que quarante-huit quarrez en tout, mais elle eſt habitée par des gens beaucoup mieux faits que ceux de Sporounde.

Cependant les eaux des torrents s'eſtoient preſque tout à fait écoulées, & le fleuve n'eſtant plus ſi débordé qu'auparavant, nous réſolumes de partir le jour d'aprés. Braſindas ſçachant noſtre deſſein, fit aprêter les batteaux néceſſaires pour nous porter à Sevarinde. Nous partîmes de bon matin, & décendîmes ſur la riviere à travers un beau païs, preſque tout uny, où nous remarquâmes de belles Villes, des Bourgs, & des quarrez baſtis en pluſieurs endroits du païs, qui eſt auſſi embelli de pluſieurs préries, champs, bois & rivieres, dont nous ne ſçaurions faire icy la deſcription. Il ſuffira de dire que je n'ay jamais veu de païs ſi bien cultivé, ſi fertile & ſi agréable que celuy-là. Sur le ſoir nous arrivâmes à une petite Ville de huit quarrez, nommée Maninde; Nous y repoſâmes cette nuit, & le lendemain nous remontâmes dans nos batteaux, & pourſuivîmes noſtre voyage paſſant prés de pluſieurs belles Villes, que nous

nous découvrions dans le païs, nous tenans debout ſur le tillac de nos batteaux, d'où l'un de nos hommes, qui eſtoit trop attentif à regarder, ſe laiſſa tomber malheureuſement dans la riviere, & s'y noya avant qu'on pût luy donner aucun ſecours. Sur les quatre heures du ſoir nous arrivâmes à la pointe d'une Iſle qui ſe fait au milieu du fleuve par ſa ſéparation en deux branches qui environnent cette Iſle de tous coſtez. Elle eſt bordée de murailles hautes & épaiſſes, & a prés de trente milles de tour. Sa figure eſt preſque ovale, & ſa longueur eſt depuis la pointe, qui ſepare le fleuve juſqu'à celle où ſes deux branches ſe réüniſſent. Nous paſſames vers l'Orient de l'Iſle, & environ les ſix heures du ſoir nous arrivâmes à la grande Ville, où nous trouvâmes une foule prodigieuſe de peuple, qui eſtoit ſorty pour nous voir decendre de nos batteaux. Nous mîmes pied à terre ſur un trés-beau Quay, & de là nous fumes menez à travers de quelques ruës encore plus belles, à un quarré qu'on avoit deſtiné pour nous. Nous y fumes viſitez de la part de Sevarminas, par quelques-uns de ſes Officiers, qui nous firent beaucoup de careſſes, & qui nous di-

dirent que dans quelques jours on nous presenteroit à luy.

Pendant que nous attendions le jour auquel nous devions comparoistre devant Sevarminas, qui fut le neuviéme aprés nostre arrivée à Sevarinde, Sermodas se tint le plus souvent avec nous dans le quarré qu'on nous avoit donné. C'estoit un bâtiment nouvellement construit habité seulement par quelques esclaves, quand nous y fumes logez, & ces mêmes esclaves y avoient esté mis quelques jours avant nostre arrivée seulement pour nous y servir; Nous y estions fort bien traitez, & nos Guides prenoient soin de nous instruire de la maniere dont nous devions nous gouverner avec tout le monde, & principalement devant le Vice-Roy quand nous serions menez en sa presence. Sermodas qui estoit un tres-honneste homme, & qui nous avoit pris en amitié, tâchoit de nous divertir tant qu'il pouvoit, tantost par ses sages discours, tantost par les diverses promenades qu'il nous faisoit faire, & toûjours par la bonne chere. Il nous fit voir ses femmes & ses enfans, tous grands & tous mariez, qui estoient au nombre de 13. qu'il avoit eus de trois femmes, dont l'une estoit morte, & les deux

deux autres encore en vie. Quant à Carchida & Benoſcar nous ſceumes qu'ils demeuroient dans les Iſles du Lac, & qu'ils s'en retourneroient d'abord que nous aurions eu audience de Sevarminas.

La maiſon où nous demeurions eſtoit ſituée ſur l'un des bouts de la Ville vers le haut du fleuve, & de-là nous voyions les champs tout pleins d'arbres touffus plantez en ordre, qui faiſoient diverſes allées ſombres & fort agreables. Nous y faiſions ſouvent la promenade avec Sermodas, & diverſes perſonnes conſiderables de la Ville qui venoient nous voir par curioſité. Nous paſſions ainſi nôtre temps & Sermodas nous avertit le huitiéme jour que nous devions comparoître le lendemain devant le Vice-Roy & toute ſa Cour. Le matin eſtant venu on nous vint faire lever de bonne heure, & l'on nous mena à des bains placez dans noſtre quarré, où l'on nous ordonna de nous bien laver. On nous donna du linge blanc, & des habits neufs faits à fleurs de diverſes couleurs. Le mien eſtoit le plus riche, & l'on y remarquoit de l'argent tiſſu avec de la ſoye à peu prés comme les toilles d'or & d'argent qu'on fait en Europe. On nous fit donner

ner à tous un rameau verd pour porter à la main, & nous aiant fait metre deux à deux comme on avoit fait à Sporounde, on nous mena au travers de longues rues droites vers le Palais du Soleil. Ce jour-là estoit jour de Feste parmy les Bourgeois, si bien que toutes les ruës & les balcons estoient pleins de monde qui nous regardoient passer. Aprés avoir marché de cette maniere prés d'une heure de temps, nous arrivâmes enfin dans un lieu spacieux, au milieu duquel nous vîmes le Palais du Soleil tout bâty de marbre blanc, & orné de diverses pieces d'architecture & de sculpture de plusieurs couleurs. Il est quarré comme tous les autres bastimens, & n'a pas moins de cinq cens pas géometriques de front, & deux milles de circuit, grandeur prodigieuse pour une maison. Il a douze portes de chaque costé, qui sont posées à l'opposite les unes des autres, de sorte que l'on peut voir au travers de tout le Palais par douze endroits differents. Outre ces douze portes, il y a un grand portail au milieu d'une grandeur excessive, & par où nous devions entrer.

Sermodas nous fit faire alte à la

veuë

veuë de ce Palais magnifique, pour nous donner le temps d'en remarquer la beauté. Tous les ordres de l'architecture y sont admirablement bien observez, & ce grand corps de bastiment est si riche & si majestueux, que je n'ay jamais rien vû qui en approchast. La description exacte d'un tel édifice rempliroit des volumes entiers, & demanderoit des gens habiles dans l'art pour s'en acquitter dignement. Craignant de n'y pas réüssir, & d'ennuyer mon Lecteur, je me contenteray de dire simplement que de toutes les descriptions que j'ay jamais veuës, il n'y en a pas une qui puisse me donner une idée si grande d'une belle structure, que celle que nous vîmes réellement à Sevarinde. Quand nous eumes assez long-temps consideré ce superbe Palais, on nous fit marcher vers le grand portail à travers une haye de gens armez, & vêtus de robes bleuës comme à Sporounde. On nous fit arrester quelque temps devant ce grand portail, qui a deux cens quarante quatre colomnes de bronze ou de marbre de chaque costé, & plusieurs ordres de pilliers au dessus, entremélez de diverses figures & statuës. Nous entrâmes par là dans une cour spacieuse,
en-

environnée de portiques, soûtenus de beaux pilliers de marbre fort hauts, & taillez de diverses manieres; le corps du bastiment estoit blanc dans la cour comme au dehors du Palais. De cette cour on nous fit passer dans une autre toute de marbre noir, ornée de plusieurs figures, & de beaux feüillages de couleurs differentes, enchassez dans le corps du bastiment, qui comme j'ay dit, estoit de marbre noir fort luisant & bien poly. Nous vîmes dans cette cour plusieurs hommes en armes, vestus de robes rouges, & rangez en haye comme les premiers.

De la cour noire on nous mena dans une de marbre de diverses couleurs, ornée de plusieurs ordres de piliers & de statuës de bronze admirablement bien faites, & d'une grandeur extraordinaire. De-là nous montames par un large escalier peint & doré, & l'on nous fit traverser une grande & belle salle, pour passer dans une autre encore plus belle, & enfin dans une fort longue gallerie, ornée des deux costez de statuës d'hommes & de Femmes fort artistement élaborées. De cette gallerie nous entrâmes en traversant une salle, dans une autre, dont le sol estoit couvert d'un riche tapis. Ce fut là

qu'on

qu'on nous fit arrester, quelque temps, avant que d'entrer dans une salle plus grande & plus magnifique que toutes celles que nous avions veues. On y avoit brûlé des parfums, & divers instrumens de musique y joüoient fort mélodieusement. Nous y demeurâmes quelque temps, admirant la beauté du lieu avant qu'on tirât un rideau vers le fond de la salle, qui s'étendoit en demy cercle comme le Chœur de nos Eglises. Ce fut dans cét endroit que nous vîmes Sevarminas, élevé sur un haut Trône d'yvoire, & vestu d'une grande robe de toille d'or. Il avoit autour de sa teste une gloire ou une ombelle faite en rayons, & toute éclatante de diamants & d'autres pierres precieuses: A ses costez étoient placez deux rangs de Sénateurs vestus de pourpre, avec une écharpe de toille d'or qui leur pendoit sur l'épaule. Ils estoient douze de chaque costé du Trône, & l'on voyoit au dessous d'eux un autre rang de trente-six personnages, vêtus de la même maniere excepté que leur écharpe n'étoit que de toile d'argent. Nous demeurâmes là quelque temps à considerer avec étonnement cette assemblée pompeuse, jusques

à

à ce que deux personnes de celles qui e-stoient dans le parterre au delà d'un balustre bas, qui termoit l'entrée du Chœur, vint dire à Sermodas de nous faire avancer. Nous marchâmes trois pas, & fimes une profonde révérence, aprés on nous fit avancer encore trois pas, & nous nous inclinâmes jusques à terre : alors on nous mena jusques à la balustrade, où nous nous prosternâmes & baisâmes trois fois la terre. On fit ranger mes gens derriere moy ; & Van-de-Nuits & Maurice se tinrent à mes costez quand on nous commanda de nous lever & de nous tenir droits sur nos pieds. Sermodas s'avança tout contre le balustre, raconta à Sevarminas tout ce qui nous estoit arrivé, & me faisant avancer vers luy, il me prit par la main, & luy dit que j'étois le Commandant des autres Etrangers. Alors Sevarminas me fit un signe de la tête, & me fit dire que moy & mes gens estions les bien-venus dans les Estats du Soleil, & qu'il estoit fort satisfait de nostre conduite passée: Qu'il esperoit que nous ferions toûjours de mieux en mieux, & que nous nous conformerions aux Loix du païs qu'en le faisant nous pouvions estre asseurez de

de sa protection, de sa bienveillance, & des favorables regards de leur Roy glorieux, qui void toutes choses, & à qui rien n'est caché. Que cependant il nous exhortoit à nous conduire toûjours par les ordres de Sermodas, auquel il avoit ordonné de nouveau d'avoir un soin tout particulier de nous

Aprés ces paroles il nous congedia, se tenant sur son Trône luy & ses assesseurs jusques à ce que nous fumes hors de la Salle. On nous fit sortir du Palais au travers d'autres chambres & d'autres galleries que celles par où nous avions passé, & nous passames par le portail opposé à celuy par où nous estions entrez: nous retournâmes ainsi chez nous au travers de nouvelles ruës, dans le même ordre que nous estions venus.

Nous demeurâmes encore dix jours dans cét estat sans autre ocupation que celle de nous divertir & de nous promener de tous costez, pour voir la Ville & les raretez des environs. Mais enfin Sermodas nous prit un jour à part, moy Vande-Nuits, Devese & Maurice, & nous dit, qu'il estoit temps aprés un si long repos que nous & nos gens, nous attachassions à quelque ouvrage pour nous

ga-

garantir des maux où nous pourroit jetter la fainéantiſe ; & que ſi nous voulions ſuivre ſon conſeil, nous examinerions tout noſtre monde pour voir dequoy chacun étoit capable, afin de l'employer à ce qu'on le jugeroit le plus propre. Que ce qu'il en diſoit ne procédoit nullement de l'envie de les voir vivre ſans rien faire, ny d'aucun eſpoir de gagner par leur travail, parce que ce ſeroit au proffit de la Nation qui les nourriſſoit, mais pluſtoſt pour leur bien, & leur avantage, & de peur que leur oiſiveté ne fût de mauvais exemple aux Sevarambes, auſquels elle étoit defenduë par les Loix fondamentales de l'Eſtat.

Nous luy répondîmes tout auſſi-toſt, que nous ne deſirions pas mieux que d'avoir chacun ſon employ, & de faire comme les autres en toutes choſes, que ſeulement nous le priions d'excuſer noſtre ignorance juſques à ce que nous fuſſions mieux inſtruits des Couſtumes & des Loix du païs. Que cependant il pourroit nous ordonner ce qu'il luy plairoit, & que nous tâcherions de luy obeïr en toutes choſes. Hé bien, dit-il, nous vous employerons tous ſans beaucoup vous fatiguer, & ſans même vous ſéparer, &

vous, vos femmes & vos enfans pourrez demeurer ensemble tant que vous voudrez sous le même Gouvernement où vous estes. Alors se tournant vers moy, il me dit que j'avois si bien gouverné mes gens, que ce seroit une injustice que de m'oster mon authorité, & que pour me la continuër Sevarminas me faisoit Osmasionta, c'est à dire, Gouverneur de l'Osmasie ou bâtiment quarré où nous estions logez, & que je pourrois choisir entre mes gens tels Officiers que je voudrois pour m'aider dans mon nouveau Gouvernement. Il ajoûta qu'il nous instruiroit des Coûtumes & des Loix du païs, & qu'on auroit beaucoup de charité pour excuser les fautes que nous viendrions à commettre par ignorance: Mais qu'il nous conseilloit, affin que nous pussions vivre avec plus de contentement dans le païs, & converser avec tout le monde, d'en apprendre la langue que nous ne trouverions pas difficile, parce qu'elle estoit fort méthodique & fort reguliere. Que pour cét effet il nous donneroit des Maistres qui tous les jours nous feroient leçon à de certaines heures; que pour nous donner plus de loisir pour nous attacher à cette estude, il ne nous ordonneroit de travail-

vailler que six heures du jour, pendant les premieres années, quoi que les habitans naturels du païs fussent obligez d'en donner tous les jours huit au travail. Il nous dit de plus, qu'il y avoit beaucoup de Festes dans l'année où l'on avoit des spectacles & des divertissemens ordonnez pour le public, & qu'ainsi le travail ne seroit pas fâcheux estant mélé de beaucoup de récréations, & de jeux agreables, qui donnoient du relâche au corps & à l'esprit.

Quand il fut sorti nous examinâmes nostre monde, & nous trouvâmes qu'il y en avoit quelques-uns capables d'exercer les divers mestiers qu'ils avoient apris en Europe. Tous les autres éstoient gens de Marine, mais assez robustes, & propres à porter des fardeaux, ou à labourer la terre. Nous avertîmes Sermodas, qui nous dit qu'on devoit bien-tost poser les fondemens d'une nouvelle Osmasie proche de la nostre, & qu'il y auroit là de l'employ pour tout nostre monde : Que cependant nous eussions à les distribuer par douzaines, pour mettre un Douzenier à chacune, c'est à dire un Officier qui eût authorité sur eux pour les conduire dans le travail. Que nous eussions aussi soin de régler les affai-

res

res du dedans, ſans nous mettre en peine des vivres, des habits, ny des outils ou inſtrumens néceſſaires à noſtre travail, parce que tout nous ſeroit fourny quand nous en aurions beſoin. Et afin que nous puſſions faire toutes choſes ſelon l'ordre étably dans le païs, il nous donna un modelle du Gouvernement des autres Oſmaſies. Selon ce modelle-là, je fis Van-de-Nuits & Deveſe mes Lieutenans, ou Deroſmoſiontas, & partageay tous les autres par douzaines, établiſſant ſur chacune un Douzenier. Pour la cuiſine & les autres offices du logis, nous ne nous en mimes pas en peine, parce que ne ſçachant ny le langage ny les coûtumes, nous n'aurions pû nous en deméler. C'eſt pourquoy Sermodas commit à cela un Sevarambe, nommé Fariſta, qui prenoit ſoin de tout le ménage, & qui commandoit à nos Eſclaves.

Aprés avoir ainſi reglé nos affaires, on commença de baſtir l'Oſmaſie, dont Sermodas nous avoit parlé, & j'y menay tout noſtre monde pour la premiere fois. Nous y fumes receus par le Maiſtre Architecte, nommé Poſterbas, auquel Sermodas nous recommanda. Celuy-cy employa nos gens à diverſes manœuvres, ſoit à porter

des fardeaux, ſoit à rouler des pierres, ſoit à d'autres ouvrages de cette nature, où nous allions travailler tous les jours à des heures reglées. Pour moy je n'y allois que quand je voulois, j'y envoyois tous les jours un de mes Lieutenans, qui ſe tenoit là pour voir travailler ſes gens, & leur donner ſes ordres; & j'y allois moy-même d'ordinaire une fois en cinq jours pour montrer bon exemple.

Cependant je m'attachay à l'étude de la Langue du pays, & comme je la trouvay fort facile, ainſi que m'avoit dit Sermodas, j'en compris tous les principes dans trois ou quatre mois, & dans une année je ſceus m'expliquer paſſablement bien. Pluſieurs de nos gens l'aprirent auſſi, mais la plûpart n'y faiſoient pas de grands progrez, bien que tous en apriſſent un peu pour s'en ſervir dans les choſes les plus néceſſaires au commerce de la vie. Nous avions tous des Femmes, & nous leur fimes des Enfans à la pluſpart, j'eus permiſſion d'en avoir juſques à trois, & mes Lieutenans deux.

Cependant quand j'eus une fois ſurmonté les premieres difficultez de la Langue, j'y fis de ſi grands progrez en peu

peu de temps que dans trois ans je la parlois presque aussi bien que ma Langue naturelle : Cela me servit infiniment pour m'introduire dans la compagnie des Sevarambes, & pour observer leurs mœurs & leurs coûtumes. Ils ont comme nous des Livres imprimez, quoy qu'ils n'en ayent pas un grand nombre comme nous en avons, mais tous ceux qu'ils ont sont très-bons dans leur genre ; car autrement ils ne les souffrent point chez eux. J'en leus quelques-uns de leur Philosophie, de leurs Mathematiques, Rethorique, Histoire, & divers autres, mais je m'attachay principalement à lire l'Histoire de ces peuples, & celle de l'établissement de Sevarias premier Legislateur des Stroukarambes ; car c'est ainsi qu'ils s'appeloient avant sa venuë. Je m'attachay encore à la lecture de leurs Loix, & à la connoissance de leur Religion, & de leurs Coustumes, dont je rendray compte du mieux que je pourray dans la suite de cette Histoire, que je commenceray par celle de Sevarias, avant lequel tous ces peuples estoient barbares & grossiers comme le sont encore aujourd'huy tous les Austraux de leur voisinage, & je pense même de tout ce Continent. On a écrit plusieurs

choſes de ce grand homme, mais je ne parleray icy que de celles qui ont le plus de rapport à ſon établiſſement, ou qui peuvent le mieux faire voir par quels moyens il parvint au degré de ſageſſe & de vertu où il eſtoit déja parvenu avant ſon arrivée aux terres Auſtrales. Sans doute les malheurs de ſa maiſon, ſes ſouffrances & ſes voyages n'y contribuërent pas peu ; & l'on void rarement beaucoup de lumieres dans la ſcience du monde, parmy ceux qui ont toûjours vécu à leur aiſe chez eux, ſans jamais éprouver les rigueurs & l'inconſtance de la Fortune, & la malignité des hommes. Sevarias avoit de grands dons de nature ; ſon éducation fut excellente & toute extraordinaire de celle qui ſe donne en ſon pays, ſes ſouffrances encore & ſes voyages ne contribuërent pas peu aux lumieres de ſon eſprit ; ſi bien qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'avec tous ces avantages il puſt parvenir à une ſi haute ſageſſe, & qu'il en ait donné des marques ſi éclatantes dans le grand Théatre où la Fortune l'avoit élevé.

Quant à la Ville de Sevarinde, qui porte ſon nom, on peut dire que c'eſt la plus belle Ville du monde, ſoit qu'on en juge

juge par sa situation, & le terroir fertile qui l'environne, ou que l'on considere la beauté du climat, & l'air salubre où elle est bastie, avec l'ordre & la magnificence de ses bastimens, & la bonne police qu'on y observe.

Elle est située dans une Isle, qui a prés de trente milles de circuit, & qui se forme au milieu d'un tres-grand fleuve, où se déchargent plusieurs autres rivieres. Cette Isle est ceinte d'une épaisse muraille, qui la fortifie tout alentour, de sorte qu'il est presque impossible d'y faire décente sans la permission des Habitans, quand on auroit la plus grande Armée du monde. Le terroir en est extrémement fertile, & produit une prodigieuse quantité de fruits excellens, toutes les terres d'au-delà du fleuve sont aussi d'une merveilleuse fertilité à plus de vingt lieuës à la ronde. L'air y est extrémement sain, & le climat fort beau, estant environ au 42. degré de Latitude Méridionale.

Elle est bastie au milieu de l'Isle, sa figure est quarrée, & contient outre son Palais, qui est au centre de la Ville, deux cens soixante - sept Olmasies ou

bastimens quarrez, tout pleins d'Habitans. Châcune de ces Osmasies qui contient plus de mille personnes logées à leur aise, a cinquante pas Geometriques de front, & quatre grandes portes opposées l'une à l'autre, avec une grande cour au milieu remplie de verdure. Ses murailles sont d'une espece de marbre ou pierre blanche, qui se polit fort bien, & les maisons ont toutes quatre étages de hauteur.

Dans toutes les ruës, qui sont fort droites & fort larges, on void des piliers de fer qui soûtiennent de larges balcons, sous lesquels on marche à couvert de la pluye & du Soleil. Tous ces balcons sont garnis de beaux vases remplis de terre, où croissent diverses fleurs & divers arbrisseaux, qui font comme autant de petits jardins contre les fenestres. Au dedans des Osmasies tout alentour de la cour sont de pareils balcons & de semblables jardins, & de la verdure au milieu de la cour, où l'on void une fontaine & un jet d'eau au centre de la fontaine & de la maison. Cette eau vient du haut du toict, on l'y fait monter d'ailleurs, pour éteindre le feu en cas de nécessité, de-là elle se distribuë dans les bains,

dans divers offices, dans tous les appartemens, & enfin dans la fontaine du parterre par divers tuyaux qu'on a mis en plusieurs endroits pour cét usage. On lave les ruës de la Ville quand on veut, & l'on pourroit y mettre trois pieds d'eau si l'on vouloit ; ce qui se void rarement dans un terrain élevé comme celuy-là, & qui n'a rien du marêcage. On peut marcher sur les toicts des Osmasies, & en faire le tour, comme aussi faire courir l'eau tout à l'environ. Dans les grandes chaleurs de l'Esté on tend des toiles sur les ruës aussi haut que les tuiles des maisons, ce qui les rend fraîches & sombres, & preserve les passans des rayons du Soleil, si bien qu'on n'y est presque pas incommodé de la chaleur. On en fait de même dans les cours, & pour cét effet on attache des poulies aux murailles où l'on passe des cordes attachées aux tentes, & par ce moyen on les éleve en haut, pour empêcher les rayons du Soleil de donner contre les murailles, & de les échauffer. Toutes ces commoditez font que bien que l'Esté soit fort chaud dans tout le pays, néanmoins il n'est point incommode dans Sevarinde, & je puis dire

que je n'en ay passé en aucun endroit de l'Europe où il fût moins fâcheux que dans cette Ville, où l'on void par tout de l'eau, de l'ombre, des fleurs & de la verdure.

Les principaux ornemens de la Ville sont le Palais, & le Temple du Soleil, l'Amphitheatre & le Bassin, qui est au bout de l'Isle ; mais comme l'isle même est toute environnée de fortes murailles, on la prendroit aisemént pour une Ville.

Comme Sevarinde est située au milieu de cette Isle, aussi cette Isle est presqu'au milieu des terres qui appartiennent à la Nation : Car on a pour maxime, de ne s'étendre que peu à peu aux environs de la Ville Capitale à mesure que le peuple s'augmente. Il est vray qu'on compte depuis la Mer jusques aux dernieres Osmasies au dessous de Sevarinde tout le long du fleuve, prés de cent cinquante lieuës, la plus part de ce païs est habité par les Sevarambes presque comme une ligne ; mais si l'on prend la traverse à vingt lieuës de chaque costé de l'Isle, on ne voit plus que de grandes forests, habitées seulement par des Lyons, des Tygres,

gres, des Erglantes, des Cerfs, des Bandelis, & d'autres bestes sauvages : Ces forests appartiennent aux Sevarambes, à prés de cinquante lieuës de chaque costé de leur Capitale, & encore plus loin tout le long du fleuve en tirant vers la Mer, & il y a bien quarante lieuës en montant vers Sevaragondo, qui est la premiere Ville de Sevarambe, sur le haut des montagnes en venant de Sporonde. Tout le païs au delà des monts sur le rivage de l'Ocean, où demeuroient autresfois les Prestarambes, n'est habité que jusques aux petites Isles du Lac, où Maurice & ses compagnons furent pris, encore n'est-ce que sur le chemin de Sporonde à Sevarinde ; car Sevarias ayant rassemblé tous ces peuples qui estoient dispersez dans les bois, où ils ne vivoient, que de chasse, de fruits sauvages, & de quelques légumes, & leur ayant apris à cultiver la terre à la maniere de nostre Continent, il leur en falut beaucoup moins ocuper, parce qu'un arpent bien cultivé leur rendoit plus de fruits que cinquante arpens cultivez à leur maniere. Ils se serrérent donc autour de Sevarinde au commencement, & de-là ils se sont

peu à peu répandus tout aux environs à prés de vingt lieuës sur les costez du fleuve, & à prés de trente au dessous de la Ville du costé de la Mer du Sud, où ils s'habituënt plus volontiers qu'aux autres endroits, à cause de la commodité du fleuve & des autres rivieres qui s'y déchargent. Ils font souvent de nouvelles Colonies ; car ils multiplient beaucoup, & l'on compte deja dans toutes leurs terres prés de cinq mille Osmasies, ramassées en Villes ou en Bourgs, ou disperſées en divers endroits du païs, trois en un lieu , deux en un autre, mais on en void aussi de toutes seules.

Toutes les terres cultivées y sont, comme j'ay déja dit, d'un grand raport, tant par leur fertilité naturelle que par l'industrie des Habitans qui n'en peuvent souffrir d'inutiles autour de leurs habitations, & qui n'épargnent ni soins, ni peines, pour fertiliser jusques aux lieux les plus stériles, sur tout aux environs de Sevarinde. Pour cét effet ils ont creusé divers canaux à travers leurs plaines , pour arroser par tout, les lieux arides, & d'autres pour dessécher les terres marêcageuses. Il y a deux endroits proche de Sevarinde, où se remarquent, agreablement

ment en cela, les effets de leur labeur & de leur induſtrie.

L'un eſt à trois milles au deſſous de la Ville, & dans la même Iſle où elle eſt baſtie, où l'on void de très belles préries, & des allées d'arbres fort touffus.

Avant l'arrivée de Sevarias, ce lieu preſentement ſi beau, n'eſtoit qu'un marais bourbeux & puant, qui ne produiſoit que des roſeaux ; mais par le moyen des canaux qu'ils y ont creuſez, & de la grande quantité de terre qu'ils y ont portée, ils en ont fait un terrain très-fertile & très-agréable.

L'autre endroit eſt au delà du fleuve du coſté d'Occident, à ſix ou ſept milles de la Ville. Ce n'eſtoit autrefois qu'une grande plaine ſablonneuſe, où rien ne croiſſoit ; Mais par le moyen des rivieres qu'on y a conduites par des Canaux, & par une invention qu'ils ont trouvée de diſſoudre le ſable, de l'engraiſſer & de le convertir en bonne terre, les Sevarambes ont fait de cette plaine un des plus beaux & des plus fertiles lieux du monde ; Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ces ſables ainſi diſſous & engraiſſez par les moyens dont ils ſe ſervent ſans preſque aucune pei-

peine, au lieu de s'amaigrir par les fréquentes récoltes qu'on en tire, deviennent toûjours plus gras & plus fertiles. Il y a une infinité de terroirs sablonneux dans nostre Europe qui ne servent de rien, & que l'on pourroit rendre très-féconds & très-profitables, si l'on avoit cette invention. Je la trouvay si merveilleuse, que je ne fus jamais content que je n'en eusse appris le secret, ce qui ne me fut pas fort difficile, d'abord que j'eus appris la langue du Païs, parce que les Sevarambes, qui ne sont guidez par aucune avarice particuliere, & qui ne sont riches qu'avec l'Estat, ne font nul mystere des choses de cette nature. J'espere de publier cette invention en Europe si jamais j'y arrive, & que j'y trouve des personnes assez raisonnables, & asses puissantes pour vouloir entreprendre de tels Ouvrages où la dépense n'est pas fort grande, & dont les profits ne manquent jamais d'estre très-considerables & très-avantageux au Public & aux particuliers.

Aprés avoir fait une description succincte de la Ville de Sevarinde, comme elle nous parut à nostre arrivée, je crois qu'il est temps de traiter de l'Histoire, des Loix & des Mœurs des Sevarambes,

en commençant par la Vie de Sevarias, que j'ay eu le loisir de lire assez souvent durant plusieurs années de séjour que j'ay fait dans Sevarambe, & d'y remarquer ce qu'il y a de plus considerable pour décendre en suitte à celle de ses Successeurs.

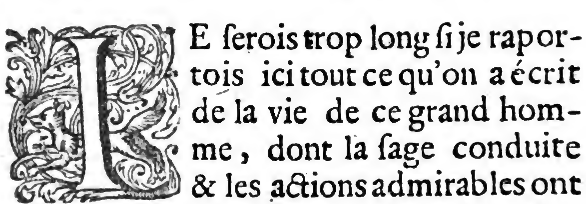


HIS-

HISTOIRE
DE
SEVARIAS,
LEGISLATEUR
DES
SEVARAMBES,

Premier Viceroy du Soleil, & celle de ſes Succeſſeurs.

Ou troiſiéme Partie l'Hiſtoire des
SEVARAMBES.



E ſerois trop long ſi je rapor-tois ici tout ce qu'on a écrit de la vie de ce grand hom-me, dont la ſage conduite & les actions admirables ont fait la matiere de pluſieurs volumes. J'en choiſirai ſeulement les endroits les plus remarquables & les plus eſſentiels à l'Hi-ſtoire de ce peuple heureux, qui croit de-voir

voir toute sa félicité aux soins & à la prudence de ce Législateur incomparable. Il estoit Persan de nation & de fort ancienne origine, puis qu'il décendoit des Parsis, dont on voit encore plusieurs familles dans la Perse, qu'on distingue par ce nom des Tartares qui se sont emparez de cet ancien Royaume. Ces Parsis, qui sont les veritables originaires du païs, ont retenu plusieurs coûtumes de leurs Ancestres, dont celle d'adorer le Soleil & le Feu, est une des principales. Ils n'ont point embrassé le Mahometisme comme le Sophi & ses autres Sujets : De sorte que Sevarias étant né Parsis, il fut élevé dés sa plus tendre jeunesse dans la Religion de ses Peres. Il s'appelloit dans son païs SEVARIS AMBARCES, étant le fils aîne d'un Seigneur nommé Alestan Hosser Ambarces, qui parmy ceux de sa Religion étoit grand Prestre du Soleil. Le lieu de sa naissance & de sa demeure n'étoit pas éloigné de cette partie de la Perse, qui s'étend le long du Golfe Persique. Sa Famille s'y étoit conservée avec éclat pendant toutes les guerres, malgré les persecutions des Tartares, jusqu'au tems de cét Alestan, qu'elle perdit beaucoup de son ancienne splendeur, par la malice des puissans ennе-

nemis, que l'envie lui avoit suscités.

Les Sevarambes comptent le temps par Dirnemis, qui contiennent chacun sept révolutions Solaires. Suivant leur supputation, pour l'accommoder à la nostre, Sevarias nâquit l'an de grace 1395. & trente-deux ans aprés il fit sa premiere décente dans les Terres Australes ; c'est à dire l'an 1427. qui est celui, où ces peuples ont établi leur principale époque.

Pendant les six premieres années de son âge, Sevaris fut élevé parmy les femmes du Palais de son pere selon les mœurs & les Coûtumes de sa Nation ; Mais Alestan qui étoit un homme d'esprit & trés-habile dans l'Astronomie & dans toutes les sciences receuës parmy les Parsis ; ayant remarqué dans cét enfant tous les caracteres d'un naturel extraordinaire ; qu'il observoit & vouloit imiter presque tout ce qu'il voyoit faire aux autres, & que même il y reüssissoit au-delà de tout ce qu'on auroit pû esperer dans une si tendre jeunesse ; il resolut de cultiver son esprit avec soin, & de luy donner une éducation proportionnée à l'excellent génie qu'il faisoit déja paroître. Il se porta d'autant plus facilement à cette résolution, qu'il avoit la commodité de l'executer par le moyen d'un

d'un de ses esclaves nommé Giovanni qui étoit homme de vertu, trés-fidéle & trés-sçavant.

Ce Giovanni étoit Venitien de naissance, & Chrétien de Religion; il avoit déja servi Alestan trois ou quatre ans de suite, avant qu'il luy donnast la conduite de son fils. Quelque temps auparavant il avoit esté pris par des Pirates, & puis acheté par quelques Marchands, qui le vendirent au grand Prestre du Soleil. Il avoit naturellement de l'esprit & de la vertu, & comme dés ses jeunes ans on avoit eu soin de l'élever aux belles Lettres, il en avoit aquis une connoissance plus que mediocre, avant que son malheur lui eût fait perdre la liberté. Ses premiers Maîtres qui estoient des gens ignorans & grossiers ne prirent pas garde à ses bonnes qualitez: Mais Alestan, qui, comme je l'ay déja dit, étoit homme d'esprit, connut bien-tôt le mérite de son esclave & le traita avec tant de douceur & d'humanité, qu'il l'engagea par une forte inclination à préférer le service d'un si bon Maître, à la liberté qu'il lui avoit souvent offerte, quoi qu'il eût une grande envie de le retenir dans sa maison, pour lui donner la conduite de son fils. Quand donc Sevaris fut

entré dans la septiéme année de son âge, Giovanni prit le soin de son éducation. Alestan aprés luy avoir donné toute l'autorité qu'il faut à un Gouverneur, ne luy ordonna pas seulement d'instruire son fils dans les Sciences & dans les Arts, mais encore de le former à la vertu, sans quoy les lumieres de l'esprit ne sont pas seulement inutiles, mais trés dangereuses. Il luy remit devant les yeux la douceur avec laquelle il l'avoit toûjours traité, & les marques particulieres qu'il luy avoit souvent données de son estime & de sa bienveillance; Enfin il luy dit, que pour derniere preuve de cette estime & de la confiance qu'il avoit en luy, il commettoit à sa sage conduite le plus précieux de tous ses biens, qui estoit son fils. Giovanni receut avec un profond respect ces témoignages avantageux de la bonté de son Maître, & s'attacha si fortement au service & à l'éducation du jeune Sevaris, que dans peu d'années il luy fit faire des progrés extraordinaires dans l'étude des belles Lettres, & dans les exercices du corps, mais sur tout dans la pratique de la vertu. Il est vray qu'il trouva un sujet bien disposé, car outre la douceur naturelle & l'inclination honneste qui paroissoit dans

ce jeune Prince, il vit bien-tôt briller en luy un esprit vif, pénétrant & judicieux, accompagné d'une mémoire trés-heureuse, ce qui se rencontre rarement dans une même personne. Il sceut si bien cultiver ces belles dispositions qu'à l'âge de seize ans, Sevaris sçavoit parfaitement la Langue Italienne, entendoit assez bien la Latine & la Greque, & avoit lû dans toutes ces Langues les Auteurs qui pouvoient le plus contribuer à polir son esprit, & le confirmer dans l'amour de la justice & de la sagesse. Outre ces belles qualitez de l'ame, il avoit toutes les parties du corps nécessaires à un honneste homme. Il étoit bien fait de sa personne, il avoit outre une taille riche, & un beau visage, une mine douce & majestueuse, qui le fesoit aimer & respecter en même temps de tous ceux qui le regardoient. Il joüissoit d'une santé ferme & son corps robuste & vigoureux, plein de force & d'agilité, le fit parfaitement bien reüssir dans tous les exercices qu'on lui fit apprendre.

Tant de qualitez éminentes le rendoient l'amour de ses parens, l'admiration & l'esperance des Parsis, & un objet d'envie aux ennemis de sa maison. Car la longue prospérité de sa Famille avoit suscité bien

des

des envieux à son Pere, & luy en auroit suscité beaucoup davantage, si par son adresse & sa modération, Alestan n'eût étouffé dans leur naissance, mille mauvais desseins, que plusieurs jaloux de son bonheur avoient formés contre luy. Mais quelque sage & modéré qu'il fust, il ne pût empêcher qu'un Seigneur de ses voisins ne luy fist plusieurs insultes, sous pretexte de quelques intérests qu'ils avoient à déméler ensemble. Comme leur haine s'augmentoit tous les jours par de nouveaux sujets, ils se firent enfin une guerre ouverte, & l'ennemi d'Alestan lui dressa diverses embûches pour le tuer, mais pas une ne reüssit.

Ces mauvais succés ne l'empêcherent pourtant pas de lui en dresser de nouvelles, jusques-là, qu'il vint un jour lui-même accompagné d'un grand nombre de Gens armez, attendre Alestan & son fils dans un bois, où ils étoient à la chasse.

Par bonheur un Seigneur Parsis de leurs amis les y étoit venu rencontrer, quoy qu'on ne l'eût pas invité ; Et comme il avoit mené beaucoup de monde avec lui, il fortifia extrémement le parti d'Alestan, qui sans cela auroit couru grand risque d'estre

d'eſtre accablé par le nombre de ſes ennemis. Ils ne manquerent pas de ſe jetter ſur luy & ſur les ſiens une heure aprés qu'il fut arrivé dans le bois, où ils ne croyoient pas le trouver ſi bien eſcorté. Neantmoins comme ils étoient encore les plus forts en nombre, & qu'ils s'étoient préparez de longue main, ils mirent d'abord les gens d'Aleſtan en deſordre, & ſans doute ils auroient pouſſé leur pointe plus loin, ſi le jeune Sevaris acompagné de ſon Gouverneur & de deux de ſes domeſtiques, voyant le danger évident où étoit ſon pere, n'euſt avec un courage héroïque & un bonheur extraordinaire, pouſſé ſon cheval au milieu de ſes ennemis, & tué leur chef de ſa propre main. La mort de ce chef & la valeur de ce jeune Prince jetterent l'étonnement & l'épouvante parmi ces aſſaſſins; ſi bien qu'Aleſtan ayant promptement rallié ſon monde pour aller ſecourir ſon fils, il n'eut pas beaucoup de peine à rompre & à mettre en fuite ceux qui purent échaper à ſon juſte reſſentiment.

Mais la joye que lui donna cette victoire ne fut pas de longue durée. Elle ſe changea bien-tôt en triſteſſe quand il vint à conſidérer les malheurs où elle pourroit

le

le précipiter luy & sa Famille. Son ennemi étoit mort à la vérité, mais l'inimitié n'étoit pas éteinte ; Il avoit laissé de puissans amis dans la Cour du Sophi & dans le païs même, qui devoient aparemment faire tous leurs efforts pour perdre Alestan, & son Fils. Ils étoient tous Mahometans, & par consequent très-capables d'oprimer un Prince qui n'étoit considerable, que dans une Religion persécutée, & par une Nation soumise à la loy d'un cruel vainqueur.

Toutes ces considerations, & sur tout la crainte de voir périr son fils, qu'il aimoit plus que sa vie, luy firent prendre la résolution de l'éloigner, pour l'arracher à la vengeance de ses ennemis. Sans perdre donc beaucoup de tems, il fit venir Sevaris & Giovanni dans son cabinet ; aprés leur avoir fortement representé le déplorable état de ses affaires, & le danger qui les menaçoit, il dit au Gouverneur, que comme son fils avoit receu de luy son éducation, & qu'aprés son Pere il étoit obligé de le considerer comme l'homme du monde auquel il devoit le plus de respect & de reconnoissance ; Aussi pouvoit-il raisonnablement attendre de luy plus d'affection & de fidélité

,que

que d'aucun autre ; Que depuis treize ou quatorze ans qu'il étoit dans sa Famille il avoit donné des preuves si claires de son zele, & de sa prudence, que ce seroit pécher contre la raison & contre la justice de ne pas avoir une entiere confiance en luy. Que comme jusques alors, il avoit eu la conduite de son fils, il étoit juste qu'il eût encore le soin de sa personne durant le reste de sa jeunesse ; & qu'enfin les liens qui les attachoient l'un à l'autre étoient si forts, que rien ne devoit les rompre, ni même les relâcher.

Vous avez, dit-il, *Fidele Giovanni, cultivé jusques icy cette jeune plante ; mais vous n'aurez rien fait encore, si lors qu'elle commence à porter des fruits & à remplir nôtre esperance, vous ne la sauvez du danger qui la menace. Je vous la remets donc entre les mains comme un dépost sacré, dont je vous demanderay compte, & que je vous conjure de tenir cher comme vos yeux. Fuyez ces lieux infortunez, où l'injustice oprime l'innocence, & menez mon fils dans tous les païs de l'Asie & de l'Europe, où vous pourrez tous deux vivre en seureté, & joüir du commerce des honnestes gens. J'ay déja donné ordre à tout ce qui vous est nécessaire pour vôtre voyage, & je n'attens rien avec plus d'impatience que l'heure de vôtre départ.*

Ce discours impreveu étonna fort le jeune Sevaris, qui ne vouloit point quitter son pere, & desiroit partager avec luy tous les dangers & toutes les peines, où les malheurs de sa fortune pourroient le précipiter. Mais toutes ses prieres furent inutiles, Aleſtan voulut eſtre obéï & mettre son fils à couvert de l'orage qui le menaçoit.

Ils partirent donc secretement luy & son Gouverneur, ne prenant avec eux qu'une seule personne pour les servir dans leur fuite, & traverserent plusieurs Provinces, avant même que leurs ennemis eussent rien apris de leur départ.

Cependant Aleſtan ayant mis ordre à ses affaires domeſtiques, s'éloigna pour quelque tems de son païs, & se tint caché jusques à ce que ses ennemis eurent assouvi leur rage par la ruine de ses maisons, & par celle de tout ce qu'il n'avoit pû mettre à couvert. Enfin aprés trois ans d'exil, il ménagea un acommodement avec eux, & pour quelque somme d'argent, il fut rétabli dans la possession de ses biens & de ses dignitez. Alors il tourna toutes ses pensées vers son fils, & l'envoya chercher par un Mes-

Meſſager fidele, à la Cour du Grand Seigneur, où il s'étoit arreſté, aprés avoir parcouru une bonne partie de l'Aſie. Mais lors que ce Meſſager y fut arrivé, les perſonnes à qui on luy avoit ordonné de s'addreſſer, luy dirent que Sevaris étoit parti avec ſes gens pour aller voir l'Europe, & que depuis ſix mois qu'ils avoient quitté l'Aſie, on n'en avoit eu aucune nouvelle. Aprés cette réponſe ce Meſſager, voyant qu'il ne le pouvoit trouver en Aſie reſolut de l'aller chercher en Europe, & particulierement à Veniſe, parce que c'eſtoit le païs de Giovanni. Pour cét effet il prit la route d'Italie, & s'enquit avec un ſoin extrême des perſonnes qu'il y cherchoit. Mais aprés une longue & inutile recherche, il fut enfin obligé de s'en retourner en Perſe rapporter à ſon Maiſtre le mauvais ſuccés de ſon voyage.

Ces triſtes nouvelles toucherent ſenſiblement Aleſtan. Il s'imagina que ſon fils étoit mort, & il en conceut un tel déplaiſir, que trois mois aprés l'arrivée du Meſſager, ce Pere deſolé mourut de triſteſſe, & laiſſa ſes biens & ſes dignitez à ſon ſecond fils plus jeune de quatre ans que Sevaris

Revenons maintenant à ce jeune Seigneur que la Providence avoit conservé pour les grandes choses dont il fut ensuite l'instrument, & que pour cét effet elle avoit garanti d'une infinité de dangers. Il avoit quitté la Cour du Grand Seigneur pour aller voir l'Italie, & s'étoit embarqué dans un Vaisseau chargé pour Venise, païs de Giovanni son Gouverneur. Ils furent assez mal-heureux pour estre pris par des Corsaires, qui venant à partager leur butin, les séparerent malgré les prieres & les promesses qu'ils leur faisoient d'une rançon considerable, s'ils vouloient les laisser ensemble jusques à ce qu'ils eussent dequoy les satisfaire. Giovanni fut ramené en Asie, & Sevaris fut envoyé à Naples pour estre donné à un Marchand de cette Ville, qui avoit part aux prises que faisoient ces Corsaires. Il n'eut pas long-tems demeuré avec ce Marchand, que son mérite fut remarqué par un Seigneur de qualité, qui l'acheta pour le donner à un jeune Gentil-homme Sicilien, qui devoit bien-tôt retourner en son païs. Ce Seigneur s'interessoit beaucoup dans l'éducation de ce Gentil-homme, parce qu'il étoit son proche parent, & qu'il n'avoit ni pere ni me-

mere. Il avoit luy-même examiné Sevaris dans les Sciences & dans les langues, & avoit reconnu qu'outre un ſçavoir extraordinaire aux perſonnes de ſon âge, il avoit une beauté de génie & une ſolidité d'eſprit incomparable. Ces belles qualitez luy aquirent l'eſtime & l'affection de ce Seigneur Néapolitain qui fut aſſez généreux pour ne le donner à ſon jeune parent, qu'à condition qu'il luy rendroit ſa liberté aprés trois ans de ſervice. Sevaris partit donc pour la Sicile avec ſon nouveau Maître, qu'il ſervit avec beaucoup de zele & de fidélité durant l'eſpace de deux ans, & ſans doute il auroit continué juſques au temps qu'on luy avoit preſcrit, ſi la malice d'une femme qu'il avoit mépriſée ne luy eût ſuſcité de fâcheuſes affaires qui penſerent le perdre, & dont il eut beaucoup de peine à ſe tirer.

Elle l'avoit fauſſement accuſé d'avoir voulu attenter à ſon honneur, & en avoit ſecrettement averti ſon mari, qui croyant les plaintes de ſa femme juſtes, voulut ſe venger de cette injure. Mais aprés bien des perſecutions & des peines qu'on fit ſouffrir à Sevaris

à la fin ſon innocence triompha de la malice de ſes ennemis, & parut ſi clairement, qu'il ne leur reſta que la honte d'avoir voulu oprimer un etranger eloigné de ſa Patrie, & deſtitué de Parens & d'amis. Néantmoins quelque innocent qu'il fût, il ne ſe ſeroit pas facilement tiré d'affaire, ſi le Seigneur qui l'avoit acheté venant à ſçavoir le tort & la perſécution qu'on luy faiſoit, ne ſe fût employé pour luy & ne luy eût fait obtenir ſa liberté, méme plus d'une année avant qu'on fût obligé de la luy rendre ; & pour comble de bonté, n'eût ajoûté à ce bienfait, des récompenſes pour luy aider à ſe retirer chez luy.

Ainſi nôtre jeune Affranchi ayant quitté la Sicile, paſſa le plus promptement qu'il put en Italie, & fut tout droit à Veniſe, eſperant d'y aprendre des nouvelles de ſon Gouverneur : Mais tous ſes ſoins furent inutiles. De-là il voyagea preſque par toute l'Italie, & vid ce qu'il y avoit alors de plus remarquable ; Aprés quoy il retourna à la Cour du Grand Seigneur, où il avoit laiſſé des amis & de l'argent.

Ce fut là qu'il aprit que ſon cher Giovanni étoit eſclave en Egypte, ce qui l'obligea d'yaller avec toute la diligence poſſible

ſſible pour le tirer d'eſclavage & repren-
dre avec luy le chemin de la Perſe. Il l'en
tira & eut plus de bonheur dans ce vo-
yage qu'il n'en avoit eu dans le précédent ;
mais la fin en fut fort triſte : car il ne fut
pas plûtôt arrivé en un lieu d'où il pou-
voit aprendre des nouvelles de ſon pere,
qu'il receut celle de ſa mort. Cette mort
ineſperée luy cauſa une douleur extrême
& le fit reſoudre à ne pas retourner de
long-temps chez luy. Il dit donc à Gio-
vanni, qu'aprés avoir vû la Grece, l'Ita-
lie & la plûpart de l'Aſie du côté d'Occi-
dent, il deſiroit de voir l'Aſie Orientale,
& de paſſer juſques dans les Indes ; Que
pour cét effect il le prioit d'aller trouver
ſon Frere pour luy communiquer ſon deſ-
ſein, & pour tirer de lui ce qui étoit ne-
ceſſaire pour ſon voyage. Giovanni exe-
cuta ſes ordres, & l'ayant rejoint dans une
Ville dont ils étoient convenus, ils paſ-
ſerent tous deux aux Indes, de là aux
Iſles du Japon, & enfin au Royaume de
la Chine. Ils eurent dans tous ces païs
diverſes avantures, où Sevaris eut occa-
ſion d'exercer ſa vertu, & où il acquit
cette grande ſageſſe dont on void encore
aujourd'huy les effets parmy les Sevaram-
bes. Il fut auſſi long-temps dans ſes voya-

ges d'Orient qu'il avoit été dans ceux d'Occident puis il s'en retourna chez luy, où il esperoit se reposer de toutes ses fatigues durant le reste de sa vie, ne sçachant pas que le Ciel l'eût choisi pour les grands desseins, qu'il luy fit ensuite executer. Mais il ne l'avoit fait naître avec tant de belles qualitez, & n'avoit préparé son ame par tant d'épreuves & de traverses, que pour le faire l'Autheur des Loix les plus justes qu'on ait jamais faites, & l'instrument de la félicité du plus heureux peuple du monde.

Quand Sevaris fut arrivé chez luy, il n'entra pas seulement en possession des biens de son Pere; il fut aussi reçu dans la charge de Grand Prétre du Soleil, qui étoit héréditaire dans sa maison, & que son frere n'avoit exercée durant son absence, que pour la luy remettre à son retour. Or cette charge étant la plus éminente qui fût alors parmy les Parsis, elle faisoit considerer ceux qui l'exerçoient comme des Souverains, & leur authorité étoit d'autant mieux établie, que les peuples s'y soûmettoient volontairement, & croyoient même y estre obligés par la Religion. Et comme les grandes charges ne font pas seulement honneur à ceux qui les

exer-

exercent, mais qu'elles en reçoivent aussi un nouvel éclat, quand ils ont du mérite ; Sevaris qui en avoit infiniment, porta sa Prétrise jusqu'à un degré de gloire & de majesté, tout à fait singulier. Sa belle éducation, ses longs voyages & ses adversités passées avoient de beaucoup augmenté les lumieres naturelles de son esprit, & luy donnoient des avantages peu communs aux Orientaux. Aussi tous ces grands avantages joints à la noblesse de son extraction, à l'éclat de ses dignitez & à la grandeur de sa fortune, luy aquirent bien-tôt parmy les Parsis une réputation de prudence & de sagesse, qui le faisoit considerer beaucoup au delà de tous ceux qui l'avoient précédé. On le venoit consulter de toutes parts sur les affaires les plus épineuses, & il donnoit des avis, ou rendoit des Jugemens si sages & si équitables, que tout le monde en étoit satisfait.

Deux ou trois ans aprés son retour, il survint un grand differend entre le Maître d'un Navire & un Marchand du païs, dont le jugement luy fut déféré.

Le Marchand d'un côté se plaignoit que les Mariniers qu'il avoit employez pour transporter des marchandises aux In-

des, & pour en raporter d'autres de ce païs-là, s'étoient mal aquitez de leur commission. Il ajoûtoit qu'aprés l'avoir engagé à faire une grande dépense, & avoir consumé beaucoup de ses denrées, ils étoient enfin revenus sans achever le voyage, & luy alléguoient des raisons chimeriques inventées à plaisir pour le frustrer de son bien.

Les Mariniers au contraire pour se justifier de cette accusation, soûtenoient qu'ils avoient été poussez par la tempête vers les Mers du Midy, au delà desquelles ils avoient trouvé un païs habité, où ils avoient été contraints de demeurer durant l'espace de sept ou huit mois, avant que d'en pouvoir revenir; Que pendant leur sejour dans cette terre inconnuë ils s'étoient vûs obligez de se deffaire d'une partie de leur Cargaison, pour y subsister & pour se munir des choses nécessaires pour leur retour.

Sevaris entendant parler d'une nouvelle découverte vers le Sud, où l'on croyoit alors qu'il n'y eût que des Mers interrogea ces Matelots en particulier sur un sujet si surprenant & si nouveau & aprit qu'en effect la tempête les avoit jettez sur un grand païs vers le Mi-

Midi. Et comme il leur fit plusieurs demandes sur tout ce qu'ils avoient pû remarquer dans cette nouvelle terre, ils firent les réponses suivantes.

Qu'ils y avoient vû des Hommes & des Femmes d'une taille extraordinaire : Mais qui d'ailleurs étoient fort bien-faits, & de plus fort doux & fort traitables ; Qu'ils en avoient reçû dans leur nécessité, toutes les choses necessaires à la vie, pendant le séjour qu'ils avoient fait parmi eux, & qu'on ne leur avoit fait aucune injure, dans leurs biens ou dans leurs personnes ; Que ces Peuples habitoient dans des hutes & des cabanes, qu'ils alloient tout nuds, & ne couvroient que les parties du corps que la Nature enseigne de cacher ; Que les Femmes y étoient fort belles même sans l'aide des ornemens, & qu'on leur en avoit fourny d'assez aimables, aussi bien que des vivres & des logemens ; Que les Hommes n'avoient que des Arcs & des fleches, ou de grands bâtons pour toutes armes, & qu'ils étoient fort adroits à tirer de l'Arc ; Que la chasse étoit leur excercice le plus ordinaire, & que leur païs étant trés bon & leur climat trés beau, ils y pourroient vi-

vre heureux, à leur maniere, si la cruelle guerre que leur faisoient les Habitans d'un autre païs au delà de certaines Montagnes, n'eût troublé leur tranquilité.

Ces Matelots ajoûterent qu'ils avoient compris, que les causes de cette guerre venoient de quelques différends de Religion ; Que ceux de par delà les Monts avoient innové dans le culte du Soleil, dont ils étoient tous adorateurs, & qu'ils faisoient la guerre à ceux-cy, parce qu'ils ne vouloient pas recevoir leurs innovations, ni aprouver les cérémonies superstitieuses, que les autres avoient mélées au culte de ce grand Astre.

Sevaris estant persuadé par le témoignage unanime de ces Matelots, que cette relation étoit veritable, quelque surprenante qu'elle parût, se sentit touché d'un desir curieux d'aller lui-même voir cette nouvelle Terre. Pour cét effet il engagea par des bienfaits & par des promesses tous ces Mariniers à son service, & pour faire cesser les plaintes du Marchand, il leur donna dequoy le dédommager. Aprés cela il mit tous ses soins à recouvrer les choses necessaires pour son voyage, & fit enfin équiper deux Navires outre celuy des Matelots qu'il avoit engagé. Quelque

temps

temps aprés il partit ſous leur conduite avec un aſſez bon nombre de Soldats qu'il avoit choiſis entre ceux des Parſis qui voulurent ſuivre ſa fortune. Ils furent fort long-temps en Mer, contraints d'eſſuyer beaucoup d'orages avant qu'ils peuſſent arriver à ce païs nouvellement découvert: Mais enfin ils y arriverent heureuſement. Avant que de mettre luy-même pied à terre, il y fit deſcendre ceux de ſes matelots qui ſçavoient le mieux s'expliquer en la langue du païs. Il leur ordonna de faire entendre à ces Peuples qu'un fidele Miniſtre du Soleil, qui offroit ſacrifice à ce grand Aſtre pour pluſieurs de ſes véritables adorateurs, eſtoit arrivé ſur leurs côtes avec des forces ſuffiſantes pour les défendre contre tous leurs ennemis, quoique le nombre de ſes Soldats ne fût pas grand: mais qu'eſtant armez des foudres du Ciel, ils étoient capables de diſſiper les armées les plus nombreuſes.

En effet, il avoit bien préveu que par le moyen de l'Artillerie, & des autres armes à feu dont il avoit eu ſoin de ſe munir, il ne manqueroit pas de repandre la terreur parmi tous ces Peuples ignorans, qui n'en connoiſſoient point l'uſage, & qui n'en avoient pas même oui parler.

Dans

Dans cette vuë il en avoit apporté tout autant que le nombre & la grandeur de ses vaisseaux l'avoit pû permettre, quoi qu'il eût bien eu de la peine pour en recouvrer, parce qu'en ce temps-là l'usage n'en étoit pas encore commun dans la Perse. Mais comme il avoit de fort bonnes correspondances dans le Royaume de la Chine, où l'invention de l'Artillerie étoit déslors ancienne, quoi qu'elle fust nouvelle ailleurs, il en avoit fait venir de ce païs-là.

Cependant les gens qu'il avoit envoyez à terre, où ils étoient déja connus, ne manquerent pas d'y executer ses ordres, & leur proposition ayant été examinée, on la trouva trop avantageuse pour ne pas la recevoir. Ainsi trois jours aprés l'arrivée des Parsis sur leurs côtes, les principaux du peuple avec une grande suite de gens armez de fleches & de bâtons vinrent vers le rivage portans des presens de leurs meilleures viandes, & de leurs meilleurs fruits, pour les offrir à Sevaris & pour le prier de mettre pied à terre. Il reçut quelques-uns de leurs Chefs dans ses vaisseaux, dont ils admiroient la grandeur & la fabrique, & les y traita avec tant de douceur & de bonté qu'il aquit leur estime & leur

leur amitié dés la premiere entrevuë. Ensuite ayant apris qu'il y avoit un port commode sur ces côtes il y fit conduire sa petite flote pour la mettre à couvert des tempestes qui pourroient survenir. Ce Port étoit justement la Baye que nous découvrimes, & prés de laquelle nous transferâmes nôtre camp; De sorte que Sevaris suivit la même route que nous, quand nous montâmes vers Sporonde. Il est vray qu'il y entra du côté du Soleil couchant, où l'embouchеure est plus large, & plus commode, que du côté du Levant par où Maurice entra dans ce grand Lac.

Avant que de faire sa décente Sevaris prit toutes les précautions qu'il falloit prendre, & ne voulut pas imprudemment se commettre avec des gens dont il ignoroit encore les mœurs & les coustumes. Pour être donc à couvert de toutes sortes d'insultes, il se campa dans une petite Isle proche du Continent vis-à-vis de Sidembourg. Ce fut là que pendant quelques jours, il reçût les visites & les hommages des peuples d'alentour, auxquels il fit entendre ses canons pour leur imprimer la crainte & le respect. Le bruit épouvantable de ces machines inconnuës leur causa tant d'étonnement & d'admiration, qu'ils se

ſe perſuaderent facilement, que les Parſis eſtoient envoyez du Soleil pour leur délivrance, & qu'ils en avoient aporté les foudres pour la punition de leurs ennemis.

Quand Sevaris ſe fut bien informé des mœurs de ces Peuples, il trouva qu'ils vivoient en commun, & qu'ils eſtoient diſtribuez par grandes familles, chacune deſquelles avoit une eſpece de gouvernement particulier; Que néanmoins pour leur conſervation mutuelle ils éliſoient tous les ans un Capitaine Général, auquel chaque famille envoyoit un certain nombre d'hommes armez qu'il ménoit à la guerre contre les Montagnards leurs ennemis, quand ils décendoient dans la plaine pour les ataquer ou pour ravager leur païs. Au reſte il trouva que ſelon le raport de ſes Matelots, ces Peuples alloient tout nuds, & qu'ils couvroient ſeulement les parties que la pudeur défend de nommer, de la dépoüille des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe; Qu'ils ſe nourriſſoient principalement des fruits des arbres, de diverſes racines qu'ils plantoient, & d'une eſpece de légume qu'ils prenoient ſoin de cultiver, & dont ils avoient de très-grandes récoltes. Que d'ailleurs la Pêche, la Chaſſe des

Cerfs

Cerfs & celle des Bandelis faisoit leur exercice le plus ordinaire, & que tous les ans ils offroient au Soleil les prémices de tous leurs fruits.

Sevaris s'étant ainsi fait instruire des mœurs de ces peuples, qu'il trouva très-conformes à ses sentimens, & ayant pris toutes ses précautions, il crut qu'il étoit de son intérêt & de sa gloire de se signaler au plûtôt par quelque action guerriere contre les ennemis.

Pour cét effet il se fit montrer les lieux par où ces Barbares décendoient tous les ans de leurs montagnes dans les plaines, & fit faire des retranchemens où il mit plusieurs pieces d'artillerie & un bon nombre de Mousquetaires. Il avoit mené de Perse six cens hommes ou environ, tous braves & fort adroits, qu'il arma d'épées, de piques & de mousquets. Il y avoit un bois au-delà de son retranchement, dans lequel il posa cent de ses Parsis, & deux cens Prestarambes, ou Habitans du Païs. Dans un autre bois encore plus avancé vers les Montagnes, il y mit une pareille embuscade, & se tint luy-même avec le reste de ses gens dans son nouveau retranchement. Il l'avoit fait faire dans un lieu fort étroit, afin que son artillerie fist un plus

plus grand effet contre les Barbares dans leur passage. Quand il eut ainsi dispose ses gens, il envoya un grand parti de Prestarambes pour donner l'allarme aux ennemis jusques dans leurs Montagnes, & leur ordonna de feindre une fuite quand les autres viendroient pour les repousser, afin de les attirer dans ses embuscades. Ceux-cy étant entrés chez les Stroukarambes, (car c'est ainsi qu'ils nommoient les Montagnards leurs ennemis) se jetterent sur quelques-unes de leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Cette insulte alarma fort cette Nation fiere qui n'avoit pas accoûtumé d'en souffrir de pareilles, quoy que tous les ans elle en fist de semblables aux Prestarambes. Ils s'assemblerent donc de toutes parts pour repousser la violence par force, & vinrent enfin au nombre de dix ou douze mille fondre sur le party qui les avoit insultez, & résolurent de les pousser jusqu'au rivage de la Mer & de les exterminer tout à fait. Les autres les voyant venir prirent la fuite selon les ordres de Sevaris, & les attirerent insensiblement devant l'artillerie, qui prenant fort bien son tems, fit une décharge si terrible sur eux, & leur donna tant d'épouvante, que tout en desordre ils pri-

rent

rent la fuite vers leurs Montagnes. Mais leur consternation fut encore plus grande quand ils tomberent dans les autres embuscades qu'on leur avoit dressées. Alors ils crurent que les foudres du Ciel étoient lancées sur eux de toutes parts, & qu'elles les poursuivoient en tous lieux, ce qui acheva de les disperser. Dans cette confusion & cette déroute générale, les Prestarambes qui étoient à leurs trousses avec la mousqueterie des Parsis, en firent un horrible carnage & vengerent dans ce jour les injures & les violences qu'ils avoient souvent souffertes de la part de ces Barbares.

Ils en tuérent plus de trois mille, & en firent presque autant de prisonniers; Aprés quoy ils s'en retournerent triomphans à leurs demeures, & témoignerent leur respect & leur reconnoissance à Sevaris & à ses gens, que depuis cette victoire ils commencerent à regarder comme leurs Libérateurs & leurs Dieux Tutelaires. Il reçut leurs hommages avec beaucoup de modération & leur fit comprendre qu'ils devoient donner la gloire de cette action au grand Dieu de la Lumiere qui avoit envoyé les Parsis pour les défendre & les protéger. Il ajoûta qu'il étoit raisonnable,

ble, & de leur devoir, de luy faire un sacrifice solemnel pour le remercier de l'heureux succés qu'il avoit donné à leurs armes.

Cette pieuse exhortation ayant été reçuë de tout le monde, on fit incontinent élever un Autel dans le champ de Bataille, & Sevaris s'étant vêtu de ses habits Sacerdotaux les plus riches & les plus éclatans, & usant de cérémonies pompeuses; offrit au Soleil les armes & les dépoüilles des ennemis. A ce sacrifice il en ajoûta un autre de parfums, dont l'usage étoit alors ignoré des Prestarambes, qui pendant cette action étoient remplis de respect & d'admiration à la vuë d'un sacrifice dont l'éclat & la magnificence surpassoit de beaucoup la simplicité des leurs.

Aprés cet acte de pieté & de reconnoissance, Sevaris reprit le chemin de son camp, que dans peu de jours de-là, il fit transferer à l'une des Isles du Lac de *Sporaskompso*, auprés desquelles Maurice fut pris dans sa Pinasse quand il alloit à la découverte du païs. Ce lieu étoit plus seur & plus commode que celuy où il étoit auparavant, & même beaucoup plus prés des Montagnes & dans une distance raisonnable de la Mer. Il n'y fut pas plûtôt établi, qu'il

qu'il renvoya deux de ses Vaisseaux en Perse sous la conduite de Giovanni, auquel il donna ordre d'amener autant de Parsis qu'il en pourroit engager à son service. Outre cela il luy dit de porter tout ce qu'il jugeroit nécessaire pour un solide établissement, & sur toutes choses il luy ordonna de ne parler de leur avanture qu'aux Parsis qu'il pouroit obliger à les suivre. Il ajoûta qu'il faloit leur recommander le secret, parce qu'il étoit à craindre que les Usurpateurs de la Perse pour s'opposer à leurs desseins, ne les empêchassent de sortir du païs, & d'aller demeurer dans cette nouvelle terre, qu'il sembloit que la Providence leur eût donnée pour y rétablir l'ancienne splendeur des véritables Persans, & le vray culte de l'Astre du jour. Giovanni ayant reçu ces ordres se mit en mer avec un vent favorable, cinglant vers la Perse où dans peu de temps il arriva heureusement.

Cependant ceux des Stroukarambes, qui estoient échapés du combat, étant de retour chez eux, y jetterent tout le monde dans une extrême consternation, par le recit qu'ils leur firent de la bataille, où la foudre (disoient-ils) avoit fait un horrible carnage de leurs gens. La renommée

porta

porta bien-tôt cette nouvelle au-delà des Monts parmi les Stroukarambes habitans du plat païs, où Sevarinde eſt preſentement ſituée. Une avanture auſſi extraordinaire qu'étoit celle-là, fit grand bruit parmy eux & ne manqua pas de leur cauſer un merveilleux étonnement. Elle leur fit méme craindre par avance un châtiment pareil à celui de leurs voiſins, & cette crainte facilita beaucoup les entrepriſes de Sevaris, lors que fortifié d'un nouveau ſecours de Parſis, il porta juſques dans leurs plaines ſes armes victorieuſes.

Durant l'abſence de Giovanni il fut élû Capitaine General de tous les Preſtarambes ; aprés quoy s'occupant à reconnoître leur païs, & à faire un dénombrement de leur Nation, il trouva qu'elle conſiſtoit en plus de trois cens mille ames, hommes, femmes & enfans compris. Or comme ces Peuples vivoient en communautez, qu'ils étoient expoſez aux courſes de leurs voiſins, qui venoient tous les ans deſoler leurs frontieres, ils uſoient d'une grande œconomie & faiſoient toûjours des amas de grains pour deux ou trois ans. Pour les conſerver ils creuſoient de grands trous dans la terre & les reçouvroient en-

ſuite ſi adroitement, qu'il étoit fort difficile à leurs ennemis de les découvrir. Sevaris fit ouvrir pluſieurs de ces Magazins, & en fit tranſporter les grains à l'Iſle du Lac, où il avoit transferé ſon camp, afin que delà il en pût commodément tirer pour ſes divers uſages.

Quand il eut ainſi pourvû à la ſubſiſtance de ſes troupes, il fit entendre aux Preſtarambes que c'étoit peu que d'avoir défait les ennemis ſur la frontiere s'ils ne ſongeoient à les aller ataquer dans leur pays même; & s'ils ne ſe mettoient en devoir de les ſubjuguer tout à fait, pour s'aſſûrer la paix & pouvoir vivre tranquillement chez eux; Qu'ils ne joüiroient jamais d'un parfait repos tant que leurs voiſins ſeroient en état de les troubler, & que l'expérience du paſſé leur étoit une preuve ſenſible de ce qu'ils devoient eſperer à l'avenir. Outre ces raiſons ſolides il leur dit, que s'ils avoient quelque généreux reſſentiment des outrages qu'ils avoient ſi ſouvent ſoufferts de la part de leurs ennemis, ils feroient leur dernier effort pour en tirer réparation & pour ſe venger des ravages & des cruautez que ces peuples farouches avoient depuis longtemps exercées ſur leurs Anceſtres, & ſur

eux.

eux. Il ajousta qu'il croyoit que tous les avantages que leurs ennemis avoient remportés venoient plustôt de leur multitude que de leur valeur ; mais qu'à l'avenir leur grand nombre ne serviroit qu'à rendre les victoires des Parsis & des Prestarambes plus éclatantes, & que le succés de la derniere, & la faveur de leur Dieu glorieux, qui pour cét effet leur avoit presté ses foudres, leur promettoit une conquête facile & asseurée.

Ce discours toucha fort les Prestarambes, leur inspira une nouvelle ardeur, & redoubla l'impatient desir qu'ils avoient de se venger de leurs ennemis. D'une commune voix ils prierent Sevaris de les mener au combat, luy promirent de le suivre par tout où il voudroit les conduire, & luy jurerent qu'ils n'avoient point de plus forte passion que celle de vaincre ou de mourir avec luy. Il loüa leur courage & leur generosité, & les assura que dés que le renfort qu'il attendoit tous les jours seroit arrivé il les meneroit à la guerre.

Quelque temps aprés Giovanni revint de Perse en Prestarambe, qui estoit alors le nom du pays, que presentement on nomme Sporombe, conduisant avec

luy

lui plus de mille Parsis armez & pourvus de toutes choses necessaires pour la guerre. Il avoit pris soin d'engager à sa suite tout autant de Massons & de Charpentiers qu'il avoit pû, & d'aporter tous les instrumens propres à bâtir & à remuer la terre.

Avec ce nouveau renfort Sevaris resolut de passer les, Montagnes dés que les neiges seroient fonduës, & fit pour cet effet tous les preparatifs necessaires pour cette expedition.

Depuis la victoire obtenuë, il avoit pris soin de faire apprendre l'exercice des armes aux plus adroits jeunes hommes des Prestarambes, dans le dessein de les mêler avec ses Parsis, & d'en former un bon Corps d'Infanterie, quand il auroit des armes pour leur donner. On lui avoit amené de Perse une cinquantaine de bons chevaux qui lui furent fort utiles, ce qui fut cause qu'il renvoya souvent ses vaisseaux pour en apporter davantage, afin d'en pouvoir faire des haras dans Prestarambe.

Dés que la saison fut propre, & qu'il eut pourvû à la subsistance de ses troupes, il se mit en campagne avec toute son armée, qui se trouva forte de huit mille

hommes effectifs, dont il y en avoit plus de trois mille qui portoient des armes à feu. Il se servit des prisonniers qu'il avoit faits aprés le combat, pour porter ses vivres & traîner son artillerie qui ne consistoit qu'en petites pieces de campagne faciles à traîner. Et comme ses prisonniers étoient de grands & puissans hommes pour la plûspart, ils portoient le bagage ou traînoient le Canon presque aussi bien que des chevaux. Sevaris ayant ainsi bien disposé toutes choses, suivi de son armée il prit son chemin vers les Montagnes. Le bruit de sa marche y avoit déja porté une si grande terreur, que tous les Habitans des lieux par où il devoit passer avoient abandonné leurs Habitations. Sans trouver donc d'autres obstacles que ceux des chemins, il traversa tout le païs jusques aux plaines de Stroukarambe. Ce terroir qui naturellement est trés beau & trés-fertile, lui pleut tant qu'il resolut de s'y établir s'il pouvoit une fois subjuguer les peuples qui l'habitoient. Il forma aussi le dessein d'y transferer la meilleure partie de la Nation des Prestarambes, dont le païs n'étoit ni si bon ni si agreable que celuy-ci.

La marche soudaine de son armée sur-

prit extrémement les Habitans des plaines, mais elle ne les étonna pas tant qu'ils ne s'attroupassent en divers endroits à dessein de le combatre. Dans moins de quinze jours ils assemblerent plus de vingt mille hommes, qui étoient resolus de l'attaquer, & qui se moquoient de ceux qui leur disoient que les Parsis lançoient les foudres du Ciel. Ils traitoient cela de mensonge & d'un pretexte adroit dont leurs voisins s'étoient servis pour couvrir la honte de leur défaite. Dans cette confiance ils s'avancerent vers l'Armée de Sevaris, qui s'étoit campé à côté d'un bois tout auprés d'une grande riviere, & qui de peur d'estre attaqué dans son camp l'avoit fortifié par les endroits où les ennemis y pouvoient entrer. Il avoit sur la main droite le grand fleuve, que de son nom on a depuis appellé *Sevaringo*, sur la gauche le bois le mettoit à couvert de leurs insultes, & par derriere il fit faire une profonde trenchée depuis le fleuve jusqu'au bois, dont il fit abatre plusieurs arbres qui étant couchez en travers, en defendoient fortement l'accés. Pour la tête du camp il ne la fortifia que de son artillerie, & ne voulut opposer aux ennemis que la vigilance & la valeur de ses Soldats,

dats. Quand il les vit assez prés pour leur donner bataille, il mit tous les Prestarambes qui n'étoient armez que de fléches & de bâtons à la tête de son armée. Il leur commanda d'aller au devant des ennemis, de les attaquer les premiers, de soûtenir quelque tems le combat, & enfin de ceder peu à peu, jusqu'à ce qu'ils les eussent attirez tout auprés de son artillerie, ce qu'ils observerent ponctuellement.

Les Barbares ne voyant d'abord que des Prestarambes, qu'ils avoient accoûtumé de vaincre, & dont les armes étoient semblables aux leurs; les reçurent avec beaucoup de courage, & méprisant le petit nombre de leur armée, ils crurent pouvoir facilement les accabler par leur multitude. Ceux-cy de l'autre côté, voyant qu'ils avançoient vers eux avec beaucoup d'ardeur, leur cederent peu à peu le terrain jusques à ce qu'ils les eurent attirez prés du canon. Alors ils s'ouvrirent tout d'un coup selon les ordres de Sevaris, & ce fut dans cét instant que l'artillerie commença de foudroyer les ennemis, & que la mousqueterie des flancs redoublant le feu en fit une si horrible boucherie, qu'il en tomba

plus

plus de cinq cens dés la premiére déchar-ge. Le bruit épouvantable du canon, & la mort si subite de tant d'hommes reprima d'abord l'ardeur des Barbares, & puis les consterna si fort, que jettant bas les armes ils prirent tous la fuite & se renverserent les uns sur les autres; ce qui causa leur entiere défaite. Dans ce desordre les Prestarambes les chargerent vigoureusement, en tuerent un grand nombre, & ne se relâcherent point qu'ils ne les eussent tout à fait dispersez. Le desir de vengeance qui les animoit les fit passer même au delà des bornes d'un ressentiment ordinaire, & contrevenir aux ordres de Sevaris, qui leur avoit commandé de ne plus tuer des ennemis, dés que la victoire seroit assurée: Mais malgré cette précaution il y eut cinq ou six mille hommes de tuez dans cette bataille, & plus de trois mille de pris; les miserables restes de cette grande armée trouverent leur salut dans la fuite.

Aprés cette defaite tous les habitans de ces plaines furent persuadez que les Parsis portoient avec eux les foudres du Ciel, & que le rapport des Montagnards étoit veritable; de sorte qu'ils en furent saisis de crainte & d'étonnement. Dans

un tems si favorable à ses desseins Sevaris ne manqua pas de profiter de leur consternation. Aprez donc qu'il eut fait un nouveau Sacrifice au Dieu de la Lumiere, il marcha plus avant dans leur païs tout le long du Fleuve, sans trouver aucune resistance, parce que les ennemis fuyoient toûjours devant luy & quitoient leurs demeures pour se cacher dans les forêts. Quand il ne trouva plus rien qui luy osât resister, il resolut de gagner ce Peuple par la douceur. Dans cette vuë, déz qu'il fut arrivé vis à vis de l'Isle, où presentement Sevarinde est située, il y fit son camp & le fortifia pour de là pouvoir en toute seureté traiter avec eux, & leur persuader d'accepter la paix. Mais afin qu'ils vinssent la demander eux-mêmes, il fit élargir plusieurs de ses prisonniers aprez les avoir traitez fort humainement. Il leur ordonna de dire à leurs compatriotes, qu'il n'estoit pas venu pour les détruire, ni les chasser de leur païs Mais seulement pour les châtier à cause des cruautez qu'ils avoient exercées sur les Prestarambes. Il ajoûta que le Soleil les prenoit desormais sous sa protection, & qu'il les y prendroit aussi luy-même s'ils se vouloient soûmettre sans repugnance aux

aux loix de ce Dieu de tous les hommes, dont il étoit principal ministre icy-bas.

Cét expedient produisit bien-tôt l'effet que Sevaris en avoit attendu: car dans moins de huit jours on luy envoya des Deputez de toutes parts pour luy demander la paix aux conditions qu'il voudroit la leur donner. Il leur en fit de trés-raisonnables & ne leur prescrivit d'abord, que quelque tribut de grains, de fruits & d'autres provisions pour la subsistance de son armée. Ensuite il leur dit, qu'une autre fois quand ils auroient plus de loisir, & qu'ils se connoîtroient mieux les uns les autres, ils pourroient faire de nouveaux traitez. Les Stroukarambes qui n'esperoient pas d'en être quittes à si bon marché, se soûmirent volontiers à des conditions si douces, & porterent au camp des Parsis une grande abondance de toutes les choses necessaires à la vie.

Peu de jours aprés la conclusion de cette paix, Sevaris prit une partie de ses gens, & laissant le gros de son armée dans le camp sous le commandement de Giovanni, il alla reconnoître le païs d'alentour à plus de dix lieuës à la ronde. Il en revint ensuite fort satisfait, & de

plus en plus confirmé dans la reſolution de s'y établir ; parce qu'il le trouvoit beaucoup meilleur que celuy des Preſtarambes. Mais comme il ne pouvoit y faire un ſolide établiſſement ſans y bâtir quelque ville, il avoit autant fait ce voyage pour y chercher une aſſiete commode, que pour la curioſité de voir la campagne. Les habitans de ces plaines demeuroient alors dans des hutes & des cabanes, & n'avoient jamais vû ni même ouï parler de bâtimens de pierre, de maniere qu'on ne pouvoit trouver parmy eux des gens qu'on puſt employer à de tels ouvrages. Il eſt vray que parmy les Parſis il y avoit des Maſſons & des Charpentiers : mais le nombre en étoit ſi petit qu'ils n'auroient pû de longtems achever aucun grand edifice ſans l'aide de pluſieurs mains. Neanmoins on crut que, ſi l'on entreprenoit quelque choſe d'éclat & d'un uſage public, on pourroit avec le tems tirer de grands ſecours des gens du païs, & qu'en attendant on feroit venir de Perſe tout autant d'ouvriers qu'on en pourroit tirer. Pour avoir donc un ſujet ſpecieux de les employer, Sevaris leur dit qu'il avoit ordre du Soleil de leur declarer de ſa part qu'il vouloit qu'on

qu'on luy bâtist un Temple dans le païs, & que, s'ils obeïssoient à cét ordre avec un zele respectueux, il les beniroit desormais de ses plus benignes influences: mais que si tout au contraire ils refusoient d'obéïr à ses commandemens, il détourneroit d'eux ses regards favorables, & les affligeroit de mille calamitez. Cét ordre fut receu de tout ce peuple avec beaucoup de joye & de respect. L'on envoya de tous côtez pour découvrir des carrieres, d'où l'on pust tirer les materiaux necessaires pour ce bâtiment. On en trouva en deux ou trois endroits vers les Montagnes & fort prez du Fleuve: mais faute de bâteaux on n'auroit pû les porter bien loin, outre que les lieux où on les trouvoit n'estoient pas si beaux ny si commodes, qu'une Isle qu'il y avoit au milieu du fleuve. On avoit resolu de bâtir dans cette Isle, tant à cause de la beauté du lieu qui étoit trés-agreable & trés-fertile, que pour la force de sa situation naturelle. Mais pour venir à bout de ce dessein il faloit y faire transporter des pierres, & cela paroissoit trés-difficile. Neanmoins le hazard, ou plustôt le bonheur de Sevaris leva cette difficulté: car comme il se promenoit sur u-

ne montagne qui s'élevoit vers le bout de l'Isle opposé au courant de l'eau, & que pour prendre le frais il fut entré dans un antre qui s'y trouvoit, il observa que cette Montagne étoit d'un certain rocher blanc fort facile à tailler, & dont on se pourroit servir commodément pour les édifices qu'il avoit projettez. De cette découverte il prit adroitement occasion de persuader aux Stroukarambes que le Soleil luy avoit revelé, que dans l'Isle même il trouveroit les materiaux necessaires à la construction de son Temple. En effet on reconnut par l'exacte recherche qu'on en fit ensuite, que cette Montagne étoit pleine d'une espece de Marbre, qu'il y en avoit de plusieurs couleurs & qu'en divers endroits de l'Isle il croissoit de grands Cedres & d'autres arbres de haute fustaie fort propres pour la charpente du grand édifice qu'on y vouloit élever. Presentement il ne reste plus rien de ces rochers parce qu'on les a tous employez à bâtir la ville de Sevarinde ; si bien que l'Isle est toute unie, & n'a que fort peu de penchant vers le courant du fleuve du côté d'en-bas. Sevaris traça luy même le lieu où l'on devoit poser les fondemens du Temple, & des plus an-
cien-

ciennes maiſons qu'on y voit aujourd'huy.

Cependant quoy qu'il fuſt occupé à ces bâtimens, il ne laiſſoit pas de tenir la main à ſes autres affaires. Premierement il eut ſoin de ſe bien aſſurer du paſſage des Montagnes; enſuite il fit un grand amas de vivres, & pour en avoir à l'avenir une plus grande abondance, il ordonna aux Stroukarambes de ſemer diverſes ſortes de grains qu'il avoit fait venir de Perſe. Il fit faire quantité de bateaux, & en montra l'uſage à ces peuples qui ne ſe ſervoient auparavant que de petits canots faits d'écorces d'arbre. Aprez cela Sevaris exhorta pluſieurs des Preſtarambes à quitter leurs demeures pour s'établir avec luy dans leur ancienne Patrie. Et pour les y attirer plus facilement, il leur dit qu'il avoit effacé de ſon eſprit toutes les penſées de s'en retourner en Perſe. De tems en tems il venoit des Parſis auſquels ſes heureux ſuccez étoient déja connus, & qui voyant comme renaître en lui la ſplendeur & l'ancienne gloire de leur Nation preſque effacée dans leur Patrie, venoient à l'envi offrir leur ſervice à ce Reſtaurateur du nom Perſan.

Dans le commerce qu'il avoit avec les Stroukarambes, Sevaris s'attacha fort à remarquer leurs inclinations, leurs mœurs, leurs loix & leurs coûtumes. Il fit aussi de grandes remarques sur leur langue, & l'apprit dans fort peu de tems. Par la recherche exacte qu'il fit de toutes ces choses il trouva que c'étoit des gens naturellement spirituels & qui avoient plusieurs semences de generosité, bien que leurs mœurs fussent alors grossieres; Ils vivoient à peu prés comme les Prestarambes par grandes familles, ou communautez, & quand la necessité de leurs affaires le demandoit, ils choisissoient des Chefs pour leur administrer la justice, ou pour les mener à la guerre; ils punissoient severement le larcin, parce que tous leurs biens étant à découvert il étoit fort facile & qu'on pouvoit par là leur causer de grandes pertes. Quant au mariage ils le pratiquoient d'une maniere qui luy deplut extrémement, & qu'ensuite il tâcha d'abolir. Comme ils vivoient tous par grandes familles ils joüissoient en commun des biens & même des personnes qui dépendoient de leur Communauté. Ils ne faisoient nul scrupule d'épouser leurs propres filles & leurs propres sœurs, & ce mélange ince-

stueux

ſtueux ne leur ſembloit point criminel. Au contraire ils en avoient une idée toute différente de la nôtre, & croyoient qu'il étoit plus honneſte de prendre en mariage une perſonne de ſon ſang que de s'aſſocier avec un étranger. Ils ne laiſſoient pourtant pas de s'allier ſouvent avec leurs voiſins & de recevoir leurs filles chez eux, mais les garçons ne ſortoient jamais de leur famille. Celuy qui épouſoit une femme en étoit reputé le ſeul mari & le pere des enfans qu'elle luy donnoit; mais il n'en étoit pas le ſeul poſſeſſeur: Car il étoit permis à tous ceux de la famille qu'elle voudroit recevoir d'en joüir auſſi librement que celuy qui l'avoit épouſée, qui avoit auſſi le même droit ſur les femmes des autres. Mais ſi quelqu'une de ces femmes ſe proſtituoit à un étranger, on regardoit ſon action comme un crime énorme, & on la puniſſoit de mort. On puniſſoit auſſi les hommes qui ſe mêloient avec les femmes de leurs voiſins; Dans chaque Communauté on choiſiſſoit de tems en tems un Chef & d'autres Officiers pour le gouvernement œconomique de la famille, où les vieilles gens étoient les plus honorez aprés ces Magiſtrats. Ce Chef avec ſon conſeil avoit puiſſance de vie & de mort ſur
tous

tous ceux qui dependoient de son autorité & disposoit souverainement des biens & des personnes de ses sujets. On ne pouvoit sortir de la famille ni contracter aucune alliance sans sa permission, & chacun étoit obligé d'obéïr à ses ordres. Pour le gouvernement de toute la Nation on envoyoit des Deputez de chaque Communauté ; tous ensemble composoient le grand conseil qui assistoit le General dans toutes les deliberations publiques : & c'est ainsi que ces Peuples estoient gouvernez. Pour ce qui est de leur langue, Sevaris trouva qu'elle étoit douce, méthodique, & fort propre à la composition, quoi qu'elle fust bornée, & n'eût pas beaucoup de termes : parce que les notions de ces Peuples étoient seulement des choses communes, & qu'ils ignoroient alors les Sciences & les Arts que les Parsis leur ont enseignés, depuis qu'ils se sont mêlez avec eux. Il s'appliqua fort à l'apprendre, & comme il en savoit déja plusieurs, qu'il étoit habile & pénétrant, & que d'ailleurs il avoit une memoire fort heureuse ; dans peu de tems il y fit de si grands progrés, qu'il se faisoit facilement entendre aux Stroukarambes & aux Prestarambes qui n'avoient qu'une même langue, quoy que

les

les Dialectes en fussent differens. Ces derniers vivoient à peu prés de la même maniere que les premiers, à la reserve des mélanges incestueux dont nous avons parlé, qu'ils avoient en grande horreur. Ils disoient que cette coustume s'étoit introduite chez leurs ennemis par l'exemple de quelques-uns de leurs voisins, qui habitoient les parties Meridionales du païs, tirant vers le Pole Antartique, pour parler à nôtre maniere. Ils ajoûtoient que cela s'étoit fait depuis qu'ils s'étoient separez, (car autrefois ils ne faisoient tous qu'une même nation) par les persuasions d'un insigne imposteur, dont ils portoient alors le nom, qui les avoit fascinez, avoit corrompu leurs bonnes coustumes, & causé mille maux à tous les Habitans de ces contrées, qui avant luy étoient appellez Sephirambes.

Cependant les murailles du Temple s'avançoient tous les jours, & quoy que d'abord elles n'eussent pas tous les ornemens de l'Architecture, elles ne laissoient pas d'estre belles & solides, & Sevaris en regla si bien le corps que dans la suite il fut facile de les embellir. Il traça tout alentour de ce Temple le dessein d'une nouvelle ville, & en accommoda les édifices au mode-

le

le du gouvernement qu'il se proposoit d'établir parmy ces peuples. Il en avoit fait le projet depuis qu'il avoit reconnu le païs, qu'il s'étoit informé de leurs coustumes, & depuis que le succés de ses armes luy faisoit raisonnablement esperer d'acquerir sur eux une autorité souveraine. Quand le Temple fut achevé il invita les principaux de la Nation à la solemnité de sa dédicace, & pratiqua dans cette rencontre toute la magnificence & tout le faste exterieur dont il put s'aviser pour donner de l'éclat à cette action. Il avoit fait venir de Perse ses femmes & ses enfans; si bien qu'il auroit pû se passer des femmes du pays, mais comme chez les Persans, la poligamie y étoit permise, il crut qu'en bonne politique, il devoit se faire des amis par de nouvelles alliances avec les Prestarambes & les Stroukarambes. Dans cette vuë il épousa la fille d'un des principaux de ces premiers, & quelque tems aprés la niece d'un des Chefs des derniers qu'il avoit honoré de sa confidence & de son amitié. Il obligea aussi ses Parsis d'en faire autant, & cette conduite luy fut fort avantageuse en ce qu'elle affermit beaucoup son autorité, & que ces alliances lui servirent puissamment, lors qu'il s'agit de se faire déclarer Chef de toutes ces Nations.

Ce-

Cependant le nombre des Parsis & des Istarambes qui luy obéïssoient s'étoit extrémement accrû, & s'augmentoit tous les jours ; de sorte que par leur moyen il se voyoit de plus en plus en état de se faire craindre par tout le païs. Il les exerçoit souvent à la discipline militaire, & le reste du tems il les employoit à bâtir & à travailler à la terre, qui étant cultivée à la maniere des Nations polies, rapportoit infiniment plus, qu'elle ne faisoit par la culture des sauvages. Il avoit fait venir de Perse des chevaux, des bœufs, des chameaux & plusieurs autres animaux dont il n'avoit point trouvé dans la Terre Australe : Mais il y en avoit aussi trouvé beaucoup d'autres que nous ne connoissons point dans nôtre Continent, & sur tout les Bandelis dont nous avons fait la description dans la premiere partie de cette Histoire. C'est une espece de Cerf, dont on voyoit déslors en ce païs-là, de grandes troupes, qui paissoient dans les Forêts. Sevaris en fit prendre quelques-uns dans des filets, & en ayant bien consideré la taille, la force & le naturel, il crut qu'on pourroit facilement les apprivoiser, & les dompter; ce qui réüssit selon sa pensée. Il en fit donc prendre tout autant qu'il pût, defendit

qu'on

qu'on en tuast de jeunes, & promit aux Austraux des recompenses pour tous ceux qu'on luy ameneroit. Ils avoient acoûtumé de les tuer à coups de traits, & d'en manger la chair qui est aussi bonne que celle des Cerfs. Dans peu de tems il en recouvra un assez grand nombre qu'il fit dresser, & s'en servit ensuite utilement, tant pour le charroy & les attelages que pour un Corps de Cavalerie qu'il forma de ces Bandelis & des Chevaux qu'on luy avoit amenés d'Asie. Dans trois ans de tems il fit toutes ces choses, & quand il vit que le Temple étoit presque achevé, qu'il avoit outre cela déja bâti quatre grandes maisons quarrées, qu'il appella *Osmasies*, c'est-à-dire Communautez dont chacune pouvoit contenir mille personnes ou environ; Qu'il avoit fait cultiver l'Isle & le païs d'alentour, en sorte qu'il en tiroit une grande abondance de vivres pour en remplir ses Magazins; alors il crut qu'il ne devoit plus differer de se faire élire Chef de toutes les Nations qu'il avoit soûmises. Pour cét effet il institua une Fête solemnelle à l'honneur du Soleil, & voulut qu'on la celebrast tous les ans, & qu'on y fist des sacrifices, des festins & des réjoüissances publiques. Il y convia les principaux des

Pre-

Preſtarambes & des Stroukarambes, & comme il les vit tous de bonne humeur & pleins d'admiration pour la magnificence de la Fête, il leur fit propoſer par un de leurs Commandans nommé Hoſtrebas, d'élire un Chef de toutes les deux Nations auquel on donneroit une autorité ſouveraine pour les gouverner & pour les defendre. Comme cét Hoſtrebas avoit beaucoup de credit & qu'il étoit appuyé de tous les alliez des Parſis, ſa propoſition fut bien reçuë & d'un conſentement univerſel on déféra l'honneur de la Royauté à Sevaris. Il le refuſa d'abord, & dit qu'il ne pouvoit pas accepter une dignité ſi éclatante, ſans premiérement conſulter le Soleil, dont il étoit le miniſtre, & ſur la volonté duquel il devoit regler toutes ſes actions; Que pour cét effect, s'ils le trouvoient à propos, il luy offriroit un ſacrifice de parfums, pour prier ce grand Aſtre de les diriger & les conduire dans une affaire ſi importante & leur faire connoître de quelle maniere ils devoient agir dans cette rencontre. Ils acquieſcerent tous à ce ſentiment modeſte & raiſonnable, & le ſuivirent au Temple, où il offrit des parfums au Soleil, & luy fit à haute voix cet-

te

te Oraiſon ou plutôt ce Panegyrique devant toute l'Aſſemblée.

Le ſtile en eſt un peu Poëtique & dans pluſieurs endroits on y peut remarquer une cadence & quelques tranſpoſitions qu'on ne ſouffre que dans les Vers : mais parce que cela ne s'eſt pas fait ſans deſſein, & que d'ailleurs ce roulement de paroles dans un tel ſujet touche mieux le cœur qu'une Proſe plate & diffuſe, je n'ay pas crû devoir m'en éloigner.

Peut-eſtre que cette maniere d'écrire ne ſera pas du goût de tout le monde, & que les Vers entiers avec les tranſpoſitions frequentes qu'on y trouvera preſque par tout donneront lieu aux Cenſeurs d'exercer leur critique ; mais les perſonnes éclairées qui connoiſſent la force de la Poeſie en jugeront, je m'aſſure, tout autrement; ſur tout quand ils ſeront avertis que Sevaris qui étoit fort verſé dans les Poëtes Grecs & Latins, cultivoit beaucoup la Poëſie.

Un grand Poëte nommé *Kodamias*, c'eſt à dire, Eſprit divin, l'a depuis miſe en Vers métriques.

On verra ſur la fin de cette Relation l'Hiſtoire de ce fameux Poëte, qui par beaucoup d'autres ouvrages excellens s'eſt ac-

acquis parmy les Sevarambes une réputation à peu prés semblable à celle que s'aquirent autrefois Homere & Virgile chez les Grecs & les Romains. Mais de tous ses écrits il n'en est point que ces peuples regardent avec plus d'estime & de veneration que l'Oraison du Soleil, parce qu'elle contient en abregé ce qu'il y a de plus essentiel dans leur Religion, & que d'ailleurs cét excellent Poëte a suivy dans ses vers, autant que son Art le pouvoit permettre, les pensées de Sevaris, qui, comme nous l'avons déja dit, la prononça devant le peuple en la maniere suivante.

ORAI-

ORAISON DE SEVARIS AU SOLEIL.

SOurce feconde de lumiere & de vie, bel Astre qui brillez d'un éclat sans pareil, & dont nos foibles yeux ne sçauroient soûtenir les Divins regards ; nous ne voyons rien de si glorieux que vous, ni rien de si digne de nostre admiration, lors que nous jettons la veüe de tous costez sur les objets charmans que vous seul nous rendez visibles. Vous estes souverainement beau par vous-même, vous embellissez toutes choses, & rien ne peut vous embellir. Tout ce que les corps lumineux soûmis à vostre empire ont de brillant & de splendeur, ils l'empruntent de vos rayons. Ce sont ces beaux rayons qui peignent les lambris des Cieux & les nuages de l'air de mille couleurs differentes ; Ce sont eux qui dorent le sommet des montagnes & la vaste étendüe des plaines, ce sont eux qui chassant les noires om-

ombres de la nuit, servent de guide à tous les animaux; eux enfin qui leur font voir tous les objets que vous éclairez. Vous estes infiniment aymable & rien n'est aymable sans vous; rien ne peut étaler ses charmes sans l'aide de vôtre clarté. Lors que vous commencez à paroistre sur nostre horison toutes choses se réjoüissent de vostre venüe & rompent leur morne silence pour vous saluer à leur réveil. Vous arrachez les humains appesantis dans leurs couches d'entre les bras du frere de la mort, comme pour leur annoncer une nouvelle vie. Mais quand au soir vous leur ostez vostre lumiere pour la porter en d'autres lieux, ils sont d'abord envelopez d'épaisses tenebres, images du trépas, qui leur seroient insuportables s'ils ne se consoloient du doux espoir de vostre retour. Quand vostre corps lumineux s'obscurcit & s'éclipse au milieu du jour, les mortels en pâlissent comme vous, & leurs cœurs sont saisis de crainte & d'epouvante. Mais la joye & l'allegresse succedent bien-tost à leur crainte lors qu'ils vous voyent hors de travail. Vous parcourez l'immense voute des Cieux d'une course rapide & fournissez tous les ans vostre vaste carriere pour nous marquer les tems & les saisons d'un mouvement juste & reglé. Lors que vous approchez de nous toutes choses se renouvel-

vellent & prennent un éclat nouveau. La Nature comme percluse par les neiges & les glaçons rompt ses liens & ses chaînes à l'ayde de vostre chaleur vivifiante. Alors la terre se couvre de verdure, & vous la parsemez de fleurs & la remplissez de fruits, que vous meurissez par vos douces influences pour en nourrir les animaux des champs, les oyseaux du Ciel & les poissons des eaux. C'est de vostre bonté celeste qu'ils tirent toute leur subsistance comme ils en ont receu la vie. Vous estes l'ame du monde, puisque vous animez toutes choses & que rien ne peut se mouvoir sans vous. Lors que vostre chaleur Divine nous abandonne, incontinent succedent les froides horreurs de la mort, & tous les animaux cessent de vivre quand ils cessent de vous sentir. Leur ame n'est qu'un rayon de vostre lumiere incorruptible, & lors que vous retirez ce rayon du corps terrestre où il estoit enfermé, ce corps se corrompt, se dissipe, & retourne dans son néant. Quand vous vous éloignez de nous selon l'ordre des saisons, tout sent les fâcheux effets de vostre éloignement, tout se ternit, tout devient triste, & la terre se couvre de deüil. Vous étendez vos bienfaits sur tous ses habitans : mais vous ne favorisez pas également tous les peuples & tous les climats. Quelques-uns n'ont qu'un foible

usage de vostre chaleur & de vostre lumiere, & se voyent le plus souvent plongez dans les horreurs de longues & noires tenebres, & dans les rigueurs des hyvers, où ils languissent & soûpirent dans l'attente de vostre retour. Ils ont des preuves tres sensibles que vous estes la source de tous les biens, ou du moins le canal favorable par où coulent jusques à eux les bienfaits & les graces du Grand Estre qui vous soutient, & dont vous estes le Ministre glorieux. Mais ceux, qui comme nous joüissent d'un plus doux aspect de vos yeux, voyent toûjours leurs champs couverts de fleurs & de fruits, & vous doivent aussi bien plus d'amour & de reconnoissance. Vous nous rendez tous les matins la lumiere que vous nous ostez tous les soirs, & si quelquefois des humides vapeurs de la mer, vous formez des nuages épais qui nous cachent vostre face lumineuse, ce n'est que pour les resoudre en pluyes rafraichissantes & en douces rosées, qui engraissent & fertilisent nos plaines & nos côteaux.

Mais si vostre beneficence est adorable & s'étend ainsi par tout, vostre colere n'est pas moins à craindre & ne se fait pas moins sentir en tous lieux. Car lors que nos ingratitudes & nos crimes vous ont irrité contre nous, vous avez cent verges pour nous chastier, & pour nous faire éprouver les effets de vostre justice.

Quelquefois vous convertissez vostre chaleur benigne, qui fait croître & meurir nos fruits, en feux ardents qui les havissent & les brûlent. D'autres fois vous changez les douces rosées du Ciel en pluyes impetueuses & en grêles bruyantes qui détruisent les richesses de nos arbres & de nos guerets. Vous tournez les douces haleines des Zephirs en tourbillons & en orages redoutables. Vous entassez les nuës obscures les unes sur les autres, vous élevez des broüillards épais pour nous dérober vostre lumiere, & au lieu de vos regards propices, vous envoyez des éclairs terribles, & faites gronder le Tonnerre épouvantable pour nous reprocher nos forfaits & pour nous avertir de vostre juste courroux. Quelquefois vous lancez vos foudres redoutables & en frapez les arbres les plus orgueilleux, & les monts les plus superbes, pour faire voir aux mortels que vous pouvez abattre tout ce qui s'éleve & qui s'enorgueillit, & que si vostre bonté ne retenoit vostre colere, vous écraseriez les impies & les rebelles qui n'adorent point vostre Divinité.

Pour nous qui sommes assemblez dans vostre Temple pour vous rendre nos vœux & nos hommages, & pour faire fumer vos Autels, nous reconnoissons que c'est à vous seul que nous devons l'estre & la vie, & tous les biens

que

que nous possedons, comme le reste des hommes. Mais nous sentons que nous sommes obligez de vous reverer d'une maniere toute particuliere, parce que vous nous avez fait & nous faites tous les jours des faveurs & des graces que vous ne faites point aux autres peuples de la terre. Vous nous avez presté vos foudres terribles pour soûmettre nos ennemis, & nous donnez des lumieres & des connoissances utiles & agreables dans la vie, que vous n'avez departies qu'à nous. Vous nous instruisez dans nos affaires les plus importantes, quand nous avons recours à vos Oracles sacrez, & faites réüssir nos entreprises malgré les obstacles les plus difficiles à surmonter. Enfin vous nous faites connoistre de quelle maniere nous devons regler nostre adoration, & les marques exterieures de nostre respect religieux, afin que nous ne fassions rien qui vous déplaise ny qui soit contraire au veritable culte de vostre Divinité. Pour cet effet vous nous conduisez comme par la main, dans vos routes lumineuses & assurées, pendant que les autres hommes s'égarent dans les sentiers obscurs & incertains de leurs vaines imaginations. Les uns se font des Idoles foibles & impuissantes & les autres se forment de vains Phantômes pour adorer en eux les folles pensées de leurs esprits. Mais nous qui sommes

mes guidez par des lumieres plus simples, plus pures & plus naturelles, nous adorons un Dieu visible & glorieux dont nous connoissons la puissance, & dont nous éprouvons tous les jours les graces & les bontez.

Veüillez, ô Divine Lumiere, les repandre toûjours sur nous & dissiper les nuages & les tenebres qui pourroient obscurcir & seduire nôtre raison. Mais parce que d'elle-même elle est trop foible & trop bornée, nous avons recours à vos divines clartez, dans le choix que nous devons faire d'un Chef & Conducteur capable de nous gouverner selon vostre volonté. Si c'est vostre plaisir de nous en donner un, faites, ô bel Astre, qu'il ait toutes les qualitez que demande un employ si relevé, afin qu'il nous guide & nous serve d'exemple dans toutes nos actions, Qu'il nous protege contre nos ennemis; Qu'il fasse fleurir parmy nous la Paix, la Justice & toutes les vertus; Enfin, qu'il nous sçache instruire dans le culte & le respect que nous vous devons rendre; afin que vous étant toûjours agreables, & ne faisant rien qui puisse attirer vostre colere, nous joüissions à jamais de vos douces influences, & des témoignages de vostre bonté particuliere.

Cette Oraison que Sevaris prononça avec beaucoup de zele, toucha le cœur des assi-

ſtans, & leur fit concevoir une haute eſtime pour la pieté de ce Prince: mais ils furent agréablement ſurpris, quand dez qu'il eût achevé de parler, ils oüirent une douce harmonie vers la voûte du Temple, qui ſembloit venir de loin & s'approcher peu à peu. Lors qu'elle fut aſſez prés on entendit la voix charmante d'une femme ou d'un garçon, qui aprez avoir chanté quelque tems fort mélodieuſement, dit à toute l'aſſemblée qu'il étoit envoyé de la part du Soleil pour leur annoncer que ce Dieu glorieux avoit écouté leur priere, qu'il avoit reçû leur ſacrifice, & même jetté les yeux ſur l'un d'entre eux pour l'élever en dignité au deſſus des autres. Mais qu'il ne vouloit pas que ce fuſt en qualité de Roy; parce que nul mortel n'étoit digne de commander ſouverainement à un peuple qu'il avoit choiſi entre tous ceux de la terre, pour eſtre ſes ſujets & ſes vrays adorateurs; Qu'il vouloit luy-même eſtre leur Monarque, comme il étoit déja leur Dieu; afin qu'ils ſe gouvernaſſent entiérement ſelon ſes loix; Qu'il leur en donneroit de trés-juſtes & de trés-expreſſes par les mains de celuy qu'il avoit choiſi pour ſon Lieutenant dans la Monarchie, comme il l'avoit auparavant élevé au ſupréme degré de la

Prêtrise ; Que la personne dont il avoit fait choix étoit son grand Prêtre Sevaris, qu'il declaroit publiquement avoir élû pour son Lieutenant ; Et qu'enfin il leur ordonnoit de le recevoir en cette qualité pour luy obéïr à l'avenir, à luy & à ses Successeurs selon les celestes loix qu'il inspireroit luy-même à ce Ministre, qu'il avoit choisi pour estre l'Interprete de ses volontez, & le Dispensateur de ses graces.

Aprez cette harangue on oüit une harmonie plus douce encore que la premiere, qui sembloit s'éloigner peu à peu jusques à ce qu'on ne l'entendît plus.

Cependant le peuple étoit dans une profonde admiration, & croyoit en effet que c'estoit une voix du Ciel qui leur avoit annoncé la volonté de leur Dieu. Ils luy obéïrent sur le champ, d'autant plus volontiers qu'ils voyoient que ce Roy glorieux avoit pris pour son Lieutenant celuy qu'ils avoient voulu choisir pour leur Souverain, & qu'à cette grace il ajoûtoit l'honneur éclatant, de vouloir luy-même les gouverner, & prendre un soin tout particulier de leur Nation. Sevaris fut donc reçû du peuple en qualité de Vice-Roy du Soleil, & les principaux de ses sujets luy rendirent hommage & luy jurerent fidelité. Je trou-

trouve sa conduite dans cette rencontre fort remarquable & digne de son esprit & de sa prudence: Car il ne fit pas seulement comme ont fait plusieurs autres grands Legislateurs, qui pour autoriser leurs loix disoient les avoir reçuës de quelque Divinité: Mais de plus il fit dire au peuple par une voix du Ciel (comme on leur fit accroire) quelle estoit la volonté de leur Dieu. Il crut aussi que refusant l'authorité suprême & l'attribuant toute au Soleil, le Gouvernement qu'il avoit dessein d'établir parmi ces peuples, seroit plus ferme & plus respecté; & que luy-même devant estre le Lieutenant & l'Interprete de ce glorieux Monarque, il seroit beaucoup plus honoré & mieux obéï que s'il recevoit son authorité des hommes mortels. Il aimoit fort la Musique, & l'entendoit passablement: ce qui me persuade, que, lors qu'on bâtit le Temple, il fit faire dans la voûte quelque vuide secret pour y mettre la simphonie dont nous venons de parler, & qu'il avoit quelque invention pour faire que les sons semblassent s'approcher & s'éloigner ensuite. Neanmoins le commun peuple des Sevarambes croit encore aujourd'huy, que la voix qui annonça la volonté du Soleil à

leurs Anceſtres venoit de ſa part, & que Sevaris fut choiſi par l'ordre de ce grand Aſtre. Mais preſque tous les gens d'eſprit avec qui j'ay converſé familierement à Sevarinde, m'ont avoüé qu'ils croyoient que ce n'avoit eſté qu'une adreſſe de leur Legiſlateur pour donner plus de poids & d'authorité à ſon Gouvernement. Cela paroiſt encore par la conduite des Parſis de ce tems-là qui faiſoient accroire aux Auſtraux, que le Soleil leur avoit enſeigné les Arts qu'ils leur porterent de nôtre Continent, & qu'il les honoroit d'une revelation particuliere. Sevaris en dit autant luy-même dans ſon Oraiſon à cet Aſtre, quand il le remercie des dons & des graces, qu'il dit n'avoir départis qu'à luy & à ſes ſujets.

Les Stroukarambes, ſelon le genie de leur langue, qui ajoûte la terminaiſon *as* au nom des perſonnes élevées en dignité, appellerent Sevaris *Sevarias*. Ils changerent auſſi le nom de leur païs, que les Preſtarambes appelloient alors Stroukarambe en celuy de *Sevarambe*, joignant les premiéres ſyllabes du nom de ce Prince à la diction *Arambe*, qui en leur langue ſignifie Païs, Contrée ou Patrie. Ils en avoient fait autant du nom de Stroukaras,

qui

qui signifie fourbe ou imposteur, en haine de cét ancien ennemi de leur Nation: Mais ceux qui l'avoient reçû pour leur Chef, & qui ensuite luy rendirent des honneurs divins l'appelloient *Omigas*, & de son nom s'appellerent eux-mêmes *Omigarambes.* Mais quand ces deux Peuples furent reünis sous l'authorité de Sevaris, ils s'appellerent Sevarambes, & c'est encore aujourd'hui le nom de toute cette Nation.

Sevarias étant enfin parvenu à son but principal, & se voyant revestu de l'authorité souveraine, s'appliqua fortement à faire cultiver & embellir le païs, à composer des loix pour les faire ensuite recevoir à ses nouveaux sujets. Il fut quelque tems en balance sur le choix des divers modeles de Gouvernement que lui & Giovanni s'étoient proposé.

Le premier projet qu'ils firent étoit de diviser le peuple en diverses classes, dans l'idée qu'ils eurent d'abord de partager les terres, & d'en laisser la proprieté aux particuliers, à l'exemple de presque toutes les nations de nôtre Continent. Tous les Parsis étoient pour ce partage, & l'on fut sur le point de distribuer la nation en sept Classes subordinées les uns aux autres.

La premiére devoit estre des Laboureurs & de tous ceux qui travaillent à la terre. Dans la seconde on devoit ranger tous les gens qui exercent des métiers mécaniques, comme les Massons, Charpentiers ; Tisserans & leurs semblables.

La troisiéme devoit contenir ceux qui travaillent à des Arts plus subtils & plus ingenieux, comme sont les Peintres, les Brodeurs, les Menuisiers & autres tels Artisans. Dans la quatriéme devoient estre compris les Marchands & les Revendeurs de toutes sortes de denrées ou Marchandises.

Les riches Bourgeois, les gens de Lettres, & tous ceux qui exercent les Arts liberaux devoient composer la cinquiéme. Les simples Gentilshommes devoient estre rangez dans la sixiéme ; Et enfin la septiemé & la plus honorable devoit estre celle des Seigneurs diversement qualifiez. Dans le partage des terres on en devoit reserver une bonne partie pour l'entretien ordinaire de l'Etat & dans les occasions extraordinaires chaque Classe devoit contribuer selon son rang & ses moyens, sans que personne pût joüir d'aucune exemption ou privilege particulier ; parce qu'il semble injuste, & tout à fait contraire à la droi-

droite raiſon, que ceux qui ſont membres d'un Etat, qui ſont protegez par les Loix, & qui joüiſſent des avantages de la Societé, ne contribuent rien au ſoûtien de cette Societé, pendant que les autres ſont accablez de Tailles & d'Impoſts. Le ſeul domaine du Prince en devoit eſtre exempt, & tous les ſujets devoient également contribuer aux dépenſes publiques, chacun ſelon ſon rang & ſelon ſa puiſſance, dans une égale diſtribution. Mais afin qu'ils reconnuſſent perpetuellement l'autorité du Souverain, & qu'ils ſe fiſſent tous une habitude de luy payer tribut, on avoit deſſein d'impoſer ſur chaque perſonne parvenuë à l'âge de vingt ans une taille modique & annuelle, qu'on auroit nommée Capitation. Outre cela tous ceux qui ſeroient parvenus à la jouïſſance légitime de biens & de richeſſes juſques à une certaine valeur limitée par les Loix, & qui auroient voulu monter à un degré plus haut, devoient eſtre obligez de payer à l'Etat une ſomme d'argent ſelon les reglemens qu'on auroit faits pour ce ſujet. Chaque Claſſe auroit eſté diſtinguée par des habits differens, afin que les inferieurs ne pûſſent jamais uſurper les honneurs, & qu'ainſi chacun tinſt ſon rang & ſa dignité. Il y devoit avoir

divers autres reglemens dans ce projet, dont je pense que Giovanni étoit le veritable autheur. Mais Sevarias aprés avoir examiné ce modele de Gouvernement & quelques autres qu'on luy avoit proposez, les rejetta tous & en fit un luy-même incomparablement plus juste & plus excellent que tous ceux qu'on a pratiqué jusques icy. Car comme il avoit une prudence & une sagesse singuliere, il se mit à rechercher & à examiner avec soin les causes des dissentions, des guerres & des autres maux qui affligent ordinairement les hommes & qui desolent les Peuples & les Nations. Dans cette recherche il reconnut que les malheurs des Societez derivent principalement de trois grandes sources, qui sont l'Orgueil, l'Avarice & l'Oisiveté.

L'orgueil & l'Ambition portent la plûpart des hommes à vouloir s'élever au dessus des autres pour les maîtriser, & rien ne nourrit tant cette passion que les avantages d'une extraction illustre dans les lieux où la Noblesse est héreditaire. L'éclat d'une haute naissance éblouït si fort ceux qui l'ont reçu des mains de la fortune qu'ils en oublient leur condition naturelle pour n'attacher leur esprit qu'à ce bien exterieur qu'ils ne doivent qu'à leurs Ancestres

&

& non à leur propre vertu. Ils s'imaginent le plus souvent que les autres hommes leur doivent estre soûmis en toutes choses, & qu'ils sont nez pour leur commander, sans considerer que la nature nous a faits tous égaux, & qu'elle ne met point de difference entre le Noble & le Roturier; Qu'elle nous a tous assujetis aux-mêmes infirmitez; Que nous entrons dans la vie les uns comme les autres; Que les richesses ni la qualité ne sçauroient ajoûter un moment aux jours des Souverains, non plus qu'à ceux de leurs sujets; Et qu'enfin la plus belle distinction qu'il y puisse avoir entre les hommes est celle qu'ils tirent des avantages de la vertu. Pour donc remedier aux desordres que produit l'inegalité de la naissance, Sevarias ne voulut pas qu'il y eust d'autre distinction entre ses peuples que celle des Magistrats & des personnes privées; & que parmy ces derniers l'inégalité de l'âge decidast seule de l'inégalité du rang.

Et comme les richesses & la proprieté des biens font une grande difference dans la Societé civile, & que de là viennent l'Avarice, l'Envie, les extorsions & une infinité d'autres maux; il abolit cette proprieté de biens, en priva les particuliers,

&

& voulut que toutes les terres, & les richesses de la Nation appartinssent proprement à l'Etat, pour en disposer absolument, sans que les Sujets en pussent rien tirer que ce qu'il plairoit au Magistrat de leur en départir. De cette maniere il bannit tout à fait la convoitise des richesses, les tailles, les imposts, la disette & la pauvreté, qui causent tant de malheurs dans les diverses Societez du monde. Depuis l'établissement de ces loix, tous les Sevarambes sont riches, encore qu'ils n'ayent rien en propre. Tous les biens de l'Etat leur appartiennent, & chacun d'eux se peut estimer aussi heureux que le Monarque du Monde le plus opulent. Si dans cette Nation un sujet a besoin de quelque chose necessaire à la vie, il n'a qu'à la demander au Magistrat qui la luy acorde toûjours. Il n'est jamais en souci pour sa nourriture, pour ses habits, ni pour son logement, pendant les divers degrez de son âge; ni même pour l'entretien de sa femme & de ses enfans, quand il en auroit des centaines & des milliers. L'Etat pourvoit à tout cela sans exiger ni tailles ni Imposts, & toute la Nation vit dans une heureuse abondance & dans un repos assuré sous la conduite du Souverain. Mais parce que le Magistrat qui

est

eſt la teſte du corps politique a beſoin des autres membres pour en tirer de l'aide & du ſecours, & que d'ailleurs il eſt bon de les exercer de peur qu'ils ne ſe rebellent dans l'aiſe & les plaiſirs, ou ne s'amoliſſent dans l'oiſiveté, Sevarias voulut donner de l'occupation à tous ſes Sujets, & les tenir toûjours en haleine par un travail utile & modéré.

Pour cét effect il partagea le jour en trois parties égales, & deſtina la premiére de ces trois parties au travail, la ſeconde au plaiſir, & la troiſiéme au repos. Il voulut que tous ceux qui ſeroient parvenus juſques à un certain âge, & que les maladies, la vieilleſſe, ou d'autres accidens ne pourroient juſtement exempter de l'obligation des Loix, travaillaſſent chacun huit heures du jour, & qu'ils employaſſent le reſte du tems, ou dans les divertiſſemens honneſtes & permis, ou dans le ſommeil & le repos. Ainſi la vie ſe paſſe avec beaucoup de douceur, les corps ſont exercez par un travail mediocre, & ne ſont pas uſez par une fatigue immoderée: Les eſprits ſont agreablement occupez par un exercice raiſonnable, ſans eſtre accablez par les ſoins, les chagrins & les ſoucis. Les divertiſſemens & les plaiſirs qui ſuccedent au travail

re-

recreént & raniment le corps & l'esprit, & le repos ensuite les rafraîchit & les délasse. De cette maniere les hommes étant occupez au bien, n'ont pas le tems de songer au mal, & ne tombent gueres dans les vices où les porteroit l'oisiveté, s'ils ne la chassoient par des occupations honnestes. L'envie qui vient des trois sources dont nous avons parlé exerce rarement sa rage parmy ces Peuples, & leur cœur n'est ordinairement échauffé que d'une noble émulation qui naît de l'amour de la vertu, & du juste desir des loüanges que meritent les bonnes actions.

Sevarias n'eut pas beaucoup de peine à faire recevoir les Loix à ses nouveaux Sujets : car outre qu'elles étoient authorisées de la Divinité, elles ne s'éloignoient pas beaucoup de leurs coustumes, car (comme nous l'avons déja dit) ces peuples vivoient en Communautez, & n'avoient presque rien en propre. Quand nous viendrons à parler du Gouvernement des Sevarambes d'aujourd'huy, nous en ferons un détail plus exact, pour le present nous nous contenterons d'en dire icy quelque chose en gros. Quoy que ce grand Legislateur ait luy-même posé les fondemens des Loix & de l'administration publique, neant-

neantmoins il n'a pas fait tous les réglemens qu'on voit aujourd'huy parmi les Sevarambes, ayant laissé à ses Successeurs l'autorité de changer, d'ajoûter & de diminuer selon les occurrences, ce qu'ils trouveroient à propos pour le bien de la Nation. Mais il leur a trés-expressément defendu de rien ordonner de contraire au droict naturel, ou aux maximes fondamentales de l'Etat, qui sont de conserver sur toutes choses un Gouvernement Heliocratique, c'est-à-dire de ne pas reconnoître d'autre Souverain que le Soleil, & de ne recevoir d'autres Loix que celles qu'il auroit inspirées à son Lieutenant & à son Conseil.

De n'admettre à la Vice-Royauté, que celuy que le Soleil aura choisi d'entre les principaux Ministres de l'Etat; ce qui se fait par le sort, comme nous ferons voir cy-aprés.

De ne pas souffrir que la proprieté des biens tombe en aucune maniere entre les mains de personnes particulieres; mais d'en conserver l'entiere possession à l'Etat pour en disposer absolument.

De ne pas permettre qu'il y ait de rang ou de dignité hereditaire; mais de conserver avec soin l'égalité de la naissance, afin

afin que le seul merite puisse élever les particuliers aux charges publiques.

De faire respecter la vieillesse, & d'acoûtumer de bonne heure les jeunes gens à honorer ceux qui sont leurs Superieurs en âge & en expérience.

De bannir l'osiveté de toute la Nation; parce que c'est la nourrice des vices & la source des querelles & des rebellions; & d'acoûtumer les enfans au travail & à l'industrie.

De ne point les ocuper à des Arts inutiles & vains, qui ne servent qu'au luxe & à la vanité, qui ne font que nourrir l'orgueil, & qui engendrant l'envie & la discorde, détournent les esprits de l'amour de la vertu.

De punir l'intempérance en toutes choses, parce qu'elle corrompt le corps & l'ame, & fait tout le contraire de la vertu opposée, qui les conserve l'un & l'autre dans un état tranquille & moderé.

De faire valoir les Loix du mariage & les faire observer aux personnes adultes, tant pour la propagation de l'espece & l'acroissement de la Nation, que pour éviter la fornication, l'adultere, l'inceste & d'autres crimes abominables, qui détruisent la Justice & troublent la tranquilité publique.

De

De prendre un ſoin tout particulier de l'éducation des enfans & de les faire adopter par l'Etat dés qu'ils ont atteint la ſeptiéme année de leur âge, pour leur aprendre de bonne heure l'obeïſſance des Loix & la ſoumiſſion qu'ils doivent aux Magiſtrats qui ſont les veritables peres de la Patrie.

D'inſtruire la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe dans l'exercice des armes, pour avoir en tout tems des gens capables de répouſſer les ennemis de l'Etat.

Enfin de faire valoir la Religion pour lier les hommes par la conſcience, leur perſuadant que rien n'eſt caché à la Divinité, & que non ſeulement dans cette vie, mais auſſi qu'aprés le trépas, elle a ordonné des recompenſes pour les bons, & des châtimens pour les méchans.

Voila en abregé les principaux articles des Loix de Sevarias, qui furent publiquement reçuës cinq ans aprés ſon arrivée aux Terres Auſtrales, & que ſes Succeſſeurs ont religieuſement fait obſerver depuis leur premier établiſſement. Aprés leur publication, il s'appliqua fortement à les faire obſerver par la douceur & par la crainte de ſes armes. Il avoit pris des meſures ſi juſtes pour parvenir à ſes fins qu'il trouva fort

peu

peu d'obstacles à son dessein, & il n'y eut gueres de gens qui osassent s'y opposer, car si d'un côté ses Loix n'étoient pas agréables aux méchans, tous les bons les aprouvoient, parce qu'elles étoient fort justes & fort équitables. Il est vray que les Parsis eurent quelque peine à s'acommoder à la communauté des biens ; mais comme ils étoient tous étrangers, & que leur fortune dépendoit absolument de celle de leur Chef, ils se soûmirent enfin à ses volontez, d'autant plus facilement qu'ils voyoient que les Stroukarambes qui étoient déja tout accoûtumez à vivre en Communautez, s'y soûmettoient sans repugnance. Ceux qui avoient toûjours vêcu dans l'oisiveté eurent plus de peine à se reduire à un travail reglé, c'est pourquoi on ne leur fit point observer cét article avec sévérité ; mais on le fit exactement pratiquer aux jeunes gens, de sorte que dans moins de vingt ans il étoit généralement observé, & l'on ne voyoit plus de fainéans que parmy les personnes d'un âge avancé.

Sevarias regna trente-huit ans dans une continuelle prospérité, & vit rendre à ses Loix une parfaite obeïssance dans toutes les terres de sa domination; sans que jamais personne ozast s'opposer à ses volon-

tez

tez. Pendant ce long Regne son peuple s'accrut prodigieusement jusques-là, que le nombre de ses Sujets, dont il faisoit le dénombrement de sept en sept ans, se monta au dessus de deux millions, bien qu'il n'en eut pas plus de huit cens mille au commencement de son Regne. Il les distribua tous par *Osmasies*, grands bâtimens quarrez où il les faisoit vivre en commun, en quoy leurs Décendans les ont toûjours imitez depuis.

De son temps la ville de Sevarinde s'agrandit beaucoup, luy-même y posa les fondemens de quarante Osmasies, & en fit bâtir beaucoup d'autres jusques à Sporonde, dont il fut aussi le fondateur. Il fit faire divers canaux dans les plaines de Sevarambe pour les fertiliser davantage, quoy qu'elles fussent naturellement trés-fertiles, & conçut le dessein de plusieurs ouvrages publics que ses Successeurs ont executé dans la suite.

De dix ou douze femmes qu'il eut pendant sa vie, lui naquirent beaucoup d'enfans, dont la posterité s'est fort accreuë, & qui sont fort respectez parmy les Sevarambes. Ils jouïssent même de plusieurs privileges qui ne sont pas communs aux autres Sujets, dont le principal est celuy d'e-

d'estre admis à la Magistrature trois ans avant les jeunes gens des autres familles.

Durant plusieurs années Sevarias prit beaucoup de peine pour cultiver & pour enrichir la langue du païs, & ses soins furent suivis de tant de bons succés, que de son temps elle égaloit toutes les Langues d'Orient en politesse & en douceur. Il y fit de si belles observations & en acommoda si bien les parties fondamentales pour exercer ceux qui viendroient aprés luy, que dans le cinquiéme Régne elle se trouva plus belle & plus abondante que n'a jamais esté la Langue Latine ni même la Greque.

Enfin aprés avoir régné trente-huit ans entiers, étant dans la soixante & dixiéme année de son âge, & commençant à sentir les incommoditez de la vieillesse, il resolut de resigner l'Empire à un autre & de passer le reste de ses jours dans le repos d'une vie privée. Pour cet effet il convoqua tous les Osmasiontes de la Nation, c'est à dire tous les Gouverneurs des Osmasies, qui composent encore aujourd'hui le Conseil general, & leur fit sçavoir sa résolution. En même temps il les exhorta de proceder au choix d'un nouveau Viceroy & de consulter le Soleil, sur la volonté duquel ils devoient se regler dans une affaire si impor-

portante, les assurant que ce Roy glorieux ne manqueroit pas de leur faire connoître par le sort, celuy qu'il avoit destiné pour son Successeur, s'ils le jettoient selon les ordres qu'il avoit déja prescrits. Mais voyant que ce discours attristoit tous ceux de l'assemblée, il leur representa qu'il étoit déja fort avancé en âge, & que ses forces commençant à luy manquer il n'étoit desormais plus capable de tenir les rênes du Gouvernement, & qu'il étoit du bien public de choisir un chef plus jeune & plus vigoureux que luy pour la conduite de l'Etat; Qu'aprés avoir travaillé trente-huit ans pour le bien & la félicité de la Nation, il étoit juste qu'il songeât enfin à son repos particulier. Il ajoûta qu'outre ces raisons solides il avoit de secrets avertissemens de la part du Soleil de se retirer des affaires, & de remettre à un autre l'administration de l'Etat & la charge de Grand Prestre, qui devoit estre inséparable de la Vice-Royauté. Quand il eut achevé ce discours qui attrista beaucoup tous ceux qui l'avoient écouté, les divers membres du Conseil aprés luy avoir témoigné leur respect, leur reconnoissance, & le regret qu'ils avoient d'estre gouvernez par un autre que luy; le prierent de garder jusqu'à

la fin de ses jours la dignité dont il étoit en possession depuis si long-temps, & qu'il avoit exercée avec tant de gloire, ou du moins de leur donner un de ses fils pour regner à sa place, s'il persistoit dans la résolution de résigner l'Empire à un autre. Ils ajoûterent que la Nation ayant pendant tout son Régne vû des marques si sensibles de sa prudence, de sa vertu & de l'amour qu'il avoit pour son peuple, pourroit à peine se consoler de sa perte, & que le seul moyen d'adoucir la douleur qu'elle alloit causer à tous ses Sujets, étoit de mettre sur le trône celuy de ses enfans qu'il jugeroit luy-même le plus digne de luy succeder, afin qu'en sa personne & en celle de ses Décendans, on pût toûjours voir la vivante image de leur auguste Prédécesseur, & reverer en eux la sagesse profonde & les vertus incomparables d'un Prince à qui la Nation devoit tout son bonheur. Dans cette vuë ils luy offrirent de rendre ses dignitez héréditaires à sa famille, & de préférer un sang aussi illustre que le sien à tous les hommes de la terre. A ces raisons pressantes ils en ajoûterent plusieurs autres, & se servirent de tous les argumens & de tous les moyens dont ils se purent aviser pour luy faire accepter les

offres

offres qu'ils luy faiſoient. Mais rien ne pût ébranler ce grand homme; il réſiſta fortement à leurs raiſons & à leurs prieres, & ſa vertu triompha dans cette occaſion de toutes les foibleſſes de l'eſprit humain. Il leur dit donc que l'Etat étant purement Heliocratique, il ne pouvoit accepter les offres qu'ils luy faiſoient, parce que dans le choix d'un Vice-Roy, il falloit ſelon les loix établies ſe gouverner entiérement par la volonté du Soleil, qui leur feroit connoître par le ſort lequel de ſes Sujets luy étoit le plus agréable & le plus digne de commander à ſon Peuple. Il les remercia néantmoins de leur zele & de leur affection, & leur dit que, bien qu'il eut autant d'amour & de tendreſſe pour ſes enfans qu'un pere en pouvoit avoir, il ne s'écarteroit jamais de l'obéïſſance qu'il devoit rendre au Roy glorieux qui l'avoit élevé ſur le trône; Que, lors qu'il s'agiſſoit du bien public, on devoit impoſer ſilence à l'amour paternel, & faire ceder tous les intereſts particuliers à celuy de l'Etat, dont le Prince ſe doit toûjours montrer le veritable pere. Il ajoûta qu'en de pareilles ocaſions il eſperoit de la vertu de ſes Succeſſeurs, qu'ils imiteroient ſon exemple, & feroient voir à la poſterité que l'honneur

& la gloire des Souverains consiste uniquement à faire tous leurs efforts pour rendre heureux les Peuples dont le Ciel leur a commis le gouvernement & la conduite.

Les Osmasiontes du Conseil voyant par cette réponse la necessité indispensable qui les forçoit à changer de Vice-Roy, choisirent quatre hommes de leur corps, & le sort tomba sur l'un d'eux nommé *Khomedas*, qu'ensuite ils appellerent Sevarkhomedas, ajoûtant à son nom les deux premiéres syllabes de celuy de Sevarias, ce qu'on a fait depuis à tous ses Successeurs.

Trois jours aprés cette élection Sevarias accompagné de tous les grands Officiers de l'Etat mena Khomedas au Temple pour y pratiquer les ceremonies de son installation qu'il voulut estre fort magnifiques, pour faire honneur à son Successeur, & montrer au Peuple par son exemple, quel est le respect qu'on doit rendre à un Souverain. Il offrit sur l'Autel un sacrifice au Dieu de la Lumiere, & prononça pour la seconde fois l'Oraison qu'il luy avoit faite lors qu'il fut choisi par une voix du Ciel, y ajoûtant seulement qu'il plût à ce bel Astre d'éclairer & de conduire le nouveau Lieutenant qu'il avoit choisi pour gouverner son peuple aprés luy.

Ensuite se tournant vers celuy qui alloit être son Successeur, il luy parla à haute voix devant tout le Peuple à peu prés de cette maniere.

AVant que de vous resigner ce qui me reste encore d'autorité, je me sens obligé, ô KHOMEDAS, de vous faire quelques remontrances: Je m'y sens obligé pour la gloire de nôtre divin Monarque, pour le bien de son Peuple, & pour vôtre instruction particuliere.

Le dessein qui nous amene dans ce Temple a quelque chose de fort étonnant: vous étiez hier mon sujet, & vous allez devenir aujourd'hui mon Souverain; je décens volontairement d'un Trône où vous allez monter sans obstacle, & par cette action nous allons laisser à la posterité un exemple aussi remarquable, qu'un Souverain ait jamais laissé. Il arrive peu de ces changemens dans un Etat, si l'amour paternel, ou la foiblesse des Princes n'en sont le véritable motif, ou si la Loy d'un Vainqueur n'en impose la nécessité. Il n'en est pas de même dans cette occasion; Ce n'est ni le sang ni la nature qui me sollicitent en vôtre faveur; Ce n'est ni vôtre force, ni ma foiblesse qui m'obligent à vous resigner le Sceptre & le Diademe du Soleil; C'est la pure volonté de ce Roy glorieux & l'obeïssance que je rends à ses Ordres sacrez, qui vous élevent à la haute dignité où vous allez monter. Le choix qu'il a fait de vôtre Personne pour être son Lieutenant & mon Successeur dans la Monarchie, peut justement remplir vôtre ame de pensées sublimes, mais il ne doit pourtant pas vous inspirer de l'orgueil, ny vous faire oublier vôtre condition naturelle. Souvenez-vous que

vous estes homme; Que par les Loix de la naissance vous n'avez aucun avantage sur les autres; Que vous estes comme eux sujet aux infirmitez de la Nature, & à l'inconstance de la fortune, & que le terme fatal qui finit leur destinée, doit aussi terminer la vostre. Considerez serieusement quel est le poids de la Couronne, de qui vous la tiendrez, & à qui vous serez obligé d'en rendre compte. Faites reflexion sur le bonheur du Regne précédent, voyez quel exemple vous aurez à suivre, & quel exemple vous devez donner. Les fonctions de la Vice-Royauté, où vous estes appellé, sont toutes grandes & relevées; Elles demandent une application serieuse, un esprit droit, un courage intrepide, une constance inébranlable & une prudence extrême. Je ne doute point que vous n'ayez toutes ces qualitez, puisque le Dieu lumineux qui nous éclaire, qui void & qui sçait toutes choses, vous a preferé à tous ses autres Sujets pour vous faire son premier Ministre. Souffrez neamoins que je vous dise, que dans la conduite d'un Etat, il y a deux chemins qui menent à des fins bien differentes. Le premier est celuy des bons Princes; & l'autre est celuy des Tyrans: l'un conduit tout droit à la gloire, & l'autre méne à l'infamie. Les Tyrans lâchent la bride à leurs passions & s'abandonnant au mauvais panchant de leur cœur, ils détruisent toûjours par leurs vices, les ouvrages de leur prudence. Ils pensent rarement à l'Auteur de leur puissance, ils songent peu au compte qu'ils ont à luy en rendre, & ils ne considerent jamais, que plus les effects de sa justice sont lents, plus ses jugemens sont redoutables. De là vient que leur domination est odieuse, leur fin le plus souvent tragique, & leur mémoire toûjours detestée.

Les bons Princes, au contraire, ne se conduisent que par les lumieres de la droite raison; ils se font une regle inviolable de leur devoir, & suivant par tous les conseils d'une juste prudence, ils affermissent leur trône sur des fondemens que rien ne sauroit ébranler. On les aime pendant leur vie, on les regrete après leur mort, & le souvenir de leur Regne est toûjours cher & prétieux à la Postérité.

Bien loin de croire que vous puissiez balancer un moment sur le choix de l'une de ces deux routes, je suis persuadé que vous avez déja fait une généreuse resolution d'imiter la conduite des bons Princes, avec autant de soin que vous avez resolu de fuir les maximes des Tyrans. Vôtre devoir, vôtre honneur & vôtre interêt particulier vous y obligent indispensablement, & de plus je vous y exhorte de la part de celui dont vous devez être la vivante image dans cet Etat. Il nous a donné des Loix dont il vous fait aujourd'huy le Dépositaire, l'Interpréte & l'Executeur; Ces Loix sont les Decrets d'une Sagesse, qui n'étant pas sujette au changement, n'en veut point souffrir dans les Constitutions fondamentales de ce Royaume. Respectez le principe d'où elles viennent, prenez garde de n'y rien changer, & ne manquez pas de punir la témérité de ceux qui voudroient prophaner les Ordonnances sacrées du Soleil, par le mélange impur de leurs imaginations. Usez du pouvoir absolu que ces Loix vous donnent pour faire exercer la Justice, pratiquer la Temperance, & pour faire fleurir la Paix. C'est dans la Paix que se trouve le repos & le bonheur des Peuples, mais pour la conserver, il faut cultiver avec soin l'innocence des mœurs & corriger sé-

févérement la licence des vices. On regne facilement sur les gens de bien ; mais il est difficile de regner sur les méchans, & l'unique moyen de regner avec gloire est de dispenser avec justice les récompenses & les peines. Pour cét effet il faut qu'un Prince soit toûjours armé dans la Paix & dans la Guerre, afin qu'il puisse en tout temps repousser les injures étrangeres, reprimer les rebellions interieures, & faire également craindre & respecter en tous lieux la puissance de ses armes & la sainteté de ses Loix. J'ay tâché par mes actions passées d'établir la verité de ces maximes, comme je vous les propose aujourd'huy solemnellement par mes paroles devant le Dieu qui nous éclaire, & devant ce Peuple qui m'écoute ; c'est à vous à faire vôtre profit de mes remontraces. Aprés cela je vous remets la Couronne & le Sceptre du Soleil comme les dernieres marques de l'autorité que je vous resigne par ses Ordres. Repondez par vôtre conduite à l'intention de ce divin Monarque, remplissez nos souhaits & nôtre attente, & tenez enfin pour une maxime certaine que la gloire d'un veritable Prince brille moins par l'éclat de son Diademe, que par le bonheur de ses Sujets.

Dez qu'il eut achevé ce discours il prit Khomedas par la main, le mena à l'Autel, luy fit jurer par le Dieu invisible, éternel & infini, par le Soleil visible & glorieux, & par l'amour de la Patrie, d'observer religieusement les loix fondamentales de l'Etat, & de n'y rien ajoûter ny diminuer. Ensuite le faisant asseoir sur le Trône, il luy mit la Couronne sur la tête & le Sceptre à la main, le salua Vi-

Vice-Roy du Soleil, & luy rendit le premier hommage. Il invita tous les Officiers de l'Etat qui étoient là presens à suivre son exemple;& puis se tournant vers le Peuple il leur fit plusieurs belles exhortations. Il leur representa sur toutes choses que le plus grand devoir des sujets consistoit dans le respect, l'obéïssance & la fidélité qu'il faut rendre à l'authorité souveraine; Que, quoi que leurs suffrages & leur consentement fussent nécessaires pour l'établir, ils ne devoient pourtant pas s'imaginer que leur volonté en fust la cause principale; Que la Providence avoit beaucoup plus de part dans l'établissement des Princes, que les ordonnances des hommes, & qu'on devoit les regarder icy bas comme les plus vives images de la Divinité. Que, quand même *ils* ne s'aquitteroient pas bien de leur devoir, les sujets ne devoient pas pour cela s'éloigner du leur; Que le Ciel autorisoit souvent les actions injustes des Souverains, pour châtier les Peuples lorsque par leurs offenses ils avoient attiré les effets de sa justice; Qu'ils devoient souffrir ses châtimens sans murmure & sans jamais écouter les conseils rebelles; Que la rebellion n'estoit pas seulement le plus détestable de tous les crimes, mais que c'étoit aussi la plus

 gran-

grande de toutes les folies, puis qu'au lieu de procurer la liberté à ceux qui s'y engageoient, elle les précipitoit le plus souvent dans un plus dur esclavage, de quelque côté que se tournât la victoire; qu'enfin ce n'étoit pas seulement le devoir des Sujets de se soûmettre à l'autorité légitime, mais que c'estoit aussi leur interêt le plus solide.

Aprés cette résignation de l'Empire, Sevarias se retira avec sa famille dans une Osmasie qu'il avoit fait bâtir à une journée de Sevarinde, dans un lieu fort agréable, & dont l'air est fort sain. Il y vêcut en personne privée, sans se mêler aucunement des affaires, hormis lors qu'on le venoit consulter; ce qu'on fit toûjours dans toutes les matieres importantes pendant tout le tems qu'il vêcut; tant pour luy témoigner le respect & la vénération qu'on avoit pour sa personne, que pour luy faire voir l'estime que l'on faisoit de ses sentimens.

Il vêcut encore seize ans aprés s'être deposé, sans que son esprit participast aucunement aux foiblesses de son âge. Il conserva son jugement & même sa memoire jusques au dernier soupir de sa vie, & sentant enfin aprocher son heure derniere il exhorta tous ses enfans à la vertu & à l'amour de la Patrie, & leur fit connoître que

la véritable gloire consistoit en l'obeïssan-des Loix, & en la pratique de la justice & de la tempérance. Il ajoûta, que, bien que son corps fut mortel, son ame estoit immortelle, & que, dés qu'elle seroit sortie de sa prison terrestre, elle prendroit son essor vers l'Astre glorieux d'où elle avoit pris son origine, pour y estre revestuë d'une nouvelle forme plus belle & plus parfaite que la premiere; Qu'il en arriveroit de même à tous ceux dont la vie & les mœurs estoient pures & justes, & qui obeïssoient de bon cœur aux Ordonnances de Dieu qui voit toutes choses, qui connoit toutes les actions, & même toutes les pensées des hommes. Qu'au contraire les méchans & les impies, qui n'avoient point obeï à ses loix, ni vêcu dans l'innocence, seroient sévérement châtiez aprés leur trepas, & que leur ame seroit revestuë d'un corps plus abject & plus infirme que le premier. Qu'ils seroient enfin jettez en des lieux éloignez de la face lumineuse du Soleil pour y sentir les incommoditez & les rigueurs des Hyvers, & pour y estre ensévelis dans les tenebres d'une profonde nuit pour y expier leurs crimes.

Aprés ces exhortations, il rendit l'esprit, & laissa un regret universel de sa per-

te à toute la Nation, qui en mena deüil durant cinquante jours, & témoigna une douleur toute extraordinaire de son absence & de son trepas. Elle le regardoit comme le Pere de la Patrie, & l'Autheur de toute la félicité dont elle joüissoit; Si bien que la memoire de ce grand homme est encore, & sera toûjours si douce & si vénérable aux Sevcrambes, qu'ils luy auroient élevé des Autels & rendu des honneurs divins, si luy-même qui en avoit quelque aprehension, & qui étoit ennemy capital de l'Idolatrie n'y eust mis ordre avant sa mort.

On luy fit des Obséques Royales, on offrit des Sacrifices tout extraordinaires pour ce sujet, & son Successeur n'épargna rien pour honorer sa memoire, & pour faire voir à toute la Nation le sensible regret qu'il avoit de sa mort.

Aussi cette pieté & cette sage conduite augmenta de beaucoup l'amour & l'estime qu'on avoit pour luy, ajoûta un nouvel éclat à son Regne, & le fit considerer comme un digne Successeur de Sevarias.

Il regna encore six ans aprés le decez de ce Prince, mais se sentant attaqué d'une maladie violente, il resigna le Gouvernement, imitant en cela son Prédécesseur, comme il avoit tâché de l'imiter en toute sa conduite.

Du-

Durant son Regne il fit faire plusieurs Osmasies, & fit fleurir tous les Arts qui s'estoient établis du tems de Sevarias, auquel il fit élever un Tombeau magnifique qui se void encore aujourd'huy dans le Temple de Sevarinde. Il fit faire de grands ponts á chaque côté de l'Isle pour en rendre la communication aisée, parce qu'auparavant elle ne se faisoit que par le moyen des bateaux, & conçût aussi le dessein de l'environner d'une forte muraille, mais comme il ne vêcut pas assez long-tems pour cela, il en laissa le soin à ses Successeurs.

BRONTAS
III. *Viceroy du Soleil.*

CEluy qui fut élû à sa place s'appelloit Brontas, aprés son élection on le nomma Sevarbrontas, selon la coûtume. Il suivit les traces de ses Prédécesseurs, fit cultiver les Plaines & même les Montagnes en divers endroits, particulierement sur le chemin de Sporonde, qu'il rendit beaucoup plus commode qu'il n'estoit auparavant, y posant les fondemens de plusieurs Villes qui se sont fort accrües depuis. Sous son Regne on commença de revêtir tout le tour de l'Isle, de murailles selon le projet de Sevarkomedas, & par l'étude &

la pratique il devint si sçavant dans l'Architecture qu'il orna extrémement tous les Edifices que ses Prédecesseurs avoient construits. De son tems il y eut des dissentions parmi les Sevarambes, causées par quelques Parsis nouveaux venus, qui voulurent établir la proprieté des biens contre les maximes fondamentales de l'Etat; ce qui luy donna beaucoup de peine, mais enfin il en vint à bout & pour remedier à l'avenir à de semblables desordres il defendit le Commerce de nostre Continent, & ne voulut plus recevoir de ses esprits turbulents.

Il estoit décendu des Prestarambes, ce qui fut cause qu'il fit fort agrandir Sporonde, & les autres lieux sur les Montagnes pour en rendre le Commerce plus facile. Il regna 34. ans, puis resigna l'Empire à un autre, à l'exemple de ses Prédecesseurs.

DUMISTAS IV. *Viceroy du Soleil.*

A Sevarbrontas succeda Sevardumistas Stroukarambe d'origine. Il voulut étendre ses limites & subjuguer une Nation qui habitoit les parties inférieures du fleuve, environ quatre-vingts lieuës au dessous de Sevarinde, mais le Conseil s'y opola

oposa & ne voulut pas souffrir que sans nécessité on conquît de nouvelles terres, contre les maximes de Sevarias, qui avoit ordonné qu'on fist bien valoir le Païs des environs de Sevarinde avant qu'on touchast aux terres plus éloignées, à moins que ce ne fust sur le chemin de Sporonde. Voyant donc que son dessein ne plaisoit pas, il s'atacha à faire valoir l'Agriculture, & construire de nouvelles Osmasies en divers endroits, & sur tout à la ville d'Arkropsinde d'où il estoit natif. Il institua de nouvelles cérémonies dans la Religion seulement pour la pompe extérieure, comme aussi dans l'Osparenibon, ou solemnité du Mariage. A tout cela il ajoûta divers Reglemens touchant les réjoüissances publiques, institua de nouvelles danses dans l'Erimbasion ou Feste du Soleil, qui s'observent encore aujourd'huy. On tient que n'ayant pû réüssir dans le dessein de faire la guerre, il prit des routes contraires, & s'amusa à l'institution de plusieurs cérémonies. Son Regne ne fut que de onze ans, & il fut le premier qui garda l'Empire jusques à la fin de ses jours. Il est vray qu'un accident en fut cause, car il mourut soudainement d'une cheute ce qui causa un Interregne de quinze jours seulement.

Se-

SEVARISTAS
V. *Viceroy du Soleil.*

A Sa place fut élû Sevariſtas iſſu de Sevarias & en la perſonne du quel le ſang de ce premier Viceroy du Soleil remonta ſur le Throne. Les vertus & les graces qui brilloient en lui donnerent de grandes eſperances de ſon Regne, & l'on crut qu'il rempliroit dignement la place de la perſonne illuſtre dont il avoit l'honneur de décendre. On ne s'y trompa point auſſi, car il en fut la vive image & le parfait imitateur. Il n'avoit que trente ans quand il fut élevé au Gouvernement, mais dans cét âge il avoit une prudence & une ſageſſe extraordinaire. La Nation s'eſtoit extrémement accruë de ſon tems, & la paix & l'abondance y fleuriſſoient par tout ſi bien que ſon Regne fut heureux même dés ſon commencement. Comme il avoit beaucoup de Sujets qu'il falloit employer ſelon les maximes de l'Etat, il entreprit des ouvrages d'un grand travail & d'une difficulté preſque inſurmontable. Premiérement il fit achever le Palais de Sevarinde, & les murailles de l'Iſle; il fit bâtir le grand Amphiteatre, & fit percer la Montagne dont nous avons parlé dans la premiére partie de cette Relation.

Il

Il renouvella le Commerce avec la Perse & les autres Païs de nostre Continent que Sevarbrontas avoit deffendu, mais il en changea la maniere, & voulut seulement que quelques-uns des Sevarambes vinssent voyager parmi nous pour y apprendre toutes les Sciences & les Arts qu'ils jugeroient pouvoir contribuer au bonheur & à la gloire de leur Nation, sans qu'il leur fust permis de nous rien faire connoistre de leur Païs.

Ses soins acheverent de polir ces Peuples, & d'établir entre eux les belles Sciences, les beaux Arts & les grands Spectacles publics. Il institua la Feste nommée Khodimbasion, c'est à dire la Feste du grand Dieu, dont Sevarias avoit eu la premiere idée, & que ses Successeurs n'avoient pas voulu instituer craignans de ne pas bien comprendre le sens de ce Legislateur. Mais celuy-ci, soit par le privilege du sang, ou qu'il eust mieux compris que les autres l'intention de son illustre Prédecesseur, passa par dessus toutes ces difficultez & voulut, aprés en avoir reglé la solemnité, qu'elle fust célebrée au commencement de chaque Dirnemis, c'est à dire, de sept en sept ans. Il la fit célébrer six fois luy-

mê-

même, car il regna quarante-sept ans au bout desquels il se démit de l'Empire & vécut encore douze ans.

KHEMAS.
VI. *Viceroy du Soleil.*

A Ce Prince Illustre succeda Sevarkhemas, qui fut grand Naturaliste, & qui s'attacha fort à faire valoir la connoissance des Simples & des Métaux, dont il découvrit plusieurs Mines, & même de riches Mines d'or; dont il se servit pour l'ornement du Temple du Soleil & du Palais de Sevarinde, car on n'en fait point de monnoye en ce Païs-là, où elle n'est pas nécessaire, & où même l'usage en est deffendu par les Loix fondamentales de l'Etat.

Ce fut luy qui fit mettre autour du grand Globe lumineux du Temple de Sevarinde, qui represente le Soleil cette grande plaque d'or massif coupée & gravée en rayons, qu'on y void aujourd'huy. Il regna quarante-trois ans & resigna l'Empire.

KIMPSAS
VII. *Viceroy du Soleil.*

A Sevarkhemas succeda Sevarkimpsas. Celuy-cy fut un grand voyageur dans

dans ses Etats, dont il vid jusqu'à la moindre Osmasie. Il ayma fort les Jardinages, fit accommoder les chemins & y fit planter par tout des Indices ou des Termes pour la commodité des voyageurs. Il fit mesurer & marquer la distance des lieux, & commanda de tenir dans toutes les villes des femmes esclaves pour le service des passans. Il fit la guerre aux Stroukarambes Meridionnaux, peuples fiers & brutaux, qui n'avoient jamais reconnu l'authorité de Sevarias, qui en avoit méprisé la conqueste, & qui avoit même exhorté son Successeur à ne les point attaquer le premier, mais à se contenter des Terres qu'ils possedoient qui étant bien cultivées étoient capables de nourrir six fois plus de peuple qu'il n'en avoit. Depuis ce tems-là on avoit méprisé ces Barbares, & l'on ne leur avoit rien dit tant qu'ils s'étoient tenus dans le respect: mais ayant eu l'audace de faire une irruption dans les Terres de Sevarokimpsas, il entra chés eux à main armée, les défit en plusieurs rencontres, & leur imposa un Tribut annuel de filles & de garçons pour estre les esclaves des Sevarambes. Et parce que dans leurs Montagnes on trouva de fort bonnes Mines, il y fit batir des Forteresses & y laissa des Garnisons

nisons où la jeunesse des Sevarambes va servir tour à tour, selon l'ordre & le tems établi. Il regna vingt-huit ans, & résigna l'Empire à

MINAS
VIII. *Viceroy du Soleil.*

C'Est luy qui regne à present, & par l'ordre duquel nous fumes menez à Sevarinde. Ce Sevarminas a déja gouverné long-tems, & lors que je partis de ce Païs pour aller en Perse, on disoit qu'il alloit résigner l'Empire, parce qu'il se sentoit déja vieux. Il a fait plusieurs choses, & entr'autres le grand Aqueduc qui porte à Sevarinde toute l'eau d'une riviere qui décend d'une Montagne à six ou sept milles au delà du fleuve. Son Prédécesseur avoit bien commencé cét ouvrage mais luy l'acheva pendant les douze premiéres années de son Regne.

C'est un homme juste & sévére, voulant être obéï, mais aimant d'ailleurs la Nation, dont il est aussi fort aimé. J'ay vêcu treize ou quatorze ans sous sa domination, ou j'ay vû plusieurs choses qui se sont executées pendant ce tems là, ayant pris peine d'observer les Loix & les mœurs de ces Peuples, dont il est tems que je traite plus

plus particulierement que je n'ay fait jusques à present.

Des Loix, Mœurs & Coûtumes des Sévarambes d'aujourd'huy.

DAns l'Histoire de Sevarias & de ses Successeurs, j'ay donné un Tableau racourcy des Loix de ces Peuples, & fait voir quelles étoient les principales maximes de leur Gouvernement. Je pourrois icy m'étendre plus loin sur cette matiere, & décrire tous les Reglements & toutes les Ordonnances qui ont esté faites par les Vicerois du Soleil depuis Sevarias jusques à Sevarminas à present regnant; mais comme une telle déduction seroit trop longue & trop ennuyeuse, je me contenteray d'en dire icy ce qu'il y a de plus remarquable.

Ce Gouvernement est Monarchique, Despotique & Heliocratique au premier Chef. C'est à-dire, que la puissance & l'authorité supréme reside en un seul Monarque; que ce Monarque est seul Maître & Proprietaire de tous les biens de la Nation, & que c'est le Soleil qu'on y reconnoist pour Roy souverain & pour Maître absolu. Mais en considerant l'administration de l'Etat de la part des hommes, on trouvera que cét Etat est une Monarchie successive

&

& despotique, meslée d'Aristocratie & de Democratie.

Cela paroit en ce que le Vice-Roy, qui seul represente le Monarque & le Seigneur, n'est pas seulement élevé à cette dignité par le choix du Soleil, mais aussi par l'election du grand Conseil, & par celle du Peuple. Car lors qu'il s'agit d'élire un Vice-Roy, le grand Conseil choisit de son propre Corps quatre personnes qui tirent au sort, & celuy de ces quatre à qui la figure du Soleil échet, est par là declaré Chef, comme par le choix de cel bel Astre.

Tous ceux qui sont élevez aux Offices, le sont premiérement par le choix du Peuple dans chaque Osmasie, jusques à la charge d'Osmasiontes, ou Cœnobiarque; mais quand un homme est parvenu à ce rang, il est Membre du Conseil général, & a voix délibérative & négative pour l'Osmasie qu'il represente. Au commencement quand la Nation étoit peu nombreuse, ces Osmasiontes étoient du Conseil ordinaire, mais quand elle s'augmenta, on les fit tous du Conseil général, & l'on en prit un pour le Conseil ordinaire, qui representoit quatre Osmasies, dans la suite il en representoit six, & presentement il en represente huit. De ces huiteniers qu'ils appellent Brol-

Brofmaſiontes, on choiſit ceux qu'on veut faire Sénateurs, ſelon le tems de leur récéption, ainſi le plus ancien d'entr'eux remplit la place du Senateur nouvellement decedé. Je dis le plus ancien en Office, car on n'y regarde pas à l'âge. Ces Senateurs ſont preſentement au nombre de vingt-quatre qui aſſiſtent le Viceroy dans toutes les grandes affaires, & compoſent le Grand Conſeil d'Etat. On les appelle Sevarobaſtes, c'eſt-à dire, Aides de Sevarias, ou de ſes Succeſſeurs.

Il y a un autre Corps inferieur compoſé de Broſmaſiontes au nombre de trente-ſix, d'où l'on tire des gens pour les élever à la dignité de Sevarobaſtes, quand il en vaque quelque place, ou pour les faire Gouverneurs des Villes de la campagne; excepté de celles de Sporonde & d'Arkropſinde, qui ſont gouvernées par un Sevarobaſte, tels que ſont Albicormas & Braſindas; parce que ces Gouvernemens ſont fort conſiderables.

Outre le ſoin de donner des conſeils au Viceroy, preſque tous les Sevarobaſtes ont quelque Charge particuliere, & des plus conſiderables de l'Etat comme celle de Général d'Armée, d'Admiral, de Prefect des Edifices, des Vivres, des Sacrifi-

ces,

ces, des Ecoles, des Festes solemnelles, & de plusieurs autres choses, ils ont aussi chacun leur Conseil particulier pour l'exercice de ces Charges.

Chaque Gouverneur de Ville encore a son Conseil particulier pour le Gouvernement de sa place ou province; comme il nous parut d'abord à Sporonde, le premier Gouvernement & le plus considerable de tout l'Etat, car il comprend toutes les villes au delà des Monts, & tout ce qui reste de la Nation des Prestarambes, dont la plus grande partie a quité son païs pour s'établir en Sevarambe. On envoye en leur place toutes les personnes defectueuses ou de corps, ou d'esprit; & c'est de là qu'on appelle le païs Sporombe, comme nous avons déja dit.

Outre ces Magistrats & ces Officiers que je viens de nommer, il y en a plusieurs autres inferieurs, entre lesquels ceux qui ont la conduite de la jeunesse sont fort considerez, parce que de la bonne éducation des enfans depend le salut de l'Etat, & celuy de toute la Nation.

Les Intendants de plusieurs Arts sont aussi fort estimez, & particulierement ceux qui ont soin de l'Agriculture, ou l'Intendance des Edifices, ces deux emplois é-
tant

tant les plus utiles, & ceux ausquels la Nation s'exerce le plus.

Comme les Magistrats sont élevez au dessus du Peuple, & que leurs fonctions étant plus nobles que celles des gens du commun, ils meritent de plus grandes recompenses, ils en reçoivent aussi de proportionnées au rang qu'ils tiennent dans la Republique. Premiérement ils ont la gloire de commander & le plaisir d'estre obéïs. Les loix leur permettent d'épouser plus de femmes que les autres sujets, & d'avoir chacun un nombre d'esclaves pour les servir. Ils sont ordinairement mieux logez, mieux nourris & mieux vêtus que les particuliers, & tout le monde les respecte & les honore selon leur qualité. D'ailleurs dés le moment qu'un homme est entré dans la Magistrature, il peut aspirer à la Souveraine Puissance, & y monter par les divers degrez, où il faut passer. Tous les Vice-Rois depuis Sevarias y sont arrivez de cette maniere, on n'en a point d'autre pour y parvenir, ce qui fait que tous ceux qui ont du merite & de l'ambition tâchent de s'aquerir l'amour & l'estime de leurs Concitoyens, pour avoir leurs suffrages lorsqu'il s'agit de quelque Election. Si l'on fait une serieuse reflexion sur ces Coûtumes & sur

ſur ces manieres des Sevarambes, on trouvera que dans le fond nous avons les mêmes deſirs & le même but qu'eux, dans le ſoin que nous prenons d'avancer noſtre fortune, pour joüir des commoditez de la vie.

Mais il y a cette difference entre eux & nous, que les moyens dont ils ſe ſervent pour s'élever, ſont tous honneſtes & légitimes, & que le plus ſouvent nous mettons en uſage la baſſeſſe & le crime pour nous tirer de l'obſcurité & de la miſere. Et ſi par des voyes juſtes ou injuſtes nous aquerons des richeſſes & des honneurs, nous en abuſons ordinairement, ou les laiſſons à nos enfans, avec plein pouvoir d'en diſpoſer comme il leur plaît. Mais les Sevarambes, auſquels il n'eſt permis de faire que de bonnes actions, ne peuvent conſerver leurs biens & leurs dignitez que par une conſtante pratique de la vertu, & ne laiſſent à leurs enfans que leur bon exemple à imiter.

S'il arrivoit un Interregne, le plus ancien des Sevarambes gouverneroit à la place du Vice-Roy, juſques à ce que le grand Conſeil auroit choiſi un Succeſſeur.

La premiére choſe que fait un nouveau Lieutenant, eſt de convoquer le Conſeil géné-

général de toute Nation, où tous les Osmasiontes & généralement tous les grands Officiers assistent. Alors il leur declare le choix que le Soleil a fait de sa personne, & leur demande s'ils ne veulent pas volontairement se soûmettre à la volonté de leur Dieu & de leur Roy, & le reconnoître pour son Lieutenant; à quoy tous crient à haute voix *Erimbas imanto*, c'est-à-dire, que le Roy de la Lumiere soit obéï. Aprez on le suit au Temple, où il offre des Parfums au Soleil, & luy rendant graces de la faveur speciale qu'il lui a faite, il se consacre à son service, lui promet fidélité & au Peuple justice & protection. Cela fait, il va s'asseoir sur le Trône, où nous vîmes Sevarminas, quand nous eumes audience. Tous les Sevarobastes le suivent, le plus ancien lui met sur la teste la gloire ou l'ombelle radieuse dont nous avons parlé. Alors chacun des Senateurs lui promet aide & fidelité; & tous les autres soumission & obéïssance, à luy & à son Conseil. Si pour l'heure il a quelque Loy à proposer, il la déclare devant tous les assistans, l'appuye de raisons, en fait donner des copies à tous les Osmasiontes, & les prie de la bien examiner, & de luy en dire leur sentiment. Neuf jours aprés dans une autre assemblée pareille à celle-cy, cette Loy est confirmée & établie devant tous, dont chacun prend des copies

pour porter chez soy ; aprés quoy le Vice-Roi congedie tout ce monde & s'en va luy-même à son Palais.

Toutes les fois qu'il s'agit de faire passer quelque nouvelle Loy, on convoque ainsi ce Conseil général, & tout s'y fait de la maniere que je viens de dire.

Les Charges & les Offices ne subsistent qu'autant de tems qu'il plait au Viceroy & à son Conseil ; mais il arrive rarement qu'on les oste à ceux qui en sont une fois pourvûs, à moins qu'ils ne s'en demettent eux-mêmes, (ce qu'ils font ordinairement quand ils ont atteint l'âge de soixante ou soixantedix ans) ou bien qu'ils ne fassent mal leur devoir, ce qui se void rarement. Mais si par hazard il arrivoit que le Viceroy fust méchant, impie & tyrannique, & qu'il voulust violer les Loix fondamentales ; en ce cas-là on feroit tout ce qu'on pourroit pour le remaner à la raison ; & si enfin on n'y pouvoit pas réüssir, le plus ancien Sevarobaste convoqueroit le Conseil général, & leur en diroit les causes, leur demandant leur avis ; & s'ils ne trouvent pas à propos de demander au Soleil un Tuteur pour son Vice-Roy, afin de faire executer ses Loix & les maintenir dans leur entiere force & authorité selon les Constitutions de Sevarias & de ses Successeurs ; les autres répondroient affirmativement : alors

alors tous iroient au Temple; & aprés avoir offert de l'Encens & fait une priere au Soleil ils jetteroient au ſort parmi les Sevarobaſtes, & celuy à qui la figure du Soleil écherroit ſeroit declaré Tuteur du Viceroy, qui en cette occaſion doit être ſuppoſé avoir perdu ſon bon ſens. Aprés cela il ne ſeroit plus reçû dans le Conſeil, on le garderoit dans un Palais à part, où neantmoins il ſeroit traité avec toute ſorte de douceur, & de reſpect, juſques à ce qu'il plairoit à la Divinité de luy rendre ſa raiſon égarée; & quand il paroitroit qu'il voudroit faire ſon devoir, il ſeroit publiquement remis dans ſon authorité & dans l'exercice de ſa Charge, de la même maniere qu'il en auroit été privé.

C'eſt là une clauſe des Loix de Sevarias ſur ce ſujet, en cas que telle choſe arrivaſt, mais elle n'eſt pas encore arrivée, ni peut-être n'arrivera-t-elle jamais. La même clauſe regarde ceux qui en effet ſeroient hors de leur bon ſens, & qui ne voudroient pas volontairement ſe depouiller de l'Empire.

Sevarias a laiſſé des Formulaires pour toutes ces choſes, comme auſſi pour quelques Oraiſons qu'on doit faire au Soleil en diverſes rencontres, & ſur tout celle que nous avons traduite, qui ſe doit reciter toutes les fois qu'on procede à l'élection d'un Vice-Roy.

Je croi qu'il eſt maintenant à propos de

faire voir comment ſubſiſte ce grand Etat, & de quelle maniere on y fait des Magaſins publics, & comment on en diſpoſe.

Nous avons déja dit qu'une des principales maximes du Gouvernement étoit d'oſter la proprieté des biens aux ſujets, & de la laiſſer toute entiere au Souverain. Cela s'eſt toûjours pratiqué depuis Sevarias, & pour pouvoir entretenir les gens, & les faire vivre chacun à ſon aiſe; on a fait des Magaſins publics de toutes les choſes neceſſaires & utiles à la vie. On en a fait auſſi de celles qui ſervent aux honneſtes plaiſirs; & c'eſt de ces Magaſins qu'on les tire pour en départir à chaque Oſmaſie, ſelon ſes beſoins. Chaque Oſmaſie a ſon Magaſin particulier qui ſe fournit de tems en tems des Magaſins géneraux, pour pouvoir diſtribuër à chacun ce qui luy eſt neceſſaire, tant pour ſa ſubſiſtance, que pour l'exercice de ſon Art ou Métier. Aux Oſmaſies de la campagne on s'attache principalement à la Culture des terres, & l'on nourrit le Peuple des fruits qu'on en recüeille. Premiérement, chaque Oſmaſie champêtre prend du bled, du vin, de l'huile, & autres fruits tout autant qu'il luy eſt néceſſaire pour continuer l'Agriculture, & pour nourrir toutes les perſonnes qu'elle contient. Le ſurplus eſt envoyé aux Magaſins publics. On en fait de même des

Bestiaux dans les lieux où l'on en nourrit grand nombre.

On a des Prefects pour la Chasse, pour la Pêche & pour toutes les Manufactures, qui prennent les matieres necessaires à leurs ouvrages dans les lieux où elles croissent, & les font transporter dans ceux où l'on les travaille. Par exemple, il y a des lieux où l'on fait du Cotton, du Lin, du Chanvre & de la Soye; Ceux qui ont l'Intendance de ces choses en font des amas, & les envoyent aux villes où l'on en fait des étofes; & des villes on envoye ces étofes à tous les lieux de la campagne où l'on en a besoin. On en fait de même de la Laine, du Cuir, des Métaux & de toutes les autres choses dont on se sert dans la vie. Pour ce qui est des Materiaux dont on batit, l'Intendant des Bâtimens en fait faire des Magasins, & en tire tout ce qui luy est necessaire pour la construction des nouveaux Edifices, pour la reparation & l'entretien des anciens. On en fait de même pour les choses destinées aux réjoüissances publiques, aux solemnitez, aux spectacles, & il y a sur toutes ces choses des Intendans, & des Officiers sous eux qui commandent à un certain nombre de personnes destinées à travailler à tous ces ouvrages. Il y a diverses Osmasies où l'on éleve les enfans de l'un & de l'autre sexe, mais chaque sexe à part;

& il y a là dedans des Directeurs & des Precepteurs qui prennent soin d'instruire la jeunesse. Il y en a où on leur enseigne des Arts & des Métiers & chacune de ces Osmasies a ses Magasins particuliers, ses Officiers, & un nombre d'esclaves pour faire les ouvrages les plus sordides. De ces Magasins particuliers on tire ce qui est necessaire à l'entretien de chaque personne.

Si l'on considere la maniere de vivre des autres Nations, on trouvera que dans le fond on a des Magasins par tout, que les villes tirent de la campagne, & la campagne des villes; que les uns travaillent de leurs mains, & les autres de leurs testes; que les uns sont nez pour obéïr, & les autres pour commander; qu'on a des Ecoles pour l'éducation de la jeunesse; & des Maîtres pour leur enseigner des Métiers; que parmi les emplois de la vie il y en a pour la necessité de subsister, d'autres pour vivre plus commodément, & enfin d'autres purement pour le plaisir. Les choses sont les mêmes dans le fond, mais la maniere de les distribuer est differente. Nous avons parmi nous des gens qui regorgent de biens & de richesses, & d'autres qui manquent de tout. Nous en avons qui passent leur vie dans la faineantise & dans la volupté; & d'autres qui suent incessamment pour gagner leur miserable vie.

Nous en avons qui ſont élevés en dignité & qui ne ſont nullement dignes ni capables d'exercer les charges qu'ils poſſedent; Et nous en avons enfin, qui ont beaucoup de merite, mais qui manquant des biens de la fortune croupiſſent miſerablement dans la boue & ſont condamnez à une éternelle baſſeſſe.

Mais parmi les Sevarambes perſonne n'eſt pauvre, perſonne ne manque des choſes neceſſaires & utiles à la vie, & chacun a part aux plaiſirs & aux divertiſſemens publics, ſans que pour jouïr de tout cela, il ait beſoin de ſe tourmenter le corps & l'ame par un travail dur & accablant. Un exercice moderé de huit heures par jour luy procure tous ces avantages, à luy, à ſa famille & à tous ſes enfans, quand il en auroit mille. Perſonne n'a le ſoin de payer la Taille, ni les Impoſts, ni d'amaſſer des ſommes d'argent pour enrichir ſes enfans, pour doter ſes filles, ni pour acheter des heritages. Ils ſont exempts de tous ces ſoins, & ſont riches dés le berceau. Et ſi tous ne ſont pas élevez aux dignités publiques, du moins ont-ils cette ſatisfaction de n'y voir que ceux que le merite & l'eſtime de leurs Concitoyens y ont élevés. Ils ſont tous Nobles & tous Roturiers, &

nul ne peut reprocher aux autres la basses-se de leur naissance, ni se glorifier de la splendeur de la sienne. Personne n'a ce déplaisir de voir vivre les autres dans l'oisiveté, pendant qu'il travaille pour nourrir leur orgüeil & leur vanité ; Enfin, si l'on considere le bonheur de ce Peuple, on trouvera qu'il est aussi parfait qu'il le puisse estre en ce monde, & que toutes les autres Nations sont tres-malheureuses au prix de celle-là.

Si l'on compare aussi le bonheur des Roys, des Princes & des autres Souverains, avec celuy du Vice-Roy du Soleil, on y trouvera des differences notables. Ceux-là ont ordinairement de la peine pour tirer les subsides necessaires au soûtien de leur Etat, & sont souvent contraints d'user de force & de cruauté pour venir à leurs fins. Celuy ci ne se sert point de tous ces moyens. Il est déja le Maître absolu de tous les biens de la Nation, & nul de ses Sujets ne peut luy refuser l'obeïssance qui luy est deuë, ni pretendre aucun privilege particulier. Il donne & oste quand il luy plait ; il fait la paix & la guerre quand il le trouve à propos ; tout le monde luy obeït, & nul n'oseroit resister à sa volonté. Il n'est pas exposé aux rebellions

&

& aux soûlevemens des Peuples ; personne ne doute de son authorité, & tout le monde s'y soûmet, il ne la doit à personne, & personne n'ose entreprendre de la luy oster. Car qui seroit si temeraire que de se revolter contre le Soleil & contre ses Ministres ? Qui seroit si vain que de se croire plus digne de commander que ceux que ce Roy lumineux a choisis pour ses Lieutenans ? Et quand quelqu'un seroit assés insensé pour vouloir usurper le Gouvernement, comment le pourroit-il faire, & où trouveroit-il des gens qui voulussent appuyer sa folie & devenir esclaves pour le rendre Souverain ? Ajoûtez que la Religion lie fort les Sevarambes à l'obeïssance de leurs Superieurs, car ils ne reconnoissent pas seulement le Soleil pour leur Roy, mais ils l'adorent comme leur Dieu, & croyent qu'il est la source de tous les biens qu'ils possedent ; De sorte qu'ils ont une grande veneration pour ses Loix & pour le Gouvernement qu'ils croyent qu'il a luy-même établi parmi eux par le ministere de Sevarias. D'ailleurs, leur éducation estant si bonne, ils sont accoûtumez de si bonne heure à l'obeïssance de ses Loix, qu'elle leur est naturelle, & s'y soûmettent

d'autant plus volontiers, que plus ils raisonnent & plus ils les trouvent justes & raisonnables.

De l'Education des Sevarambes.

LEur sage Legislateur faisant de si belles Loix pour ses peuples, n'avoit garde de négliger le soin de faire élever la jeunesse, sçachant bien que de leur éducation depend la conservation ou la ruine de ces mêmes Loix, & que la corruption des mœurs produit ordinairement de grandes illusions dans la Politique. Il est bien difficile qu'un homme vicieux & mal elevé soit jamais un habile Ministre ny un bon Sujet. Car d'un costé la violence de ses passions l'entraîne dans le vice, & de l'autre son ignorance ne luy permet pas de faire un juste discernement du bien & du mal, du vray & du faux. Les hommes ont naturellement beaucoup de panchant au vice, & si les bonnes Loix, les bons exemples & la bonne éducation ne les en corrigent, les mauvaises semences qui sont en eux s'accroissent & se fortifient, & le plus souvent elles étouffent les semences de vertu que la nature leur avoit données. Alors ils s'abandonnent à leurs ape-

apetits déréglés, & laissant l'empire de leur raison à leurs passions impetueuses & farouches, il n'y a point de maux où elles ne les précipitent. De là viennent les violences & les rapines, l'envie, la haine, l'orgüeil & le desir de dominer; les rebellions, les guerres, les massacres, les incendies, les sacrileges, & tous les autres maux dont les hommes sont ordinairement affligez.

Une bonne éducation corrige le plus souvent & même quelquefois étoufe les semences vicieuses qu'ont les hommes & cultive celles qu'ils ont pour la vertu.

C'est ce que comprit fort bien le grand Sevarias, & c'est pour cette raison qu'il fit plusieurs Ordonnances pour l'éducation des enfans. Car premierement ayant reconnu que leurs peres & leurs meres les gâtent le plus souvent, par une folle indulgence, ou par une trop grande severité, il ne voulut pas laisser ces jeunes plantes entre les mains de personnes si peu capables de les cultiver.

Pour cét effet il institua des Ecoles publiques pour les y faire élever en commun, & sous la conduite de personnes choisies & habiles, qui n'estant preoccupées ni d'amour ni de haine, instruiroient indif-

terement tous les enfans par préceptes, par corrections & par exemples, pour les porter à la haine du vice & à l'amour de la vertu. Mais afin que les Parens ne pussent les contrarier dans l'exercice de leurs charges, il voulut qu'aprez qu'ils auroient rendu à leurs enfans les premiers soins paternels & qu'ils auroient temoigné leurs premieres tendresses à ces pretieux fruits de leur amour; il voulut, dis-je, qu'ils se dépoüillassent de leur autorité paternelle pour en révêtir l'Etat & le Magistrat, qui sont les Peres politiques de la Patrie.

Selon cette Ordonnance, dez que les enfans ont atteint leur septiéme année, à de certains jours reglez & quatre fois tous les ans le pere & la mere sont obligez de les mener au Temple du Soleil, où aprez qu'on les a dépoüillez des habits blancs qu'ils portoient depuis leur naissance, on les lave, on leur rase la tête, on les oint d'huile, on leur donne une robe jaune, & puis on les consacre à la Divinité. Le pere & la mere se démettent entierement de l'empire que la nature leur avoit donné sur eux, ne se reservant que l'amour & le respect, & dez ce moment ils deviennent

nent

nent enfans de l'Etat. Incontinent aprez on les envoye à des Ecoles publiques où pendant quatre ans entiers on les accoûtume à l'obeiſſance des Loix, on leur enſeigne á lire & à écrire, on les forme à la danſe, & à l'exercice des Armes.

Quand ils ont ainſi demeuré quatre ans dans ces écoles & que leur corps s'eſt fortifié, on les envoye à la campagne, où ils apprennent pendant trois ans à cultiver la terre, à quoy on les fait travailler quatre heures du jour, & on les fait exercer les quatre autres heures aux choſes qu'ils avoient déja apriſes dans les écoles. On éleve les filles de la même maniere que les garçons, ſans beaucoup de difference, mais c'eſt en des lieux ſeparez, car on a des Oſmaſies pour les deux ſexes, & d'ordinaire celles de la campagne ſont éloignées les unes des autres.

Lors qu'ils ſont parvenus à leur quatorziéme année, on leur fait changer de demeure & d'habit ; on leur oſte leurs veſtemens jaunes pour leur en donner de verds ; & alors on les appelle en langue du Païs *Edirnai*, c'eſt à dire vivant dans le troiſiéme ſeptenaire de leur âge. Ceux du pre-
mier

mier ſeptenaire ſont appellés *Adirnai*, & ceux du ſecond *Gadirnai*. On les appelle autrement de la couleur de leurs *Aliſtai*, c'eſt à dire habits blancs, *Erimbai*, c'eſt à dire habits ou jaunes, & *Forruai*, c'eſt à dire verds. Pour les filles on ne fait que changer la terminaiſon *ai* en *ei*, comme *Adirnei*, *Aliſtei* & ainſi des autres. Alors on leur enſeigne les principes de la Grammaire & on leur donne le choix d'un meſtier : quand ils ont fait quelque temps d'épreuve, ſi l'on void qu'ils y ſoyent propres, on les donne à des Maiſtres, qui ont ſoin de les leur enſeigner, mais s'ils n'y ont pas de fort grandes diſpoſitions on leur donne le choix d'étre Laboureurs ou Maſſons, qui ſont les deux plus grands exercices de la Nation.

Pour les filles on les éleve à des Métiers affectés à leur ſexe, qui ne ſont pas ſi penibles que ceux des garçons. Elles s'occupent à filer, à coudre, à faire de la toile & à pluſieurs autres exercices, où la force du corps n'eſt pas ſi neceſſaire qu'à ceux des hommes.

Quand elles ont atteint leur ſeiziéme année, & les garçons leur dix-neuvieme, il leur eſt permis de faire l'amour & de ſonger au mariage, ce qui ſe fait en la maniere ſuivante.

Quand

Quand ils ſont parvenus à cet âge on leur permet de ſe voir en preſence de leurs Conducteurs à la promenade, au bal, à la chaſſe, aux revües & à toutes les ſolemnitez publiques. Dans ces occaſions les garçons peuvent s'adreſſer aux filles & leur dire librement je vous aime, & les filles peuvent ſans honte recevoir leur declaration. La naiſſance, les richeſſes, les charges, ni tous les autres dons de la fortune, ne font point de difference entr'eux, car ils ſont tous égaux en cela, & ne different que de ſexe, & de trois années d'âge que les garçons ont au deſſus des filles: car les mariages inégaux ne ſont permis qu'à celles qui ne pouvant trouver de mary particulier, ſont obligées de choiſir un homme public pour les tirer d'entre les Vierges. S'il y en a que quelque infirmité naturelle, ou quelque accident, exempte de l'obligation de ſe marier; on les envoye en Sporombe; car on ne veut pas ſouffrir de telles gens en Sevarambe. Dans les aſſemblées des filles & des garçons, l'amour joüe ſon rôle & fait de grandes conqueſtes ſur les cœurs. Chacun tâche de ſe faire aimer, par la beauté de ſon viſage, & par les charmes de ſon eſprit. Ceux en qui l'on en void bril-

briller beaucoup & qui y ioignent de la probité & de la vertu, sont le plus souvent preferés aux autres, & les filles prudentes voyent bien qu'ils parviendront facilement aux charges, & qu'ainsi elles auront part aux honneurs & aux dignitez de leurs maris. Mais il s'en trouve dont la prudence est toute contraire; car de peur qu'un homme de mérite parvenant aux emplois, n'ait en même temps le Privilege dû à sa charge, qui est d'avoir plus d'une femme, s'il le veut, elles aiment mieux épouser une personne sans merite, que de s'attacher à un homme, qui s'élevant dans la fortune pourroit partager un cœur qu'elles voudroient posseder tout entier. Ainsi chacun accommode sa politique à son inclination; les uns aiment les plaisirs, les autres les honneurs & chacun a son panchant particulier.

Comme les Sevarambes ont naturellement de l'esprit & qu'ils sont bien élevés & polis, les Amans ne manquent pas dans les rencontres de mettre en usage les presens de fleurs & de fruits, les ris, les chansons & les discours éloquens, pour témoigner leur passion à leurs maîtresses. Tout cela leur est permis & personne n'y trouve

à

à redire: au contraire on mépriſe ceux qu'on ne void pas touchez d'amour, on les regarde comme des gens de mechant naturel, comme des Citoyens indignes des faveurs de la Patrie.

Mais dans toutes ces occaſions on ne s'écarte que rarement des regles de la modeſtie, & l'on ne fait, ny ne dit rien qui puiſſe choquer la pudeur; car cela eſt expreſſément défendu, & les plus impudens même n'oſeroient rien faire contre la bienſeance, parce qu'ils ne parlent aux Filles qu'en public, & devant leurs Gouvernantes.

Pendant dixhuit mois les Filles à marier qu'on appelle *Enibei*, & les Garçons S*parai* ont le loiſir de ſe voir, de ſe connoiſtre, & de s'aimer ſans rien conclurre, mais ce temps-là expiré, c'eſt la coûtume de tomber d'accord & de ſe donner la foy, aprés quoy les rivaux rejettez ſe retirent, & la Fille ne reçoit que l'Amant qui lui a promis mariage. Quand le tems de l'Oſparenibon, c'eſt à dire, des Solennitez du Mariage eſt venu, ils vont au Temple & ſont mariez en la maniere dont nous avons fait la deſcription dans la premiere Partie de cette Hiſtoire.

Lors qu'ils ſont mariez on donne des ha-

habits bleus aux garçons, à cause de leur vingt-&-uniéme année, & aux filles aussi parce qu'elles leur sont jointes; mais pour marquer que la Fille n'est pas encore parvenuë à sa quatriéme Dirnemis, c'est à dire, au-delà de vingt-&-un an, elle porte des manches vertes sur son habit bleu, jusques à ce qu'elle ait vingt-&-un an complets; alors elle prend un voile sur la têre, & cache ses cheveux, qu'elle laisse voir à découvert avant cet âge-là.

Le soir de la nôce on leur fait un festin, où se trouve un grand nombre de gens de tous âges & de tous sexes, & où la Musique & la Dance ne manquent pas. Cela se fait dans une des sales de l'Olmasie où ils doivent demeurer & dans laquelle on leur a préparé deux Chambres de plein-pied, dont l'une regarde sur la ruë, & l'autre sur la cour, & c'est là qu'ils consomment leur mariage; mais on ne leur permet de coucher ensemble que de trois nuits une, pendant les trois premieres années de leur union, & puis de deux nuits une jusques à leur vingt-huitiéme année; aprés quoy ils sont libres, & peuvent coucher ensemble quand il leur plaît. Le plus grand honneur des femmes est d'aimer leurs maris, & d'élever elles mêmes

mes plusieurs enfans à la Patrie. Entre les femmes des particuliers celles qui en ont le plus sont le plus honorées, mais parmy les femmes des Magistrats on regarde le mary. Les femmes steriles sont fort méprisées, & lors qu'un homme en a gardé une cinq ans il lui est permis d'épouser quelque veuve ou quelque fille qui ne trouve point de mary, ou de tenir une esclave en qualité de concubine. L'unique moyen qu'ont les femmes stériles d'effacer leur opprobre est de servir les malades, ou si elles sont habiles, de s'emploier à l'éducation de la Jeunesse. Chaque mere est obligée d'allaiter son enfant, à moins qu'elle ne fust si foible que de ne pouvoir pas le nourrir sans beaucoup hazarder sa santé; Car en ce cas-là on luy donne une autre Nourrice de celles qui ont perdu leurs enfans, qui sont fort estimées quand au defaut de leur propre fruit, elles nourrissent celuy d'une autre, & élevent un enfant à la Patrie.

Voilà quelle est la maniere ordinaire d'élever & de conduire la Jeunesse parmy les Sevarambes. Mais ceux de leurs enfans qui ont un génie extraordinaire, & qui sont propres aux belles Sciences & aux Arts liberaux, ne sont pas élevez de même;

me; car on les exempte des travaux du corps pour les employer à ceux de l'esprit. Pour cet effet il y a des Colleges faits tout exprés pour leur éducation, & c'est du nombre de ceux-cy qu'on prend de sept en sept ans, des gens pour voyager dans nôtre Continent, & pour y apprendre tout ce que nous avons de particulier; ce qu'ils ont pratiqué depuis que Sevaristas en rétablit le commerce & ordonna ces sortes de voiages. Ceux-cy ne peuvent sortir du Païs sans y laisser du moins trois enfans pour assurance de leur retour, je ne sçay si c'est la raison pourquoy ils ne manquent jamais s'ils le peuvent, de retourner chez eux; mais je n'ay pas oüi dire que depuis que cette coûtume est établie, il s'en soit trouvé un seul qui ait deserté sa Patrie, pour demeurer ailleurs, & que ceux qui ne sont pas morts dans leurs voyages, ayent manqué d'aller revoir leur Patrie.

Ces voyages sont cause qu'il y a plusieurs personnes à Sevarinde & aux villes d'alentour qui savent parler diverses Langues de l'Asie & de l'Europe, qu'ils enseignent d'ordinaire à ceux qui sont destinez pour le voyage, avant qu'ils partent de leur Païs, & c'est la raison pourquoy Sermodas, Carchida & les autres furent capables

de

de s'entretenir d'abord avec nous, parce qu'ils sçavoient déja plusieurs de nos Langues, ayant conversé des années entiéres parmy les Asiatiques & les Européens, sans qu'on sçust de quel païs ils venoient, car ils passent d'ordinaire pour Persans ou pour Armeniens.

Fin du 1. Tome & de la II. Partie.



HISTOIRE
DES
SEVARAMBES,
PEUPLES QUI HABITENT
une Partie du troisiéme Continent
communément appellé

LA TERRE AUSTRALE.

Contenant une Relation du Gouvernement, des Mœurs, de la Religion, & du Langage de cette Nation, inconnuë jusqu'à present aux Peuples de l'Europe.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ESTIENNE ROGER,
Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique.
M. D. C. C. II.



HISTOIRE DES SEVARAMBES.

QUATRIE'ME PARTIE.

Des Mœurs & Coûtumes particulieres des Sevarambes.

LE Gouvernement ſous lequel vivent les Sevarambes, & l'éducation qu'ils reçoivent, ne peuvent pas manquer de faire de grandes impreſſions ſur leurs eſprits, & de les tourner au bien s'ils y ont quelque panchant naturel. Sevarias remarqua d'abord que l'humeur de ces Peuples étoit un peu fiere, & cela continuë toûjours. Il eſt vray que leur éducation tourne cette fierté en une noble ambition de bien faire, & d'acquerir de l'eſtime; ſi bien que ce qui dans un autre Etat ſeroit un panchant au vice, leur ſert icy d'un éguillon à la vertu. Ils ſont fort amoureux des loüanges, & lors que quelqu'un de leurs Magiſtrats les louë de

s'eſtre bien aquitez de leur devoir, ou d'avoir fait quelque action genereuſe, ils en ſont plus contens que nous ne le ſommes quand on nous fait de riches preſens. Les femmes ne ſont pas moins avides de loüanges que les hommes, ce qui ſe remarque ſur tout en celles qui ont nourri beaucoup d'enfans, & qui ont toûjours fait profeſſion d'honneur & de chaſteté. Elles en conçoivent une fierté qui ſe lit ſur leur viſage malgré toute la modeſtie dont elles tâchent de la voiler. Rien entre elles n'eſt plus deteſtable que le nom d'une débauchée, & elles ſe croiroient criminelles d'avoir ſeulement parlé à une perſonne qui n'euſt pas bonne reputation, ou qui auroit dit quelque choſe de contraire à la pudeur de leur ſexe. Nonobſtant cela elles ne ſont pas beaucoup ſcrupuleuſes; car converſant tous les jours dans le travail & dans le repas avec leurs Concitoyens & Concitoyennes, elles ſont aſſés familieres & diſent fort librement leurs ſentimens, mais toûjours avec beaucoup de modeſtie. Les hommes n'en font pas une profeſſion moins ſevere, & l'on auroit une tres-mauvaiſe opinion d'eux, s'ils avoient fait ou dit quel-

que

que chose de sale & de mal-honneste devant les Dames. Ils tâchent de s'aquerir l'amour & l'estime de tout le monde, parce que c'est le moyen de parvenir aux charges, ce qui fait que parmi ceux qui aspirent aux dignités on voit une honneste émulation qui leur fait prendre soigneusement garde à toutes leurs actions, de crainte de perdre leur credit. La medisance & les calomnies sont severement punies, & s'il arrive qu'un d'entr'eux accuse quelqu'un de ses Concitoyens sans pouvoir prouver son accusation, il n'est pas seulement noté d'infamie, mais il est encore sévérement chastié par les Loix. Ils font tous profession de dire la vérité ou de se taire, & l'on punit rigoureusement les enfans quand on les a surpris en mensonge de quelque qualité qu'il puisse estre, ce qui les accoûtume de bonne heure à dire la verité, ou à garder le silence. Quand on leur demande quelque chose qu'ils n'ont pas envie qu'on sçache, ils ne répondent rien, & si l'on persiste à les presser, ils s'en fâchent beaucoup, & ne manquent pas de traiter d'importuns ceux qui les pressent ainsi. Il n'y a pas lieu de s'étonner que parmy des gens élevés comme

eux, & qui vivent sous un tel Gouvernement, il y ait si peu de personnes adonnées au mensonge, n'ayant pas les motifs de mentir qu'ont les autres Nations. Ils n'y sont jamais forcés par la pauvreté ni attirés par l'espoir du gain, encore moins portés par la crainte ou l'esperance de plaire ou de déplaire à leurs Superieurs.

D'ailleurs quand les exemples sont généraux dans une Nation, il n'y a que les vicieux & les perdus qui veüillent s'écarter de la regle commune, & faire des actions contraires à la coûtume & aux maximes aprouvées de tout le monde. Parmy les Sevarambes l'éxemple des vicieux incorrigibles ne va jamais guere loin, car on les châtie fort sévérement; & quand on void qu'ils ne s'amandent point, on les envoye aux Mines loin de la societé des honnêtes gens.

Pour les sermens & les blasphêmes on ne les connoist seulement pas, & l'on peut dire d'eux, que sans avoir jamais vû l'Evangile, ils en observent beaucoup mieux les regles sur ce point, que les Chrétiens mêmes; car tous leurs discours n'ont que *Oüi* pour affirmer, & *Non* pour nier.

L'yvrognerie leur est inconnue, car outre

outre qu'elle seroit rigoureusement punie, il leur seroit difficile d'avoir dequoy s'enyvrer, vivant sans Taverne ny Cabaret, & mangeant tous en public, où chacun a seulement ce qu'il peut manger & boire, sans sortir des bornes de la temperance. D'ailleurs il ne leur est pas permis de boire du vin ny d'aucune liqueur fermentée qu'ils ne soient mariés; de sorte qu'ils sont élevés à la sobrieté, & en contractent l'habitude avant que de pouvoir se debaucher. Les vices où ils sont naturellement les plus enclins, sont l'amour & la vengeance; mais les Loix remedient aux excés du premier, en ordonnant le Mariage à la jeunesse dés qu'elle est capable de cette passion; & pour l'autre, leur éducation la corrige beaucoup; parce qu'étant élevés ensemble, ils s'acoûtument dés leur enfance à souffrir beaucoup de choses de leurs compagnons, par la necessité de ne pouvoir faire autrement, ou par l'obéïssance qu'ils rendent à leurs Superieurs, qui ne manquent pas de les mettre d'accord dés qu'il s'éleve entre eux quelque demêlé considerable. Ils sont naturellement gais, aimant à se divertir quand ils sortent de leur travail journalier. La dance, la musique, la course, la lutte & divers au-

autres jeux font leurs récréations les plus ordinaires. Ils sont fort robustes & joüissent d'une grande santé pour la plusspart, ce qui vient en partie de leur naissance, & de leur maniere de vivre, & en partie de leur gayeté.

De leur naissance, parce que leurs peres & meres étant des personnes que l'amour unit, s'aiment beaucoup plus que ne font ceux qui se marient pour d'autres considerations. Et comme ils ont un grand égard à la génération, ils n'habitent que rarement ensemble, d'où vient qu'ils font des enfans plus forts & plus vigoureux qu'on ne fait dans les lieux où l'on n'a pas tous ces égards. Outre que, comme les femmes mariées sont fort honorées quand elles en élevent beaucoup, elles se font une vertu de ne pas souffrir un commerce assez fréquent de leurs maris, pour estre contraire à la génération, & qui rendroit leurs enfans foibles & sujets aux maladies, ou les feroit mourir dans leur plus tendre jeunesse; ou s'ils en échappoient les empêcheroit de devenir hommes robustes & vigoureux.

La maniere de vivre de ces Peuples contribuë encore beaucoup à fortifier leurs corps, car ils vivent dans la sobrie-

té ſans ſouffrir ni faim, ni ſoif. Ils ſont beaucoup d'exercice, mais c'eſt un exercice moderé, & comme ils ne ſont ſujets à aucune débauche, on ne void chez eux ni gouteux, ni gravelleux, ni des gens attaqués de maladies ſales & infames, que la pudeur empêche de nommer.

Leurs divertiſſemens & leur gayeté aident auſſi beaucoup à la conſervation de leur ſanté, qui n'eſt jamais interrompuë par les ſoucis & les chagrins dont eſt devorée l'ame de ceux qui ſont obligez tous les jours à ſubvenir à leurs néceſſités preſentes, ou à celles de leurs familles, & à ſe munir contre celles où ils peuvent tomber dans la ſuite. Ils n'ont ni ſouci, ni avarice, ils ne manquent jamais de rien, & leur plus grand ſoin eſt de joüir avec modération des plaiſirs légitimes de la vie. Cela n'eſt pas ſeulement cauſe qu'ils ſont généralement ſains & robuſtes, mais auſſi qu'ils vivent long-tems eſtant aſſez ordinaire d'y voir des vieillards de cent & de ſixvingts ans. Ils ſont preſque tous grands & de belle taille; & ceux de la taille mediocre parmi eux, ſeroient de la plus haute parmy nous. On y void pluſieurs hommes de ſix à ſept pieds de haut, & parmi les femmes on y en void de hautes à propor-

tion. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de beaucoup plus petites, mais il n'est pas étonnant d'y voir des hommes de sept pieds de haut, qui parmi nous passeroient pour des Geans.

Tout ce qui contribuë à leur santé, ne contribuë pas moins à la beauté de l'un & de l'autre sexe ; car quoy qu'on n'y voye guere de ces beautés fines & délicates qui ressemblent à des poupées de cire ; on y void des hommes & des femmes qui ont les traits beaux & reguliers, la peau douce & unie, le corps dodu, & potelé, le teint passablement blanc & vif, outre un air mâle & vigoureux qui ne se rencontre que rarement parmi nous. Ils ont généralement les cheveux noirs & les yeux de même couleur. Il s'en trouve qui ont les cheveux d'un chatain clair, mais on y void peu de gens blonds. Leurs habits sont trés-propres, mais trés-simples, & sont faits, de toile, de coton, de laine, ou de soye, dont il y a chez eux de trois sortes. La premiere se fait d'une espece d'herbe qu'on seme comme le lin, l'autre de l'écorce interieure d'un arbre dont on a grand nombre en ce Païs-là, & la derniere se tire des vers à soye, comme celle que nous avons. Ils usent aussi de

draps d'or & d'argent, mais ils ſont reſervés aux grands Officiers, l'or & les pierreries au Vice-Roy, l'écharpe de toile d'or aux Sevarobaſtes ſeulement, & celle d'argent aux Oſmaſiontes & Broſmaſiontes. Les Officiers inferieurs & leurs femmes portent la ſoye; & les étoffes de lin, de chanvre, de laine & de coton ſont pour le commun peuple. Les habits ſont de diverſes couleurs ſelon les divers âges, & l'on change ces couleurs de ſept en ſept ans. Ceux des petits enfans ſont blancs comme nous avons déja dit; aux blancs ſuccedent les jaunes, aux jaunes les verds, aux verds les bleus, aux bleus les rouges, qui ſont de deux ſortes, l'un pâle & clair, & l'autre obſcur; deux ſortes de gris ſuccedent au rouge, au gris le minime ou couleur de ſuye, & enfin le noir dont ſont vêtus tous les gens âgez. La pourpre, l'or & l'argent ſont pour les Magiſtrats, & par ces differentes couleurs d'habits, on void la difference des âges & des dignités. Quelques-uns pourront ſe moquer de cette bigarrure, mais quand ils ſçauront qu'outre les Offices, toute la ſuperiorité de ces Peuples les uns ſur les autres, conſiſte dans l'âge, & que ces couleurs ſont né-

cessaires pour les faire connoître, afin qu'on puisse rendre l'honneur dû à chacun selon son degré, je croi qu'ils ne s'en moqueront plus. Les étoffes bigarrées sont reservées aux Esclaves & aux Etrangers, & c'est la raison pourquoy les habits qu'on nous donna en étoient tous faits.

Les hommes couvrent leur tête de bonnets & de chapeaux de même couleur que leurs habits. Avant leur mariage ils laissent croître leurs cheveux, mais étant mariés ils les coupent jusqu'aux oreilles. Ils portent des calçons, des vestes & des robes qui leur pendent jusques au milieu de la jambe. Ils se ceignent d'une ceinture, & usent de bandes de toile peintes autour de leur cou en forme de cravates. Ils usent de gans, de bas, de souliers de cuir, & de spardilles de corde comme nous, & ils en font encore de l'écorce d'un arbre qui nous est inconnu.

Les femmes sont coëffées differemment selon leur âge. Les filles accommodent leurs cheveux en diverses manieres, & ne mettent rien sur leurs têtes que quand elles vont au grand air; car alors elles se couvrent de certaines ombelles ou chapeaux faits d'une herbe dont on tire une espece de soye; & toutes les femmes s'en ser-

ſervent dans ces occaſions. Les mariées ſont toûjours voilées de coëffes de toile ou de ſoye de la couleur de leurs habits.

Celles qui ont eu des enfans portent autant de bandes de ſoye couleur de pourpre, qu'elles en ont élevé juſqu'à l'âge de ſept ans, car ceux qui ſont morts au deſſous de cet âge ne ſont comptés pour rien, & les meres n'en ſont pas plus honorées, ce qui les rend fort ſoigneuſes de les élever. Le reſte de leur habit ne differe de celuy des hommes qu'en ce que leurs robes ſont plus longues, & qu'elles ſont ouvertes au ſein.

On leur donne tous les ans deux habits neufs, l'un de lin ou de coton, & l'autre de laine. Les hommes en ont autant & les enfans auſſi, de ſorte qu'on les voit toûjours propres & biens vêtus. On leur donne à chacun une fourniture de linge de trois en trois ans, & l'on renouvelle leurs meubles quand ils en ont beſoin. Tout ce meuble conſiſte en des lits, des tables, des ſieges, & en quelque peu de vaiſſelle, car ils n'ont point beſoin d'autre choſe, parce qu'ils n'appreſtent point leurs viandes, & que mangeans en commun dans

dans toutes les Oſmaſies, on leur appreſte tout ce qu'il leur faut.

Ils font généralement trois repas le jour; qui ſont le déjeuner, le dîner & le ſouper. Ces deux premiers ſe font en public & le dernier en particulier, car il eſt permis à chacun de manger le ſoir chez luy avec ſa femme & ſes enfans, ou avec tel de ſes amis qu'il luy plaiſt.

Souvent ils font entr'eux de petites ſocietés particulieres, & ſe divertiſſent enſemble ou dans leurs chambres, ou en public; mais ce n'eſt que quand ils ont fini leur travail. Par ce moyen chacun choiſit la compagnie de ceux qui luy plaiſent le plus, & ſatisfait ſon inclination.

Le bain leur eſt ordinaire: en Hyver ils ſe baignent toûjours dans des bains chauds qu'on fait dans chaque Oſmaſie, du moins une fois en dix jours. En Eté ils ſe baignent le ſoir dans les rivieres, & les hommes mariés avec leurs femmes s'y mêlent les uns avec les autres fort librement, mais les filles & les garçons ſe baignent à part, & pour cet effet il y a des lieux differens deſtinés pour eux.

Le public fait ſouvent des parties de chaſſe,

chasse, & donne la liberté aux hommes & aux femmes de s'y trouver: tantost à de certaines compagnies & tantost à d'autres. On en fait de même pour la pêche, & pour cet effet il y a des gens qui sont ordinairement employez à ces exercices.

Les heures du travail sont reglées, & l'on sonne la cloche pour éveiller les gens & pour les avertir de leur devoir. En Eté on se leve fort matin, à cause de la longueur des jours, & en Hiver plus tard à cause de leur brieveté, & l'on avance ou recule les heures selon la difference des saisons.

Les personnes malades sont exemptées du travail durant leur maladie, comme aussi tous ceux qui ont passé soixante ans, *s'ils* veulent user de leur privilege; mais la grande habitude qu'ils ont prise à travailler, & la honte de ne rien faire, ne leur permet gueres de s'en exempter quand ils se portent bien. Les femmes grosses & les nourrices en sont aussi exemptes, mais quand elles peuvent faire quelque ouvrage aux heures de loisir, elles aiment mieux travailler que de ne rien faire.

La salutation des Sevarambes est differen-

ferente ſelon les perſonnes. Quand ils paſſent devant un Magiſtrat ils ſe découvrent & font une inclination du corps qui eſt plus ou moins profonde ſelon ſon rang & ſa dignité. Aux vieillards ils découvrent ſeulement la teſte ſans faire aucune inclination: à leurs égaux ils font ſeulement un geſte de la main, la poſant ſur leur poitrine, & puis la laiſſant tomber à coſté. Les femmes font la même choſe, hormis les filles qui au lieu de ſe découvrir la teſte, y mettent leur main gauche, quand elles ſaluënt quelque Officier, ou les vieilles gens. Les Magiſtrats ſaluent la jeuneſſe avec une geſte de la main, & quand ils veulent donner une marque particuliere de leur faveur à quelqu'un d'entr'eux, ils le baiſent au front. Ce n'eſt pas la coûtume de baiſer les femmes, ni les filles en les ſalüant, ni meſme de les toucher, & il y a peu de perſonnes de ce ſexe qui ayent jamais été baiſées que par leur pere & leur mere dans leur premiere enfance, & le premier baiſer qu'elles reçoivent des hommes, eſt celuy que leur fait dans le Temple leur nouvel époux le jour de leur mariage. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit permis aux filles de donner leur main à baiſer à quelqu'un de leurs

leurs Amans, mais cela se fait fort rarement, & par une grace toute particuliere. C'est dans les dançes & non ailleurs que les jeunes hommes ont la liberté de leur toucher la main, & pour les personnes d'un même sexe, il leur est permis de se la donner en signe d'amitié. Pour les complimens qu'ils se font lors qu'ils se salüent, ils sont differens, le plus ordinaire est celuy-cy: *Erimbas erman*, c'est-à-dire, *Que le Soleil vous aime.*

Il arrive rarement que les femmes y fassent brêche à leur honneur, quoy que cela arrive quelquefois, comme le Lecteur aura pû l'observer dans le châtiment d'Ulisbe & de ses compagnes, & dans celuy des jeunes hommes de l'Armée dont nous avons parlé; ce qui fait voir qu'il s'en trouve qui voudroient bien satisfaire leur passion, mais trois choses les en empêchent ordinairement, sçavoir la rigueur des loix, la rareté des occasions & le soin qu'on prend de marier bientost les jeunes gens, comme nous avons dit ailleurs. Toutefois ces raisons sont bien souvent moins puissantes que leurs impatiences amoureuses, comme il arriva trois ans aprés nostre établissement à Sevarinde, à quelques jeunes Amans

trop

trop amoureux, pour attendre avec patience leur Osparenibon, qui leur sembloit trop long-tems à venir.

C'estoient deux jeunes hommes, dont l'un s'appelloit Bemistar & l'autre Pansona. Le premier avoit une sœur nommée Bemiste, qui luy ressembloit parfaitement & qui n'avoit qu'un an moins que luy. Ils étoient d'une même taille, ils avoient un même ton de voix, enfin, jamais deux personnes ne se ressemblerent mieux. Dans l'Osmasie de Bemiste estoit une fille fort belle nommée Simmadé dont Bemistar estoit éperdûment amoureux & qui s'en estoit fait aimer. L'amour de ces deux personnes fit naître de l'amitié entre Bemiste & Simmadé, celle-cy s'attachant à l'autre parce qu'elle estoit sœur de son Amant, & l'autre à celle-cy parce qu'elle estoit Maîtresse de son frere: Si bien qu'ayaut lié une forte amitié, elles estoient presque toûjours ensemble, & sur tout la nuit; car estant si bonnes amies elles avoient fait en sorte de n'avoir qu'une même chambre & un même lit. Bemiste estoit aimée de Pansona, & l'aimoit aussi de son côté, & cette même raison avoit obligé son Amant de lier une aussi étroite amitié avec son frere, que Sim-

madé avoit liée avec elle : de ſorte qu'ils logeoient & couchoient auſſi enſemble, & ſe faiſoient confidence de leur amour. Par le moyen de Bemiſtar qui pouvoit librement entretenir ſa ſœur, Panſona avoit ſouvent le bonheur de voir ſa chere Bemiſte, & de luy dire tout ce qu'il vouloit en preſence de ſon frere ; & celuy-cy eſtoit bien aiſe de la compagnie de cet Amant de ſa ſœur, afin qu'il parlaſt avec elle pendant qu'il entretiendroit ſa chere Simmadé. Ils avoient de ces entretiens le plus ſouvent qu'il eſtoit poſſible. Ils ſentoient tous les jours augmenter leur amour par les témoignages mutuels qu'ils s'en donnoient les uns aux autres ; & cela cauſoit en eux des ardeurs & des impatiences qu'ils avoient beaucoup de peine à retenir. Ils faiſoient ſouvent des vœux pour l'arrivée du jour heureux qui devoit mettre fin à leurs peines ; mais ce jour tardoit trop long-tems pour des Amans dont les jeunes cœurs eſtoient épris d'une paſſion violente. Bemiſtar eſtoit le plus boüillant & le plus emporté de tous, ſon impatience luy mit dans l'eſprit un expédient pour ſoulager ſa peine en trompant la vigilance des gardes de l'Oſmaſie où ſa Maîtreſſe demeuroit. Il s'imagina que, s'il

s'il pouvoit perſuader à ſa ſœur de changer d'habit avec luy & de venir coucher avec Panſona, il pourroit facilement ocuper ſa place dans le lit de Simmadé. Dans cette penſée il conſulta ſon ami qui n'étant pas plus ſage que luy, & qui ayant moins à riſquer, le pouſſa tout autant qu'il pût dans ce deſſein. Eſtant tous deux dans un même ſentiment, la difficulté eſtoit d'y faire auſſi entrer les filles. Ils trouvoient cela fort difficile, mais enfin ils reſolurent de l'entreprendre & d'en venir à bout s'il étoit poſſible. Aprés cette reſolution ils firent tous leurs efforts pour ſéduire ces innocentes filles, & animerent ſi bien leurs diſcours & leurs perſuaſions, que dans un mois de tems ils les firent conſentir à leur deſſein amoureux. Ils prirent ſi bien leur tems un jour ſolemnel, au quel tout le monde eeſtoit ocupé à la célébration de la Feſte, que le frere & la ſœur changerent d'habit, & par ce moyen de demeure & de logement. Ainſi Panſona eut l'entiere joüiſſance de Bemiſte, & Bemiſtar celle de ſa chere Simmadé; aprés quoy, quand la ſolemnité, qui dura ſept jours, fut ſur ſa fin, ils rechangerent d'habit, & ainſi chacun d'eux retourna chez ſoy fort content

&

& fort satisfait d'avoir tout à son aise joüi de son amour.

Mais comme les choses violentes sont rarement de durée, le feu de l'emporté Bemistar s'éteignit par la joüissance, & s'alluma pour une autre. Pendant qu'il avoit demeuré avec sa Maîtresse, il avoit conversé librement avec plusieurs autres filles de l'Osmasie, entre lesquelles il en avoit vû une nommée Kralipse, en qui il luy sembloit avoir trouvé beaucoup plus de charmes que dans Simmadé, dont il commença à se dégoûter trois jours aprés en avoir joüi. Il dissimula pourtant ses sentimens, & ne fit paroître à sa Maîtresse aucun relâchement. Dans toutes les occasions qu'il pût avoir de parler à Kralipse, il tâcha de s'insinuer dans sa bienveillance, avant que de sortir du lieu où elle demeuroit. Cependant il s'enquit avec soin qui estoient les Amans de cette fille, & trouva qu'elle en avoit trois ou quatre, entre lesquels il y en avoit un qu'elle préféroit à tous les autres. Il fit connoissance avec luy le plutost qu'il put, luy fit confidence de son amour avec Simmadé, sans pourtant luy rien dire de ce qui s'estoit passé de particulier entr'eux; & luy fit connoître que par le moyen

moyen de ſa ſœur il pourroit fort avancer les affaires auprés de ſa Maîtreſſe. L'autre qui ne demandoit pas mieux le prit au mot, & le pria de gagner Bemiſte en ſa faveur, afin qu'elle luy rendît de bons offices auprés de Ktalipſe. Dés que Bemiſtar eut reçu cet ordre, qu'il avoit luy-même recherché, il ne manqua pas de recommander ſes affaires à ſa ſœur, & de l'obliger d'en parler à Ktalipſe. Celle-cy écouta volontiers tout ce qu'on luy diſoit en faveur d'un homme qu'elle aimoit déja : ſi bien qu'elle prit Bemiſte en fort grande amitié. Elles eſtoient trés-ſouvent enſemble, & Simmadé en auroit pû concevoir de la jalouſie ſi elle n'eut eſté de la confidence. Et comme c'eſt la couſtume des jeunes filles de coucher ſouvent enſemble quand elles s'aiment, & qu'elles demeurent dans une même Oſmaſie, Ktalipſe voulut quelquefois partager ce bonheur avec Simmadé, & changer de lit avec elle, pour parler plus commodément de ſon amour avec Bemiſte, qui cependant avertiſſoit ſon frere de tout ce qui ſe paſſoit, afin qu'il en pût inſtruire l'Amant de ſon amie. Le ruſé Bemiſtar ravi de voir les choſes venuës au point où il avoit bien prévû qu'el-

qu'elles arriveroient, exhorta sa sœur de coucher souvent avec Ktalipse, de s'insinuer bien avant dans son amitié & de rendre à son ami tous les bons offices qu'elle pourroit. Elle qui ne pénétroit pas dans les desseins de son frere, fit en cette rencontre tout ce qu'elle put pour servir celuy qu'il luy recommandoit; elle y réüssit si bien, que Ktalipse conçût pour luy un amour fort sincere, mais en même tems fort chaste & fort pur, dans la vuë de l'épouser. Le jeune homme, qui reconnut bien-tôt les bons offices que Bemistar & sa sœur luy avoient rendus, ne pouvoit assez leur en témoigner sa reconnoissance, & confirmoit de plus en plus sa maîtresse dans l'amitié qu'elle avoit pour Bemiste.

Cependant les quatre heureux Amans attendoient avec impatience qu'il vinst une autre solemnité pour favoriser une seconde entrevuë, & la Feste de l'Olparenibon qui dure cinq jours à Sevarinde n'estant pas éloignée, ils esperoient qu'elle favoriseroit autant leurs desseins qu'avoit fait la Feste précédente. Mais les esperances que leur donnoit la commodité de cette solemnité avoient des fins fort différentes; car le rusé Bemistar n'en

attendoit pas moins que la joüiſſance de Ktalipſe, & ne regardoit la poſſeſſion de Simmadé, que comme un moyen pour parvenir au principal but de ſes deſirs. Pour donc y arriver plus ſeurement il obligea ſa ſœur ſoit par prieres, ſoit par menaces de perſuader à Ktalipſe de recevoir ſon Amant, qui avoit trouvé, diſoit-il, un moyen aſſuré de venir de nuit dans ſa chambre ſans y eſtre aperçu, ni même ſoupçonné tant que la Feſte dureroit. Bemiſte ſelon les ordres de ſon frere ne manqua pas de prendre la meilleure occaſion qu'elle pût trouver; car aprés avoir rendu à Ktalipſe une lettre de ſon Amant fort tendre & fort paſſionnée, & vû qu'elle en avoit le cœur touché, elle crût que c'étoit le tems le plus propre pour luy faire la propoſition de le recevoir. Elle la fit donc avec toute l'adreſſe dont elle étoit capable; mais ce fut ſans aucun ſuccés. Ktalipſe luy témoigna d'abord de l'horreur pour ce deſſein, luy dit qu'elle ne ſacrifieroit jamais ſon honneur à ſa paſſion, & que, ſi elle ne pouvoit poſſeder ſon Amant par des voyes légitimes, elle renonçoit à ſa poſſeſſion. Peu aprés elle luy fit voir quelles ſeroient les ſuites funeſtes d'une entrepriſe ſi témerai-

meraire, & luy dit que, si une autre qu'elle luy avoit fait une pareille proposition, elle l'en haïroit toute sa vie. Elle ajoûta qu'elle commençoit fort à douter de la sincérité de son Amant, puis qu'il avoit pû douter de sa vertu, & que cela lui faisoit voir clairement qu'il n'étoit pas si honnête homme qu'elle l'avoit crû. Bemiste voyant la colere de cette fille, crut qu'il falloit tourner la chose adroitement pour ne pas rompre avec son amie; si bien que prenant un autre air, se mettant à rire, & puis la baisant & l'embrassant étroitement, elle luy dit qu'aprez cette preuve qu'elle venoit de luy donner de sa vertu, elle avoit sujet de l'aimer plus que jamais; qu'elle n'avoit fait cette proposition que pour l'éprouver; que son Amant n'y avoit point de part; & qu'elle luy conseilloit de persister dans ces nobles & généreux sentimens sans jamais prêter l'oreille à rien qui put être contraire à son honneur ou à son devoir. A tout cela elle ajoûta que, si son Amant avoit eu seulement la pensée de l'employer dans aucun dessein illégitime, elle ne luy pardonneroit jamais une telle offense. Ces discours artificieux apaiserent entierement la sincere Kralipse, & la con-

versation finit par de nouvelles assurances d'estime & d'amitié. Peu de jours aprés Bemiste fit sçavoir à son frere ce qui s'étoit passé entr'elle & Ktalipse, & luy donna le chagrin de voir son dessein avorté, & ses esperances presque éteintes: car il se proposoit d'entrer la nuit dans le lit de Ktalipse sous le nom de son Amante, & de tromper ainsi cette innocente & vertueuse fille. Mais malgré ce mauvais succés il ne perdit pas tout à fait l'esperance d'en venir à bout par quelqu'autre moyen. Il ne pressa donc plus sa sœur, que de l'entretenir toûjours dans son amitié, & attendit le plus patiemment qu'il put l'arrivée de la solennité. Enfin elle arriva, il ne manqua pas de changer d'habit avec sa sœur & d'aller coucher avec Simmadé : mais les caresses qu'il luy faisoit étoient toutes feintes, & si elle y eust pris garde de bien prés, elle auroit aisément pû connoistre qu'un autre objet qu'elle captivoit le cœur de son Amant ; mais comme elle ne le soupçonnoit de rien, & qu'il sçavoit bien déguiser ses sentimens, elle le crut toûjours fidele. Cependant il luy demanda comment il se menageroit avec Ktalipse, qui le prenant pour sa sœur le pres-

ſoit de venir quelquefois coucher avec elle, dequoy il auroit peine à ſe défendre ſi elle continuoit. Cela fit rire Simmadé, de voir ſon Amant reduit à la néceſſité de refuſer une ſi belle fille. Il faiſoit ſemblant d'en rire auſſi, mais la troiſiéme nuit ayant pris ſon tems quand Simmadé étoit endormie, il luy mit dans les narines d'une certaine drogue aſſez commune en ce Païs-là, qui la plongea dans un trés-profond ſommeil; & lors qu'il la ſentit ainſi endormie il ſe leva, & ſortant de ſa chambre, il s'en alla heurter à celle de Ktalipſe qui en étoit fort proche. Cette fille prenant ſa voix pour celle de Bemiſte luy ouvrit d'abord la porte, & Bemiſtar étant entré, il la pria de dire à ſa compagne d'aller occuper ſa place au lit de Simmadé, parce qu'elle la vouloit entretenir ſans témoin. Et comme dans de pareilles rencontres, elles avoient déja accoutumé d'en uſer ainſi, il ſe vit bien-toſt ſeul avec Ktalipſe, & dans ſa chambre & dans ſon lit. Alors ſe ſentant dans un lieu ſi propre à contenter ſes deſirs, il voulut ſe rendre poſſeſſeur de cette belle perſonne, mais dés qu'elle aperçut qu'elle avoit un homme entre les bras, s'imaginant, qu'il avoit con-

contrefait la voix de Bemiſte pour venir ainſi luy voler ce qu'elle avoit de plus cher, elle fit de ſi hauts cris, que dans peu de temps elle eut allarmé toute l'Oſmaſie. On vint promptement à ſon ſecours, mais avant que perſonne fuſt arrivé Bemiſtar s'étoit évadé hors de ſa chambre, & s'etoit fourré parmi la multitude des femmes qui venoient de tous côtés, les unes avec des flambeaux à la main, & les autres avec des armes. On demande à Ktalipſe quelle étoit la cauſe de ſes cris, & pourquoy elle étoit ſi éfrayée. Sa compagne revient de la chambre de Simmadé, qui ſeule de toute l'Oſmaſie dormoit encore d'un profond ſommeil, & la prenant par la main, ma chere amie, luy dit-elle, qu'eſt-ce qui vous eſt donc arrivé depuis que je vous ay quittée, & d'où vient cette grande émotion, & l'étrange alarme que je vois? Parlez, ma chere, & faites-nous connoître la cauſe de vos cris & de voſtre frayeur. A toutes ces demandes Ktalipſe ne répondoit rien: mille différentes penſées luy occupoient l'eſprit; il luy ſouvint de la propoſition que luy avoit fait Bemiſte quelque temps auparavant, de recevoir ſon Amant, s'il la venoit trouver dans ſa chambre. Elle
s'i-

s'imagina que n'ayant pû avoir son consentement dans ce dessein, il l'avoit entrepris sans luy en rien dire, croyant venir facilement à bout d'elle, quand il la tiendroit entre ses bras. La pensée d'une entreprise si téméraire, luy donnoit d'abord de l'indignation ; mais un moment aprés l'affection & la pitié se mêlant ensemble luy faisoient envisager cette action comme un effet de l'amour violent que son Amant avoit pour elle ; si bien que dans ce moment elle se repentoit d'avoir fait du bruit, & s'accusoit de ne s'estre pas défenduë autrement que par des cris. Le chagrin qu'elle en avoit étoit d'autant plus grand, qu'elle voyoit que ses cris avoient causé une étrange confusion dans l'Osmasie, ce qui exposoit son Amant à des peines & des châtimens tres-sévéres, & la rendoit elle-même le sujet des discours & des railleries de toute la Nation. Ces reflexions étoient fort raisonnables, mais elles venoient un peu trop tard, & elle eut beau garder le silence, pendant qu'elle étoit encore toute éperduë ; il falloit enfin dire la cause de ses cris. Sa compagne luy demanda qu'étoit devenuë Bemiste, &
 dit

dit à toute la compagnie comment elles avoient changé de lit. On la va chercher dans la chambre de Simmadé, qui dormoit encore, qui étoit toute ſeule, & qui ne répondoit nullement aux demandes qu'on luy faiſoit. On l'appelle, on la tire, on la pince pour l'éveiller, mais elle dort toûjours. Là deſſus quelques filles vont crier qu'elle étoit morte, & cela donne une nouvelle alarme, beaucoup pire que la premiére. On luy tâte le pouls, on luy met la main ſur le cœur, & on la trouve pleine de vie, mais dans un profond aſſoupiſſement. On en demande la cauſe, & l'on trouve enfin dans ſes narines la drogue que Bemiſtar y avoit miſe. Cela donne un nouveau ſujet d'étonnement, & perſonne ne ſçavoit qu'en juger ; lors qu'on apporte d'un certain eſprit, qu'elle n'eut pas plutoſt ſenti qu'elle revint de ſon aſſoupiſſement. On peut facilement s'imaginer quelle fut la ſurpriſe de cette fille, quand à ſon reveil au lieu de ſon Amant elle vit tant de femmes autour d'elle qui lui faiſoient des queſtions, & qui diſoient cent choſes où elle ne comprenoit rien. Elle crut d'abord

bord que toutes ses intrigues étoient découvertes, & que son Amant avoit été trouvé dans son lit. Cette pensée & le remords de sa conscience, joint à la foiblesse que luy avoit causé la drogue qui l'avoit assoupie, luy donnerent une si vive douleur qu'elle en tomba dans une profonde & dangereuse pâmoison. Ce nouvel accident étonna bien des gens, & donna lieu à de nouveaux discours. Mais pendant qu'on luy donne secours, retournons à l'innocente Ktalipse, qui ne pouvant plus garder le silence, & songeant enfin qu'il valloit mieux perdre son Amant que son honneur, dit tout haut qu'un homme qu'elle ne connoissoit pas étoit entré dans sa chambre sous le nom de Bemiste dont il contrefaisoit la voix, & qu'il avoit voulu luy faire violence, ce qui l'avoit obligée à crier au secours. Cette confession étant faite devant la Goüvernante de l'Osmasie, elle fit aussi-tôt redoubler la garde des portes, & appeller Bemiste. On la cherche de tous côtés, on fait retentir son nom par toute l'Osmasie, mais elle ne se trouve point ; on trouve bien ses habits, mais on ne peut trouver sa personne,

quelque diligence qu'on fasse. Aprés l'avoir long-temps cherchée en vain, on fait venir toutes les filles, on les examine toutes, mais on ne trouve point de garçon parmy elles. Cela fait qu'on parle diversement de Ktalipse & qu'on doute de ce qu'elle avoit dit, mais elle persiste & assure qu'un homme l'avoit voulu forcer dans son lit. Là dessus on cherche de nouveau par tous les coins de l'Osmasie, sans négliger aucun endroit, mais inutilement, on ne trouve point d'homme, & Bemiste ne se trouve pas non plus. Cependant le jour étant venu quelques filles qui avoient fait dessein de se baigner entrent dans le bain & trouvent la feinte Bemiste, qui aprés avoir fait quelque temps le plongeon, fut enfin contrainte de reprendre l'air & de s'exposer à leur veuë : Ces filles l'ayant reconnuë en avertissent la Gouvernante qui se vient saisir de sa personne, & qui l'ayant visitée, trouva sans beaucoup de peine de quel sexe étoit le Gallant, qu'on reconnut pour être le frere de Bemiste. Cependant Simmadé étoit revenuë à elle, & Ktalipse ayant sçu que c'étoit Bemistar qui l'avoit voulu surpren-

prendre, découvrit les pratiques de sa sœur, & dit à la Gouvernante qu'elle avoit voulu luy persuader de recevoir son Amant dans son lit, sans doute dans le dessein d'y introduire son frere. Là dessus on entra dans un juste soupçon de toute l'intrigue ; & bien que le prisonnier ne voulust rien confesser, on envoya visiter sa chambre, & on y trouva la veritable Bemiste couchée avec son Amant. On les examina tous trois touchant Simmadé, mais ils ne voulurent jamais l'accuser, & elle auroit pû passer pour innocente, si elle ne se fust accusée elle-même, & n'eust confessé sa faute à ceux qui l'examinoient. On envoya querir la Justice, mais avant que de luy mettre Bemistar entre les mains, les filles de l'Osmasie luy déchirerent toute la péau à coups de verges.

Cette avanture fit fort grand bruit à Sevarinde, & l'on en sçut bien-tost toutes les particularités. Peu de temps aprés ces infortunés Amans furent publiquement foüettés autour du Palais & Kralipse fut visitée, mais on la trouva pure ; ce qui donna beaucoup de joye à son Amant qui l'épousa quelque temps

 aprés,

aprés, & qui, je pense, vit encore heureusement avec elle.

Voilà comme quelquefois l'amour se joüe de la vigilance des Gardes les plus sévéres, & porte les Amans aux entreprises les plus hazardeuses. Tout le monde n'obeït pas également aux loix, quelques douces & raisonnables qu'elles paroissent estre, & par tout on trouve des gens qui n'en apprehendent pas tant la sévérité, qu'ils aiment la passion aveugle qui les porte à les violer malgré la rigueur des chatimens qu'elles ordonnent.

Les Sevarambes divisent le temps comme nous par années ou révolutions Solaires. Ils le subdivisent aussi par mois ou révolutions Lunaires & par demy révolutions: car ils ne comptent point par semaines. Les trois premiers jours de la nouvelle Lune & les trois premiers aprés qu'elle est dans son plein, sont des jours de Fête chez eux, & ils ne travaillent que trois heures du matin, & le reste du jour se passe en réjoüissances. On void dans leur païs presque tous les instrumens de musique connus dans nostre Continent, & quelques autres que nous n'avons pas. Ils ont retrouvé l'invention des

des Hydrauliques qu'avoient autrefois les Grecs & les Romains, que nous avons perduë, & se vantent même d'y avoir beaucoup ajoûté. Quoy qu'il en soit, il est certain que leurs Hydrauliques ou orgues d'eau sont incomparablement meilleures que celles où l'on ne se sert que du vent. Leurs airs & leurs chansons ont quelque chose de si majestueux & de si charmant tout ensemble, que ce n'estoit pas sans raison que Maurice trouva leurs concerts beaucoup meilleurs que les nostres. Ajoûtés à cela qu'estant plus robustes & plus puissans que nous, ils ont aussi la voix plus mâle & plus éclatante. De plus ils suivent les regles de la Poësie Metrique, qui est infiniment plus forte & plus énergique que nos barbares Vers rimés, comme nous le dirons ailleurs. A tous ces avantages on peut ajoûter que, lors qu'on trouve dans la Nation quelque enfant qui a la voix excellente, on l'instruit dés l'âge de sept ans, & on le consacre au Soleil, pour estre l'un des Chantres qui chantent les Hymnes qu'on a composées à sa loüange.

Pour la Peinture, la Sculpture, la Gravure, la Brodure & tous ces autres Arts qui

qui ſont plus pour la curioſité que pour l'utilité, ils ne ſont point exercés par le peuple ,mais il y a des lieux où des perſonnes choiſies & qui excellent dans tous ces beaux Arts travaillent pour les ornemens publics.

On n'y void gueres de caroſſes, de chaiſes, ny de litieres, à moins que ce ne ſoit pour des gens malades, ou des Officiers âgés. Les maladies y ſont en petit nombre, & peu de gens en ſont attaqués, ſi ce n'eſt de quelque fiévre ou de quelque pleureſie, qui vienne de trop grande abondance de ſang, ou de quelque exercice trop violent.

Leurs maiſons ſont ſi bien percées & ſi bien aérées, & ils y vivent ſi proprement, que cela ne contribuë pas peu à leur ſanté, comme auſſi leur maniere de vivre ſobre & reglée, leurs exercices moderés, & la ſalubrité de l'air qu'ils reſpirent, & des viandes dont ils ſe nouriſſent. Auſſi ne ſont-ils gueres incommodés de Medecins & d'Apothicaires, quoy qu'il y en ait d'établis par le Magiſtrat, mais ils font grand cas des Chirurgiens. Ceux-cy ſont principalement employés à embaumer les corps de Magiſtrats illuſtres qui ont bien merité du public, & ils

ils y font si adroits, que j'ay vû de ces corps embaumés depuis plus de cent ans, qui sembloient encore être vivans, sans que l'air leur nuisist aucunement, quand on ouvroit les caisses où ils sont enfermez. Pour le reste du peuple, on brule leurs corps quand ils sont morts, & l'on recueille les cendres de quelques-uns dans des Urnes à la maniere des anciens Romains.

Quand ils brulent un corps, ils croyent que la fumée en emporte les parties les plus subtiles vers le Soleil, & qu'il n'y a que les plus terrestres qui demeurent dans les cendres.

De la maniere dont on exerce la Justice parmy les Sevarambes.

COmme ils n'ont rien en propre, on ne voit jamais de procés civil parmy eux. Il n'y a que des causes criminelles, qui sont jugées par les Osmasiontes, lors que le fait a esté commis dans leur Jurisdiction. Chaque Juge est assisté par ses deux Lieutenans, & par trois vieillards du lieu, que le criminel a la liberté de choisir. Si le crime a esté commis par des gens, ou contre des personnes qui demeurent dans des Osmasies differentes, la

cause est portée devant un Brosmasionte & les Olmasiontes interessez, qui tous ensemble jugent souverainement, si ce sont de petits crimes; mais les plus grands se jugent devant un Brosmasionte & ses huit Assistans, & l'on peut en appeller devant eux pour les affaires considerables. Dans les crimes d'Etat les causes sont portées devant un Sevarobaste & douze Assistans, tous Brosmasiontes; & si le fait est fort extraordinaire, on le plaide devant le Vice-Roy même & son Conseil. Les accusés peuvent eux-mêmes plaider leur cause, ou employer quelqu'un de de leurs amis qui sçache mieux plaider qu'eux.

J'ay souvent assisté aux Tribunaux pour voir la décision des causes, & leur maniere de les juger, qui est assurément fort digne de loüange, tant à cause de la patience & de la modération des Juges, que du respect & de la vénération qu'on a pour eux. On n'y entend point ces crieries & ce tumulte qu'on fait en Europe dans les Cours où l'on décide les procés. Tout se fait icy avec un silence & un ordre merveilleux, & rarement arrive-t-il qu'on y rende des Jugemens iniques, comme on fait le plus souvent par-

my nous, où l'ambition, l'avarice & l'envie corrompent l'esprit des Juges, & leur font prononcer des Sentences contraires à l'évidence du Droit, & aux lumieres de la raison. Néanmoins la passion regne par tout où il y a des hommes, la difference n'est que du plus au moins, & la faveur ou la ruse l'emporte bien souvent sur la Justice & l'innocence. Cela me parut un jour à la Ville d'Arkropsinde, à l'occasion d'une Sentence que prononça un Juge nommé Nerelias, dans une cause qui luy avoit esté déférée.

Un jeune homme fort honneste & fort sçavant dans les Mathematiques, & sur tout dans la partie de cette science qu'on appelle Mecanique, avoit trouvé l'invention de faire monter l'eau jusques à une hauteur prodigieuse par le moyen d'une Machine qu'il avoit imaginée, & dont il croyoit que l'effet seroit infaillible. Mais comme il ne voulut que personne sçust cette affaire, jusques à ce qu'il la demontreroit en public, au temps qu'on distribuë les prix de la gloire à ceux qui ont fait quelque chef-d'œuvre, il fut obligé de s'adresser à un homme de sa connoissance, qui avoit l'art de parfaitement bien peindre au crayon. Il luy fit connoître le

besoin qu'il avoit de sa main pour representer sur le papier la Machine qu'il avoit imaginée, & le pria de travailler pour lui. Ce que l'autre luy promit de faire & de crayonner incessamment sa Machine selon le modele qu'il luy en donneroit. Le Mathematicien ayant tiré cette promesse, donna au Peintre une partie des figures qu'il avoit grossierement tracées de sa propre main, & le pria de les peindre au net avant que la solemnité des Prix fust arrivée. Après cet engagement il se passa beaucoup de temps, pendant lequel, soit par malice ou par faineantise, le Peintre ne travailla presque point à l'ouvrage qu'il avoit entrepris, ce qui lassa la patience du Mathematicien, & l'obligea de luy demander ses modeles, & de se fâcher contre luy de ce qu'il luy faisoit perdre le temps & le moyen de remporter le prix entre ceux de son art. Mais le Peintre se mocqua de ses plaintes, & après l'avoir long-temps amusé en vaines promesses, luy dit enfin qu'il ne vouloit pas luy rendre ses originaux, s'il ne jettoit un de ses ennemis du Pont d'Arkropsinde dans le fleuve. Il voulut exiger cela de luy, parce que ce Mathematicien estoit un homme d'une force prodigieuse. Cette demande

sur-

ſurprit ce jeune homme, parce qu'elle étoit injuſte & bizarre, la crainte pourtant qu'il eut de ne pas avoir ſon ouvrage prêt dans le temps qu'il luy étoit néceſſaire, fit qu'il donna ſa parole au Peintre de faire ce qu'il luy demandoit, pourvû qu'il achevât dans dix jours l'ouvrage qu'il avoit entrepris pour luy. L'autre en tomba d'accord; & le deſir de faire un affront à ſon ennemy par le moyen d'une tierce perſonne ſans s'expoſer luy-même au danger, fit qu'il travailla ſans ceſſe à l'ouvrage qu'il avoit commencé long-temps auparavant, ſi bien qu'il l'acheva dans le jour qu'il luy avoit promis. Il le fit enſuite ſçavoir au Mathematicien, & luy offrit de luy donner tout ce qu'il avoit fait pour luy, s'il vouloit executer la promeſſe qu'il luy avoit faite de jetter ſon ennemy dans le fleuve. Bien que le Mathematicien vît ſa malice & ſa lâcheté, il ne laiſſa pas de luy confirmer la parole qu'il luy avoit déja donnée; & le pria ſeulement de trouver un moyen pour attirer ſur le Pont la perſonne qu'il devoit jetter dans le fleuve. Le Peintre ne manqua pas d'en chercher l'occaſion, & l'ayant trouvée il mena ſon champion ſur le Pont où ſon ennemy regardoit quelque exercice qu'on faiſoit

dans

dans l'eau. Il le montra au Mathematicien qui le prit au milieu du corps, aprés lui en avoir declaré la cause, & malgré toute la resistance qu'il pust faire il le precipita dans la riviere, & demanda ses papiers au Peintre, qui les luy rendit incontinent. Il ne les eut pas plûtost serrez, qu'il luy dit, que, puisqu'aprés l'avoir tenu longtemps en suspens par de belles paroles, il avoit enfin exigé de luy un service qui le rendoit l'instrument de son injuste vengeance, il n'étoit pas moins raisonnable qu'il se servît de ses propres forces pour satisfaire son juste ressentiment. Alors sans tarder davantage il prit le Peintre & le jetta dans le fleuve, luy disant d'aller tenir compagnie à l'autre qui meritoit moins que luy le traittement qu'il avoit reçu. Le fleuve Seraringo est fort large & fort profond & les Ponts d'Arkropsinde ne sont pas fort hauts; ce qui fit que ces deux personnes que le Mathematicien y avoit jettés, ne se firent aucun mal, & sçachant tous deux bien nager ils n'auroient couru aucun risque de se noyer s'ils ne se fussent pris l'un l'autre dans l'eau où ils avoient été jettés presque dans un même temps & dans un même endroit. Le premier attaqua le Peintre l'ayant atteint

à la

à la nage, & ne voulut pas porter plus loin les effets de sa vengeance. Il se fit donc un combat fort extraordinaire entr'eux: & si quelques gens n'y fussent accourus avec des batteaux pour les separer & les tirer de l'eau, l'un des deux y auroit sans doute été noyé. L'ennemi du Peintre l'avoit déja pris par les cheveux, luy avoit donné plusieurs coups sur le visage, & l'alloit étoufer dans l'eau, quand ces batteaux luy arracherent ce miserable des mains, & les tirerent tous deux à terre, pour les mener ensuite en prison, jusques à ce que la Justice connût de leur differend. Cependant le Mathematicien aprés avoir vû qu'on les menoit devant le Juge, s'y en alla aussi luy-même, & fut envoyé en prison avec eux. A quelque temps de là les trois criminels furent appellés en jugement devant ce Nerelias dont nous avons parlé, qui s'étant laissé prevenir, condamna le Mathematicien & celuy qu'il avoit jetté le premier dans l'eau, à six mois d'emprisonnement, & déclara le Peintre innocent quoy qu'il fust le plus coupable. Lors qu'il prononça ce Jugement, le Mathematicien eut beau luy representer la vérité du fait, & justifier l'ennemy du Peintre, qui estoit tout à fait

fait innocent, il ne voulut pas seulement l'écouter ny entendre les témoins qu'il avoit menés avec luy. Ce Nerelias estoit un homme assés éclairé & bon Justicier, quand il n'étoit pas prévenu, mais la moindre personne qui alloit le solliciter & luy recommander sa cause avant le Jugement, étoit mieux écoûtée que tout autre ne l'étoit en suite dans l'Audience. Outre cela il avoit une maxime trés-fausse dans ses Jugemens, c'est qu'il soûtenoit plûtost les Esclaves & les gens sans honneur que les personnes de merite. Cela s'étoit vû en diverses Sentences qu'il avoit données, mais comme c'étoit dans des affaires moins éclatantes que celle-ci, il n'avoit jamais été châtié de ses injustes décisions. Il étoit fantasque & bourru, & sur le moindre sujet condamnoit ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire, quelque juste que fust leur cause. Le Mathematicien qui étoit homme de cœur & de probité, fut extrémement irrité de l'injustice qu'on luy avoit faite, & tourna toute sa colere contre son injuste Juge, dans l'esperance de s'en venger quelque jour s'il en pouvoit avoir l'occasion. Cependant il fut obligé de subir la Sentence, parce qu'il n'en pouvoit appeller qu'aux Censeurs, lors qu'ils feroient

roient leur Cenſure, ce qui ſe fait publiquement de trois en trois ans, & alors il n'eſt pas ſeulement permis à ceux qui ont ſujet de ſe plaindre de l'injuſtice des Juges, de porter leurs plaintes devant eux ; mais il leur eſt méme enjoint de la faire. Il crut donc qu'il valoit mieux attendre un temps ſi favorable à ſon deſſein, que de faire du bruit & des plaintes inutiles. Le temps de cette cenſure n'étoit pas loin, & comme elle ſe fait par des Sevarobaſtes, dans la Ville & dans tous les ſieges Judiciaux de la campagne, il ne douta point que ces grands Miniſtres n'examinaſſent ſa cauſe avec plus de juſtice & d'exactitude que n'avoit fait Nerelias, qui s'étant laiſſé prévenir à quelques amis du Peintre, ne l'avoit pas ſeulement écoûté, & l'avoit même traité indignement, ſans répondre que par des regards de mépris, accompagnés de menace, au reſpect & à la ſoumiſſion qu'il lui avoit temoignée, quand il luy avoit demandé audience. Heureuſement pour luy, un Sevarobaſte qui étoit homme d'eſprit & grand Amateur des ſciences & des beaux arts, fut envoyé cette année à la Ville d'Arkropſinde pour y exercer la cenſure. Le Mathematicien luy fit ſes plaintes contre Nerelias, & en fut favorablement écouté,

il luy montra même quelques pieces de son dessein, que le Sevarobaste approuva fort, quoy que Nerelias sans l'avoir aucunement examiné l'eust traité de chimerique & de confus. Plusieurs autres personnes ayant joint leurs plaintes à celles du Mathematicien, les Censeurs furent fort irrités contre ce Juge inique, qui avoit été si deraisonnable que de condamner des gens sans examiner leur cause, & sans vouloir même les écouter, ce qui parmi ces Peuples passe pour la plus grande des injustices, & c'est plus pour cela que pour toute autre chose qu'on punit un Juge. Nerelias fut appellé devant les Censeurs, & en leur presence le Mathematicien, qui étoit un fort honnête homme, & qui ne manquoit pas d'éloquence prouva ce qu'il avoit avancé contre luy, de sorte que Nerelias, tant pour la Sentence injuste qu'il avoit donnée dans cette cause, que pour plusieurs autres mauvais jugemens, fut demis de sa charge, reduit à la condition de vivre en homme privé, & exposé à la haine & au mépris de tout le monde. Mais il ne vêcut pas long-temps dans cet état; car ne pouvant suporter la douleur & la honte de sa demission, il en perdit le repos

pos

pos & le jugement ; Et enfin par un juste desespoir il se precipita du Pont d'Arkropsinde dans le fleuve, au même endroit où le Mathematicien avoit jetté le Peintre, & son ennemy. Mais il n'en sortit pas comme les autres : car s'étant abandonné au courant de l'eau, il en fut étouffé avant qu'on pût l'en tirer, & finit ainsi sa vie. Voyla comment le Ciel punit les crimes des Juges iniques, & fait voir par de sévéres châtimens qu'il n'est rien qui luy deplaise plus que les actions de ceux qui abusent de leur authorité pour oprimer les innocens. J'étois dans la Ville d'Arkropsinde lors que les Censeurs examinerent la Sentence de ce Nerelias, & j'entendis peu de temps aprés raconter à Sevarinde quelle avoit été sa fin malheureuse.

On ne punit jamais de mort, à moins que ce ne soit pour quelque crime énorme, mais on condamne à plusieurs années d'emprisonnement selon la qualité du crime. Dans ces prisons on est obligé de travailler beaucoup, & l'on y est souvent chatié, & de temps en temps les coupables sont promenez dans les ruës pour y estre publiquement foüet-

tés autour du Palais, & puis ramenés en prison, jusques à ce que le temps ordonné pour leur chatiment soit expiré. Quand je demandois aux Sevarambes pourquoy on ne punissoit pas les crimes de mort, ils me disoient qu'il y auroit de l'inhumanité & de la folie à le faire : De l'inhumanité à faire mourir un Concitoyen, & luy ôter ce qu'on ne peut pas luy donner ; & de la folie, à détruire une personne qui peut expier son crime par des services utiles au public. Ils ajoûtoient qu'on punit assés un criminel, quand on le fait travailler long-temps dans une prison, où il souffre une longue mort, & d'où on le tire de temps en temps pour montrer exemple aux autres, & leur mettre souvent devant les yeux la punition qu'on souffre pour les crimes qu'on a commis. Ils disoient encore qu'on avoit trouvé par experience que les hommes craignoient plus ces longs chatimens qu'une mort prompte qui les titeroit tout d'un coup de leurs miseres. On envoye souvent les mal-faicteurs travailler aux Mines, d'autres fois on les garde dans les maisons de correction, selon qu'on a besoin de les employer.

Tout le monde a la permiſſion de mener celui qu'il accuſe devant le Magiſtrat, pourvû que ce ſoit une perſonne privée, & qu'on ſe rende priſonnier avec luy ; & ſi l'accuſé ne veut pas le ſuivre & qu'il ne ſoit pas aſſez fort pour l'y contraindre, tout le monde eſt obligé de luy prêter main forte dés qu'il crie; *Sevariaſtei ſomés antai.* C'eſt à dire on viole ou deſobeït aux loix de Sevarias. Dés qu'on entend ces mots, on court de toutes parts pour arrêter l'accuſé, qui rend par cette deſobeïſſance, ſon affaire plus fâcheuſe qu'elle n'étoit auparavant. Voyla en abregé comment on exerce la Juſtice parmy ces Peuples, où l'on n'eſt pas long-temps à decider les cauſes, parce qu'il n'y a ny gain ny profit à les tirer en longueur.

De la milice des Sevarambes.

Bien que cette Nation n'ait jamais de guerre, elle ne laiſſe pas d'être toujours armée, de s'exercer perpetuellement aux armes, & d'en faire un de ſes principaux emplois. Dés le jour qu'un garçon ou une fille, ont été adoptez par l'Etat, ce qu'on fait lors qu'ils ont at-

teint l'âge de sept ans, on leur aprend à manier les armes, & c'est un de leurs exercices journaliers jusques à l'âge de quatorze. Alors on leur enseigne un mêtier, mais cependant on les oblige à faire l'exercice durant quelques heures dans tous les jours de Feste, dont il y a six dans chaque mois, outre plusieurs grandes solennités dans l'année. Aux jours de Festes ordinaires, ils s'exercent chacun dans son Osmasie seulement; mais aux Festes solennelles on fait des revuës générales, & chacun est obligé de s'y trouver, à moins qu'il n'ait quelque excuse legitime pour s'en dispenser. Ce n'est pas seulement les hommes qui s'exercent aux armes, les femmes s'y exercent aussi depuis l'âge de quatorze ans, jusques à celuy de quarante-neuf, aprés quoy tous sont exempts des devoirs de la milice. De plus toute la Nation est divisée en douze parties, l'une desquelles est toûjours en armes & sert trois mois à l'armée; car cela se fait tour à tour, si bien que de trois en trois ans tous ceux qui ne sont pas exempts du service sont obligés de servir trois mois à l'armée, qui se tient aux champs, & qui campe comme si elle avoit des ennemis à combattre. On aura

ra pû voir quel est l'ordre de leurs armées dans la premiere Partie de cette relation, où j'en ay assez amplement fait la description. Presentement j'ajoûteray qu'il y a toûjours quatre armées dans Sevarambe, & deux dans Sporombe, deux desquelles sont toûjours opposées l'une à l'autre, & tâchent de se surprendre comme s'ils étoient effectivement ennemis, & la rigueur de la discipline y est aussi ponctuellement observée, que s'il y avoit une véritable guerre. Outre cela on tire de chaque Tribu un nombre de Soldats pour aller aux Mines garder les forteresses qu'on y bâtit du temps de Sevarkimpsas, qui subjuga une Nation des Stroukarambes, qui avoit été assez hardie pour faire des courses dans ses Etats. Ceux qui sont envoyez à la garde de ces Forteresses y demeurent toûjours six mois; aprés quoy on les relève, & ils s'en retournent chez eux, cela leur arrive une fois en douze ans seulement. Mais s'il y avoit une véritable guerre, alors quelques-unes des armées, qui sont en campagne, seroient obligées de marcher. Outre ces armées il y a tous les jours trois mille hommes à la garde du Palais du Vice-Roy, deux mille d'Infanterie & mille

de Cavalerie : Mais les femmes sont exemptes de ce service, comme aussi de celuy des Mines. Chaque Gouverneur encore a sa garde particuliere, proportionnée à la grandeur de son Gouvernement, & ainsi la douziéme partie de ceux qui ne sont pas exempts de la milice est tous les jours actuellement en armes. Pour l'entretien de ces armées on a des chariots & des munitions de bouche & de guerre, de l'artillerie & tout ce qui est nécessaire dans ces occasions, où l'on fatigue autant les Soldats que si la guerre étoit véritable. Tous les Généraux sont du grand Conseil d'Etat, & si l'on n'est Sevarobaste, on ne peut commander une armée. Les Lieutenans généraux sont tous Brosmasiontes; & pour les autres Officiers on les choisit indifferemment d'entre le Peuple. Ils ont une Jurisdiction militaire, mais il est permis aux Officiers superieurs d'appeller du jugement du Général, à celuy du Vice-Roy dans de certaines causes. Ils divisent leur Soldatesque en trois corps, sçavoir celuy des gens mariés qui vont ensemble, celuy des filles, & celuy des garçons. Ces corps sont partagés en Régimens de douze cens personnes, ces Régimens en douze Compagnies de cent personnes chacu-

ne, & ces Compagnies ſont diſtribuées en douzaines, ſur chacune deſquelles il y a un douzenier. Il y auſſi deux cinquanteniers dans chaque Compagnie, & ce ſont les Officiers inférieurs. Les ſuperieurs ſont deux Enſeignes, deux Lieutenans & deux Capitaines tous ſubordinés les uns aux autres, enſuite les Colonels qui ſont auſſi deux dans chaque Regiment, & les Officiers generaux.

Quant à la mer ils y ont auſſi des vaiſſeaux de diverſes grandeurs, dont quelques-uns ſont toujours armés. Au Lac de Sporaſcompſo, ils ont trente ou quarante vaiſſeaux ou galeres, prêtes à mettre en mer quand il plait à l'Amiral, qui eſt toûjours du nombre des Sevarobaſtes. Il y a deux Amiraux, l'un ſur le fleuve Sevaringo, & l'autre ſur les mers de Sporonde. On voit ſur le fleuve un nombre preſque infiny de batimens grands ou petits, qui dépendent de l'Amiral. Ils ſervent à la pêche; ou pour tranſporter les denrées de tous les côtés du fleuve qui eſt fort long & fort profond, & qui reçoit pluſieurs rivieres navigables avant que d'arriver à la mer. Il s'y décharge à prés de cent lieuës au deſſous de Sevarinde, & cette mer eſt une mer intérieure, qui

comme l'on croit, n'a point de communication avec l'Ocean, & qui s'étend jusques au dessous du Pole Antartique, ce qui jusques ici nous a été inconnu. J'en ay bien oüi parler à des Sevarambes qui avoient navigé fort loin dans cette mer, & qui en disoient des choses étranges. Premierement ils disoient que le fleuve Sevaringo se déchargeoit dans un bras ou détroit de cette mer qui s'avance plus de six-vingts lieuës entre les terres, & qui en des endroits n'a pas plus de quatre ou cinq lieuës de large, mais qu'il alloit toûjours en s'élargissant vers la grande mer, jusques à un certain endroit où il se rétrécissoit encore entre deux hautes montagnes, & n'avoit pas plus de deux lieuës de large. Ils ajoutoient que dans ce détroit ils avoient remarqué une espece de flux & reflux comme dans l'Ocean, mais qu'il n'étoit pas si fort. Qu'au delà de ce détroit la mer s'élargissoit de tous côtés, & qu'ils y avoient vû diverses Isles couvertes d'arbres; que ces Isles & les rivages de la mer & du canal étoient en divers endroits habitées par des Peuples grossiers & sauvages, qui veritablement adoroient le Soleil, la Lune & les étoiles, mais que les erreurs de Stroukaras étoi-

toient receuës parmy plusieurs d'entre eux. Nous parlerons tantôt de cet Imposteur célébre dans ces parties du Monde, quand nous viendrons au Chapitre de la Religion des Sevarambes. Ils ajoûtoient encore que dans ces mers on trouvoit des monstres & des poissons fort differens de ceux de l'Ocean, & que le canal avoit une quantité prodigieuse de ces poissons, dont quelques-uns des Habitans des rivages tirent leur principale nourriture. Que d'ailleurs leur Païs est fort bon & la terre fort grasse, de sorte qu'elle leur pourroit rendre beaucoup de fruits s'ils avoient l'industrie de la cultiver.

La premiere fois que les Sevarambes allerent à la découverte de ces mers, ce qui fut sur la fin du regne de Sevarias, ils furent attaqués par un fort grand nombre de ces Barbares qui vinrent à eux dans leurs Canots, & qui se voulurent emparer de leurs Navires, mais l'artillerie & la mousqueterie venant à joüer sur eux, ils en furent si épouvantés qu'ils se mirent tous en fuite, & n'ont jamais depuis osé les attaquer. Au contraire, ils viennent rendre ses soumissions à tous les vaisseaux qu'ils voyent passer prés de chez eux, & leur portent des presens. Ils vont tout

nuds, quoy que dans l'Hyver ils ſe couvrent des peaux des bêtes qu'ils tuent à la chaſſe, qu'ils rendent fort ſouples par le moyen de la cervelle de ces mêmes animaux, dont ils ſe ſervent pour les accommoder. Ils ſont plus ou moins groſſiers ſelon qu'ils s'approchent ou s'éloignent du Soleil, mais on trouve dans des Iſles fort avancées dans la mer des Habitans barbares avec qui les Sevarambes n'ont jamais pû lier de commerce aſſuré. Ces Iſles ſont pluſieurs en nombre, preſque en vuë les unes des autres, & s'étendent en long vers le Pole à plus de cent lieuës loin du rivage. Quelques-unes ſont paſſablement grandes, mais la pluſpart n'ont pas plus de neufs ou dix lieuës de diametre, & d'autres beaucoup moins. Du temps de Sevariſtas on alla fort avant dans cette mer, & juſques à bien prés du Pole ſans y trouver aucunes glaces, bien qu'il y en eût ſur les rivages en des endroits beaucoup plus prés du Soleil. Depuis ce temps-là on a paſſé par delà le Pole même ſans courir aucun riſque. L'on a trouvé que la mer y étoit beaucoup plus calme que proche les rivages, quoy qu'elle y euſt un eſpece de flux & reflux & en quelques endroits des courans aſſez rapi-

des, mais qui n'étoient pas dangereux, & qui au contraire se sont trouvés fort utiles pour la navigation en de certaines occasions. La curiosité seule a porté les Sevarambes à découvrir ces mers, car ils n'en tirent pas de grands avantages leur Gouvernement étant tel, qu'ils ne se soucient nullement du commerce des autres Nations, & ils n'ont entrepris cette navigation que pour satisfaire leurs esprits. Ils en tirent pourtant beaucoup de cristal de roche, & de fort belles perles qu'on prend en de certaines Isles de cette mer. Un Pilote nommé Chicodan avec qui j'avois fait amitié & qui m'entretenoit souvent de ses voyages, me fit voir plusieurs perles qu'il avoit apportées de ces païs-là, où elles sont fort communes, & m'en donna sept fort grosses & fort fines, que j'ay depuis portées en Asie, & que j'ay venduës pour des sommes considerables. Neanmoins celuy qui me les donna n'en faisoit pas plus de cas que nous ferions en Europe de bracelets de verre.

Avant mon depart de Sevarinde, Sevarminas avoit dessein d'envoyer des vaisseaux pour decouvrir entierement cette mer, qui est fort grande, & qu'on croit n'avoir aucune communication avec l'O-

cean, ſi ce n'eſt par des conduits ſouterrains. Pour faciliter ces voyages, ils ont bâti des Fortereſſes en divers endroits du canal, & mêmes dans quelques-unes de ces Iſles fort avancées dans la mer. Aux lieux où le froid eſt véhément, ils ont fait des maiſons fort épaiſſes ſous la terre, & les ont voutées par le haut, ſi bien que par ce moyen les eſclaves ou les criminels qu'ils y envoyent ne ſentent preſque point l'incommodité du froid, encore que ſouvent leurs maiſons ſoient couvertes de neige, car ſous ces voutes il fait une chaleur temperée, même au milieu de l'Hyver. Il y a de l'apparence qu'étant ſi bien pourveus des choſes neceſſaires, pour une decouverte, ils decouvriront avec le temps toute cette mer.

J'ay demandé ſouvent aux Sevarambes pourquoy ils ne ſe rendoient pas maîtres de tous les rivages du fleuve & du canal juſques à la mer. A quoy ils répondoient qu'ils en ſeroient maîtres quand ils voudroient, & qu'ils l'étoient déja par le moyen de leurs fregates, de leurs galiotes, & de quelques Forts qu'ils ont ſur le rivage; mais que pour les terres, ils ne s'en ſoucioient pas, parce qu'ils n'en avoient pas encore beſoin. Qu'ils croyoient

yoient néanmoins que leur Nation venant à s'augmenter comme elle fait tous les jours, ils feroient enfin contraints d'étendre leurs Colonies plus loin du costé de cette mer, & de s'emparer peu à peu de tous les rivages du fleuve. Toutefois que cela se feroit insensiblement, lors seulement que la necessité les y forceroit ; car autrement ils ne le feroient pas, parce qu'une des principales maximes de leur Gouvernement, est de ne point usurper le bien d'autruy, mais plutost de l'acheter, comme ils ont fait le terrein où ils ont bâti leurs Forts. Les naturels habitans du païs le leur ont vendu pour du vin & pour des étoffes, & autres marchandises.

Le fleuve Sevaringo est si grand & si profond, que depuis Arkropsinde jusques à la mer, il n'y a point d'endroit où il n'ait plus de quinze pieds d'eau, lors même qu'elle est la plus basse. Son cours est si lent & si doux, qu'en divers endroits il est difficile de remarquer le courant de l'eau. Cela vient de ce qu'il passe au travers d'une plaine de plus de cent lieuës de longueur, & fort unie tout le long du fleuve, bien qu'en d'autres endroits on y voye plusieurs buttes ou peti-

tites colines. A trois lieuës au dessous de l'Isle où Sevarinde est située, une grande riviere, qui vient des montagnes qui regardent l'Orient, se jette dans le fleuve Sevaringo, qui le rend fort large & fort profond. J'ai oüy dire qu'il reçoit plusieurs autres rivieres avant que d'entrer dans la mer, & qu'à son embouchure il a plus de six lieuës de large. En cet endroit on dit qu'il y a de grands serpens, qui viennent quelquefois devorer les pauvres Austraux dans leurs canots s'ils ne s'en donnent de garde.

De la Cour du Vice-Roy du Soleil.

CE Prince demeure dans le Palais magnifique dont nous avons déja parlé, où tous les Sevarobastes demeurent aussi, pour pouvoir plus commodément l'assister dans ses Conseils. Le nombre de ses Officiers & de ses Domestiques est mediocre, mais si on y comprend toutes les familles des Senateurs, qui sont les principaux de sa Cour, on y trouvera qu'elle est fort nombreuse. Tous les Brosmasiontes le vont servir tour à tour, & s'en font un grand honneur. Les Officiers de l'Etat sont bornés dans le nombre de leurs fem-

femmes & de leurs domeſtiques, excepté le ſeul Vice-Roy qui n'eſt point limité, c'eſt pourtant ſa coûtume de ne prendre pas plus de douze femmes, à l'exemple de Sevarias qui n'exceda jamais ce nombre. Celle qu'il épouſe la premiere aprés ſon élevation à l'Empire eſt la plus conſiderée, & on la regarde comme la véritable Vice-Reine, s'il m'eſt permis de parler ainſi. Elle doit être du ſang de Sevarias, car on a voulu faire l'honneur à ce grand homme, d'élever ſur le Thrône quelque femme de ſa race, puis qu'il n'avoit pas voulu rendre l'Empire héréditaire à ſa famille par les mâles. Toutes les autres femmes gardent le nom qu'elles portoient avant leur mariage, avec la ſeule addition de la ſyllabe *es* ou de la ſeule lettre *s* ſi leur nom eſt terminé en *e*, mais celle-cy porte le nom du Vice-Roy, & ſelon cette coûtume celle qui regne aujourd'huy étant femme de Sevarminas s'appelle Sevarminés. Les femmes de tous les autres Officiers ont auſſi leur nom en *es*, mais la premiere qu'ils ont épouſée porte elle ſeule le nom de ſon mary, & quand elle meurt la ſeconde le prend, & ainſi de ſuite. Lors qu'il ſe trouve dans la Nation quelque fille d'une beauté extraordinai-

naire, on la fait voir au Vice-Roy qui la prend pour luy s'il veut, & s'il ne la veut pas, il la donne à celuy de ſes Sénateurs qu'il veut obliger par ce preſent, pourveu que le nombre des femmes qu'il doit avoir ne ſoit pas complet. Chacun de ces Senateurs ou Sevarobaſtes en peut avoir juſques à huit, les Broſmaſiontes juſques à cinq, & les Oſmaſiontes juſques à trois. Ils peuvent encore avoir autant d'Eſclaves concubines que de femmes mariées, mais cela ſe void rarement. Les Officiers inférieurs en peuvent avoir deux & autant d'Eſclaves, mais les gens du commun n'en peuvent avoir qu'une & une concubine, en cas que la femme ſoit ſtérile. Et ſi l'Eſclave étoit ſtérile auſſi, ils la peuvent changer pour une autre. Il eſt auſſi permis à tous les hommes de changer de femme avec leurs Concitoyens, pourvû qu'ils en conviennent tous deux, & que les femmes y conſentent, & cela ſe pratique ſouvent quand ils ne peuvent s'accorder enſemble. Mais cela ne ſe fait qu'entre perſonnes d'un même rang, car les femmes n'aiment pas à prendre un homme inférieur à leur premier mari. S'ils ont eu des enfans avant leur ſéparation, qui ſoient au deſſous de l'âge de ſept ans la femme

les

les prend avec elle, & les éléve jusques à ce que l'Etat les adopte. Mais il arrive rarement que ceux qui ont eu des enfans, se separent, quoi qu'il leur soit permis par les Loix. Cette séparation même ne se fait jamais sans quelque espece d'infamie, car tout le monde a mauvaise opinion de ceux qui rompent un lien aussi fort qu'est celuy des enfans communs à la femme & au mary.

Ces sortes de séparations sont beaucoup plus communes parmi les Officiers que parmi le commun peuple; parce qu'ayant plusieurs femmes leur amour partagé n'est pas si fort que lors qu'il se conserve entier pour une seule personne. Il n'est pas permis aux filles de se marier avant l'âge de dixhuit ans, ny aux garçons avant celuy de vingt & un, & de l'autre costé ces Loix défendent aux veuves qui ont atteint l'âge de soixante ans, & aux hommes qui ont passé celuy de soixante-dix de contracter de nouvelles nôces. Mais si un homme de cet âge est fort robuste & d'une constitution à ne pouvoir se passer de femme, on lui donne une Esclave pour concubine. Pour subvenir au besoin qu'on a d'un grand nombre de ces Esclaves, on a imposé un tribut d'enfans à quelques Nations voi-

voisines, & on en achepte des autres Nations, qui quelquefois sont bien aises de se défaire de leurs enfans quand ils en ont plus qu'ils n'en peuvent nourrir.

Sevarminas mange en public aux jours de Feste de tous les mois, & dans toutes les grandes solennités il fait ces sortes de repas dans une grande Sale garnie en haut & de tous costés de grandes pieces de cristal, qui comme des miroirs multiplient les objets, & font un effet merveilleux. Il est assis au bout d'une longue table avec sa femme Sevarminés, & aux costés de la table sont assis les Sevarobastes, qui sont servis par des Brosmasiontes, & ceux-cy sont aidés par des Osmasiontes, qui se tiennent derriere eux & leur donnent les viandes qu'ils doivent mettre sur la table. Toute la vaisselle dont on garnit la table, est de pur or massif, & pendant que le Vice-Roy dîne, plusieurs concerts de Musique joüent pour luy donner du plaisir. Il se promene quelquefois en public dans les ruës de Sevarinde, ou dans les champs d'alentour, où il a un trés-beau jardin proche du fleuve.

Ce jardin est un des plus agréables jardins du monde, soit à cause de la beauté du climat, soit par la fertilité de la terre, soit

ſoit enfin par la commodité des eaux qui l'arroſent & qui l'embelliſſent. Il eſt de figure quarrée, & n'eſt point environné de murailles, mais il eſt ceint d'un profond foſſé plein d'eau claire, & d'un nombre prodigieux de toutes ſortes de poiſſons de riviere & d'étang. Ce foſſé aboutit au fleuve, qui borde le jardin d'un coſté, & qui coule contre une longue terraſſe ſoutenuë d'une forte muraille, comme eſt celle dont toute l'Iſle eſt environnée. Tout le terrain de ce jardin a prés d'un mille de diametre, & pour le moins trois de circuit, y comprenant les foſſez ; voicy en peu de mots comme il eſt ménagé.

Premierement quand on y va de Sevarinde, on paſſe dans de grandes allées d'arbres touffus, dont la plus grande, qui eſt celle du milieu, aboutit à la porte du jardin. De chaque coſté de cette porte régne un bâtiment d'environ trente pieds de hauteur, de ſix-vingts de large, & de cent pas de long, bordé ſur le haut d'une belle baluſtrade faite de marbre de diverſes couleurs, & diſtinguée de diſtance en diſtance de ſtatuës élevées ſur des piédeſtaux. On en trouve une ſemblable du coſté du jardin, qui borde le haut de

ce

ce bâtiment, & qui ne céde en rien à la premiere. Entre ces deux baluſtrades on void un grand eſpace pavé de grandes pierres couvertes de verdure en des endroits, & de ſable en d'autres, diſtingué par compartimens, ornés de diverſes caiſſes où ſont plantés des arbres nains, & divers pots où croiſſent pluſieurs ſortes de belles fleurs. Tout cela eſt diſtingué de temps en temps par des ſtatuës & de petites fontaines qui arroſent & embelliſſent ce jardin à fleurs. C'eſt une eſpece de belveder, qui regnant ſur le jardin, eſt un lieu tres-commode pour en découvrir facilement toutes les beautés. Au deſſous de ce belveder il y a diverſes grotes & divers appartemens frais, où l'eau coule de toutes parts quand on veut la faire couler. Sous la baluſtrade dont nous avons parlé, on void par déhors & par dedans de grands portiques où l'on peut commodément ſe promener à l'ombre à toute heure du jour, parce que, lors que le Soleil luit d'un coſté, l'autre coſté eſt à couvert de ſes rayons.

Quant au jardin il eſt tout diſpoſé en allées, en parterres & en compartimens quarrés, diſtingués d'arbres, de fontai-

nes,

nes, de ſtatuës & de fleurs. On y voit des berceaux touffus, un labyrinthe, & ſur le fond, de petits bois de cédre, de palme, de laurier, d'orangers, & de divers autres arbres qui font un bocage fort touffu, fort frais & fort agréable. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, & ſur quoy je m'étendray le plus, ſans m'amuſer à décrire les autres particularités, eſt le mont d'eau qu'on void au centre de ce jardin. Ce mont fait en figure de pain de ſucre a cent cinquante coudées de hauteur, & cinquante de diametre. Il eſt creux dans le milieu comme un cone de carton, & dans cette concavité l'on void les vaſtes tuyaux, qui ſervent à conduire l'eau vers le ſomment du mont, & vers tous ſes côtés. Au dehors & tout alentour du mont ſont divers petits étages diſpoſés dans une diſtance convenable les uns des autres pour retenir l'eau, & pour faire aux napes & des caſcades. Au ſommet du mont eſt la baſſin ou reſervoir, où tombe toute l'eau, que par le moyen des tuyaux on conduit fort haut, où elle eſt enfin pouſſée dix ou douze pieds dans l'air de la groſſeur de trois hommes. De là elle tombe dans le baſſin, & puis ſe diſtribuë également de tous les coſtés du mont,

mont, & le couvre si bien de son cristal mouvant, qu'on ne void rien du bastiment, & le tout ressemble à une montagne d'eau. Outre les tuyaux qui aboutissent au sommet du mont, il y en a une infinité de plus petits, qui aboutissent à ses costés & par le moyen desquels on rend le mont tout herissé de jets d'eau que l'on dirige en haut, en bas, à costé & de la maniere qu'on veut, ce qui fait un effet admirable.

Sevarminas aujourd'hui regnant, a fait faire ce bel ouvrage, qui est dans son genre le plus admirable qui soit au monde. On y a mêlé l'utilité au plaisir; car de ce mont élevé (où l'on a fait venir l'eau d'une riviere qui est au-delà du fleuve, & qu'il a pris de loin sur des hauteurs) on ne tire pas seulèment tous les jets d'eau qui arrosent & embellissent le jardin, mais on en fait aussi conduire une bonne partie à Sevarinde pour la commodité de ses Habitans. Ce mont est entouré d'un beau canal qui sert à conduire les eaux qui en tombent jusques dans le grand bassin qui est au bout de l'Isle, & dans lequel se font les exercices qui regardent la Marine. Les tuyaux dont on se sert pour conduire les eaux jusques au mont, ne sont ni de plomb ni de cuivre, mais

mais d'un autre metal qui tient un milieu entre ces deux-là, & qui nous est inconnu en Europe, quoy qu'il soit fort commun à Sevarinde. Les statuës & les piliers que nous primes d'abord pour du bronze, sont faits de ce metal, il en a presque la couleur, mais il n'est pas tout à fait si dur, il est aussi beaucoup plus ferme que le plomb, & d'un bien meilleur usage. Il ne se roüille jamais, & à la reserve de l'or il n'y a point de metal qui dure si long-tems. On l'appelle en langue du païs Plocasto, & l'on s'en sert à divers usages avec beaucoup d'utilité.

Quand le Vice-Roy se va divertir dans ce jardin, & que la chose est publique, il s'y fait porter dans un chariot tout éclatant d'or & de pierres précieuses, suivy de plusieurs autres chariots & d'une partie de ses Gardes, montés sur des chevaux & sur des Bandelis. Quelquefois il va luy-même à cheval, sur tout quand il sort de la Ville, mais quand il va à l'amphitheatre, des hommes l'y portent ordinairement sur leurs épaules, à couvert d'un dais fort riche & fort éclatant.

Cet amphitheatre est à un mille au dessus de Sevarinde, & proche du lieu d'où l'on a tiré la pierre dont il est construit. C'est le bastiment le plus gigantesque qui soit

soit peut-estre au monde, & dont les murailles sont les plus solides, étant faites de pierres d'une prodigieuse grandeur. Il est de figure ronde, & a deux cens pas de circuit au dehors, & cinquante de diametre au dedans. Le Parterre est tout entouré de piliers d'une longueur & d'une grosseur prodigieuses, pour en soutenir la voute qui est fort haute, & qui est aussi percée en divers endroits de grandes fenestres vitrées de cristal, par où vient un fort grand jour au milieu du Parterre. Tout alentour de ces piliers, regne une autre voute fort spacieuse, soutenuë d'autres grands piliers plus bas, & encore une autre voute plus basse autour de celle-là. Toutes ces voutes sont éclairées par des fenestres exterieures, élevées les unes sur les autres. Au dehors & sur ces voutes il y a une grande terrasse, par laquelle on monte tout alentour de l'amphitheatre, jusques bien haut vers le sommet, aprés quoi on monte jusques au faîte par un chemin pavé, entrecoupé de diverses marches ou degrés, qui aboutissent à une grande plateforme, bordée tout alentour d'une belle balustrade. Cette plateforme est si haute, que de là on découvre fort loin dans la plaine, comme si l'on étoit sur une monta-

tagne. Au milieu de cette plateforme on a élevé un globe de cristal qui n'a pas moins de douze pieds de diametre. Ce globe est creux au dedans, & percé par le haut & par le bas, & le trou d'en-bas est assez grand pour le passage d'un homme, qui la nuit de toutes les Fêtes solennelles y allume un grand fanal pour illuminer le globe, lequel étant illuminé, se void de fort loin, & ressemble à la Lune quand elle est dans son plein. J'admiray fort ce globe prodigieux qui est tout d'une piece, & je m'étonnay qu'étant de cristal on l'eust pû faire si grand, mais on me dit, qu'on avoit à Sevarinde le secret de fondre le cristal, comme nous fondons le verre, & que même on le manioit plus facilement. On entre dans l'Amphitheatre par quatre grandes portes, au dedans sont divers sieges, & trois galeries l'une sur l'autre qui contiennent une prodigieuse quantité de monde. On y void plusieurs belles statuës & divers autres ornemens d'architecture, dont la description seroit trop longue & trop ennuyeuse. On voit à douze pas de l'Amphitheatre une ceinture de muraille de vingt pieds de haut, & au dedans de cette muraille en divers endroits on a baty des tanieres, où l'on

tient diverses bestes farouches, qu'on fait entrer dans l'Amphitheatre par des passages pratiqués jusques au parterre, quand on les y veut faire combattre, ce qui se fait dans toutes les Fêtes solennelles. La jeunesse s'y exerce aussi à la lute, à la dance, à l'escrime & à diverses actions d'agilité. On y represente des pieces de theatre, on y recite des ouvrages d'éloquence & de Poësie; & l'on y joüe de divers instrumens. Il y a des prix d'honneur pour ceux qui excellent, qui consistent en fleurs artificielles faites d'or ou d'argent ou d'autres metaux peints ou émaillés; en épées, en medailles & en instrumens de musique. Quand ces exercices sont achevés on porte ceux qui ont gagné le prix sur des chars de triomphe jusques au Temple du Soleil, où ils offrent des parfums à ce bel Astre en signe de reconnoissance.

Outre ces exercices qui se font sur terre & dans l'Amphitheatre, on en a d'autres qui se font sur l'eau & dans un lieu fait exprés pour ce dessein. C'est au bas de l'Isle où l'on a fait un grand Lac ou bassin environné d'une fort épaisse muraille, comme est celle qui borde l'Isle tout alentour. Au dedans de ce bassin qui est fort

fort grand & de figure ovale, on a bâti trois rangs de portiques ou galleries soûtenuës par des piliers qui ont le pied dans l'eau, si bien que les bateaux peuvent se mettre à couvert sous ces portiques. On s'exerce dans ce bassin aux combats de mer, & aux jours de solennité j'y ay vû plus de trois cens barques ou bateaux de chaque côté, qui se mettoient en ordre & qui donnoient des batailles feintes, dont la representation étoit fort agréable. Les Fregates & les barques qui sont assez grandes pour porter du canon & de la mousqueterie, tiroient comme nous faisons sur mer, & il n'y manquoit que des bales pour rendre le combat veritable. Les petits bateaux qui sont en grand nombre ont une autre maniere de combatre : car comme ils sont fort plats, on n'y peut rien mettre de pesant, si bien qu'on n'y void point d'artillerie, mais on y void seulement de jeunes hommes en calçon qui portent de grandes rondaches de bois sur l'estomach & à la main une lance obtuse & fort grosse au bout. Avec ces lances ils s'entrechoquent & tâchent de s'entrepousser dans l'eau, ce qui ne se fait pas sans bien divertir les assistans. Ceux qui ont été jet-

tés dans l'eau ne peuvent pas remonter sur leurs bateaux, mais ils sont obligés de se retirer & de se confesser vaincus. Quelquefois les combatans sautent d'un bateau dans l'autre, en chassent leurs ennemis & s'en rendent maîtres, ou le font couler à fond, ce qui passe pour la derniere bravoure. On y voit encore des rameurs qui tâchent de se surpasser les uns les autres à force d'aviron, & ceux qui peuvent le plutost arriver au bout de leur carriere, sont ceux qui emportent le prix. Les nageurs s'exercent aussi à leur mode, & celuy qui nage le mieux emporte la victoire & la recompense proposée au vainqueur. Je n'ay jamais vû des hommes nager si adroitement ny avec tant de force que les nageurs que j'ay vûs dans ce bassin. Ils vont presque aussi vîte qu'un bateau, & si je ne l'avois vû, j'aurois de la peine à le croire. Il est vray que, si l'on considere la force & l'agilité naturelle des Sevarambes, la chaleur du climat, la situation commode de Sevarinde, & les récompenses d'honneur qu'on donne aux victorieux, on ne trouvera pas étrange que s'adonnant fort à cet exercice, il s'y trouve de si bons nageurs. Entre ce bassin & la Ville sont plusieurs rangs d'arbres touffus

fus qui font des allées larges, où l'on s'exerce fouvent à la courfe. Toute l'Ifle & prefque tous les champs d'alentour, font pleins de ces allées d'arbres où l'on peut commodément fe promener à l'ombre. Tous les chemins en font auffi garnis, de forte que dans les chaleurs on peut voyager de tous côtés fans eftre incommodé comme dans les autres Païs où ces commodités ne fe trouvent pas. Ces Plaines font arrofées par divers canaux qu'on a tirés des montagnes, & l'eau qu'on en fait venir fe répandant par tout où l'on veut, elle fertilife tout le païs & l'entretient dans une verdure perpétuelle malgré les grandes ardeurs du Soleil qui eft fort chaud dans ce climat.

Sevarminas fe divertit auffi quelquefois à la chaffe des lions, des tigres, des leopards, des ours, des erglantes, des abrouftes, des cerfs, des bandelis & de plufieurs autres animaux que nous n'avons pas en Europe. Ces parties de chaffe fe font dans des forefts qui ne font pas éloignées de Sevarinde tirant vers la mer, & tout le long du fleuve, ce qui fait qu'on y va fouvent par eau. On fait auffi des parties de pêche, & quand cela fe fait au

tems des ſolemnités, on y void un tres-grand nombre de gens, hommes & femmes, qui en vont prendre le divertiſſement.

Pour le reſte du temps le Vice-Roy l'employe à ſes affaires, ou à ſes plaiſirs particuliers avec ſes femmes & ſes amis. S'il a des enfans, comme cela ne manque guere, ils ſont élevés en public comme ceux des autres; ils ne pretendent rien à la ſucceſſion, & ne ſont pas eſtimés de meilleure naiſſance que le moindre du peuple, bien que ce leur ſoit un grand honneur d'avoir eu un Vice-Roy dans leur famille. Cependant ils n'ont aucun privilege ſur les autres, cela étant reſervé aux ſeuls Deſcendans de Sevarias.

Quant au reſte le Vice-Roy eſt le Prince le plus heureux & le mieux obeï qui ſoit au monde, & l'on ne void point de peuple qui ait plus de veritable reſpect pour ſon Souverain que les Sevarambes en ont pour le Lieutenant du Soleil. Perſonne n'en médit, perſonne ne murmure contre luy, & perſonne n'a lieu de s'en plaindre, parce qu'on ſçait que tout ce qu'il fait eſt pour le bien public, & qu'il n'entreprend rien ſans l'avis de ſon Con-

ſeil,

ſeil, & ſans ordre du Soleil, comme on fait accroire au Peuple.

Deſcription du Temple du Soleil, & de la Religion des Sevarambes.

CE Temple eſt au milieu du Grand Palais dont nous avons parlé. Il fut bâti par Sevarias & n'eſt pas plus grand qu'une de nos plus grandes Egliſes en Europe. Il n'en fit que les murailles les trois premieres années qu'il employa à le bâtir. Enſuite il y ajoûta quelques ornemens, & ordonna ſi bien le tout, qu'il laiſſa à ſes Succeſſeurs le moïen d'y ajoûter beaucoup de choſes, & d'achever ce qu'il n'avoit qu'ébauché. Sevarbrontas troiſiéme Vice-Roy, qui fut grand Architecte embellit ce Temple de tous les ornemens de l'architecture, & le rendit beaucoup plus beau qu'il n'étoit auparavant : mais tous les ornemens qu'il y ajoûta n'étoient que de pierre, parceque de ſon temps les metaux étoient encore rares dans le Païs. Il fit faire une baluſtrade de marbre pour ſeparer le chœur du reſte du parterre, & fit mettre du côté de l'autel une repreſentation du Soleil en marbre jaune, & de l'autre côté une grande ſtatuë de marbre

blanc pour repreſenter la Patrie, comme eſt celle que nous vîmes à Sporonde, & dont nous avons fait la deſcription. Il fit auſſi faire trois rangs de galleries l'une ſur l'autre, pour y placer une partie du peuple ajoûtant à cela pluſieurs autres choſes, dont une partie ſe void encore, & dont pluſieurs ont été changées depuis.

Sevarkhemas qui fut le ſixiéme Vice-Roy, & qui fut grand Naturaliſte, enrichit beaucoup le Temple par le moyen des mines qu'il trouva de ſon temps, & dont il tira beaucoup de riches metaux. Il fit changer la baluſtrade de marbre, qui ſéparoit le chœur du reſte du Temple, & en fit mettre une d'argent maſſif. Il fit mettre autour du globe lumineux de criſtal que Sevariſtas avoit fait mettre à l'un des côtés de l'autel, au lieu de la repreſentation en marbre jaune, une grande plaque d'or taillée en rayons, parſemée de diamants & autres pierres precieuſes d'un prix ineſtimable, & qui rendent un éclat merveilleux. Le globe de criſtal du Temple de Sevarinde eſt beaucoup plus grand & plus radieux que celuy de Sporonde, & jette une lumiere beaucoup plus forte & plus éclatante. A l'un des cô-

côtés de l'autel on void la ſtatuë de Sevarias en or maſſif, & de l'autre celle de Sevarkhomedas ſon Succeſſeur. A coſté de ces deux on void la figure de tous les autres Vice-Roys qui ont regné depuis, chacun ſelon ſon rang, & toutes ces ſtatuës ſont faites de pur or & de grandeur naturelle. Sur le milieu de l'autel entre le globe lumineux & la ſtatuë on ne void qu'un voile noir comme au Temple de Sporonde. A coſté des murailles tout alentour du chœur on void de grands tableaux en huile où ſont repreſentés tous les Vice-Roys avec les actions les plus memorables qu'ils ayent faites. Ces repreſentations ſont faites par emblêmes ou par portraits naturels.

Dans le premier tableau on void Sevarias recevant de la main du Soleil les foudres du Ciel, & le livre des loix qu'il a depuis laiſſé aux Sevarambes. On y void la repreſentation des deux batailles qu'il gagna ſur les Stroukarambes, & la maniere dont il fut élevé au Gouvernement par l'ordre du Ciel, & quelques autres paſſages remarquables de ſa vie.

Au ſecond on void Sevarkhomedas recevant le livre de la loy des mains de Sevarias : on le void en ſuite faiſant conſtrui-

re le tombeau de ce grand Prince, qu'on a bâti à l'un des côtés du Temple. Dans un autre endroit on le void occupé à faire conſtruire les ponts de Sevarinde, à faire baſtir des Oſmaſies, & à ordonner pluſieurs choſes qui ſe firent de ſon temps.

Dans le troiſiéme on void Sevarbrontas avec une épée nuë à la main droite, & une équierre & un compas à l'autre, pour repreſenter la guerre qu'il eut contre les Partis rebelles, & la grande connoiſſance dans l'architecture. On void dans le même tableau la repreſentation de pluſieurs autres choſes remarquables que fit ce Prince.

Dans le quatriéme, on void Sevardumiſtas tirant ſon épée à demy hors du fourreau, & une main ſortant du Ciel qui luy retient le bras : ce qui repreſente le deſſein qu'il avoit eu de conquerir quelques Païs voiſins, mais qu'il en avoit eſté empêché par les Loix celeſtes de Sevarias. On le void auſſi faiſant des Sacrifices & inſtituant de nouvelles cérémonies.

Dans le cinquiéme paroiſt Sevariſtas plus jeune & plus beau que tous ſes Prédéceſſeurs. D'un coſté l'on void le grand

grand Amphitheatre qu'il fit construire, & de l'autre le Palais qu'il fit achever. On void encore plusieurs representations des choses éclatantes qu'il fit durant son regne, entre autres, le portrait d'une jeune fille admirablement belle qu'il tient par la main, ayant à ses pieds un jeune homme couché par terre avec un poignard dans le sein. Je demanday ce que ce portrait vouloit dire & l'on me raconta l'Histoire suivante, que je leus en suite tout au long dans la vie de ce Prince.

Il y avoit à Sevarinde du temps de Sevaristas un jeune homme nommé Foristan qui devint amoureux d'une fille nommée Calenis. Dés l'âge de quatorze ans elle avoit une beauté extraordinaire, qui la faisoit admirer de tous ceux qui la regardoient. Avec tant de charmes on peut bien s'imaginer qu'elle ne manquoit pas d'Amans, mais Foristan fut le premier qui luy parla d'amour & qui luy fit present de son cœur. Il eut plusieurs Rivaux qui dans la suite en firent de même : mais comme il avoit parlé le premier, qu'il étoit des mieux faits & des plus passionnés, aussi avoit-il la meilleure place dans le cœur de sa belle

Maîtreſſe. Leur paſſion & leur beauté croiſſant avec leur âge, tous les Amans de Calenis en concevoient de la jalouſie contre Foriſtan qui nonobſtant ſa conduite modeſte avoit neanmoins une ſecrete joye de ſe voir preferé à tous ſes Rivaux. Il attendoit avec impatience le jour heureux qui devoit finir ſes peines par la poſſeſſion du bel objet qui l'avoit charmé, & ne s'attendoit gueres aux malheurs qui traverſerent le repos de ſa vie, & qui faillirent à le perdre avant qu'il parvinſt au moment heureux qui dans la ſuite couronna tous ſes travaux. Un jour de ſolennité qu'on faiſoit une grande partie de chaſſe, il accompagna ſa Maîtreſſe & ſes amies à la forêt. Elle étoit montée ſur un Bandelis blanc comme la neige, & brilloit avec les habits de chaſſe comme un Soleil. Tous ſes Amans l'admiroient dans cet équipage, & ſentoient augmenter leur amour, mais ils ſentoient en même temps redoubler leur envie, quand ils voyoient qu'elle favoriſoit de ſes plus doux regards le bienheureux Foriſtan. Un entre autres nommé Cambuna, jeune homme violent qui ne ſupportoit qu'avec peine le bonheur de ſon Rival étoit toûjours auprés d'elle, autant pour donner

du

chagrin à Foriſtan, que pour marquer ſa paſſion à Calenis. Ce jour-là les chaſſeurs trouverent dans un endroit de la foreſt une troupe d'Erglantes, qui ſont une eſpece d'Ours blancs, mais beaucoup plus agiles que les Ours ordinaires. La chaſſe tournant de ce côté-là, tout le monde y accourut, & entr'autres la charmante Calenis ſuivie de ſes Amans. On pouſſa les Erglantes avec beaucoup d'ardeur, & l'on en bleſſa pluſieurs à coups de traits, dont quelques-uns furent tués ; mais ceux qui n'avoient été que légérement bleſſés devenoient plus furieux par leurs bleſſures, & déchiroient preſque tout ce qui ſe preſentoit devant eux. Il y en eut un de ceux-là qui venant vers la troupe où étoit Calenis & ſes Amans, renverſoit ce qu'il rencontroit, & auroit pû déchirer cette belle perſonne, ſi Cambuna qui ſe trouva commodément poſté, n'eût pouſſé ſon cheval contre luy, & n'eût pour quelques moments arrêté la furie de cet animal. Mais dans ce choc il fut ſi malheureux, que ſon cheval ſe renverſa ſur luy, & l'Erglante alloit ſe lancer ſur Calenis, que ſon Bandelis avoit jettée par terre, ſi Foriſtan qui ne la quitoit point, ne luy eût mis ſon épée dans le corps juſques à la gar-

garde, & ne l'eût abbatu mort à ses pieds. Il s'estoit jetté à bas de son cheval quand il avoit vû le danger où étoit sa Maîtresse, & cette prevoyance la sauva elle & Cambuna. Mais Foristan n'en fut pas quitte à si bon marché qu'eux, car s'étant approché trop prés de l'Erglante, cet animal furieux luy donna en mourant un coup de patte qui luy déchira une partie de la cuisse, & luy fit perdre beaucoup de sang. Cependant Calenis se sentoit fort obligée à ces deux Amans, mais bien que Foristan ne se fût pas exposé le premier au danger, parce qu'il n'étoit pas si bien posté, il n'avoit pas montré moins de zele pour son service. Il avoit fait voir plus de prudence que Cambuna, & avoit même répandu son sang pour sauver la vie à sa Maîtresse. Cette belle action de Foristan, qui surpassoit celle de son Rival, iointe à l'inclination de son cœur, obligeât Calenis à luy donner des marques particulieres de sa reconnoissance; ce qui jettoit Cambuna dans une espece de desespoir. Neanmoins pour cette fois il dissimula son dépit : ainsi la chasse estant finie chacun s'en retourna à Sevarinde.

Quelque temps aprés, Calenis devint malade d'une langueur qui luy osta dans

peu

peu de jours ſon éclat & ſon embonpoint, & comme ſon mal continua ſix ou ſept mois, & qu'on croyoit même qu'elle en mourroit,tous ſes Amans ſe retirerent, à la reſerve du ſeul Foriſtan qui perſiſta dans ſon amour ſans rien diminuer de la tendreſſe qu'il avoit pour elle. Durant ſa maladie il luy rendit autant ou plus de ſoins qu'auparavant, il luy donna mille preuves de ſon amitié, & tâcha de la conſoler en tout ce qu'il pouvoit, s'affligeant luy-même pour l'amour d'elle, & ſe privant volontairement de tous les plaiſirs de la vie. Aprés ſept ou huit mois de langueur elle fut enfin guerie par le moyen de quelque remede qu'on luy fit prendre, & dans peu de jours ſon embonpoint & ſon teint luy revinrent ſi bien, qu'elle fut plus belle que jamais. Lors que ſes Amans infidelles la virent dans cet état, ils ſentirent rallumer leurs feux, que ſa maladie avoit preſque éteints, mais la honte de l'avoir abandonnée en empêcha la pluſpart de la rechercher de nouveau. Quelques-uns pourtant furent aſſez hardis pour luy parler de leur paſſion. Elle les traita ſelon qu'ils l'avoient merité, & leur dit franchement que,puis qu'ils avoient ceſſé de l'aymer dés qu'elle avoit ceſſé d'eſtre ay-

aymable, elle avoit auſſi ceſſé de les eſtimer, depuis qu'ils avoient ceſſé d'être fidelles ; que le ſeul Foriſtan avoit eſté conſtant dans ſon amour & dans ſes ſervices, & qu'ainſi le ſeul Foriſtan étoit digne de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance ; que deſormais ils ne l'importunaſſent plus & qu'ils ne la cruſſent pas aſſez injuſte pour vouloir donner un cœur partagé à un fidelle Amant qui luy avoit conſervé le ſien tout entier. Par ces diſcours Calenis ſe defit bien-toſt de ces Amans importuns & leur fit ſenſiblement connoître qu'elle ſe reſervoit toute entiere pour ſon fidelle Foriſtan. Cela les mettoit au deſeſpoir & ſur tout le violent Cambuna, qui ne pouvoit ſupporter le bonheur de ſon Rival, & qui dans cette diſpoſition d'eſprit auroit volontiers ſacrifié ſa propre vie pour luy ravir la poſſeſſion de Calenis.

Les Sevarambes ne portent jamais d'armes, que lorſqu'ils ſont en exercice de guerre, ou à l'armée, ou à la Garde du Vice-Roy ou à celle de quelque grand Officier. Cambuna qui en vouloit à Foriſtan, mais qui d'ailleurs étant brave, eſtoit incapable de faire une lâcheté, chercha l'occaſion de ſe trouver en armes a-

vec luy. Pour cet effet il changea le jour de ſa Garde avec un de ſes amis qui la devoit monter chez le Vice-Roy le jour même que Foriſtan y venoit. Ils s'y rencontrerent donc tous deux armés, & ce fut dans cette occaſion que Cambuna ayant provoqué ſon Rival par des paroles piquantes, & voyant qu'il ſe menageoit, ou par la crainte des loix, ou par le reſpect du lieu, tira l'épée contre luy, & l'obligea de tirer la ſienne pour ſe deffendre. Ils ſe pouſſerent pluſieurs coups, & furent tous deux bleſſés; Foriſtan eut le bras percé, & Cambuna eut un coup d'épée au travers du corps: mais leurs bleſſures quoy que grandes, ne ſe trouverent pas mortelles. Ce combat fit du bruit dans le Palais, les combattans furent mis en lieu de ſeureté, & leur audace ayant eſté extraordinaire, on fut obligé d'en avertir le Vice Roy. Ce Prince fut fort irrité contre eux, tant à cauſe de leur irreverence pour le Palais du Soleil, que pour avoir perdu le reſpect qu'ils devoient à ſa perſonne & commanda qu'on les puniſt ſelon la rigueur des Loix.

Cependant un troiſiéme Amant de Calenis prenant ce temps qu'il crut eſtre favo-

vorable à son dessein, employa un Sevarobaste de ses amis, pour la demander au Vice-Roy, qui la luy donna à condition qu'elle y consentiroit. Comme cette fille étoit d'une beauté extraordinaire, l'ordre auroit voulu qu'on l'eût presentée au Vice-Roy avant qu'il luy fust permis de s'engager à un autre, ce que sans doute on n'auroit pas manqué de faire, si la maladie dont nous avons parlé, n'eust terni les charmes qui la rendoient digne de cet honneur. Aprés donc que le Prince l'eut accordée à celuy qui l'avoit fait demander, cet Amant fit tous ses efforts pour gagner ses bonnes graces, & pour en venir plus facilement à bout il luy representoit non seulement l'excés de son amour, mais aussi la faveur qu'il avoit auprés du Vice-Roy. Et pour luy ôter l'esperance de posseder Foristan, il ne manquoit pas de luy mettre devant les yeux le pitoyable état auquel son action l'avoit precipité ; mais toutes ces raisons ne furent pas capables d'ébranler la constance de Calenis. Elle fut toûjours fidelle à son cher Foristan, & resolut, quoy qu'il en pût arriver, de n'épouser jamais d'autre que luy. Cependant ce pauvre Amant étoit presque gueri de ses blessures. Pour justifier sa condui-

duite & pour éviter les chatimens où l'exposoit l'audace d'avoir tiré l'épée dans le Palais, il tâchoit de faire voir la nécessité qui l'avoit obligé de se défendre contre son Rival. Aprés beaucoup de peines il eut enfin le bonheur de se tirer d'affaire; & de prouver par de bons témoins que Cambuna l'avoit attaqué de dessein prémédité ; que de son côté il avoit tâché d'éviter le combat, & qu'il n'avoit tiré l'épée que par la seule nécessité de se défendre. Cette justification luy procura sa liberté & le moyen de revoir Calenis, qui put à peine retenir les transports de joye que luy causoit la veuë de son Amant. Mais ils ne joüirent pas long-temps du plaisir de se voir, car peu de jours aprés Foristan fut obligé de se rendre à l'armée qui commençoit d'entrer en campagne. Cela plongea ces pauvres Amans dans un chagrin inconcevable, leur mal étoit d'autant plus cruel qu'ils n'y pouvoient apporter de remede. Il falut se resoudre à se separer, ce qui ne se fit pas sans bien des sanglots & bien des larmes. Ils se promirent une fidélité éternelle, comme le temps de leur Osparenibon approchoit, ils se consolerent dans l'esperance de se voir bien-tost heureux par leur légitime ma-

ria-

riage. Foriſtan partit donc, & s'éloigna pour trois mois de ſa belle Maîtreſſe, pendant leſquels celuy qui l'avoit obtenuë du Vice-Roy, tâcha par toutes ſortes de moyens d'ébranler ſa fidélité : mais aprés avoir en vain uſé de prieres & de perſuaſions, il eut enfin recours à la ruſe, à la violence & à l'authorité pour venir à bout de ſon deſſein. Un cœur moins conſtant que celuy de Calenis auroit ſans doute ſucombé à de ſi puiſſans efforts, mais bien loin de faire la moindre impreſſion ſur ſon eſprit, tout cela ne ſervit qu'à l'affermir dans les ſentimens qu'elle avoit pour Foriſtan. Toutefois prevoyant qu'elle auroit de la peine à reſiſter ſeule à des gens qui ſe prevaloient de la faveur du Vice-Roy, elle ſe ſervit d'un de ſes amis pour preſenter une requête à ce Prince. Dans cette requête elle le ſupplioit de revoquer le don qu'il avoit fait de ſa perſonne, & de luy permettre de ſe jetter à ſes pieds pour luy faire ſavoir la violence qu'on faiſoit à ſa liberté. Il luy accorda ſa demande, & cette belle fille fut menée devant luy, où toute éplorée elle luy fit ſes plaintes de la maniere du monde la plus touchante. Sevariſtas fut premierement ébloüy de l'éclat de ſa beauté, & puis ſenſible-

blement touché de sa douleur ; il témoigna même de la colere contre ceux qui avoient voulu luy faire violence ; il la consola par de douces paroles, luy promit de la proteger, & pour cet effet la fit mettre dans son Palais auprés de la femme d'un Sevarobaste. Ce fut là qu'il alloit souvent la visiter, aprés quelques conversations il trouva tant de charmes dans sa personne, qu'il en devint amoureux, & luy en donna plusieurs témoignages. Elle en fut d'abord fort affligée, prevoyant bien qu'elle ne pourroit pas résister à un tel Amant, & qu'elle seroit enfin contrainte d'être infidelle à Foristan ; mais elle ne pouvoit éviter le malheur qui la menaçoit. Quelque temps aprés cette recherche la femme du Sevarobaste, avec qui elle demeuroit, eut ordre de luy parler de l'amour du Vice-Roy, & de luy faire sçavoir le dessein qu'il avoit de l'épouser, ce qu'elle fit de la maniere du monde la plus persuasive. Car comme elle trouva de la repugnance du côté de la fille, elle luy representa les choses d'un air à ébranler la constance la plus ferme, dont une femme puisse être capable. *A quoy pensez-vous, insensée, luy dit-elle, de refuser un mariage si éclatant, & dont les plus belles femmes du monde feroient leur plus gran-*

grande ambition. Pesez serieusement les biens & les maux qu'une bonne ou méchante conduite vous peut procurer. Si vous épousez Foristan vous aurés en luy, je l'avoüe, un homme dont l'âge est plus proportionné au vostre que celui de Sevaristas, & vous seule le possederés tant qu'il sera homme privé, & satisferés ainsi la passion & la reconnoissance qui vous attachent à lui. Mais que tout cela est peu au prix des avantages que vous trouverés en épousant Sevaristas! Car premierement vous possederés en sa personne le plus puissant & le plus bel homme de la Nation. Il est vray qu'il n'est pas des plus jeunes, mais aussi n'est-il pas fort vieux; dans l'âge où il est, mis à part la grandeur de sa fortune, il est plus aymable que tous les jeunes hommes de Sevarinde. Les avantages de la jeunesse sont communs à tous les hommes & aux bêtes mêmes; mais ceux de la beauté du corps & particulierement celle de l'ame ne sont accordés qu'à peu de gens, & bien souvent quand la nature les a donnés à un homme, elle n'y a pas ajoûté ceux de la fortune, qui les font briller d'un nouvel éclat. Tout cela se trouve dans un degré supréme en la personne de nostre Vice-Roy. Il est aussi beau qu'un homme le puisse estre, & parmy tous les Savarambes on n'en void point qui ait cette

mine

mine charmante & ce port majestueux & presque divin qu'on void éclater en lui. Pour ses hautes vertus, son esprit & son excellent naturel, il n'est pas nécessaire de vous en rien dire. Tout le monde sçait que depuis le grand Sevarias, dont il est descendu, nous n'avons point eu de Vice-Roy qui eût l'ame si grande, & qui meritast mieux que luy de monter sur le Trône du Soleil. Sa fortune l'a élevé aussi haut qu'elle puisse élever un homme, & il peut vous faire monter à un degré de grandeur & de gloire au dessus de toutes les autres femmes. Il le fera sans doute, puis qu'il vous aime, & au lieu d'être la femme d'un particulier, vous aurez le bonheur de posseder celuy qui est Maître de toute la Nation, & qui ne reconnoît que la Divinité au dessus de luy. C'est sans raison que vous m'allegués que vous avés engagé vostre foi à Vostre Amant, & que vous luy êtes liée par amour & par reconnoissance. Tout cela seroit bon à dire contre un particulier, mais contre le Vice-Roy ces excuses ne sont pas legitimes. Car premierement vous étes à sa disposition selon les loix de l'Etat, & avant que vous aimassiez Foristan, Sevaristas pouvoit vous prendre pour luy-même, ou vous donner à un autre. Vous luy appartenez encore selon les mêmes loix, & vous n'avez pû disposer de vôtre personne

à son préjudice. Vous sçavez que cela est défendu aux jeunes filles à marier, qui sont toutes enfans de l'Etat, dont il est le pere politique. Mais quand il n'auroit pas ce droit, quel homme, je vous prie, pourrez-vous trouver qui soit plus digne de vôtre amour, & que vous puissiez raisonnablement lui preferer? Si vous avez aimé Foristan, n'est-ce pas pour cette raison, qu'il vous a semblé plus aimable que tous ceux qui vous recherchoient? Vous ne l'avez asseurément aimé que pour l'amour de vous-même, parce que vous conceviez plus d'avantages dans sa possession que dans celle de vos autres Amans. Faites que cet amour propre agisse à present en vous par les mêmes motifs. Si vous le consultez il vous dira que Sevaristas estant infiniment plus aimable que tout le reste des hommes, & vous aimant dêjà passionnément, vous devez aussi l'aimer préférablement à tout autre, par la même raison qui vous fit donner la préférence à Foristan. Pour les raisons de reconnoissance & de gratitude que vous alleguez elles sont fort foibles, & vous estes plus obligée au Vice-Roy, pour avoir jetté des regards favorables sur vous, que vous ne l'estes à vôtre Foristan pour tous les

les soins qu'il vous a rendus. Que si les biens qu'on peut recevoir à l'avenir, doivent entrer en consideration, voyez, je vous prie, quelle difference vous devez faire entre les soins que vous a rendus un homme du commun, & les avantages que vous peut procurer le Maître de tout l'Etat. Considerez, poursuivit elle, ce que je viens de vous dire, & ne refusez pas un honneur éclatant, pour satisfaire une passion obscure. Mais si vous m'alleguez que vous ne possederez pas seule le Prince, comme vous pourrez posseder Foristan, je vous répons, que l'entiere possession de ce dernier ne vous est asseurée que pendant qu'il sera homme privé; mais s'il parvient aux charges publiques, il pourra épouser d'autres femmes qu'il aymera peut estre mieux que vous, & si cela vous arrive, vous perdrez l'unique bonheur où vous aspirez. Il n'en sera pas de même à l'égard du Vice-Roy: car si d'un costé ses feux venoient à se ralentir, de l'autre vous pourriez du moins vous consoler des illustres avantages que vous auriez acquis par son alliance Si donc vous éstes sensible à la gloire, vous reconnoistrez que l'amour d'un Souverain est infiniment plus glorieux que celui d'un sujet.

Ces puissantes raisons ébranlerent beaucoup la constance de Calenis. Plus elle y faisoit réflexion & plus elle les approuvoit, & quoy qu'elle en eust de cuisans remords, elle ne laissoit pas de laisser peu à peu succeder l'amour de Sevaristas à celui de Foristan. Peu de jours aprés son nouvel Amant la fut visiter, & cette visite acheva de la faire succomber. Elle admira sa personne & toutes ses belles qualitez, & la peinture qu'on lui en avoit faite lui sembla n'estre qu'un foible crayon de ce qu'elle voyoit de ses propres yeux. Ainsi l'ambition s'emparant de son cœur, cette passion puissante en effaça presque toute l'image du malheureux Foristan que l'amour y avoit gravée. Cette volage receut avec joye la visite du Prince, elle écouta tous ses discours avec plaisir, & devenant peu à peu familiere avec luy, elle osa bien soutenir ses regards, elle osa même y répondre, & luy fit connoistre qu'elle n'estoit pas insensible à ses peines. Enfin aprés un mois de temps elle luy promit de luy donner la main, & d'oublier tous les hommes du monde pour l'amour de luy.

Voylà comment les têtes couronnées avancent bien-tost leurs affaires, & comment il leur est facile de vaincre les cœurs

les

les plus rebelles. Mais on n'a pas lieu de s'étonner que Calenis se laissast ainsi vaincre à un tel Assaillant, puis que Sevaristas étoit en sa personne un des plus aimables & des plus généreux hommes du monde, & qu'il étoit capable d'ébranler par son merite la constance la plus assurée, quand même il n'auroit pas eu l'éclat de la haute fortune & de la Majesté qui l'environnoit.

Cependant comme les actions des Grands sont éclairées de tout le monde, & que le Vice-Roy ne cachoit nullement l'amour qu'il avoit conçu pour Calenis, ny le dessein qu'il avoit de l'épouser; cette intrigue fut sçuë par toute la Nation, & l'infortuné Foristan ne tarda pas longtemps à savoir quel redoutable Rival son malheur luy avoit suscité. Il en eut toute la douleur qu'un homme étoit capable de ressentir dans une pareille rencontre, & il ne trouva de consolation ni d'esperance que dans sa mort & dans son désespoir. La voix publique luy apprit le jour destiné aux nôces de son inconstante Maîtresse, & son cœur luy dit en même temps que ce devoit estre le dernier de sa vie. Il s'affermit dans ce sentiment, & tout plein de cette pensée il prend le chemin de Se-

varinde sans en demander permission à ses Superieurs, & il y arrive le jour propre de la solennité. Les cérémonies du mariage se commencent; il entre dans le Temple, & se cache derriere un pilier proche du lieu où Calenis devoit donner la main au Vice-Roy. Alors prenant le temps qu'elle la luy alloit tendre: *Arreste*, s'écria-t-il, *perfide, & ne viole pas durant ma vie une foy que mes services & tes serments te devoient rendre inviolable; attens ma mort qui va tout à l'heure suivre ton inconstance, & rendre legitime une action que tu ne saurois faire sans devenir criminelle tant que je seray vivant.* Aprés ces mots il s'avança vers elle, & aux yeux du Vice-Roy il se plongea un poignard dans le sein. Cette action imprévuë & toute extraordinaire surprit extrémement Sevaristas & toute l'assemblée, mais la miserable Calenis en fut touchée jusqu'au fond du cœur. Dans un moment l'image de son inconstance & de sa perfidie luy parut avec tant d'horreur, que le desespoir s'emparant de son ame, elle courut vers son miserable Amant dans le dessein de luy arracher le poignard de la main & d'en percer son cœur infidelle, pour luy témoigner son repentir & pour n'avoir qu'un

qu'un même sort avec luy. Son action & ses regards, où son desespoir étoit vivement peint, firent connoître son intention à ceux qui la regardoient, & leur donnerent le tems de prevenir son funeste dessein.

Cependant par l'ordre même de Sevaristas, on donna du secours au miserable Foristan qui n'étoit pas mort, & dont la blessure en suite ne se trouva pas mortelle ; mais elle auroit pû le devenir si la promesse que le Vice-Roy luy fit solennelement de luy céder Calenis, appaisant la douleur de son ame, n'eût donné à ce pauvre Amant le desir de vivre pour la posseder. Il laissa donc bander sa playe qui par bonheur ne se trouva pas dangereuse. Si bien que dans peu de jours il sentit diminuer son mal, & revivre ses esperances presque éteintes. Le Vice-Roy le fit souvent visiter, luy renouvella sa promesse, puis enfin luy ceda Calenis, quoy qu'il eût pour elle une passion fort tendre & un extrême desir de la posseder. Mais sa vertu imposa silence à sa passion, & la fit céder à la justice & à la pitié. Aussi cette action généreuse luy acquit beaucoup d'estime & d'amour parmy ses Sujets, & ses Successeurs la

trouverent si belle, qu'ils la crurent digne d'estre representée dans son tableau. Pour l'affligée Calenis, aprés avoir témoigné un regret extrême à son Amant, de s'estre laissée ébloüir au mérite de Sevaristas, elle épousa son cher Foristan, même par le commandement de ce généreux Prince; & ils furent tous deux unis par les liens d'un légitime mariage selon la maniere de leur païs.

Cette histoire est écrite tout au long dans la vie de Sevaristas, & c'est de là que je l'ay tirée.

Aprés cette digression je viens au sixiéme tableau, où l'on void Sevarkhemas avec un Sceptre d'or à la main droite & une poignée d'herbes & de fleurs à la gauche, pour marquer sa connoissance des choses naturelles, & principalement des Plantes & des metaux, dont il avoit découvert diverses mines fort riches & fort utiles. On void peints autour de lui plusieurs ouvrages d'or & d'argent, dont il orna le Temple & le Palais du Soleil, & entr'autres les riches raïons qu'il fit mettre autour du globe lumineux.

Dans le septiéme & dernier tableau l'on void Sevarkimpsas tenant une épée nuë à la main, & traînant aprés luy des escla-

ves

ves enchaînés, ce qui repreſente la conquête qu'il fit des Auſtraux, qui oſerent faire des courſes dans ſes Etats. On y void auſſi la repreſentation des Termes ou Indices qu'il fit planter ſur tous les chemins, & pluſieurs jardinages dont il embellit la campagne, comme encore une longue ſuite de jeunes eſclaves qui repreſentent le tribut d'enfans qu'il impoſa aux vaincus.

Ce ſont là tous les tableaux des ſept Vice-Roys qui ont précédé celuy qui regne preſentement, & l'on y void peintes en abregé les plus ſignalées actions de leur vie. On void encore leurs tombeaux en ſuite de celuy de Sevarias, & ils ſont tous ornés de pieces de ſculpture en marbre relevées d'or ou d'argent, trés-riches & trés-artiſtement élaborées. Sur le milieu du Temple & contre une des galleries ſe void un Orgue d'une grandeur extraordinaire, dont tous les tuyaux ſont d'argent doré, & tout vis à vis de cet Orgue un lieu deſtiné à divers inſtrumens de muſique & à des concerts de voix.

La voûte du Temple eſt fort haute & fort enrichie de dorures & de peintures de grand prix qui luy donnent un éclat mer-

veilleux. Il y a quantité d'autres riches ornemens que je passeray sous silence; je me contenteray de dire en peu de mots que ce Temple est grand & magnifique, de même que le Palais & l'Amphitheatre, & qu'une personne sçavante dans l'Architecture, en pourroit faire des descriptions admirables : Mais pour moy qui ne suis pas du métier, je ne m'étendray pas davantage sur cette matiere, de peur aussi d'ennuyer le Lecteur par un long détail. Je crois qu'il suffira aprés ce que j'ay déja dit, d'ajoûter icy que je n'ay rien vû ailleurs de comparable à ces trois grands Edifices, quoi que j'aye voyagé presque par toute l'Europe & vû ce qu'elle a de plus rare & de plus curieux.

Et comme c'est dans ce Temple principalement qu'on exerce la Religion du Païs ; je crois que c'est ici le lieu de dire quelle est la croyance, la Theologie & le culte Religieux des Sevarambes.

De la Religion des Sevarambes d'aujourd'huy.

Cette nation a comme toutes les autres plusieurs opinions differentes touchant la Divinité ; mais il n'y a qu'un culte extérieur qui soit permis, bien que tous ceux qui ont des sentimens particuliers, ayent pleine liberté de conscience, & qu'il ne leur soit pas même deffendu de disputer contre les autres, pourveu que ce soit avec le respect & l'obeïssance qu'on doit aux Loix & au Magistrat. Il y a même des Colleges, où en de certains temps de l'année l'on fait des disputes publiques où chacun peut librement dire ses pensées & soutenir ses opinions, sans aucun danger d'estre blamé ny mal traité de qui que ce soit. Car les Sevarambes ont pour maxime de n'inquieter personne pour ses opinions particulieres, pourveu qu'il obeïsse extérieurement aux loix, & se conforme à la coustume du Pays, dans les choses qui regardent le bien de la societé. Ainsi quand il s'agit de rendre justice à quelqu'un, ou de le recevoir dans quelque Charge ou Dignité,

on ne s'informe pas de ses sentimens touchant la Religion, mais de ses mœurs & de sa probité. On n'exclud point non plus les Prestres ni les Ecclesiastiques du Gouvernement civil, comme on fait presque par tout ailleurs, & l'on croiroit avoir violé le droit naturel & le droit civil, si l'on avoit refusé une Charge publique à un Prestre par la seule raison qu'il est dans les Ordres Ecclesiastiques. Il n'en est pas moins pour cela membre de l'Etat, & n'a pas moins de part que les autres au Gouvernement & à la societé civile. Or parmy les Sevarambes cette societé n'estant point partagée en diverses Jurisdictions, ils obeïssent tous à un souverain Chef, qui est Lieutenant & grand Prestre du Soleil. En la personne du Vice-Roy sont unis les titres de temporel & de spirituel, ce qui rend son autorité beaucoup plus entiere & plus vénérable, parce que la Prestrise orne la Vice-Royauté, & la Vice-Royauté donne du lustre & de l'éclat à la Prestrise. Ces deux Offices estant donc unis dans le Souverain, le peuvent aussi estre dans les sujets, & un Prestre peut étre en même tems dans les Ordres Ecclesiastiques & dans le Gouvernement de l'Etat, quand même il au-
roit

roit des opinions particulieres dans la Religion, pourvû qu'au dehors il fasse le dû de sa Charge & vive en homme de bien.

Les effets de ces maximes justes & raisonnables sont fort avantageux au repos & à la tranquilité publique, qui est le but principal où doivent viser tous les sages politiques; car bien que parmi les Sevarambes il y ait diverses opinions touchant la Divinité, & qu'on y voye souvent des controverses ouvertes où tout le monde peut aller; toutefois il n'y a peut-estre point de païs au monde où l'on s'échaufe moins pour la Religion, & où elle produise moins de querelles & de guerres; au lieu que dans les autres Etats, on la fait souvent servir de pretexte aux actions les plus inhumaines & les plus impies sous le masque de pieté. C'est sous ce pretexte spécieux que l'ambition, l'avarice & l'envie joüent leur rôle abominable, & qu'elles aveuglent tellement les miserables mortels qu'elles leur font perdre tous les sentimens d'humanité, tout l'amour & le respect qu'ils doivent au droit naturel & à la societé civile, & toute la douceur & la charité que les saintes maximes de la Religion leur recommandent. De là vient

que de la chose la plus sainte & la plus sacrée ils en font bien souvent la plus cruelle & la plus pernicieuse, & que ce qui ne leur devroit inspirer que la douceur, la justice & l'innocence, ne leur inspire le plus souvent que la rage, l'injustice & la cruauté. Il n'en est pas de même parmi ces peuples heureux, où personne ne peut opprimer son prochain, ny violer aucunement le droit naturel sous aucun pretexte de Religion ; où l'on ne sçauroit émouvoir une populace farouche aux rebellions, aux massacres & aux incendies par un zele inconsidéré ; & où l'on ne peut enfin s'acquerir des biens & des honneurs ni par les ruses, ni par les fausses aparences d'une pieté feinte & simulée. L'ambition n'aime que les hauteurs & les difficultez, & ne s'attache gueres aux choses basses & faciles. Ainsi parmi les Sevarambes personne ne se pique d'estre chef d'une Secte, parce que chacun peut facilement le devenir, & qu'il est permis à tout le monde d'estre de la Religion qu'il veut. Personne ne se pique d'amasser des richesses, parce qu'elles ne servent de rien, & que pour avoir beaucoup de thresors, on n'est ni plus riche ni plus heureux que le moindre de la Nation ; & person-

ſonne enfin ne porte envie à ſon prochain ni pour les Dignitez Eccleſiaſtiques, ni pour les rentes & les revenus qui leur ſont attachez. De cette maniere chacun vit ſous l'obéïſſance des Loix & la crainte du Magiſtrat ; & bien qu'il ſoit permis à tout le monde de croire tout ce qu'il veut, il n'eſt pourtant permis à perſonne de troubler le repos public ni de violer les droits de la ſocieté ſous quelque pretexte que ce puiſſe être. La curioſité eſt le ſeul motif de toutes leurs controverſes, & l'on y traite la Religion avec autant ou plus de modération, que nous ne traitons la Philoſophie en Europe. Cela ne ſera pas difficile à croire ſi l'on fait reflexion ſur la maniere dont on éleve les enfans parmi les Sevarambes, en les acoûtumant de bonne heure à vivre en ſocieté, & à ne ſe perdre pas le reſpect les uns aux autres. On peut ajoûter à ces raiſons que la Religion de l'Etat tenant plus de la Philoſophie & du raiſonnement humain, que de la révélation & de la foy, ce n'eſt pas merveille ſi l'on en parle avec tant de ſang froid & ſi peu d'emportement.

De là vient que ſi leur Religion n'eſt pas la plus véritable de toutes, elle eſt du moins

moins la plus conforme à la raison humaine, & qu'il n'y a que les celestes lumieres de l'Evangile de grace qu'on luy doive préférer. En effet si l'on n'avoit pas la révélation divine, il ne seroit pas difficile d'approuver les opinions de ces peuples touchant la Divinité : car premierement ils croyent qu'il y a un Dieu Souverain & indépendant, qui est un Estre éternel, infini, tout-puissant, tout juste & tout bon, qui gouverne & qui conduit toutes choses par une admirable sagesse.

Mais ils croyent aussi que le monde est infini, & n'admettent ni vuide ni néant dans la nature. Quant aux globes particuliers qui font partie du monde universel, ils croyent qu'il y en a une génération comme de chaque animal, & que de la destruction des uns vient la naissance des autres. Là dessus ils ajoûtent que, quand on void quelque Comete au dessus des Planetes, c'est un globe qui se dissoud par le feu, & que son corps qui ne paroissoit auparavant que comme une étoile, venant à s'enflamer, il s'étend & se dilate, & qu'alors il paroît plus grand & plus visible à nos yeux. Sevarias douta long temps s'il y avoit d'autre Dieu que le Soleil, qui

eſt le ſeul que les anciens Perſes reconnoiſſoient : mais Giovanni ſon Gouverneur qui étoit Chrétien, aprés avoir en vain tâché de le luy prouver par le témoignage des ſaintes Ecritures, le luy perſuada & le luy fit enfin comprendre par raiſonnement naturel.

Il luy fit remarquer que les étoiles fixes étoient ſi loin du Soleil, qu'elles n'en pouvoient recevoir qu'une foible clarté, & fort peu ou point du tout de chaleur ; qu'elles avoient une lumiere qui leur étoit propre, & que ſelon les apparences elles étoient autant de Soleils dans le monde univerſel, auſſi grands & auſſi glorieux que celuy qui nous échauffe & qui nous éclaire. Or cette multiplicité de Soleils dans le monde & leur égalité ſont choſes incompatibles avec la Divinité Suprême, qui doit eſtre une, & qui ne ſouffre point d'égal. D'ailleurs elle fait voir l'impuiſſance du Soleil, qui ſeul ne peut ſuffire au grand monde univerſel, & qui n'en peut éclairer qu'une petite partie à l'égard du tout ; d'où l'on peut facilement conclurre qu'il n'eſt pas le Dieu Souverain qui gouverne le monde, & qu'il faut qu'il y ayt un Eſtre infini, inviſible, indépendant & tout-puiſſant qui gouver-

verne toutes choses par sa Providence éternelle.

Ces raisonnemens prévalurent sur Sevarias, & luy firent avoüer qu'il falloit qu'il y eust un Dieu Suprême & invisible, plus grand que le Soleil, mais ils ne purent luy ôter de l'esprit que le Soleil ne fust aussi un Dieu, & sinon le Dieu Souverain du Ciel & de la terre, du moins un Dieu subordiné, ou l'un des grands Ministres de Dieu dans la Nature & celuy qu'il a commis pour éclairer & échaufer le globe de la terre que nous habitons & les Planetes qui sont autour de luy, qu'il crut être aussi de sa Province & de sa Jurisdiction. Il s'affermit de plus en plus dans cette opinion & en mourant la transmit à sa Postérité, qui la tient encore aujourd'huy, & qui en fait le plus grand article de sa Religion. On peut même tirer cette doctrine de son Oraison au Soleil, où il dit qu'on peut du moins le regarder, *comme le canal favorable par où coulent jusques à nous les bienfaits & les graces du grand Estre qui le soustient, & dont il est le Ministre visible & glorieux.*

Ces deux idées de la Divinité ont fait

fait mettre aux Sevarambes dans leurs Temples un voile noir au-dessus de l'Autel pour representer ce Dieu éternel & invisible qu'ils ne connoissent point, & qu'ils ne peuvent regarder qu'au travers des noires tenebres, dont leurs entendemens sont envelopez. Mais pour le Soleil qui, comme ils disent, est un Dieu visible & glorieux, & le canal par où les hommes reçoivent la vie & tous les biens qui aident à la soûtenir, ils croyent qu'il doit estre leur Dieu particulier, puisqu'il les vivifie, qu'il les éclaire, & qu'il les nourrit; qu'ils sont tous obligez & par estime & par reconnoissance de luy adresser leurs vœux, de luy rendre leurs hommages, & de luy diriger immédiatement leur culte religieux, comme au Ministre du grand Dieu, qui l'a commis pour mouvoir & pour conduire le grand Orbe que nous habitons, & les autres qui sont de sa Province ou Jurisdiction.

Ils ajoûtent que le grand Dieu ne se rendant pas visible, il ne veut pas que nous le voyions autrement que des yeux de l'esprit, & qu'il se contente des respects & des sacrifices que nous offrons à celuy qu'il

a fait

a ſait le Diſpenſateur de toutes les graces qu'il nous communique.

C'eſt ainſi que raiſonnent ces pauvres aveugles qui préférent les foibles lueurs de de leur eſprit ténébreux aux lumieres éclatantes de la révélation, & au témoignage de la ſainte Egliſe de Dieu. Neanmoins ils ne laiſſent pas d'adorer le Dieu Eternel que les Chrétiens adorent, & même ils luy ont inſtitué une Fête ſolennelle, qu'ils appellent *Khodimbaſion*, qu'ils célébrent de ſept en ſept ans. Toutefois l'adoration qu'ils luy rendent eſt auſſi ténébreuſe que la connoiſſance qu'ils ont de luy, c'eſt pourquoy ils en font le plus grand myſtere de leur Religion.

Pour ce qui eſt du culte du Soleil, il eſt clair & viſible comme ce bel Aſtre, & n'a pas des myſtéres profonds comme celuy du Grand Dieu, qu'ils appellent *Khodimbas*, c'eſt à dire, *Roy des eſprits*: car parmy eux *Khoda* veut dire un eſprit, & *Imbas* un Roy ou Monarque Souverain, du mot *Imba* Empire ou Commandement, d'où ſe forme le Verbe *Proſimbai*, commander ſouverainement. Ils appllent auſſi le Soleil *Erimbas*, c'eſt à dire Roy de lumiere, car en leur langue *Ero*, ſignifie lumiere. Outre ce nom

nom ils luy donnent plusieurs autres epithetes, sçavoir *Phodariestas*, c'est à dire, source de vie, *Antemikodas*, miroir divin, & plusieurs autres noms que nous expliquerons cy-aprés. Dans plusieurs conversations que j'ay eües avec eux sur ces matieres, je les ay souvent oüi finir leurs discours par ce raisonnement, qu'il y avoit dans la Religion trois devoirs ausquels tous les autres se raportent & ausquels tous les hommes sont indispensablement obligez. Le premier de ces devoirs, disoient-ils, lie toutes les créatures raisonnables au grand Estre des Estres par un respect & une vénération intérieure.

Le second au Soleil par un amour & une reconnoissance accompagnée d'un respect & d'un culte extérieur, comme estant le Dieu particulier & le Gouverneur du globe que nous habitons; & le troisiéme à leur Patrie ou Païs natal, où ils ont premierement receu la vie, la nourriture, & l'éducation, ce qui oblige tous les hommes d'aimer le lieu de leur naissance, & de le préférer à tout autre Païs du monde. Ces trois choses sont aussi representées dans leurs Temples

ples par le voile noir, par le Globe lumineux & par la ſtatuë de femme qui nourrit pluſieurs enfans, qu'on void dans le fond de leurs Egliſes au deſſus & à chaque côté de l'Autel.

Les Sevarambes croyent, que le Soleil donne le mouvement à la terre & à toutes les Planettes qui ſont de ſa Province, & que tous ces Orbes ſe meuvent concentriquement ſur un cercle par la force des rayons qui émanant inceſſamment de ſon corps avec une grande rapidité, font tourner les corps qu'ils échauffent & qu'ils éclairent, comme l'eau ou le vent fait tourner une rouë de moulin. Ils croyent auſſi que le Soleil eſt la cauſe des vents du flux & reflux de la Mer. Ils croyent que toutes les ames, tant des hommes, que des autres animaux, viennent du Soleil, & qu'elles en ſont les rayons les plus épurez, avec la difference du plus & du moins. Les grands eſprits de cette Nation ſont fort partagés touchant l'immortalité de l'ame, les uns la croyant immortelle & les autres periſſable; Mais parmy le peuple, tout le monde la croit immortelle; & c'eſt la Religion de l'Etat, parce que c'eſtoit l'opinion de Sevarias, & qu'elle eſt plus plauſible & plus agréable que l'au-

tre.

tre. Ceux d'entre eux qui la croyent qu'elle est materielle, & qu'il n'y a d'Estre spirituel que le Grand Dieu, disent qu'elle est immortelle de la même maniere que le corps considéré dans la matiere premiere qui peut bien changer de forme, mais qui ne peut pas estre anéantie. Toutefois l'opinion commune est qu'aprés cette vie il y a des récompenses & des peines pour les bons & pour les méchans, & que les ames des hommes au sortir du corps en vont ocuper d'autres plus prés ou plus loin du Soleil, selon le bien ou le mal qu'elles ont fait. On a tiré cette opinion de Sevarias, & l'on croit comme luy que l'ame des Justes, aprés avoir passé en divers corps ou erré quelque temps dans les airs, soit dans l'orbe où nous sommes, ou dans quelqu'une des Planettes, est enfin reincorporée au Soleil, dont elle n'est qu'un écoulement, & que là elle trouve son repos parfait & son entiere félicité. Il s'en expliqua clairement avant sa mort, comme nous avons déja fait voir, & ce qu'il en dit alors est généralement reçu comme une vérité incontestable. Pour l'ame des méchans on croit qu'au sortir du corps elle en va occuper un autre dans des lieux

plus

plus éloignez de la face lumineuse du Soleil, & qu'elle est long-temps releguée dans les pais froids parmi les neiges & les glaçons, jusqu'à ce que venant à s'amander, elle approche toujours de ce bel Astre, où elle est enfin reincorporée, quand elle a été purgée de ses vices & de sa corruption comme celle des Justes.

Ils croyent aussi que l'ame des bêtes passe d'un corps à l'autre, mais ils ne croyent pas comme Pithagoras que l'ame d'un homme puisse passer dans le corps d'une bête, ny celle d'une bête dans le corps d'un homme; ce qui fait que les Sevarambes ne font point de difficulté de tuer les bêtes pour se nourrir de leur chair.

Nous faisons ordinairement une distinction entre les animaux raisonnbles & irraisonnables, mais ils ne reconnoissent point ce partage; car ils croient que tous les animaux qui ne viennent que par la voye de la génération, & qu'on appelle des animaux parfaits, ont une certaine mesure de raison, plus grande ou plus petite, selon que leur ame est plus pure ou plus grossiere. Ils croyent que ces ames émanent aussi du Soleil, mais qu'estant mêlées de l'air & des autres Elemens elles ne

font

ſont pas ſi pures ni ſi durables que celles des hommes, qui approchent plus qu'elles de la nature des eſprits, & qui par conſequent ſont d'une conſiſtance plus forte, & capables d'une plus longue durée. Les opinions ſont fort partagées ſur ce ſujet : mais tous ne laiſſent pas de reconnoître que la Religion de l'Etat eſt fort raiſonnable, & perſonne ne fait difficulté d'aſſiſter aux Aſſemblées publiques, aux Sacrifices, aux Hymnes & aux Cantiques divers qu'on chante à la loüange du Soleil.

Les ſeuls Deſcendans de Giovanni, qui ſont Chreſtiens, font Secte à part, & n'y veulent point aſſiſter, car ils appellent idolatrie ce que les autres nomment culte Religieux. Ceux-cy ſont en fort petit nombre, & ne ſont pas même fort bons Chreſtiens ; car ils ont des opinions fort particulieres & qui ne ſont gueres conformes aux dogmes de la ſainte Egliſe Catholique.

Premierement, ils ne croyent pas que Jesus-Christ ſoit Dieu de ſa nature, mais ſeulement par aſſomption ou par aſſociation à la Divinité, & diſent qu'avant qu'il eût pris la nature humaine pour travailler au myſtere de noſtre Redemption

tion, il n'estoit qu'un Ange, mais le plus excellent de tous les Anges, à qui Dieu avoit donné toute plenitude de grace, l'avoit élû pour son Fils, & choisi entre tous ses compagnons pour le faire l'instrument du salut des hommes, & pour l'associer à son Empire. Que pour cet effet il luy avoit donné la verge de fer pour vaincre ses ennemis, pour abaisser la puissance de l'enfer & pour triompher avec ses Elûs, du Diable, du Monde, & de la Chair. Mais ils nient qu'il fût Dieu éternellement *à parte ante*, comme on parle dans les Ecoles, & affirment que de sa propre nature il n'estoit qu'un Ange creé, & que, depuis qu'il s'est fait homme, il est Dieu aussi par la volonté de Dieu, qui luy a donné toute puissance au Ciel & en la Terre, l'a adopté pour son Fils d'une maniere toute spéciale, & luy a dit de s'asseoir à sa dextre, pour marque de l'autorité dont il l'a revêtu. Ainsi ces pauvres Hérétiques tachent d'appuyer leur erreur par ces vains raisonnemens, & nient le trés-sacré mystére de la Trinité, ou le conçoivent d'une maniere fort differente de celle des bons Catholiques : car outre qu'ils nient la Divinité éternelle du Fils de Dieu, ils di-

disent que par le Saint Esprit on ne doit entendre que l'accord qui est entre le Pere & le Fils & la vertu qui procéde de ces deux pour la régénération des Fideles, pour le soustien de l'Eglise & pour le Gouvernement du monde. Quant au reste, ils croyent presque tout ce que croit l'Eglise Romaine, comme le Purgatoire, la priere pour les morts, l'invocation des Saints, le mérite des œuvres, & plusieurs autres doctrines de l'Eglise Catholique: mais ils ne croyent pas au tres-Sacré Mystere du Saint Sacrement de l'autel, & disent que ce n'est qu'une cérémonie instituée de JESUS-CHRIST seulement, pour nous faire souvenir de la Croix, & des promesses qu'il a faites à tous ceux qui croiroient en luy, & qui tâcheroient de suivre le bon exemple qu'il a laissé aux hommes, pour y regler leurs mœurs & y conformer leurs actions. C'est là le sentiment qu'ils ont de la Sainte Eucharistie, en quoi, si je ne me trompe, ils sont semblables aux Calvinistes & autres Hérétiques que nous avons en Europe. Neanmoins ils celebrent extérieurement la Messe à peu prez de la même maniere que nous, & ils ont retenu presque tous les ornemens & les cérémonies de l'Eglise Ca-

Catholique & Romaine. Ces Chrétiens Austraux, que du nom de leur Fondateur nous pouvons appeller Giovannites, ont du moins cela de bon, qu'ils honorent fort le Pape, & disent unanimément qu'il est le plus grand de tous les Evêques Chrétiens & le vray Successeur de Saint Pierre : mais ils disent aussi que tous les Chrétiens ne sont pas obligez de luy obeïr, bien qu'il soit de leur devoir de le respecter. Quelques-uns assurent néanmoins qu'ils ne seroient pas fâchez de le reconnoître pour Chef de leur Eglise, s'ils pouvoient tirer quelque assistance de luy pour l'agrandissement de leur Secte dans les Terres Australes, mais qu'ils conçoivent que cela est presque impossible tant à cause du grand éloignement que des loix des Sevarambes, qui ne veulent point diviser l'autorité en spirituelle & temporelle comme les Chrétiens, & qui ont uni ces deux jurisdictions en une seule personne. Le nombre des Giovannites n'est pas de plus de dix ou douze cens dans toute la Nation, & ils demeurent presque tous à Sevarinde dans une Osmasie qu'on leur a donnée pour y demeurer ensemble & pour prier Dieu à leur mode sans trouble & sans inquiétude. Ils ont une espe-

pece d'Evêque & quelques Preſtres ſous luy qui font les fonctions de leur Religion parmi eux ; ils les honorent beaucoup & leur rendent des reſpects dignes de leurs Offices. Ceux-cy ſont les ſeuls qui fuyent les aſſemblées & les Sacrifices qu'on offre au Soleil, mais ils ne font point de ſcrupule d'aſſiſter à la Fête de *Khodimbaſion*, parce que, diſent-ils, elle eſt inſtituée en l'honneur du vray Dieu. Je demanday quelquefois aux Prêtres Giovannites s'ils n'avoient pas tâché de convertir quelques-uns des Sevarambes à la Foi Catholique, à quoy ils me répondirent, qu'ils l'avoient ſouvent tenté, mais ſans aucun fruit, par ce que ces Peuples ont tant de zele pour l'adoration du Soleil, & s'appuyent ſi fort ſur la raiſon humaine, qu'ils ſe moquent de tout ce que la Foi nous enſeigne, ſi elle n'eſt ſoûtenuë par la raiſon. Selon cette maxime ils trouvent fort étranges les ſaints myſteres de noſtre Religion, & traitent de ridicule tout ce qui ſurpaſſe leur entendement obſcurci & leur eſprit ténébreux. Ils ſe moquent des miracles, & diſent qu'il n'y en peut avoir que par des cauſes naturelles, quoy que les effets qu'elles produiſent ſoient étonnans & paſſent pour des prodiges à nôtre égard :

mais qu'à l'égard de la nature tout se fait dans un ordre réglé, selon les dispositions qui se trouvent dans les choses naturelles. Enfin ces Prêtres concluoient que la conversion de ces pauvres Infideles estoit presque impossible, & que, si Dieu ne faisoit quelque grand miracle parmi eux pour confondre leur raisonnement & vaincre leur infidélité, il n'y avoit pas lieu d'esperer qu'aucun d'eux voulût jamais embrasser la Foi Chrétienne. Ces mémes Prêtres ajoûtent qu'ils sçavoient de Giovanni par tradition, que nonobstant la grande vénération qu'avoit Sevarias pour le Soleil, il ne laissoit pas de fort honorer Moïse & Jesus-Christ, & de confesser que c'estoient du moins de grands hommes qui avoient laissé de belles Loix & de beaux preceptes, & tâché d'inspirer aux gens de leur temps l'amour & le culte du vray Dieu; pour les tirer de leur idolatrie brutale. Il disoit de plus que la Morale de Jesus-Christ estoit excellente dans nostre Continent, pour y corriger nos mœurs corrompuës, & qu'elle sembloit avoir quelque chose de divin, en ce que par l'esperance de la résurrection & plusieurs autres bonnes doctrines, elle tendoit à une très-bonne fin, qui

qni est d'adoucir la fierté des hommes, de vaincre leurs passions les plus farouches, & d'établir la pieté, la justice, la tempérance & la charité. Mais il traitoit la Religion de Mahomet de profane & de sensuelle, & disoit qu'elle portoit à l'ignorance, au vice & à la cruauté; qu'elle avoit pour principe la tyrannie, la persécution & l'infidélité, & que ceux qui en estoient les principaux Sectateurs, n'estoient qu'un corps ou une faction de gens avares, cruels & ambitieux qui se servoient du faux masque de la Religion pour s'agrandir dans le monde, pour y gouverner les peuples ignorans, comme s'ils étoient des bêtes, & pour en faire autant d'esclaves & d'instrumens de leur avarice & de leur orguëil. C'est ainsi que Sevarias parloit des Mahometans & de leurs semblables, dequoy il ne faut pas s'étonner, car outre les bonnes raisons qu'il avoit en général de parler ainsi d'eux, il étoit porté particulierement à les haïr, parce qu'ils s'étoient emparez de la Perse, & que ses Ancêtres & luy avoient longtemps senti les effets de la tyrannie & de la cruauté qu'enseigne leur Religion. Ils disoient de plus que Giovanni leur Fondateur avoit fait tous ses efforts pour luy

persuader la Religion Chrétienne, & la luy faire embrasser, mais qu'il n'en avoit jamais pû venir à bout, parce que son interêt mondain & ses vains raisonnemens s'estoient trouvés des obstacles insurmontables ; qu'au reste il estoit ennemi capital de l'Idolatrie Payenne, qu'il traitoit de ridicules toutes les Fables des Grecs, & disoit qu'ils avoient farci le culte du vray Dieu, qui au commencement estoit fort simple, de mille fictions extravagantes & superstitieuses, qui choquoient en toute maniere, non seulement la vérité, mais aussi le bon sens & la raison commune. Et c'est pour cette raison qu'il en deffendit la lecture, & le recit à ses Successeurs & a ses Peuples, estimant que cela ne feroit que corrompre les bonnes mœurs & remplir les esprits d'idées extravagantes. Il appelloit aussi fables & contes de vieille tout ce qu'on dit des Lutins, des Fées, des Magiciens & des Sorciers, & disoit que ces opinions s'étoient établies parmi les hommes par les ruses & les finesses de quelques uns, qui abusant de la credulité & de l'ignorance des esprits foibles, leur avoient fait accroire toutes ces réveries pour les captiver & dominer sur leurs consciën-

ſciences par la crainte de ces phantômes inventez à plaiſir. Ses Succeſſeurs ont ſuivi ſes ſentimens, & dans toute cette Nation on ne ſçait ce que c'eſt d'enchantemens, de ſortileges ny d'aparitions. Neanmois ils en ont vû dans les nuës; car du temps de Sevarkimpſas on apperçut à Sporonde la figure de pluſieurs Vaiſſeaux, repreſentant une Flote, qui ſembloit aller à toutes voiles au milieu des airs. Cette apparition mit beaucoup de gens en cervelle, & donna même de la crainte aux Magiſtrats, qui crurent que cela leur annonçoit la venuë de quelque Armée Navale qui pourroit ravager leurs côtes. Sur cette croyance on fit marcher deux Armées de Sevarambe à Sporombe, & l'on fit équiper tous les Vaiſſeaux qu'on pût pour defendre le Païs, au cas qu'il fuſt attaqué par quelque Nation étrangere; mais aprez avoir uſé pendant deux ans de cette précaution, & vû qu'il n'arrivoit rien de ce qu'on avoit craint, la crainte ceſſa & l'on ne parla plus de cette apparition. Neanmoins les Sçavans cherchant les cauſes naturelles d'un Phenomene ſi étonnant, raiſonnerent longtemps là deſſus ſans en pouvoir deviner

la veritable cause. Vingt ans aprés on vit encore une autre apparition de Vaisseaux en l'air, qui sembloient estre agitez de la tempête, & on crût même en voir perir quelques-uns; ce qui fournit un nouveau sujet d'étonnement, & donna lieu aux gens de lettres de philosopher comme auparavant, mais ce fut avec aussi peu de lumiere que la premiere fois. Enfin comme on n'en parloit presque plus, il vint un Vaisseau de Perse, qui raporta plusieurs jeunes hommes qui avoient été voyager dans nôtre Continent, & qui dans le passage avoient été accueillis d'une tempête où ils avoient pensé perir, justement dans le temps qu'on avoit vû l'apparition à Sporonde. Quelques-uns d'entre eux ayant comparé le tems & la maniere dont on racontoit ce phenomene, avec l'orage qu'ils avoient essuyé, & les Navires de l'air avec une Flote de Vaisseaux d'Europe qu'ils avoient rencontrée sur la Mer un peu avant la tempête, conclurent que ce qu'on avoit vû dans le Ciel, n'étoit qu'une image de ce qui se passoit alors sur l'Ocean, & que les objets inferieurs se peignent quelquefois dans les nuës comme dans des miroirs, qui

qui faiſant une eſpece de refraction, portent les images qu'elles reçoivent dans quelque endroit de la terre opposé à l'angle de la lumiere qui portoit ces objets. Cette explication fut généralement reçuë comme tres vrayſemblable, & diſſipa toutes les penſées myſterieuſes qu'on avoit eues ſur ce ſujet : de ſorte que les Sevarambes ne craindront plus à l'avenir de pareilles apparitions, s'il en arrive à Sporonde ou ailleurs. Il eſt vray que cette Ville étant ſituée à une diſtance raiſonnnable de la mer dans un païs de Plaines & au deça des hautes montagnes de Sevarambe, ſemble eſtre bien placée pour voir ſouvent de ſemblables ſpectacles, & ſur tout depuis que les Hollandois & les autres Nations de l'Europe font de ſi frequentes navigations vers les Indes Orientales, vers la Chine & vers le Japon.

Il y a de l'aparence que tant d'apparitions d'Armées combatantes qu'on a veües fort ſouvent en Europe, & où l'on diſtinguoit de l'Infanterie & de la Cavalerie, des Enſeignes & des Etendards, venoient de la même cauſe, & que dans le temps que les nuës nous montroient toutes ces images, elles les recevoient de quelque autre endroit où é-

toient alors les veritables corps qu'elles representoient en l'air. Chacun en croira ce qu'il luy plaira, pour moy je pense que les Sevarambes ont du moins fait un jugement raisonnable sur cette matiere, & qu'il n'y a pas tant de mystere que le commun Peuple s'imagine. Mais quoy que les Sevarambes ne croyent plus rien de mysterieux dans ces appartions, ils ne laissent pas de croire qu'il y a au dessus de la basse région de l'air des substances aëriennes que nous ne voyons pas, parce qu'elles sont d'une matiere si subtile, que nos yeux grossiers ne les peuvent appercevoir. Il y a même à Sevarinde une Secte de gens qui se vantent d'avoir eu du commerce avec les Habitans des regions Elémentaires, qu'ils disent estre en tres-grand nombre, & qu'ils peuvent se rendre visibles par le moyen de l'air condensé qu'ils prennent dans la basse region, & dont ils se font une espece d'habit quand ils veulent se faire voir. Mais plusieurs traitent cette opinion de ridicule & de chimerique, & ceux qui la soutiennent pour gens qui ont l'imagination blessée, ou qui veulent debiter leurs réveries sous le pretexte de ce commerce pretendu. On dit même que le premier Autheur de cette Se-

Secte étoit descendu d'un des Prêtres de Stroukaras, dont nous avons déja parlé, qui par le moyen d'une pierre merveilleuse qu'il avoit euë de pere en fils, depuis cet insigne Imposteur se rendoit le visage resplendissant comme s'il eût été irradié d'une lumiere celeste. Il n'osa pas dire comme Stroukaras, qu'il eût du commerce avec le Soleil, parce que la Religion que Sevarias avoit établie, étoit contraire à ses desseins, mais il dit qu'il conversoit familierement avec des Peuples de la region Elémentaire, & qu'il étoit quelquefois transporté dans les airs, où il goûtoit avec eux des plaisirs infiniment plus doux que tous ceux qu'on goûte sur la terre. Pour donner du credit à ses réveries il se servoit à l'exemple de Sttoukaras, de cette pierre merveilleuse, & la mettoit à la bouche, ce qui le plongeoit peu à peu dans un si grand assoupissement, qu'il sembloit estre mort pendant une heure ou deux. Aprés ce tems il s'éveilloit, & à mesure qu'il se levoit de terre, on voyoit éclater sur son visage une lumiere comme divine, qui ébloüissoit tous ceux qui le regardoient, de sorte qu'ils ne pouvoient soutenir ses regards. Alors il leur disoit que son ame a-

voit été transportée dans les airs parmi ces Peuples Elémentaires, où il avoit joüi de plaisirs inénarrables dans leur societé. Par le moyen de cette pierre il s'acquit une réputation de sainteté parmi ceux qui n'avoient pas encore tout à fait abandonné la Religion de Stroukaras, & établi parmi eux l'opinion que plusieurs ont encore, qu'il y a des Peuples Elémentaires qui conversent quelquefois avec les hommes, & qui sont d'une substance plus pure & plus spirituelle que la nostre. Mais du tems de Sevaristas on découvrit cette fourbe: car comme cet Imposteur étoit dans un profond assoupissement, un Sevarambe, qui pour découvrir la vérité, avoit fait semblant d'estre un grand zelateur de sa doctrine, apperçut la pierre qu'il avoit à la bouche, la prit & l'emporta avec luy; aprés quoy cet Imposteur ne put plus exercer ses prestiges, & l'on trouva par expérience que la vertu secrette de cette pierre causoit cet assoupissement & puis cette lumiere dans les yeux & sur le visage de tous ceux qui la mettoient à la bouche. On tient que Stroukaras s'en servit le premier, & que de là il prit occasion de s'ériger premierement en Prophete, & dans la suite d'aspirer à l'authorité su-

pré-

préme, à laquelle il parvint à la fin, comme nous ferons voir dans la derniere partie de cet ouvrage. Cependant quoy que l'imposture de celuy qui s'en servoit pour persuader à ses Sectateurs qu'il avoit du commerce avec une Nation Celeste, eût été decouverte, elle ne laissa pas de conserver son crédit entre eux, parce qu'ils avoient été remplis de cette croiance dés leur plus tendre jeunesse, & qu'elle leur étoit agreable, en ce qu'elle leur promettoit une félicité éternelle parmy ces Peuples Elementaires, ausquels tous ceux qui auroient une vive foy, devoient estre agregez aprés leur trépas.

HISTOIRE DES SEVARAMBES.

Cinquiéme & derniere Partie.

LOrsque Sevarias & ses Partisis aborderent aux terres Australes, ils virent bien que les Habitans de ce Continent adoroient le Soleil, mais ils ne les trouverent pas tous d'accord dans la maniere de le servir. Au contraire, ils estoient divisez par des opinions differentes qui avoient causé de longues guerres que les Stroukarambes avoient faites aux Prestarambes. Ces derniers se vantoient d'avoir retenu l'ancien culte du Soleil dans sa pureté, & accusoient les autres d'avoir innové, & mêlé dans la Religion les réveriës d'un faux Prophete nommé des siens Omigas, & par eux Stroukaras, c'est à dire Imposteur. Ils disoient que cet Omigas se vantoit d'être fils du Soleil, & qu'il avoit séduit presque

que tous les Habitans de ces Païs à plus de cent lieuës autour de Sevarinde. Selon le rapport des Prestarambes il s'étoit attiré un renom de Divinité, par diverses ruses, & par plusieurs faux miracles; car comme il avoit la connoissance de plusieurs simples, il en tiroit des poisons fort subtils qui tuoient par le seul odorat ou par le seul attouchement, & par leur moyen il se défaisoit souvent de ceux qu'il trouvoit contraires à ses desseins. Il avoit aussi le secret de guerir quelques maladies, ce qui le rendoit fort recommandable parmy ces Peuples ignorans, qui prenoient pour miracles de purs effets de la nature, & qui croyoient qu'il y eût en lui une vertu divine.

Mais entre tous les moyens dont il se servoit pour authoriser ses impostures, celuy de la pierre merveilleuse dont nous avons parlé étoit le plus efficace, & l'on dit qu'aprés l'avoir recouvrée, & en avoir reconnu les vertus, il crut pouvoir s'en servir utilement pour persuader au Peuple credule qu'il avoit du commerce avec le Soleil, & que cét Astre estoit son Pere. Plusieurs se laissoient d'autant plus facilement persuader à ses paroles, qu'ils croyoient qu'aprés avoir esté pendant quel-

que

que temps dans un profond assoupissement, à son réveil son visage devenoit si radieux que personne ne pouvoit le regarder sans en estre éblouï. Cette lumiere faisoit encore d'autant plus d'effet, qu'il estoit fort bel homme, & qu'il avoit le don de bien parler & de dire les choses avec un air & une grace qui charmoit tous ceux qui l'écoutoient.

De tels artifices aquirent dans peu de temps à cet Imposteur beaucoup de réputation parmy la Populace grossiere, qui le suivoit par tout, & qui lui rendoit une obeïssance aveugle. Il subornoit de temps en temps des gens qui contrefaisoient les aveugles & les boiteux, & qui se disoient atteints de diverses maladies, dont il prétendoit les guerir au nom du Soleil. Et pour se mieux faire valoir parmy le Peuple, il s'associa quelques-uns d'entr'eux qui alloient parlant de ses miracles & de sa sainteté, & qui ne manquoient pas d'exagerer toutes choses à son avantage. Plusieurs femmes le suivoient aussi, car il étoit bel homme, & il faisoit dire à quelques-unes qu'il avoit corrompuës qu'il parloit familierement avec le Soleil du sommet d'une haute montagne où il alloit quelquefois passer des mois entiers.

Là

Là il se faisoit porter des fruits & des viandes par des oiseaux qu'il avoit instruits, & que quelques-uns de ses disciples lui envoyoient de temps en temps.

Quand par tous ces artifices il se fut aquis une haute réputation parmy le Peuple, il leur fit accroire que le Soleil lui avoit commandé de se retirer dans un lieu sacré pour lui offrir journellement des sacrifices en reconnoissance de tant de bienfaits qu'il répandoit tous les jours sur les hommes.

Pour cet effet il choisit un bois toûjours verd, dans le fonds d'une valée qui étoit à l'abri du mauvais temps, & au travers de laquelle on ne pouvoit passer à cause d'une montagne roide, qui en faisoit une espece de cu de sac. Là dans un bocage épais & autour d'un arbre d'une prodigieuse grandeur, d'une longue durée, & dont il ne se trouve que peu dans le Païs, il fit une espece de Temple de bois qu'il environna d'une triple palissade pour en deffendre l'accez. Il s'y logea lui & ses principaux amis se servant de leur ministere, & ne se montrant que rarement au Peuple pour se rendre plus vénérable & pour être plus respecté. Dans ce Temple, ou aux environs, il faisoit offrir tous les jours des sa-

sacrifices au Soleil & y recevoir les offrandes qu'on luy portoit de tous côtez, par le moyen desquelles luy & ses associez vivoient à leur aise sans peine & sans soucy, estant respectez de tout le monde, & leur persuadant ce qu'ils vouloient.

On trouve dans ce Païs une espece d'Aigle, couvert d'un plumage jaune, & qu'à cause de sa couleur on appelle *Erimfroda*, c'est à dire, l'oiseau du Soleil. Stroukaras & ses Compagnons trouverent le moyen d'en apprivoiser plusieurs dans leur Bocage, où personne n'osoit entrer sans leur permission, & de là ils les lachoient souvent à la veuë du Peuple, qui les voyant voler dans les nuës à perte de veuë suivant la coûtume de ces oiseaux, & puis revenir dans le Bocage, crurent facilement que ces animaux alloient porter les messages de Stroukaras au Soleil, & venoient luy en rapporter les ordres & les commandemens. Cependant ses Ministres faisoient valoir cette croyance tant qu'ils pouvoient, & confirmoient le Peuple dans l'opinion que le Soleil avoit un commerce fréquent avec son fils par le moyen de ces oiseaux. Ils leur dirent de plus qu'ils avoient ordre de leur déclarer de

de la part de ce bel Aſtre, que le lieu où étoit ſon Temple & tous les environs étoit ſacré, que de peur que quelque impie ne vinſt à profaner ce lieu ſaint, il étoit néceſſaire d'y tenir nuit & jour des gardes armez tout alentour, & qu'il faloit que ces gardes y fuſſent entretenus aux dépens de la Nation, qui tenoit du Soleil & la vie & tous les biens néceſſaires pour la conſerver. On leur accorda bientoſt cela, ſi bien que Stroukaras ayant fait choix d'un bon nombre d'hommes propres à ſes deſſeins, il en fit autant de gardes, & ſe fit conſiderer par les armes auſſi bien que par la Religion. Il étoit grand Obſervateur des temps & des ſaiſons, & prédiſoit ſouvent la tempeſte & l'orage quand il aprochoit, comme auſſi les pluyes & le beau temps, les bonnes & les mauvaiſes années. Quelque temps avant qu'une ſéchereſſe, qui gaſta tous les fruits, arrivât, il la prédit au Peuple, & leur fit accroire que le Ciel les châtioit à cauſe que pluſieurs d'entr'eux ne vouloient pas ſe ſoûmettre aux ordres qu'il leur donnoit de la part du Soleil. En effet il y avoit pluſieurs perſonnes habiles dans la Nation, & ſur tout les Principaux du Peuple, qui connoiſſoient ſes fourbes,
&

& qui ne vouloient nullement ceder à ses ordres ny recevoir les superstitions qu'il vouloit introduire dans la Religion. Toutefois ils n'osoient s'y opposer ouvertement à cause du Peuple dont cet Imposteur disposoit par ses artifices & ses faux miracles.

Par malheur pour la Nation, la prédiction s'accomplit, & la secheresse perdit tous les fruits de la terre, ce qui luy attira de plus en plus l'admiration du Peuple, qui crut fermement que la desobeïssance des Principaux avoit attiré ce châtiment du Ciel. Stroukaras ne laissa pas passer une si belle occasion de ruïner ses ennemis, pour cet effet il fit accroire à ceux qui favorisoient son parti, que, s'ils ne chassoient loin d'eux les Rebelles & les Impies, ils sentiroient de plus en plus le courroux de son Pere qui étoit irrité contr'eux, & qu'il brûleroit tous les ans les fruits, l'herbe & les grains dont ils tiroient leur nourriture & celle de leurs enfans.

La Populace credule abusée par cet Imposteur s'irritant contre les Impies pretendus, offrit à Stroukaras de les bannir pour jamais du Païs, s'il vouloit les nommer & les leur faire connoître.

Alors

Alors il leur nomma les Principaux de la Nation, qui luy étoient les plus opposés, & les accusa d'être la cause de tous les maux que le Peuple souffroit, & leur dit, que, s'ils ne se repentoient, ou ne s'éloignoient du Païs, ils attireroient sur la Nation des calamités beaucoup plus grandes. Ceux-cy tâcherent de se justifier devant le Peuple, auquel ils firent voir qu'ils avoient suivy les traces de leurs Ancestres, dans la Religion, & dans les bonnes mœurs sans y avoir rien changé, & que, s'ils n'avoient pas voulu recevoir les innovations de Stroukaras, ce n'estoit que parce qu'ils n'avoient pas crû le devoir faire. Qu'il ne leur paroissoit point qu'il eût aucune authorité légitime pour changer les maximes de leurs Peres & mesler sa nouvelle Doctrine à la Religion des Anciens. Que neanmoins s'il pouvoit leur faire paroistre son authorité, ils s'y soumettroient comme les autres, dés qu'ils seroient convaincus qu'elle étoit légitime, & qu'il estoit Fils du Soleil. Ces raisons arrêterent pour un temps la furie du Peuple, & quelques-uns d'entr'eux representerent à Stroukaras qu'il devoit les écouter avant que de bannir des gens si considerables de leur Patrie, & que, s'ils s'obstinoient

noient dans leur incredulité, aprés qu'il leur auroit fait paroiſtre par ſes raiſons & par ſes miracles qu'il avoit une authorité légitime, alors il pourroit les chaſſer du Pays avec juſtice. Stroukaras écouta cette propoſition, ſembla l'aprouver, & répondit que dans une affaire de cette importance il ne pouvoit pas donner de réponſe poſitive, ſans premierement conſulter la volonté de ſon Pere, qui faiſoit la regle de toutes ſes actions. Que pour s'en inſtruire il luy offriroit un Sacrifice tout extraordinaire, & luy envoyeroit ſes Meſſagers volans, qui lui rapporteroient les ordres de ce grand Aſtre, & luy diroient de ſa part de quelle maniere il ſe devoit conduire dans cette occaſion. Cette réponſe ſatisfit tout le monde, & calma les eſprits pour quelque temps, ou du moins ſuſpendit les effets de leur rage. A quelques jours de là Stroukaras fit un Sacrifice ſolemnel devant tout le Peuple, & en leur preſence il envoya ſes oyſeaux au Soleil, & leur commanda de revenir du Ciel le pluſtoſt qu'ils pourroient pour luy annoncer la volonté de ſon Pere. Ces oyſeaux ſelon leur coûtume prirent leur eſsor vers le Soleil, & monterent dans l'air juſques à ce qu'on

les

les eut perdus de veuë. Ils revinrent quelques heures aprés en presence de tout le monde, & s'allerent poser sur les épaules de Stroukaras, qui les porta dans son Temple, comme pour écouter en secret ce qu'ils avoient à luy dire de la part de son Pere. Il en sortit dans un moment, & vint dire au Peuple attendant sa réponse en grande devotion, que le Soleil luy avoit commandé de leur dire que, si dans vingt jours les personnes accusées venoient dans le Bocage, ils seroient reçus à dire leurs raisons, & que, s'ils ne pouvoient pas demeurer d'accord avec luy de son authorité légitime, il la confirmeroit par un nouveau miracle capable de les convaincre, s'ils ne s'obstinoient volontairement à rejetter les témoignages du Ciel. Cette proposition, quoy que suspecte, fut reçuë de ceux à qui elle estoit faite, parce que tout le monde la trouvoit raisonnable, & qu'ils ne la pouvoient refuser sans s'exposer à la furie du Peuple : si bien qu'ils promirent de se trouver au temps & au lieu assigné, pour examiner les raisons & les preuves que Stroukaras devoit donner de son authorité prétenduë.

Ce-

Cependant cet Imposteur fit creuser une grande fosse dans son bocage qu'il fit remplir de matieres combustibles, & puis la fit couvrir si adroitement, qu'il ne paroissoit pas qu'on eût remué la terre dans cet endroit. En suite il fit faire un cabinet de verdure dessus, qui couvroit non seulement cette fosse, mais aussi une bonne portion de terre ferme tout auprés. Il y fit mettre des sieges pour faire asseoir toutes les personnes qui devoient estre de l'Assemblée, & en fit poser la moitié sur la fosse; & l'autre moitié sur la terre ferme, laissant un espace entre deux Il avoit si bien ajusté toutes choses, que l'on pouvoit par un chemin pratiqué du dehors jusques à la fosse, alumer les matieres combustibles qu'il y avoit fait mettre, & en tirant une cheville faire abîmer la machine qui supportoit la terre dont elle estoit couverte. Quand le jour dont on estoit convenu fut arrivé, les personnes qui devoient composer l'Assemblée ne manquerent pas de se trouver au Bocage, & Stroukaras les fit mener sous la verdure qu'il avoit fait faire pour les recevoir, & fit asseoir ceux de son parti sur les sieges qui estoient posés sur

la terre ferme, & ses adversaires sur ceux qu'on avoit arrangés sur la fosse. Lors qu'il sçût que tout le monde estoit assis, & qu'on n'attendoit que luy, il alla trouver l'Assemblée, & commença la conference avec ceux qui s'opposoient à sa doctrine. Chacun dit librement ses raisons, toutes choses furent debattuës de l'un & de l'autre côté avec beaucoup d'ardeur, & Stroukaras mit toute son éloquence en usage, pour persuader ses adversaires qu'il estoit fils du Soleil, & que la doctrine qu'il avoit prêchée & les miracles qu'il avoit faits estoient de purs effets de l'obeïssance qu'il rendoit aux ordres sacrés de ce grand Astre. Mais voyant que le party contraire persistoit dans son incrédulité, & qu'il demandoit des témoignages assûrés de l'authorité dont il se vantoit, alors il se leva sur ses pieds, & haussant les bras vers le Ciel, il pria le Soleil son Pere de faire un miracle qui prouvât la vérité de ses paroles, & qu'il fist ouvrir la terre pour l'engloutir, s'il avoit rien avancé de faux, ou qu'il punît de la même maniere ceux qui s'opposoient à la doctrine celeste qu'il luy avoit commandé de prêcher à son Peuple. Il n'eut

pas plûtost achevé de prononcer cette imprécation, que ceux qui avoient le signal firent abîmer dans la fosse profonde les innocens infortunés qui estoient assis dessus, & l'on en vit sortir incontinent aprés une épaisse fumée, qui fut suivie de flames, dont toute la verdure & le bois qu'on avoit mis dessus furent embrazés. Ainsi par cette ruse detestable Stroukaras fit perir les Principaux de ses ennemis, & s'éstablit plus que jamais dans l'esprit du Peuple par ce miracle prétendu. Neanmoins il y en eut plusieurs que cette imposture ne fut pas capable de convaincre, & qui persisterent dans leurs premiers sentimens. Il en fit massacrer un grand nombre, mais craignant que ces cruautés ne le fissent enfin haïr autant qu'elles le faisoient craindre, il fit publier que ceux qui ne voudroient pas se soûmettre à la volonté de son Pere, selon qu'il la leur declaroit, eussent à se retirer au delà des montagnes qui separent la Sevarambe de Sporombe. Il y eut un grand nombre de personnes qui aimerent mieux prendre ce parti, que de changer leur Religion; ainsi ces pauvres innocens furent contraints d'abandonner leur Patrie, ou

de

de ſe voir cruellement maſſacrez. Apres cela cét Impoſteur ne trouvant perſonne qui oſaſt luy reſiſter, redoubla ſes Gardes, & ſe fit en ſuite declarer Chef de toute la Nation, qui de ſon nom fut appellée la Nation des Omigarambes juſqu'au temps de Sevarias. Quand il ſe vit à la teſte de ces Peuples, qu'il avoit enchantés par ſes preſtiges, il ne crut pas les pouvoir gouverner en ſureté, tant qu'ils auroient du commerce avec ceux qui ne vouloient pas ſe ſoumettre à luy, & qui pour la pluspart avoient paſſé les Montagnes & s'étoient retirez, comme nous venons de dire, dans le païs que preſentement on nomme Sporombe, qui s'étend le long des Côtes de l'Ocean vers le Septentrion & vers l'Orient.

Il perſuada donc à ſes Sujets de leur faire la guerre, pour les engager dans des inimitiés éternelles. Les autres ſe voyant attaquez ſongerent à ſe deffendre, & pour cet effet choiſirent parmy eux un brave homme, nommé Preſtar, qu'ils nommerent Preſtaras, & de ſon nom s'appellerent Preſtarambes.

Celuy-cy eſtant homme habile & vigoureux deffendit ſes nouveaux Sujets contre leurs ennemis, & les repouſſa di-

verses fois au delà des Montagnes avec grande perte de leurs gens, ce qui augmenta de plus en plus la haine de ces Peuples les uns contre les autres, & les rendit ennemis irreconciliables.

Cependant Stroukaras regnoit absolument, persuadant à ses Sujets, par ses artifices & ses faux prodiges, qu'il estoit fils du Soleil, & le seul interprete de ses volontés.

Cela luy aquit le renom de participer à la Divinité, & même avant sa mort on commença de luy adresser des vœux, comme à la seule personne par le moyen de laquelle on pouvoit obtenir la faveur du Ciel. Il ne se montroit plus au Peuple, & depuis que l'âge eut affoibly son corps, & terny sa beauté, il ne leur parloit que par ses Ministres. Enfin aprés avoir longtems regné, quand il se sentit vieux & cassé, & qu'il vit qu'il n'avoit pas longtemps à vivre, il fit courir le bruit qu'il devoit bien-tost monter au Soleil son pere, & qu'il ne converseroit plus visiblement avec ses Sujets; Que neanmoins il ne laisseroit pas de venir souvent au temple du Bocage, & que là il leur declareroit la volonté de son pere, &

leur

leur donneroit des témoignages du ſoin perpétuel qu'il vouloit prendre de ceux qui auroient recours à luy. Que cependant pour ſuppléer à ſon abſence, il leur donneroit ſon fils & ſes Miniſtres pour les commander, juſqu'à ce qu'il les eût plus pleinement inſtruits de ſa volonté.

Quand ces diſcours eurent couru parmy les Peuples, & les eurent preparez à la ſoumiſſion, il leur donna ſon fils, qu'ils reçurent pour leur Chef aprés luy avoir témoigné le regret & la douleur que leur cauſoit ſon éloignement, mais il les conſola par l'eſperance d'un prompt retour.

Cependant il dit à ſon fils & à ſes diſciples de creuſer le grand arbre qui eſtoit au milieu du Bocage, & leur ordonna d'y enſevelir ſon corps, dés qu'il auroit rendu l'ame, ce qui fut peu de jours aprés, mais on ne fit pas ſçavoir ſa mort ny ſon depart au Peuple, juſques à un certain jour, qu'il fit des éclairs & des tonnerres épouvantables. L'on prit ce temps-là pour faire accroire à ſes Sujets que Stroukaras eſtoit monté au Ciel, mais qu'il en deſcendroit de temps en temps, comme il avoit promis, pour leur déclarer la volonté du Soleil ſon pe-

re. Dés ce tems-là on le revéra comme un Dieu, on luy offrit des sacrifices, & lorsqu'on trouvoit quelque grande difficulté, soit dans la Religion ou dans le Gouvernement de l'Etat, on le prioit de descendre du Ciel pour déclarer la voye qu'on devoit prendre. Pour effet on faisoit entrer un Prêtre dans le grand arbre creux, & de là ce Prêtre répondoit comme un Oracle à toutes les demandes qu'on luy faisoit, comme si c'eût esté Stroukaras.

Dés qu'il se trouvoit quelque belle fille dans la Nation, les Prêtres ne manquoient pas de la demander, & de persuader à ses parens que le fils du Soleil avoit jetté ses regards favorables sur elle, & que pour la rendre un vaisseau de sainteté, il daigneroit bien descendre du Ciel pour s'unir à elle & cüeillir la premiere fleur de sa jeunesse (car c'est ainsi qu'ils s'exprimoient.) Ils ajoûtoient que si la fille & ses parens avoient une veritable foy, & que, s'ils recevoient cét honneur éclatant avec tout le respect & toute l'humilité convenable en une telle occasion, le divin Stroukaras ne manqueroit pas de remplir la vierge d'un fruit sacré, qui porteroit la bénédiction du Ciel à toute la famille. Que si cette vierge ainsi sanctifiée

enfantoit un garçon, il seroit l'un des Prêtres qui offrent des sacrifices au bel Astre du jour; & qu'au contraire, si elle concevoit une fille, cette fille seroit sainte, & l'homme qui l'épouseroit, quand elle seroit parvenuë à l'état du mariage, se pouvoit vanter d'estre gendre du Divin Stroukaras, & petit-fils du Soleil. Qu'une alliance si illustre seroit accompagnée de plusieurs autres avantages, outre le suprême bonheur qu'auroit la fille de se voir unie à un Dieu. Le Peuple crédule & superstitieux ajoûtoit si facilement foy à toutes ces belles promesses qu'il n'y avoit point de peres ny de meres qui ne s'estimassent heureux d'avoir mis au monde une fille, dont la beauté plaisoit au divin fils du Soleil. Cette persuasion faisoit que de tous les endroits du Païs on menoit au Temple du Bocage les plus belles filles qu'on pouvoit trouver, pour les offrir & les consacrer à Stroukaras. Quand les Prêtres prenoient quelqu'une de ces filles, ils luy faisoient quitter ses habits prophanes pour luy en donner de sacrez, aprés qu'elle avoit esté lavée dans un bain composé de plusieurs herbes aromatiques. Le jour qui précédoit la nuit en laquelle Stroukaras la devoit visiter, on fai-

soit des Sacrifices accompagnez du chant de divers Cantiques, afin qu'il descendist du Ciel, & qu'il vinst prendre possession de l'humble & sainte pucelle qui lui avoit consacré sa virginité. Toutes ces ceremonies faites, on laissoit la fille toute seule avec un vieux Prêtre qui lui faisoit quitter tous ses habits, & luy enseignoit à faire cent postures lacives devant l'Autel, pour solliciter Stroukaras de la venir voir & prendre possession de sa personne. Pendant qu'elle faisoit toutes ces cérémonies impures, les autres Prêtres, qui s'estoient retirez pour là laisser seule avec son vieux Directeur, estoient cachez derriere des jalousies, d'où ils pouvoient voir par tout le Temple sans estre vûs, de là ils satisfaisoient leurs yeux impudiques par la vuë de cette personne. En-suite ils jettoient au sort entr'eux à qui en joüiroit le premier, & lors que la nuit estoit venue on menoit la fille dans un lieu obscur fait pour cet usage, où l'on luy commandoit de se coucher sur un lit, & d'y attendre avec grande devotion la venuë de son céleste Amant. Quelque temps aprés on faisoit paroître comme des éclairs qui luy frappoient les yeux, & qui luy inspiroient du respect & de l'étonnement. Ces
é-

éclairs eſtoient ſuivis d'un tonnerre artificiel que l'on faiſoit gronder pour la remplir de crainte & d'admiration ; ſi bien qu'elle ne manquoit pas de prendre tous ces artifices pour autant d'avant-coureurs de l'arrivée de ſon glorieux Amant. Neanmoins il venoit vers elle dans l'obſcurité, aprés s'eſtre bien parfumé, & uniſſoit ainſi ſa fauſſe divinité à la veritable humanité de cette crédule & dévote vierge. En-ſuite on la gardoit de cette maniere juſqu'à ce qu'elle fuſt enceinte, & puis on la rendoit à ſes parens, qui la recevoient avec beaucoup de reſpect & d'humilité.

Ces ſales pratiques s'exercerent parmy ces Peuples enſorcelez juſques à ce que Sevarias leur eut fait connoiſtre les impoſtures de Stroukaras, & celles de ſes Sacrificateurs ; mais ceux qu'il ne ſoûmit pas à ſa puiſſance, retiennent encore aujourd'huy ces coûtumes abominables.

A cette impoſture inventée pour ſatisfaire leur concupiſcence, ces Prêtres en ajoûtoient une autre pour exercer leur cruauté contre ceux qui les deſobligeoient, ou dont les lumieres leur eſtoient ſuſpectes. Ils demandoient ces miſera-

bles de la part de Stroukaras pour estre immolez à la colere du Soleil, lors que les pechez du Peuple l'avoient irrité contre eux, comme ils leur faisoient accroire, & l'unique moyen (selon leur dire) d'appaiser le courroux de cet Astre, estoit d'égorger ces malheureux, pour laver dans leur sang les crimes de la Nation, & pour se conserver la faveur de Stroukaras.

Le fils de cet Imposteur regna l'espace de quelques années aprés luy, mais venant à mourir d'une mort subite, il n'eut pas le temps de nommer un Successeur. Cela mit les Prestres dans une estrange division, & faillit à les perdre tous, parce qu'ils ne pouvoient s'accorder touchant la succession. Comme pourtant ils demeuroient dans un lieu où personne qu'eux n'osoit entrer, ils tinrent la chose cachée jusques à ce qu'ils furent tombez d'accord. Il y avoit deux principales factions dont deux des Prestres les plus authorisez estoient à la teste. Tous les autres partis cederent à ces deux-là, & les uns se rangeant à l'un & les autres à l'autre, ils se trouverent également partagez, & s'opiniatrerent si fort, chacun à soûtenir son propre party, qu'il fut impossi-

poſſible de faire en ſorte que l'un cedaſt à l'autre en la moindre choſe du monde. Enfin aprés pluſieurs conteſtations, ils convinrent de ſe ſeparer, de faire un nouveau Temple dans quelque endroit du Païs, & de decider par le ſort lequel des deux partis quitteroit la vieille demeure pour aller habiter la nouvelle, & y eſtablir le culte & la Religion de la même maniere qu'il eſtoit déja eſtably dans le vieux Bocage. Ayant donc vuidé leur different par cette voye, ils perſuaderent au Peuple que Stroukaras pour leur commodité & pour les ſoulager du long chemin que pluſieurs d'entr'eux avoient à faire de leurs demeures juſques au Temple, avoit ordonné qu'on luy en feroit un nouveau dans un autre endroit qu'il avoit choiſi pour cet effet, & que là il leur rendroit ſes oracles tout de même qu'au premier. Ils choiſirent donc un autre bois où ils avoient trouvé un grand arbre de la même eſpece que celuy dont nous avons déja parlé, & lors qu'ils y eurent baſty un Temple, & qu'ils l'eurent environné de trés fortes paliſſades, ils y transferérent la moitié de leur Clergé.

Dés qu'ils y furent eſtablis ils y offrirent des ſacrifices, & s'y gouvernerent de la même maniere qu'ils faiſoient au vieux Bocage, & Stroukaras y venoit rendre ſes oracles tout comme il faiſoit à l'autre Temple avant cette ſeparation.

Depuis ce temps-là ces Temples ſe multiplierent beaucoup, & Stroukaras ſe trouvoit à tous, tout à la fois, & rendoit des réponſes en un même moment dans pluſieurs endroits differens & fort éloignez les uns des autres, ſans que perſonne trouvaſt cela eſtrange, ou du moins en oſaſt parler à cauſe du danger, & de la funeſte experience que pluſieurs avoient deja faite, qu'il valoit mieux ſe taire que de s'oppoſer à des abus déja authoriſez par le temps, la coûtume, & de faux prodiges.

Ce ſujet m'engage à raconter une Hiſtoire remarquable que les Sevarambes ſçavent par tradition, & dont ils ont exactement conſervé la memoire. Ils diſent qu'aprés la mort de Stroukaras, ſes Succeſſeurs pour faire valoir ſa Religion & la rendre plus vénérable, la confirmoient de temps en temps par de faux miracles & par de nouvelles cérémonies, ſe ſervant de toutes les ruſes qu'ils pouvoient inven-

venter pour donner du credit à leurs innovations superstitieuses. Cela parut principalement en la personne d'un certain personnage nommé Sugnima, qui se vantoit d'avoir quelquefois du commerce avec Stroukaras, & d'avoir receu de luy le don de prophetiser & de faire des miracles. Il n'estoit pas Prestre, mais il estoit secretement envoyé des Sacrificateurs du Temple du Bocage, qui l'avoient suborné de longue main pour faire accroire au Peuple qu'il conversoit familierement avec le fils du Soleil, & qu'il recevoit de luy la vertu de faire des choses au dessus des forces de la Nature. Et comme luy & ceux qui l'avoient envoyé faisoient des observations fort exactes sur le temps & les saisons à l'exemple de Stroukaras, il prédisoit souvent les orages & le beau temps, les bonnes ou mauvaises recoltes. Quelquefois il faisoit sécher les arbres fruitiers de ceux qu'il soupçonnoit ne pas favoriser sa doctrine, & disoit devant tout le Peuple; si j'annonce la verité, que les arbres d'un tel séchent dans trois jours; & si je prêche le mensonge, que je puisse sécher moy-même pour la punition de mon forfait. Mais avant que de prononcer cette imprécation, il estoit assuré que ces ar-

arbres ſécheroient par le moyen d'une eau minérale qu'il avoit déja fait répandre au pied des arbres qu'il vouloit ainſi priver de leur vigueur & de leur verdure. Si bien que l'effet ſuivoit toûjours ſes paroles au grand étonnement de la Populace crédule & ſuperſtitieuſe. Il ſe ſervoit encore d'une autre eau, pour ſe rendre le corps incombuſtible, & lors qu'il s'en étoit bien frotté il marchoit hardiment ſur les charbons ardens, & paſſoit au travers des flammes ſans courir aucun riſque de ſe brûler. On trouva par experience qu'il tiroit cette eau de certains ſerpens qui ſont en fort grand nombre au pied d'un rocher eſcarpé tourné vers le Midy dans les montagnes de Sporombe. Ces animaux qui ſont d'une nature extrémement froide, ſe trouvent principalement dans cet endroit, à cauſe de la grande chaleur que la reverberation du Soleil y fait contre ces rochers, qui ſont creux & unis, & qui ſont à peu prés de la forme d'un miroir concave. Ce Sugnimas ayant obſervé que ces ſerpens aymoient extrémement la chaleur, voulut éprouver s'ils pourroient vivre dans le feu, ce qui réüſſit ſelon ſa penſée. Aprés la premiere épreuve il alluma un grand bucher dans l'endroit où il avoit

voit remarqué qu'il y avoit le plus de ces animaux, & vit, non ſans étonnement, que tous ceux qui ſentoient la chaleur du feu y venoient de tous coſtez, ſe trainoient avec plaiſir ſur les charbons ardens, & que bien loin de s'y brûler ils y acqueroient de nouvelles forces. Ces animaux n'eſtant point venimeux ny mal-faiſans, il les prenoit facilement à la main ſans aucun danger, il luy vint dans la penſée d'éprouver ſi leur graiſſe n'auroit pas la vertu de rendre le bois incombuſtible. Il en tua donc quelques-uns, & en frotta de petits bâtons qu'il jetta dans le feu, où ils ne brûlerent non plus qu'une pierre. Aprés cette expérience il en fit ſur des creatures vivantes, & enfin ſur luy-même, & trouva que toutes les matieres qu'il frottoit avec ſoin de l'eau ou de la graiſſe qu'il tiroit de ces ſerpens, devenoient impénétrables à l'activité du feu. Il tint cette découverte fort ſecrette, & n'en parla qu'aux Preſtres du Bocage, qui voulurent s'en ſervir comme d'un prodige pour confirmer de plus en plus la Religion de Stroukaras, & l'authorité qu'ils s'eſtoient acquiſe ſur le Peuple crédule. Ils gagnerent donc Sugnimas, luy firent part de leur abondance & de leurs plaiſirs, & ſe ſervirent de ſon mi-

ministere pour faire de nouveaux miracles parmy le Peuple, ce qui leur réüssit en diverses occasions. Mais comme les choses les plus cachées se découvrent à la fin, le secret de Sugnimas fut découvert par un jeune homme qui avoit du commerce avec sa femme, laquelle estant irritée de ce qu'il la négligeoit pour se divertir avec d'autres dans le Temple du Bocage, crût pouvoir luy rendre la pareille & prendre souvent avec un Amant le plaisir qu'elle n'avoit que rarement avec son mary. Le jeune homme dont elle fit choix estoit de ces familles qui ne croyoient nullement aux innovations de Stroukaras, quoi que pour éviter les malheurs des Prestarambes, elles eussent fait semblant d'approuver ses impostures. Il gagna tellement le cœur de cette femme, qu'elle luy découvrit tous les secrets de son mary, le commerce qu'il avoit avec les Prestres, & les moyens dont il se servoit pour faire ses miracles, & sur tout celuy de passer par le feu sans se brûler. Ce jeune homme en fit des épreuves, & trouva que sa Maîtresse ne l'avoit point trompé, & qu'il pourroit par les moyens qu'elle luy avoit enseignés faire autant de prodiges que Sugnimas, & décrier les im-

impoſtures de ce faux Prophete devant tout le monde, quand quelque occaſion favorable s'en preſenteroit. Il s'en preſenta une peu de tems aprés, où cet Impoſteur devoit, devant tout le Peuple, en un jour de ſolemnité, ſe rouler ſur un braſier, pour authoriſer une nouvelle Cérémonie que les Preſtres du Bocage avoient établie. Toutes choſes eſtant donc préparées, Sugnimas aprés avoir publiquement fait l'éloge du divin Stroukaras & imploré ſon aſſiſtance, ſouhaita qu'il pût eſtre réduit en cendres dans le braſier où il s'alloit jetter, s'il avoit rien avancé au Peuple de contraire à la vérité & au culte qu'on devoit rendre au Soleil & à ſon fils. Aprés cela il ſe précipita dans les flammes, dont il ſortit auſſi ſain qu'il y eſtoit entré, non ſans cauſer une grande admiration & un reſpect extrême dans l'eſprit des aſſiſtans, à la reſerve du jeune homme qui connoiſſoit ſon impoſture, & de deux ou trois de ſes amis auxquels il l'avoit découverte. Il s'eſtoit frotté de l'eau qu'il avoit tirée de ces ſerpens, & en avoit fait faire autant à ſes compagnons, pour pouvoir plus facilement convaincre Sugnimas d'impoſture. Quand ce fourbe eut achevé ſon miracle, le jeune homme

me s'avança vers luy, demandant audience, & souhaitant d'estre paisiblement écoûté de tout le Peuple; ce qu'aiant obtenu, il parla de cette maniére. *Tu viens, ô Sugnimas, de faire un grand miracle pour authoriser la doctrine de Stroukaras, & tu te vantes d'avoir reçu de luy cette vertu surnaturelle. Je te demande si tu es le seul qui l'ait reçüe de sa bonté, ou s'il a communiqué cette grace à d'autres aussi bien qu'à toy.* L'Imposteur qui croyoit avoir seul le secret de faire ce prodige, & qui ne prévoyoit nullement l'affront éclatant qu'on avoit resolu de luy faire, répondit hardiment qu'il estoit le seul à qui le divin Stroukaras avoit donné la vertu de passer par le feu sans se brûler, pour confirmer par ce signe miraculeux la vérité de sa doctrine. Et si d'autres aussi bien que toy, luy repliqua le jeune homme, faisoient ce prodige pour faire voir que ta doctrine est fausse & que tu n'es qu'un Imposteur, tout ce Peuple que tu fascines, n'auroit-il pas juste raison de croire que tous tes miracles sont des impostures, & que ta doctrine n'est inventée que pour le séduire & le détourner du vrai culte du Soleil, que toy & tes semblables ont farcy de mille superstitions?

Sug-

Sugnimas fut ſurpris de cette demande, mais comme il falloit répondre & qu'il ne croyoit pas qu'on euſt découvert ſon ſecret, il répondit ſans héſiter & dit, qu'à la vérité on auroit juſte ſujet de douter de ſes miracles & de ſa doctrine, ſi d'autres que luy les pouvoient exercer pour une fin contraire à la ſienne, mais qu'il ne croyoit pas que cela fuſt poſſible, & qu'il en défioit tous les hommes du monde. Alors le jeune homme devêtant ſes habits, dit à haute voix, qu'il alloit faire voir à tout le monde que Sugnimas étoit un faux Prophete, un Fourbe & un Impoſteur, & qu'il ſouhaitoit, ſi ſon témoignage n'eſtoit pas vray, que le feu ardent où il s'alloit jetter le pût réduire en cendres. Dés qu'il eut prononcé ces paroles il ſe précipita dans les flammes, ſe roula trés long-temps ſur le braſier, dont il ſortit ſans aucune brûlure ny aucun mal, au grand étonnement de tout le Peuple, & à la confuſion de Sugnimas. Pour le rendre encore plus confus il luy propoſa de choiſir ſur le champ quelqu'un des ſiens pour faire la même épreuve, offrant d'en faire autant de ſon côté, ou qu'il confeſſaſt publiquement ſon impoſture. Il ne répondit rien à ce diſcours, & le jeune hom-

homme voyant qu'il avoit la bouche clo-
se, dit tout haut, qu'on pouvoit facile-
ment connoistre par le silence de cet Im-
posteur, que son crime l'occupoit, & que
pour l'en convaincre encore plus claire-
ment il feroit faire le prodige qu'on ve-
noit de voir à deux ou trois personnes de
la compagnie. Pour cet effet il appella
trois de ses compagnons dont les corps é-
toient préparez comme le sien, & leur dit
de se jetter dans le feu ; ce qu'ils firent
l'un aprés l'autre en presence de tout le
Peuple. Cette avanture mit Sugnimas
dans une espece de desespoir, & donna
bien du chagrin aux Prestres du Bocage,
qui sçachant que plusieurs du Peuple com-
mençoient à douter de leurs miracles &
qu'ils en murmuroient assez ouvertement,
crurent qu'ils perdroient tout leur crédit
s'ils ne réparoient leur réputation par
quelque coup d'adresse fatal à leurs ad-
versaires. Ils consulterent donc entr'eux
& trouverent enfin un moyen pour s'en
vanger & pour restablir leurs affaires. Le
Bocage où Stroukaras bastit son Temple,
est vers le fond d'un long valon que for-
ment certains rochers fort hauts & fort
escarpez, qui vont toûjours en s'élargis-
sant vers la plaine, & forment cette valée
agrea-

agréable où regne un Printemps éternel, que Stroukaras choisit entre tous les lieux du Païs, tant pour faire sa demeure que pour y exercer sa nouvelle Religion. Ce valon se retrécit peu à peu quand on monte vers les Montagnes, & finit au pied d'un grand rocher qui s'éleve en forme de coquille, & du pied duquel sort un trés-grand nombre de grosses sources. A deux cens pas du rocher dans l'endroit où se fait l'assemblage de toutes ces eaux, il se forme une espece de Riviere qui coupe le valon en deux, & l'arrosant de temps en temps quand elle déborde, elle y entretient une abondance prodigieuse de toute sorte de fruits & une verdure perpétuelle. Le Temple est situé environ cent pas au dessous du lieu où se fait l'assemblage de ces eaux, sur un terrain assez élevé, où croissent plusieurs arbres qui forment un bocage épais, aussi agréable qu'on puisse voir.

Au commencement Stroukaras se contenta d'environner ce bocage d'une triple palissade, mais depuis on en a tiré une semblable tout au travers du valon, d'un rocher à l'autre, pour enfermer tout à fait le bout d'en-haut, & en deffendre l'ac-

l'accés au Peuple. Ainsi les Prestres joüissoient seuls de tout le terrain de la vallée, depuis la triple palissade jusques au rocher d'où sortent les belles sources qui forment une riviere de leurs eaux fort prés de leur origine. Dans l'espace enfermé de la palissade, on avoit trouvé au pied d'un rocher, une grande quantité de bol ou craye rouge, qui estant détrempée dans l'eau, la rend rouge comme du sang. Les Prestres du bocage s'aviserent de se servir de cette terre pour faire un nouveau miracle, & faire croire au Peuple que leurs adversaires avoient attiré sur eux le courroux du Ciel en contrefaisant des prodiges qu'il ne leur avoit esté permis d'imiter qu'afin que le courroux du Ciel éclatât plus manifestement contre les coupables. D'abord ils ne s'opposerent point au jeune homme ny à ses compagnons, mais faisant semblant d'admirer la vertu dont ils avoient donné des preuves si publiques, ils dirent qu'assurément ils avoient reçu de Stroukaras cette vertu divine, mais que peut-estre ils en avoient fait un mauvais usage. Que pour cét effet ils avoient résolu de consulter le fils du Soleil pour sçavoir de luy la vérité & pouvoir distinguer les vrais Prophe-
tes

tes d'avec les faux. Ils firent donc des ſacrifices extraordinaires, & prierent la Divinité de faire quelque miracle capable d'éclaircir leurs doutes, & de leur montrer de quelle maniere ils devoient ſe gouverner dans cette affaire épineuſe & pleine de contradictions ſi manifeſtes. Cependant ils firent un grand amas de la terre rouge dont nous avons parlé, la reduiſirent en poudre, & la détremperent ſoigneuſement dans des reſervoirs, dont ils pouvoient facilement vuider les eaux dans la riviere. Quand ils eurent préparé tous leurs materiaux, ils dirent au Peuple qu'ils avoient vainement pendant pluſieurs jours ſollicité le divin Stroukaras de leur révéler ſa volonté & de les tirer de la peine où ils eſtoient, qu'il avoit témoigné de la colere contre tout le Peuple, & menacé de le punir ſévérement à cauſe de quelque grand peché qu'il avoit commis. Mais qu'enfin il s'eſtoit apparu au grand Preſtre, & luy avoit dit que dans peu de jours il feroit un prodige qui avertiroit le Peuple de ſon devoir. Lors qu'ils eurent répandu ce bruit, dans une nuit obſcure & vers le point du jour, ils firent couler leurs eaux rougies dans le ruiſſeau, & par ce moyen ils corrompirent la pureté

de

de ses eaux & les rendirent de couleur de sang. Ces eaux sont extrémement claires & salubres, & parce qu'elles passoient au pied du Temple, les Prestres avoient persuadé dés long-temps au Peuple qu'elles estoient sacrées & qu'elles avoient plusieurs vertus secrettes. Cette opinion estoit cause que de tous les lieux d'alentour on en venoit puiser, & qu'en Esté tout le monde tâchoit de s'y baigner. Quand donc ceux qui avoient de coutume d'en venir prendre dés le matin, en virent la couleur toute changée, ils répandirent bien-tôt la nouvelle de ce changement parmi le Peuple. Les Prêtres firent semblant d'estre fort étonnez de ce nouveau prodige, dirent qu'il falloit là dessus consulter Stroukaras, luy offrir de nouveau des sacrifices, & tâcher de sçavoir la cause d'un changement si étrange & si peu attendu. Cependant le Peuple se voyant obligé d'en aller chercher ailleurs, qui n'estoit ny si saine, ny si agréable, se trouva fort incommodé, & crut facilement tout ce qu'on prit soin de lui faire accroire. Au bout de trois jours les Prestres dirent au Peuple impatient de sçavoir la réponse de Stroukaras, que ce divin fils du Soleil se laissant enfin toucher aux hum-
bles

bles supplications de ses Ministres, leur avoit dit que la riviere ne perdroit jamais sa couleur de sang, ny le venin mortel dont ses eaux estoient impregnées, jusques à ce qu'on repandist dans sa source le sang criminel de ceux qui avoient contrefait les miracles de Sugnimas. Ils ajoûterent que ces impies n'avoient eu cette puissance que pour en faire un bon usage, mais qu'ayant abusé de cette grace du Ciel, elle devoit tourner à leur propre ruïne ou à la destruction totale du Peuple; & que c'estoit à eux à juger, laquelle de ces deux choses il valoit mieux choisir, ou de sacrifier ces ames criminelles pour appaiser la Divinité, ou d'attendre que son courroux exterminât toute la Nation.

Cette réponse faite devant la Populace, elle ne balança point sur le party qu'elle devoit prendre, ainsi sans aucun delay on alla saisir les quatre jeunes hommes qui avoient convaincu Sugnimas d'imposture. En suite on les mit entre les mains des Prestres, qui aprés leur avoir fait souffrir les tourmens les plus horribles dont ils se purent aviser, les égorgerent enfin & jetterent leurs corps dans la riviere. Peu de temps aprés les eaux per-

dirent leur couleur ensanglantée pour reprendre leur premiere pureté, parce qu'on n'y jetta plus de la matiere qui la soüilloit, & l'on fit accroire au peuple que ce changement estoit un effet du sacrifice qu'on avoit fait au divin fils du Soleil, dont la colere estoit appaisée par leur prompte obéïssance à ses ordres sacrez. Le Peuple fut d'autant plûtost persuadé que la colere de Stroukaras avoit fait changer la couleur des eaux de cette riviere, qu'il croyoit par une vieille tradition, qu'elles devoient leur origine à ce fils du Soleil, & que, lors que le valon estoit fort aride, il avoit miraculeusement fait sourdre ces belles sources en frappant du pied contre les rochers d'où elles coulent presentement.

Cette tradition est fondée sur ce que Stroukaras detourna le cours de ces eaux, qui à trente pas de leur source s'alloient precipiter dans un goufre, ou conduit soûterrain, d'où elles ne sortoient qu'à trois ou quatre lieuës plus bas, aprés avoir coulé invisiblement sous la terre, sans que personne l'eût jamais remarqué. Mais le subtil Stroukaras ne fut pas long-temps sans y pren-

prendre garde & ſçut ſe ſervir adroitement de cette remarque pour en tirer ſes avantages. Quand donc il ſe fut bien établj dans le païs & dans le bocage, & qu'il en eut fermé l'accés par une triple paliſſade, il fit courir le bruit que ſon Pere vouloit faire en ſa faveur & pour la commodité de ceux qui viendroient habiter les lieux des environs de ſa demeure, un miracle fort éclatant, par lequel ils connoiſtroient la puiſſance qu'il avoit donnée à ſon fils, & le ſoin qu'il prenoit de ceux qui avoient une vraye & vive foy en ſa doctrine. Aprés avoir durant quelque temps ſemé ce bruit parmy le Peuple, il fit travailler à une digue capable de détourner le cours des eaux, du goufre où elles ſe perdoient, & les fit couler tout le long du valon dans un canal qu'il y avoit fait faire exprés.

Il choiſit un Eté fort ſec, pour faire voir dans cette ſaiſon le premier effet de ſon miracle ; & quand le jour qu'il avoit deſtiné pour cela fut arrivé, ayant pris avec luy un nombre de ſes Diſciples, il les mena dans le fond du valon où il avoit fait faire la digue qui devoit détourner les eaux, & en leur preſence il

donna un coup de pied à une pierre qu'on avoit placée dans une petite levée de terre tout vis à vis du canal, & cette pierre estant ostée de son lieu par le coup qu'il luy avoit donné, ouvrit le premier passage à l'eau, qui depuis a coulé dans le canal, & qui arrose tout le valon. De là on prit occasion de dire que Stroukaras avoit fait sourdre l'eau hors d'un rocher en le frapant de son pied, & ses Disciples repandirent si bien ce faux miracle parmy le Peuple, qu'il fut généralement reçû de tous ceux qui suivoient la doctrine de cét Imposteur. Depuis ce temps, les Prestres ont souvent détourné l'eau du canal pour la faire couler dans le trou soûterrain quand ils vouloient châtier le Peuple & leur persuader que Stroukaras estoit irrité contre eux, & se sont souvent servis de cet expedient pour faire passer les superstitions qu'ils vouloient establir, quand ils trouvoient qu'on leur faisoit quelque resistance.

Les Prestarambes conservent la memoire de ces évenemens jusques au jour present & regardent comme de glorieux Martirs de leur Religion, les qua-

tre jeunes hommes qui furent cruellement massacrez pour avoir découvert les impostures de Sugnimas.

Depuis ce temps-là personne n'osa plus s'opposer à l'authorité des Prestres du Bocage, & ils pûrent tout à leur aise faire des miracles & faire croire au Peuple credule & superstitieux tout ce qu'ils luy voulurent persuader. Ils ne trouvoient point d'obstacles à leurs desseins & les plus sages & les plus éclairez de la Nation, quoy qu'ils connussent assez leurs impostures, estoient ceux qui s'y opposoient le moins & qui prenoient les premiers le party de se taire, plutost que de s'attirer leur haine & de s'exposer à leur cruauté.

Cependant ils soufrirent encore une disgrace sensible à l'occasion d'une fille qui brûla leur Temple, & qui fut cause de la perte de plusieurs d'entr'eux. Les Prestarambes ont aussi conservé cette Histoire, dans laquelle ils étalent le courage & la fermeté de deux de leurs Martirs, qui se donnerent volontairement la mort pour éluder les desseins & les efforts de leurs ennemis. Ils racontent cette histoire à peu prés de cette maniere.

Du temps du ſeptieme Succeſſeur de Stroukaras, eſtoit une famille illuſtre qui ne demeuroit pas loin du Temple du Bocage, & qui conſervoit l'ancien culte du Soleil, quoy que politiquement elle eût fait ſemblant d'aprouver les innovations de cét Impoſteur. Il ſe trouvoit dans cette famille une jeune fille nommée Ahinomé, qu'on avoit deſtinée à un jeune homme de la même famille nommé Dioniſtar, parce qu'ils eſtoient dignes l'un de l'autre, & que dés leur tendre enfance on avoit remarqué entr'eux une inclination mutuelle qui uniſſoit eſtroitement leurs cœurs & rendoit leurs deſirs conformes. Leur paſſion prenoit tous les jours de nouvelles forces, & ils n'auroient pas tardé long-temps à conſommer par l'hymen un amour qu'ils ſentoient depuis leur plus tendre jeuneſſe, ſi les ſœurs ainées d'Ahinomé n'euſſent eſté des obſtacles à l'accompliſſement de leurs deſirs. Elles n'eſtoient point mariées, & la coûtume du Pays ne permettoit pas aux cadettes de ſe marier avant que leurs ainées fuſſent pourveues. Ces difficultez que rien ne pouvoit ſurmonter que le temps & la patience faiſoient ſouvent ſoupirer ces deux Amans ; Ahinomé avoit atteint dé-

déjà ſa vintiéme année avant qu'aucune de ſes ſœurs aînées fût engagée dans le Mariage, mais enfin la premiere ſe maria peu de temps aprés, & on parloit déja de celebrer les nôces de la ſeconde, qui devoient eſtre ſuivies de prés par celles d'Ahinomé, ſi ſon malheur n'en eût autrement ordonné. Car dans le temps qu'elle eſperoit le plus d'eſtre bien-toſt unie avec ſon Amant, ſon deſtin contraire à ſes deſirs voulut qu'un des Preſtres du Bocage devint éperdûment amoureux d'elle ſans luy en rien témoigner, parce qu'il crut que l'unique moyen de joüir de ſa perſonne eſtoit de la demander pour Stroukaras, ſelon la coûtume reçuë depuis long-temps. Elle n'eſtoit pas extraordinairement belle, ſa bonne mine & ſon eſprit faiſoient la meilleure partie de ſa beauté. Il eſt vray qu'elle eſtoit paſſablement bien faite, qu'elle avoit un air viril & majeſtueux, & faiſoit paroître dans ſes diſcours & dans ſes actions tant de bon ſens & de probité, que ces qualitez la rendoient plus aymable que la delicateſſe du teint & des traits ne rend pluſieurs beautez fades qui ne ſont propres qu'à regarder. Son Amant eſtoit un jeune homme fort robuſte &

courageux, doué d'un esprit solide & d'une fermeté d'ame extraordinaire. La conformité de l'humeur de sa Maistresse avec la sienne estoit un fort lien pour unir leurs cœurs, outre la longue habitude qu'ils avoient faite ensemble qui les lioit encore plus estroitement l'un à l'autre. Le Prestre qui estoit devenu amoureux d'Ahinomé sçavoit avec tout le monde le dessein qu'ils avoient depuis long-temps de se marier, & craignant que, s'il usoit de delay leur mariage ne se consommast, & qu'il ne se vist privé pour jamais de l'espoir de posseder Ahinomé, il resolut de mettre tout en usage pour prevenir le malheur qui le menaçoit. Il communiqua donc son dessein à ses Compagnons, implorant leur secours dans une occasion où il s'agissoit de sa misere ou de son bonheur. Il leur persuada sans peine de s'employer pour luy, ils resolurent tous d'un commun accord de députer trois de leur corps vers le pere d'Ahinomé pour la demander au nom de Stroukaras, auquel ils disoient qu'elle avoit le bonheur d'avoir plû. Le Pere parut surpris de cette demande inopinée & fut sur le point de les refuser; mais considerant qu'il ne seroit pas le maître de sa fille, qu'on le force-
roit

roit à la céder au fils prétendu du Soleil, & que cette violence feroit ſuivie de la ruine de ſa maiſon, il leur répondit prudemment qu'Ahinomé eſtoit dés long-temps engagée à Dioniſtar, mais qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fiſt céder la paſſion qu'elle avoit pour ce jeune homme à ſon devoir, & qu'elle ne préféraſt l'honneur éclatant d'eſtre unie à une perſonne divine, au plaiſir de poſſeder un homme mortel. Il ajoûta qu'il croyoit qu'elle ſe porteroit d'autant plus facilement à l'obeïſſance qu'elle devoit aux ordres du Ciel, qu'elle pourroit dans la ſuite épouſer Dioniſtar. Que neanmoins comme c'eſtoit une jeune fille dés-long-temps engagée avec luy, ſur le point de l'épouſer, il ſe pourroit faire que cét ordre inopiné luy cauſeroit de la ſurpriſe & de la douleur, qu'il leur demandoit donc quelques jours pour la diſpoſer à l'obeïſſance. Cette réponſe modérée ſatisfit extrémement les Deputés qui luy accorderent dix jours de temps pour faire reſoudre ſa fille à conſacrer ſa virginité au divin Stroukaras. Peu de tems aprés le pere adroit fit inſenſiblement connoiſtre à ſa fille & à ſon Amant le pitoyable eſtat où leur mauvaiſe deſ-

tinée les avoit précipitez. Toute la famille en fremit, mais les deux Amans en devinrent comme furieux. Dioniſtar fut ſur le point d'aller dans le Bocage maſſacrer tous les Preſtres qu'il y trouveroit. Sa maîtreſſe ne fit pas moins paroître d'emportement & jura devant ſon pere, ſes freres & ſon Amant, qu'elle ſoufriroit les plus cruels tourmens & la mort même la plus épouvantable avant qu'elle conſentiſt à une pareille infamie. Les plus reſolus de ſes parens loüerent ſa réſolution, & arreſterent entr'eux que par adreſſe ou par force il faloit éluder les deſſeins des Preſtres lacifs qui vouloient faire d'Ahinomé un inſtrument de leur déteſtable luxure. Aprés que les premiers mouvemens de leur colere furent paſſez, & qu'une eſpece de calme leur eut ſuccedé, ils conſulterent entr'eux ſur les moyens de ſe tirer adroitement de cette affaire; aprés pluſieurs avis donnez de part & d'autre on prit enfin le conſeil d'un amy de Dioniſtar comme le meilleur qu'on pouvoit ſuivre dans le peril éminent qui les menaçoit. Il dit que proche de ſa demeure il avoit découvert un Antre ſecret dans un rocher, au pied duquel paſſoit la riviere du valon qui dans
cet

cet endroit estant fort profonde rendoit le rocher presque inaccessible de ce costé-là. Il ajousta que le hazard luy avoit découvert ce lieu secret, car estant fort adonné à la pêche & ayant une adresse particuliere à plonger & à prendre le poisson avec la main dans les trous où il se retire souvent, il estoit allé un jour au pied du rocher où estoit cet Antre ; Qu'en plongeant il avoit trouvé dans l'eau une grande ouverture dans le roc où il avoit passé & vû de l'autre costé, & dans la montagne une grande voute naturelle éclairée par un autre trou élevé au dessus de la riviere environ la hauteur de quatre hommes ; Que la curiosité l'avoit porté à voir tous les endroits de cette voute, & qu'il avoit trouvé qu'elle estoit fort grande, & que du costé de la montagne on en pouvoit sortir pour entrer dans un petit terrain presque rond environné de rochers escarpez & inaccessibles de tous les autres costez ; que dans ce terrain qui pouvoit avoir environ un jet de pierre de diametre, il avoit trouvé plusieurs arbres les uns pourris, les autres dans leur force & les autres encore jeunes. Il ajousta que l'eau de la rivie-

re entroit fort avant dans un costé de la voute souterraine, d'où sortoit une source extrémement froide où il avoit pris grande quantité de poisson, & que c'estoit pour cette raison qu'il n'avoit jamais parlé de ce lieu à qui que ce fust de crainte qu'on ne partageast avec luy la pêche agreable qu'il y faisoit souvent, ou qu'on n'interrompist les douces réveries qu'il entretenoit quelquefois dans ce lieu frais & solitaire. Aprés avoir fait la description de cet Antre & des commoditez qu'on y trouvoit, il conseilla à Dionistar & à sa Maîtresse de s'y retirer & promit de leur fournir abondamment toutes les choses nécessaires à la vie, s'ils se pouvoient resoudre à vivre quelque temps dans cette solitude jusques à ce qu'ils pussent passer les montagnes, & se retirer en Prestarambe. Ce conseil fut approuvé de toute l'assemblée, & sur tout de la courageuse Ahinomé, qui dit qu'elle se banniroit volontairement de la societé des hommes pour demeurer dans cét Antre & dans les lieux les plus affreux pour éviter l'infame commerce des Prestres qui vouloient jouir d'elle sous un prétexte specieux de Religion & de pieté; Qu'elle estoit donc prête de se reti-

rer dans ce lieu ſecret pour y finir le reſte de ſes jours, quand même ſon Amant n'auroit pas le courage de l'y accompagner. Ce diſcours fit rougir Dioniſtar qui d'un ton emporté luy répondit ſur le champ qu'elle luy faiſoit tort de douter de ſon courage & de ſa conſtance ; qu'aprés les preuves qu'il luy avoit données de ſon amour & de ſa fidelité, cette penſée lui eſtoit injurieuſe, & qu'il ſeroit honteux à un homme d'avoir moins de fermeté qu'une femme, ſur tout dans une occaſion où elle en faiſoit tant paroître pour l'amour de luy. Finiſſez tous ces reproches, interrompit bruſquement celuy qui leur avoit donné le conſeil. Vous eſtes bien contens l'un de l'autre, ſongez ſeulement aux moyens d'executer voſtre reſolution. Enſuitte on tomba d'accord de ſe ſauver dans trois jours à la faveur de la nuit, & que cependant l'amy de Dioniſtar partiroit inceſſamment pour aller préparer la retraite de ces Amans.

Cependant le Preſtre amoureux d'Ahinomé reprochoit continuellement à ſes Compagnons le peu de ſoin qu'ils avoient eu de ſatisfaire ſa paſſion, & leur repreſentoit le danger où il eſtoit de per-

dre

dre dans un si long espace qu'on avoit donné au pere de sa Maistresse, la premiere fleur de sa virginité, sans quoy il ne se soucioit pas de la posseder & de profiter des restes dégoustans de Dionistar, qu'il croyoit qu'elle prefereroit à tout autre. Ses soupçons estoient d'autant mieux fondez qu'il estoit averti que cette fille & toute sa parenté n'aprouvoient qu'en apparence la Religion de Stroukaras. Il dit toutes ses raisons aux autres Prestres, & sçut si bien les animer, qu'ils le suivirent avec une bonne escorte de leurs satellites au logis de sa Maîtresse, pour la demander à son Pere dans le temps qu'elle se preparoit à la fuite. Ils environnerent la maison, & dirent à ceux qui leur demanderent la cause de ce procedé, que le temps qu'ils avoient donné au Pere estant trop long, le divin Stroukaras en avoit témoigné de la colere & leur avoit commandé sous de grandes peines de luy mener en toute diligence la vierge dont il vouloit prendre possession. On eut beau raisonner là-dessus, ils ne donnerent à la fille que trois heures pour se préparer, pendant lesquelles elle eut le temps de dire à son Amant qu'il devoit estre assuré de sa fidelité, qu'elle mettroit le feu

au

au Temple du Bocage au premier vent qu'il feroit, & que, ſi dans ce moment il la venoit ſecourir avec ſes amis & favoriſer leur retraite, elle iroit par tout avec luy. Prenez ce parti Dioniſtar, luy dit-elle, puis que c'eſt le ſeul qui vous reſte, retenez voſtre colere, uſez de conduite & de jugement, & ſoyez aſſuré que tant que je vivray je ne vivray que pour vous & que la mort la plus terrible me ſera cent fois plus douce qu'une vie impure & criminelle. Aprés ces paroles elle employa le temps qui luy reſtoit à s'ajuſter pour eſtre aprés conduite au Temple, & prit une forte reſolution de ſi bien diſſimuler ſes veritables ſentimens, que les Preſtres ne peuſſent aucunement découvrir ſes deſſeins. On la conduiſit au Bocage avec la pompe ordinaire en de pareilles occaſions ; elle fut reçuë dans le Temple & logée de la maniere qu'on y logeoit les autres, & fit paroiſtre exterieurement par ſon viſage & par ſes diſcours qu'elle eſtoit ſi ſatisfaite de l'honneur que le divin Stroukaras luy faiſoit, que tous les Preſtres crurent en effect qu'elle ſentoit une veritable joye en ſon cœur, de ſe voir en eſtat d'eſtre bien toſt unie au divin fils du Soleil. Le Preſtre ſon Amant

le crut comme les autres, & fut ravy de la voir dans une disposition qui surpassoit ses esperances. Il s'applaudit de ses bons succez, & ne respiroit que l'heure & le moment d'assouvir sa brutale passion avec une personne qu'il aimoit éperdûment : Mais comme il faloit pendant quelques jours observer les ceremonies accoûtumées dans de pareilles occasions, il fut obligé d'attendre qu'elles fussent achevées pour joüir ensuite de sa charmante Ahinomé. Il mit donc un frein à ses desirs jusques au jour que le vieux Directeur la vint avertir de se venir presenter à l'Autel, pour solliciter le Divin Strou-karas de vouloir descendre du Ciel pour prendre possession de sa personne. Alors Ahinomé qui savoit déja quelles postures lacives on faisoit faire à celles qui s'estoient veritablement consacrées à ce faux Prophete, qui détestoit en son cœur toutes ces impuretez, mais qui pourtant s'estoit bien attenduë qu'on les exigeroit d'elle, luy répondit avec une langueur affectée qu'elle ne souhaitoit rien tant que de se voir unie avec le Divin fils du Soleil, mais que pour son malheur elle n'estoit point en estat de le recevoir, à cause de l'infirmité commune à toutes les per-

ſonnes de ſon ſexe. Que pour cet effect elle luy demandoit encore quelques jours de delay juſques à ce que ſa perſonne fuſt pure & plus digne de recevoir ſon celeſte Amant. Cette réponſe, que le vieux Directeur entendit fort bien, luy fit obtenir le temps qu'elle demandoit, pendant lequel elle reſolut de mettre le feu au Temple, & de mourir pluſtoſt que de conſentir aux ſales deſirs de ces Impoſteurs.

Cependant Dioniſtar ayant aſſemblé un nombre aſſez conſiderable de ſes fideles amis, n'attendoit que le ſignal dont il eſtoit convenu avec la Maîtreſſe, pour ſe jetter ſur les Preſtres & pour l'enlever de vive force s'il ne pouvoit le faire autrement. Elle ne manqua pas dans une nuit obſcure de mettre le feu à ſon lit & à deux autres endroits du Temple. Le Ciel favoriſa ſi bien ſon entrepriſe qu'un vent qui s'eſtoit levé quelques heures auparavant, comme Ahinomé avoit fort bien remarqué, porta les flammes par tous les endroits du Temple. L'alarme fut extraordinaire parmy les Preſtres ; quelques-uns furent brulez dans leurs lits avant que d'en pouvoir ſortir ; les autres en ſortirent tout nuds & ſe ſauverent dans

le

le Bocage pleins de crainte & d'étonnement. Les plus résolus tâcherent d'éteindre les flammes qui reduisoient en cendres la plusspart de ce bâtiment de bois, & qui malgré les efforts de ces gens en purgerent dans peu d'heures les impuretez dont il estoit soüillé. Plusieurs coururent aux portes de la palissade, les ouvrirent & crierent au secours, & pendant cette consternation Ahinomé se sauva dans les champs sans estre aperçuë d'aucun d'eux. Cependant Dionistar & ses amis furent les premiers qui se presenterent aux portes sous pretexte d'y venir pour éteindre le feu. Il chercha par tout sa Maîtresse, & ne la trouvant pas il croit qu'elle a peri dans l'incendie. Alors la fureur s'empare de son ame, il exhorte ses amis de paroles & d'exemples, & tuë à coups de massuë tous les Prestres qu'il peut rencontrer. Le massacre fut terrible & l'auroit esté beaucoup plus, si Ahinomé, qui savoit bien que son Amant ne manqueroit pas de la venir chercher, & qui s'estant cachée derriere un arbre, l'avoit vû passer avec sa troupe, & se saisir des portes de la palissade, ne se fust enfin avancée pour dire à quelques-uns de ses Compagnons, qu'el-

qu'elle eſtoit ſortie du Bocage & qu'elle n'attendoit que ſon Amant pour ſe ſauver avec luy. On en avertit le furieux Dioniſtar, qui à cette nouvelle ramaſſe ſes gens, ſort de la paliſsade & va prendre ſa Maiſtreſse au lieu où elle l'attendoit. Quand ils furent tous enſemble ils ſe ſauverent au travers des bois & marcherent avec toute la diligence poſſible vers le lieu où ces deux Amans devoient faire leur retraite, laiſsant les Preſtres qui avoient échapé à leur juſte reſsentiment dans une conſternation extrême.

Le jour, qui parut aprés cette nuit affreuſe, fit voir le triſte ravage que les flâmes avoient fait dans le Temple, & grand nombre de Preſtres que Dioniſtar & ſes compagnons avoient ſacrifiés à leur vangeance. Avant que d'entrer dans la paliſſade, ils avoient pris ſoin de ſe frotter le corps & le viſage d'un certain limon noir, qu'ils avoient préparé pour cét effet, & qui les déguiſoit ſi bien, qu'ils reſſembloient plûtoſt à des Diables qu'à des hommes. Les Preſtres qui s'étoient ſauvez ſe ſouvenoient bien d'avoir vû ces hommes effroyables, aſſommer tous ceux qu'ils rencontroient devant eux; mais leur conſternation & le déguiſement, dans

le-

lequel ils les avoient veus, ne leur avoit pas permis d'en reconnoître aucun. Cependant tous les Peuples des environs s'étoient assemblez vers le Bocage & en consideroient le triste spectacle, sans pouvoir deviner la cause d'une si terrible calamité. Chacun en raisonnoit à sa mode, mais enfin le soin que le pere d'Ahinomé avoit pris de répandre parmy eux que c'estoient des demons qui avoient fait ce ravage, fut l'opinion la plus reçuë parmy le Peuple. Mais les Prestres s'étant remis de leur étonnement ne raisonnoient pas de cette maniere, ils examinerent toutes choses avec soin, & soit par soupçon ou par quelques conjectures bien fondées, ils conclurent enfin qu'Ahinomé & son Amant, qui ne paroissoient plus étoient la cause de leur malheur. Ils se fortifierent dans cette croyance, & pleins de cette pensée ils envoyerent des ordres vers les montagnes de Sporombe pour en faire soigneusement garder tous les passages & faire arrester Dionistar & sa Maitresse, s'ils alloient de ce côté-là pour passer à Sporombe.

Cependant cette courageuse fille & son généreux Amant ayant trouvé toutes choses prêtes dans l'Antre, dont nous avons parlé,

parlé, s'y retirerent secrettement & avec l'aveu de leurs parens, ils y consommerent leurs longues & fidelles amours. Ils n'avoient du commerce avec personne qu'avec celuy qui leur avoit indiqué & préparé le lieu, qui ne manquoit pas de leur fournir de temps en temps tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils vécurent de cette maniere pendant l'espace de cinq ans sans jamais sortir de leur Antre, & ils ne laissoient pas de vivre heureux dans leur solitude, puis que Dionistar faisoit consister tout son bonheur dans la joüissance de sa fidelle Ahinomé, & qu'elle mettoit toute sa felicité dans la possession de son cher Dionistar. Ils se firent peu à peu une habitude de vivre seuls, qui leur parut même ennuyeuse dans la premiere année, mais elle fut adoucie dans la suite par les fruits que produisit leur amour. Ils eurent tous les ans un enfant, & Ahinomé s'occupoit avec plaisir à les nourrir & à les élever, pendant que son mary s'exerçoit à cultiver le petit terrain decouvert qui étoit prés de leur Caverne & dont nous avons déja parlé. Il en avoit défriché la terre, y avoit semé diverses sortes de legumes & des herbes nourrisantes, & il tiroit des arbres qu'il y avoit trouvés tout

tout le bois qui luy étoit nécessaire. La riviere & la source de l'Antre leur fournissoient une grande quantité de poisson, ce qui avec ce qu'on leur portoit de temps en temps du dehors les faisoit vivre dans l'abondance avec toute leur famille. Ils avoient fait une grande hute fort commode dans ce lieu découvert pour ne pas ê-tre obligez à demeurer dans la voute soûterraine, dont l'humidité & l'obscurité n'estoient ny si agréable ny si saine que ce lieu découvert, où ils respiroient le grand air. Les commodités de ce lieu & la proximité de leurs parens, dont ils pouvoient souvent apprendre des nouvelles leur en firent trouver le séjour agreable, ils ne songerent plus á passer les montagnes pour se retirer à Sporombe, & ils resolurent de demeurer le reste de leurs jours dans cette aimable solitude, où sans doute ils auroient pû vivre heureux si la fortune envieuse de leur bonheur n'en eust interrompu le cours par l'accident qui leur arriva cinq ans aprés leur retraite.

Quelques jeunes hommes extrémement adonnez à la chasse d'un certain animal nommé dans ce pays *Darieba*, qui est une espece de chat sauvage, mais dont la chair

chair est fort délicate & la fourrure fort riche, en découvrirent un grand nombre sur les rochers escarpez, dans lesquels est l'Antre & le terrain où Dionistar & sa famille s'estoient retirez. Le desir de tuer ces animaux obligea ces jeunes gens à grimper sur ces montagnes presque inaccessibles, dans l'espérance d'y faire une bonne chasse. Ils y monterent donc, & dans la poursuite de ces animaux ils vinrent prés du lieu où estoit le terrain enfoncé de Dionistar, d'où ils virent sortir de la fumée sans voir aucun feu. Cela leur causa de l'étonnement & leur donna la curiosité de rechercher la cause de cette fumée, & de s'approcher du lieu d'où ils la voyoient sortir. Ils s'en approcherent donc & virent du haut d'un rocher où ils estoient montez, le feu que Dionistar & sa femme faisoient dans leur terrain enfoncé pour y faire cuire leur viande. Ils les considererent long-tems sans en estre vûs & sans faire de bruit, puis ils allerent raconter chez eux la découverte qu'ils avoient faite d'un homme, d'une femme & de leurs enfans, qui vivoient seuls entre ces rochers escarpez, sans qu'ils pussent comprendre comment ils avoient pû descendre dans un lieu si enfoncé qui paroist in-

inacceſſible. Ce rapport fit du bruit parmy les gens du pays, pluſieurs voulurent voir eux-meſmes ce qu'ils avoient ouy rapporter aux autres, & il y alla tant de gens qu'il y en eut quelques-uns qui reconnurent Dioniſtar & Ahinomé. Les Preſtres ne furent pas long-temps ſans eſtre avertis de cette découverte, qui raluma en eux le deſir de venger ſur ces pauvres Amans, l'injure faite à leur Temple & à leur ſocieté. Ils ramaſſerent donc les Zelotes les plus ſcelerats qu'il y eut parmy leurs Sectateurs, & allerent aſſieger de tous côtez le terrain où l'on avoit découvert nos deux Amans. Mais comme le lieu eſtoit inacceſſible à cauſe de ſa profondeur & de la roideur des rochers dont il étoit environné, tout ce qu'ils purent faire fut de leur tirer quelques fléches du haut en bas, qui ſans leur faire aucun mal les avertirent ſeulement du danger où ils eſtoient dans ce lieu découvert, cela les obligea de ſe tenir ſur leur garde & de ſe retirer dans l'Antre prochain, pour eviter les efforts de leurs ennemis.

Cependant les Preſtres ſongeant nuit & jour à leur vengeance inventerent une machine faite de racines d'arbre

liées

liées ensemble pour faire descendre des hommes dans le terrain que Dionistar sembloit avoir abandonné, mais ils ne le purent faire sans que luy & sa femme ne s'en apperçussent, ce qui les obligea de songer à leur défense. Quand ils virent qu'on descendoit cette machine dans laquelle on avoit mis cinq hommes armez, ils se cacherent derriere un petit rocher proche du lieu où ils devoient descendre, & lors qu'ils les virent à la portée de leurs arcs ils les percerent en l'air à coups de traits & acheverent de les tuer, quand ils furent tout à fait descendus. La généreuse Ahinomé avec un courage viril seconda merveilleusement bien son mari & luy aida sans se relâcher à détruire tous ceux qui tenterent la descente du lieu, sur de semblables machines. Ces vains efforts mirent les Prêtres dans une rage extréme ; ils exhortérent leurs gens à faire une entreprise plus vigoureuse que les premiers, à ne pas souffrir qu'un homme & une femme impie triomphassent d'un grand nombre de personnes pieuses qui vouloient venger l'injure faite à leurs Autels, & pour les émouvoir davantage, ils ne manquerent pas de leur promettre

la faveur de Stroukaras, & les recompenses céleſtes qu'il donne à ceux qui l'aiment & qui le ſervent.

Ces exhortations & ces promeſſes reveillerent le zele de pluſieurs perſonnes, qui s'offrirent volontairement pour entreprendre tout ce qu'on leur commanderoit, ſi bien qu'il fut reſolu qu'on feroit un grand nombre de ces machines mieux défenduës que les premieres, & qu'on les feroit deſcendre toutes à la fois, dans la penſée que Dioniſtar & ſa femme ne pouvant pas eſtre par tout, il ne leur ſeroit pas poſſible d'empêcher la deſcente de tant d'ennemis, & qu'ils ſeroient enfin obligez de ſe rendre ou de ſe tuer eux-mêmes. Ce projet fut executé ſelon la réſolution qu'on en avoit priſe, & Dioniſtar qui l'avoit déja bien prévû & qui s'y eſtoit préparé, voyant deſcendre tant de machines à la fois fut contraint de ſe ſauver dans ſon Antre, dont l'entrée eſtoit fort eſtroite & qu'il boucha tout à fait quand il eut abandonné ſon terrain. Il ſe ſervit pour cela de groſſes pierres & de grandes pieces de bois, il en avoit fait proviſion pendant que ſes ennemis ſe préparoient à donner le grand aſſaut qui les rendit maîtres du terrain enfoncé. Quand

ils furent descendus & qu'ils crurent prendre nos fideles Amans pour les sacrifier à la vengeance des Prestres, ils furent bien estonnez, lors qu'aprés les avoir cherchés long-temps parmy les arbres & les rochers, ils ne les purent trouver nulle part. Ils ne se rebuterent pourtant pas & faisant une plus exacte recherche, ils reconnurent enfin le trou par lequel ils s'estoient sauvez dans la caverne. Ils tacherent de le percer, mais comme ils n'avoient point d'instrumens propres pour un tel travail, ils se contenterent de laisser quelques-uns de leur troupe dans le terrain, & se firent remonter sur la montagne pour faire raport aux Prestres de toute la diligence qu'ils avoient faite, & raisonner avec eux sur les moyens propres à faire réussir leur dessein.

Ceux-cy voyant que leurs ennemis leur estoient encore échapés cette fois, & que le trou par lequel ils avoient passé les avoit mis à couvert des tourmens qu'ils leur preparoient, ils conclurent aprés plusieurs raisonnemens qu'il falloit qu'il y eût dans la montagne quelqu'antre où ils s'étoient retirez, & que peut-être il avoit d'autres issuës que celle qu'on avoit trou-

vée dans le terrein enfoncé. Dans cette pensée ils ordonnerent à un grand nombre de leurs Zelotes de faire une recherche exacte autour de la montagne, ce qui fut fait dans peu de jours : mais on ne put trouver aucun endroit par où l'on pût entrer dans la caverne. Cela donna lieu de croire qu'il n'y avoit pas moyen d'y entrer à moins que d'enfoncer ce trou, & que, si l'on ne pouvoit l'ouvrir, on feroit perir de faim Dionistar & sa femme dans leur taniere. On envoya donc plusieurs hommes dans le terrein enfoncé, qui à coups de leviers tacherent d'ouvrir le trou que Dionistar avoit bouché ; mais il y avoit mis tant de pierres & tant de pieces de bois en travers, qu'il ne fut pas possible de faire un passage pour entrer dans la caverne où ils s'estoient mis à couvert de leur violence. On résolut donc aprés plusieurs vains efforts de tenir une garde continuelle devant le trou, & d'affamer ces infortunez dans leur antre, s'ils ne vouloient se rendre à discretion.

Cependant Dionistar & sa femme prévoyant que leurs vivres ne dureroient pas long-temps, jugerent bien qu'ils ne pourroient jamais échaper des mains

de

de leurs ennemis, qui leur feroient souffrir les tourmens les plus horribles, s'ils pouvoient devenir maîtres de leurs personnes. Ils conçurent aussi qu'ils serviroient au triomphe des Prestres orgueilleux & impitoyables, & cette pensée les affligeoit plus que celle de la mort même. Il leur restoit encore quelque esperance que leurs amis les viendroient secourir, mais quand aprés avoir passé quelques jours dans cette attente, sans que personne vinst, & qu'ils virent de l'ouverture élevée qui donnoit jour à l'antre du côté de la riviere plusieurs de leurs ennemis qui faisoient continuellement la ronde autour de leurs rochers pour empécher leur évasion, ils cesserent d'esperer & se résolurent à la mort.

Heureusement pour eux le pere d'Ahinomé avoit retiré chez luy tous leurs enfans, à la reserve du plus jeune qui tétoit encore. Le salut de leurs enfans les consoloit extrémement; ils consideroient que ces précieux fruits de leur amour échaperoient à la rage de leurs ennemis, & qu'ils vivroient en eux-mêmes aprés leur trépas malgré leur sort, qui tranchoit le fil de leur vie à la fleur de l'âge. Ils en

deplorerent souvent la rigueur, mais voyant qu'il n'y avoit point de remede, aprés s'estre donné cent témoignages reciproques d'amour & de tendresse, ils formérent la généreuse résolution de mourir plûtost que de tomber en la puissance de leurs ennemis & de les braver en mourant, en leur reprochant leurs crimes & leurs impostures. Dés qu'ils eurent pris cette résolution, ils songerent aux moyens de l'executer, ce qu'ils firent de cette maniere.

Nous avons dit que l'antre où ils s'estoient retirez, estoit éclairé du côté de la riviere d'une grande ouverture élevée au dessus de l'eau environ la hauteur de quatre hommes. Sur le bord du trou qui servoit de fenestre à la caverne, le rocher s'estendoit de tous côtez, & faisoit une espece de plate-forme. Dionistar & sa femme choisirent cet endroit là pour en faire le théatre de la sanglante tragedie qu'ils avoient résolu de jouër en presence de ceux qu'ils pourroient attirer à ce funeste spectacle. Selon leur dessein ils porterent sur cette plate-forme tout le bois qu'ils avoient de reserve, & le disposerent en cercle, dans la pensée de se brûler au milieu du feu qu'ils y devoient allu-

lumer. Alors ils se tinrent au milieu de ce cercle, aprés avoir coupé quelques buissons qui les pouvoient cacher à la vuë de ceux qui passoient sur l'autre côté de la riviere, qui n'estoit pas large en cet endroit, quoy qu'elle y fust tres-profonde. Dés qu'ils virent paroitre des gens, ils ne manquerent pas de les appeller, & de les prier de venir jusques sur le bord de l'eau vis à vis du lieu où ils se tenoient debout.

Trois ou quatre de ceux qui faisoient la ronde autour de ces rochers, se voyant appellez s'y arresterent, & Dionistar leur dit que c'estoit en vain qu'ils cherchoient à le prendre, puisque la caverne où il demeuroit estant inaccessible, elle le mettroit toûjours à couvert de leurs efforts tant qu'il s'opiniatreroit á se deffendre : mais qu'il croyoit qu'il valoit mieux entrer en traité ; que pour cet effet il les prioit d'avertir les Prestres de la résolution qu'il avoit faite de se rendre à eux plutost que de se voir enfermé dans son antre pendant tout le cours de sa vie. Dites leur, ajouta-t-il, que j'ay des choses tres-importantes à leur communi-

quer, & que,quand ils les auront apriſes, je ne doute pas qu'ils ne me reçoivent en grace malgré les injures que je leur ay faites. Je les prie donc de venir en auſſi grand nombre qu'ils pourront, afin qu'ils ſoient eux-mêmes témoins des choſes que je veux faire en leur preſence, & devant tout le Peuple qui les accompagnera.

Aprés ce diſcours, ceux qui l'avoient écouté ne manquerent pas d'envoyer avertir les Preſtres de cette avanture, & d'appeller un grand nombre de leurs camarades pour garder le rivage vis à vis du lieu d'où Dioniſtar leur avoit parlé.

Les Preſtres ayant reçu cette nouvelle ne manquerent pas d'envoyer quelques-uns de leur corps avec ordre de leur parler le plus doucement qu'ils pourroient, & de leur dire que, pourvû qu'ils fuſſent repentans de leurs fautes, on ne leur en remettroit pas ſeulement la peine, mais que même on les recevroit en grace. Ces Envoyez s'acquiterent exactement de leur commiſſion, promirent plus qu'on ne leur demandoit, & firent tous leurs efforts pour perſuader à Dioniſtar de ſe fier

à

à leurs promesses, & de se remettre entre leurs mains. Il fit semblant d'aprouver leur conseil, & leur dit que, si dans deux jours ils revenoient avec tout leur corps, il leur diroit en presence du Peuple, des choses fort importantes, & leur feroit connoistre sa derniere resolution.

Les Prestres suivis d'une grande multitude de gens ne manquerent pas de s'y trouver au temps assigné, & Dionistar les voyant tous assemblez sur le bord de la riviere vis à vis de sa caverne, se montrant avec sa femme & l'enfant qu'elle allaitoit, leur demanda une paisible audience, laquelle ayant obtenuë, il ouvrit la bouche pour leur parler à peu prés de cette maniere.

Je m'estime heureux dans mon infortune de voir mon souhait accompli. Depuis quelques jours j'avois un desir extrême de vous voir assemblez au lieu où vous estes maintenant, pour vous dire mes pensées avec liberté, & je conjecture par vostre silence que vous me donnerez aujourd'huy la favorable attention que vous m'avez promise, & dont je tâcheray de profiter pour vous faire connoître mes véritables sentimens & ma der-

niere résolution. J'adresse mon discours à tous ceux de cette assemblée, mais principalement à vous Prestres & Sacrificateurs qui gouvernez le Peuple, & qui en particulier avez plus de sujet de me haïr que les autres, parce que je vous ay le plus outragez. Nous vous confessons ingenûment, ma femme & moy, qu'elle mit le feu à vostre Temple, & que j'assommay de ma main plusieurs de vos compagnons. Cette injure ne doit-elle pas exciter vostre colere contre nous? Mais puisque nous sommes encore à couvert de l'orage, suspendez vostre vengeance pour quelque temps, & quand nous aurons achevé ce discours, vous serez infailliblement vengez.

Avant qu'on voulust faire violence à ma Maîtresse Abinomé, nous vivions elle & moy avec tous ceux de nostre famille dans le repos & la tranquilité, sans nous mesler des affaires d'autruy. Nous vous laissions gouverner le Peuple à vostre fantaisie, sans seulement prononcer une parole qui vous pût offenser, & nous n'attendions tous deux que l'heureux moment qui nous devoit unir ensemble par le lien d'un légitime mariage. Ce temps desiré qui devoit finir nos peines, estoit presque arrivé, & toutes choses estoient disposées pour l'accomplissement de nos

vœux, lors que vous vintes volontairement troubler nostre joye, & tourner nos douces esperances en un furieux desespoir. Vous vintes au nom de Stroukaras demander Ahinomé, pour m'arracher ma Maîtresse, & pour la priver de son Amant. Cela se pouvoit-il faire sans une violence extrême, & doit-on s'étonner aprés cela que nous ayons fait tout ce que la rage nous pouvoit inspirer dans une telle occasion? Y a-t-il des gens d'honneur & de courage qui en eussent moins voulu faire, & pouvez vous justement nous en blamer? Je sçay bien que vous couvrirez vostre procédé du voile de la Religion, & que vous me direz que, lors qu'il s'agit d'obeïr aux ordres d'un Dieu, il n'y a point de raison qui ne doive céder, que la justice, l'équité, le sang, l'amitié, ny l'amour même, quelque légitime qu'il soit, ne doivent faire aucun obstacle aux ordonnances du Ciel. Ce raisonnement est plausible, & je ne veux point le refuter, mais qui m'assurera qu'un ordre contraire à la raison, à la justice & à l'honneur soit un ordre du Ciel? Quelle apparence y a-t-il qu'une Religion qui renverse outre toutes les loix de la nature, celles de la droite raison, & qui brise les plus forts liens de la societé, soit une Religion celeste? Vous dites que Stroukaras est le fils du So-

leil, qu'il est monté au Ciel, qu'il y demeure avec son pere, qu'il est le seul interpréte de sa volonté, qu'il converse familierement avec vous dans vos Temples & dans vos Bocages, & que c'est de luy que vous avez la puissance de faire des signes & des miracles. Mais qui m'assurera que vous estes sincères, & que toutes ces choses sont véritables, étant si contraires à la raison naturelle & au témoignage de mille gens de bien, qui ont decouvert vos impostures, & qui en sçavent toute l'histoire? Stroukaras n'estoit qu'un homme, & vous en avez fait un Dieu, que vous adôrez comme la Divinité supréme. Vous dites qu'il est fils du Soleil, qu'il participe à sa nature & à sa puissance, & qu'il doit avoir part au culte que tous les hommes doivent à ce grand Astre. Mais quelle preuve apportez-vous pour établir cette Doctrine si contraire au témoignage des sens & aux lumieres de la raison? Aveugles, insensez & Conducteurs d'aveugles, le Soleil, qui est un Dieu éternel, a-t-il besoin des voyes de la génération pour se perpétuer, & s'il avoit des enfans, ne les feroit-il pas semblables à luy-même, comme font tous les animaux? si vous voulez qu'il en ait, vous feriez bien mieux de dire qu'il en fait faire à la Lune, qu'elle est sa femme, que

tous

tous les mois elle devient grosse, & qu'elle enfante les Etoiles. Cette opinion, quoy que ridicule, seroit mille fois plus plausible que celle que vous avez insinuée dans l'esprit de ce Peuple insensé, pour le captiver selon vostre caprice. Vous luy dites que Stroukaras conserve encore sa figure humaine, qu'il se joint avec les filles des hommes qu'il veut favoriser de ses graces, & qu'il les remplit d'un fruit sacré qui porte le bonheur dans les familles, & vous abusez ainsi de la Religion, & de la credulité des gens simples pour assouvir vostre infame luxure. Sous un pareil masque de pieté vous avez exercé vostre barbarie contre ceux qui n'ont pas voulu recevoir vos impostures. Stroukaras vostre Chef trempa ses mains cruelles dans le sang innocent, & bannit, ou fit perir la moitié de cette Nation pour se rendre maître de l'autre. Vous suivez en tout ses exemples pernicieux, & vous ajoûtez tous les jours de nouveaux crimes à ceux qu'il a commis. Comme je l'ay déja dit, d'un homme mortel vous en avez fait un Dieu immortel, que vous adorez tous les jours, plus brutaux en cela que les brutes mêmes, qui ne rendent aucun respect Religieux à leurs semblables, & qui n'adorent ny les bestes ny les hommes mêmes, quoy qu'ils soient beaucoup plus excellens qu'elles, & qu'ils les maîtrisent le

plus souvent. Vous faites encore bien pis, vous attribuez à vostre Stroukaras des vertus que son pere prétendu n'a pas. Depuis la prémiere séparation de ses ministres vous luy avez érigé des Temples en divers lieux du Pays ; vous dites qu'il descend du Ciel pour y rendre ses oracles, que cela se peut faire en cent lieux tout à la fois, & neanmoins vous confessez que le Soleil ne peut occuper qu'un lieu dans le Ciel. Selon vostre dire le fils est en cela plus excellent que le pere, & peut beaucoup plus que cet Astre glorieux, qui remplit le monde de sa chaleur & de sa lumiere, & qui donne la vie à tous les animaux......

Comme il alloit poursuivre, les Prestres ausquels ce discours ne plaisoit pas, & dont ils craignoient les consequences, éleverent un tumulte parmy le Peuple, & commanderent à leurs plus zelez Sectateurs de percer à coups de traits cét impie Harangueur, qui aprés avoir commis tant de crimes osoit encore raisonner contre les ministres de la Religion. Ces Zelotes prompts à obeïr à ce commandement banderent incontinent leurs arcs pour tirer des fléches contre Dionistar & sa femme, qui voyant leur dessein se reti-

tirerent dans leur antre, & s'y tinrent à couvert de leurs traits pour en sortir quelques momens aprés. Ils employerent ce peu de temps à se couper les veines des bras & des jambes, & puis ayant pris des tisons ardens ils en mirent tout alentour du bucher rond qu'ils avoient préparé, & se jettant dedans en presence de la multitude, ils leur firent voir le sang qui ruissoloit de leurs veines coupées. Ce spectacle affreux appaisa le murmure du Peuple, attira ses regards & son attention, & la généreuse Ahinomé prenant ce temps comme le seul qui luy restoit durant sa vie, parla aux Prestres & au Peuple. Dans son discours elle approuva tout ce qu'avoit dit son mary, reprochant aux uns leur orgueil, leurs impostures & leur infame luxure, & exhortant les autres à ouvrir enfin les yeux, & à ne plus souffrir qu'on abusast de leur simplicité, pour les rendre les instrumens des vices & de l'ambition de ceux qui sans authorité légitime s'estoient rendus les maîtres de la Nation, contre toutes les maximes anciennes & les loüables coûtumes de leurs Ancestres. Ensuite elle prit son enfant, luy coupa les veines en leur presence, aprés quoy elle & son mary ensemble firent mille

le

le imprécations contre leurs ennemis, & leur dirent que la mort leur sembloit douce, puis qu'ils mouroient unanimement ensemble comme ils avoient vécu, & qu'ils avoient le plaisir de braver leurs tyrans, de leur reprocher leurs crimes & leurs impostures, & de triompher de leur malice & de leur cruauté. Qu'ils avoient la douce consolation de n'être pas tombez entre leurs mains, & d'avoir si bien pourveu à leurs affaires, que leurs ennemis ne pourroient exercer leur rage que sur un peu de cendre qui resteroit du corps de deux personnes qui mouroient Martyrs de la raison & de la vérité.

Aprés cela ils s'embrasserent tous deux, se coucherent doucement sur le bucher, & se tenant étroitement liez ensemble, ils sentirent couler leur vie avec leur sang, & demeurerent dans cette posture jusqu'à ce que les flammes qu'ils avoient allumées, eussent réduit leurs corps en cendres.

Ce spectacle horrible fit diverses impressions sur l'esprit du Peuple, quelques-uns des plus raisonnables furent extrémement touchez de l'action de ces deux Martyrs, de la force de leurs raisons,

sons, & de la fermeté avec laquelle ils avoient méprisé la mort, pour ne pas renoncer à leurs véritables sentimens, & pour ne pas tomber en la puissance de leurs ennemis.

Les autres moins éclairez, n'ayant pour toute régle que les préjugez de leur éducation & les sentimens de leurs Conducteurs, expliquerent tout autrement cette avanture, & traiterent Dionistar & Ahinomé d'impies obstinez dans leur erreur, quoy que d'abord ils eussent esté touchez de leur action genereuse, ou plûtost heroïque.

Cependant les Prestres n'oserent exercer aucune cruauté sur les parens des deffunts, ils avoient peur de se rendre odieux à tout le monde, & de ruiner tout à fait leur reputation déja fort ébranlée par divers évenemens contraires à leurs interests & à leur authorité; si bien que depuis ce temps-là ils se gouvernerent avec plus de modération qu'ils n'avoient fait auparavant.

Les Prestarambes ont conservé de pere en fils la mémoire de cet évenement remarquable, & regardent Dionistar & Ahinomé comme deux illustres

Mar-

tyrs de la vérité, pour laquelle leurs Anceſtres ſe virent bannis de leur Patrie, aprés avoir ſouffert les perſécutions que leur avoit ſuſcité l'ambitieux Stroukaras. Il y en a même qui vont tous les ans viſiter le rocher où ces deux perſonnes généreuſes perdirent la vie, & le reſpect qu'on a pour leur mémoire rend ce lieu venerable.

Quand Sevarias ſubjuga ces Peuples, il trouva vingt-quatre ou vingt-cinq Temples où l'on adoroit l'Impoſteur Stroukaras, ſans en compter pluſieurs autres qui ſubſiſtent encore parmy les Nations voiſines qu'il ne ſoûmit pas à ſes loix, & qui perſiſtent encore dans leur ſuperſtition.

Les Preſtarambes qui l'avoient ſuivi dans ſes conqueſtes, luy contérent toute cette hiſtoire, qu'ils avoient apriſe de pere en fils, & le prierent de faire ſes efforts pour tirer d'erreur ces pauvres Peuples abuſez.

Il leur promit d'y mettre la main le plûtoſt qu'il pourroit, mais il leur fit comprendre en même temps, que dans un deſſein de cette nature il falloit uſer de beaucoup de prudence, de peur d'effaroucher ces Peuples aveuglez dans leurs vaines ſuperſtitions. Ap-

Aprés donc qu'il les eut conquis, qu'il eut basty le Temple du Soleil, dont la magnificence leur donnoit beaucoup plus d'admiration que les Bocages de Stroukaras, quand il eut institué des cérémonies pompeuses accompagnées de voix & d'instrumens de musique, qu'il eut été choisi par le Soleil même pour estre le Chef de ces Peuples & l'Interprete de sa volonté, & que par ses loix justes & ses actions vertueuses il se fut aquis un tres-grand credit parmy eux; alors il commença de leur dire que Stroukaras n'estoit pas véritablement le fils du Soleil; que ce bel Astre estant un Dieu éternel n'avoit pas besoin des voyes de la génération pour perpétuer son espece comme les hommes mortels, & que, quand même il produiroit des enfans, il les feroit semblables à leur pere comme font tous les animaux; que ses fils seroient tout aussi grands & aussi glorieux que luy, & qu'ainsi au lieu d'un Soleil il y en auroit plusieurs, ce qui n'estoit pas véritable comme ils le voyoient bien eux-mêmes.

Toutes ces raisons solides, acompagnées de la force de ses armes & de ses foudres, dont ils avoient éprouvé les funestes effets, firent beaucoup d'impres-

pression sur l'esprit des Principaux d'entr'eux & leur firent en partie connoître les impostures de Stroukaras. Mais ce qui acheva de les mettre au jour, & de dissiper l'erreur de ces Peuples, ce fut le soin que prit Sevarias de surprendre les Imposteurs sur le fait, quand ils rendoient leurs oracles des arbres creux où ils se cachoient. Il prit donc son temps dans une Feste solemnelle, & entrant tout d'un coup à main armée dans les Temples au moment qu'on y rendoit les oracles, il attrapa les faux Prophetes dans leurs cachetes, & les exposant à la vuë du Peuple, il leur fit confesser devant tous leurs tromperies & & leurs impostures.

Aprés cela toutes les personnes raisonnables furent entierement desabusées, si bien que dans toutes les terres de sa Domination on abatit les Temples & les Bocages de Stroukaras, & le culte religeux qu'on luy rendoit publiquement y fut tout fait aboly. Ce ne fut pas pourtant par tout, car encore aujourd'huy les Nations voisines des Sevarambes persistent dans leur idolalatrie.

Revenons maintenant à celle des Seva-

varambes mêmes, qui, quoy que moins groſſiere & moins oppoſée à la raiſon naturelle, ne laiſſe pas d'eſtre une véritable idolatrie en ce qu'ils rendent au Soleil, qui n'eſt qu'une créature, des reſpects religieux qui ne ſont deus qu'au Createur.

L'éxercice public de la Religion ne ſe fait qu'aux jours de Feſtes ordinaires, qui ſont les trois premiers jours de la nouvelle Lune, & les trois premiers aprés qu'elle eſt venuë juſqu'à ſon plein. En ces jours on ne fait que quelques ſacrifices de parfums que les Preſtres ordinaires offrent au Soleil, & qu'ils accompagnent de quelques hymnes, aprés quoi le reſte du jour ſe paſſe en jeux, en dances, & autres divertiſſemens. Mais les Feſtes ſolemnelles ſont ce qu'il y a de plus éclatant dans la Religion & où elle paroiſt dans ſa plus grande pompe. Il y en a ſix toutes differentes dans leurs fins & dans leurs uſages, ſçavoir le Khodimbaſion, l'Erimbaſion, le Sevariſion, l'Oſparenibon, l'Eſtricaſion, & le Nemarokiſton. Nous les décrirons toutes l'une aprés l'autre. On ne célebre ces Feſtes que dans les Temples qu'on a baſtis dans les grandes villes, comme à Sevarinde, à Sporonde,

Ar-

Arkropsinde, Sporumé, & quelques autres qui ont chacun leur ressort particulier, & le Peuple de la campagne s'y assemble pour assister à une partie de la Feste, aprés quoy chacun se va rejoüir chez soy. Au Temple de Sevarinde il y a prés de quatre cens Prestres qui officient tour à tour, & dans les autres Temples il y en a plus ou moins selon la grandeur des lieux. Le Vice-Roy est le premier de tous, & comme leur souverain Pontife, & dans toutes les solemnitez, c'est luy qui offre le premier Sacrifice. Chaque Gouverneur des Villes où il y a un Temple en fait autant, & puis les autres Prestres font le reste. Passons maintenant à la description de ces Festes solemnelles.

De la Feste du Grand Dieu, appellé Khodimbasion.

NOus avons déja dit que Sevaristas avoit institué le Khodimbasion selon l'idée de Sevarias, qui en avoit dit quelque chose, mais qui ne s'en estoit pas clairement expliqué. Cette raison avoit esté cause que ses Successeurs jusques à Sevaristas n'en avoient pas osé entreprendre l'institution. Mais ce Prince l'établit sans scrupule, & le vid célébrer plusieurs fois avant sa mort. Il ne se fait que de sept en sept ans, au commencement de chaque Dirnemis, au temps que le Soleil touche au signe de la Balance, & qu'il fait l'Equinoxe du Printemps, qui à nostre égard est celuy de l'Automne. Les cérémonies de cette grande Feste durent sept nuits consécutives, & se font en la maniere suivante.

Dés que le Soleil est couché on ouvre le Temple, qui est tout tendu de noir, & dont le globe lumineux avec tous les autres ornemens, sont cachez en sorte qu'on ne les void point du tout durant

la Feste. Les Prestres qui sont tous vestus de noir, couvrent leurs visages d'un crêpe de la même couleur, & le Vice-Roy n'est distingué des autres que par une espece de rochet blanc qu'il porte sur les épaules. Dans cét équipage il marche vers l'Autel, où l'on ne void qu'un petit globe couvert d'un crêpe noir, qui en offusque la lumiere, & ne laisse paroître aux yeux qu'une foible lueur. Tous les Sevarobastes & les Prestres qui doivent servir cette nuit le suivent tenant en main des flambeaux allumez. Dés qu'il entre dans le chœur, il fait une profonde réverence, & puis en s'avançant toûjours il en fait une autre jusques à ce qu'il soit au pied de l'Autel. Là il s'arreste avec toute sa suite, qui se tient derriere luy, & quand les Prestres ont caché leurs flambeaux, il se couche sur des carreaux noirs tenant le visage en bas, & les deux mains jointes sur la teste. Les autres en font autant, & ils se tiennent tous dans cette posture pendant l'espace de deux heures dans un silence profond. Quand ce temps est expiré, on entend la voix éclatante d'un cornet, qui les avertit de se lever & de se tenir sur leurs genoux. Un Prestre prend alors un des flambeaux allumez qu'on avoit

avoit caché, & le donne au Vice-Roy, qui le prenant de la main se leve sur ses pieds, & s'approchant de l'Autel, il y allume quelque bois aromatique qu'il y trouve tout prest pour le Sacrifice. Quand ce bois est enflammé il y jette des gommes & des parfums : (car parmy les Sevarambes on ne fait jamais de Sacrifice sanglant) & puis se mettant à genoux il prononce à haute voix l'Oraison qui suit.

ORAISON
DU GRAND DIEU.

Khodimbas, Ospamerostas, Samotradeas, Kamedumas, Karpanemphas, Kapsimunas, Kamerostas, Perasimbas, Prostamprostamas.

Ce sont les epithetes qu'ils donnent à Dieu en leur propre langue, & dont voicy à peu prés le sens, avec le reste de l'Oraison.

Roy des Esprits, qui comprenez tout, qui pouvez tout, qui estes infiny, éternel, & immortel, invisible, incompréhensible, seul Souverain, & l'Etre des Etres,

Nous aveugles mortels, qui vous entrevoyons sans vous bien voir, qui vous connoissons sans vous bien connoître, & qui néanmoins croyons vous devoir adorer: nous venons icy au milieu des tenebres qui nous environnent, pour vous rendre nos vœux & nos hommages. Toutes choses icy bas nous parlent journellement de vous, & nous font admirer vostre grandeur & vostre sagesse: &

& ces Aſtres innombrables, que durant la nuit nous voyons briller ſur nos teſtes, nous témoignent aſſez par leur mouvement juſte & reglé que c'eſt voſtre main toute puiſſante qui les guide & qui les ſoutient. Mais le brillant Aſtre du jour qui nous échauffe & qui nous éclaire, ce divin Soleil par le miniſtére duquel vous nous communiquez tous les biens que nous recevons, eſt le miroir le plus éclatant où nous puiſſions contempler voſtre gloire & voſtre Providence éternelle. C'eſt luy qui par ſa lumiere céleſte dévelopant les ſombres voiles de la nuit, nous fait voir les œuvres merveilleuſes de vos mains. C'eſt luy qui nous échauffe & qui nous vivifie, & c'eſt luy enfin par qui nous recevons tous les effets de vôtre bénéficence divine. Auſſi vous l'avez établi pour eſtre vôtre Lieutenant dans la partie de l'Univers qu'il meut, qu'il échauffe, & qu'il éclaire de ſes rayons, agiſſans, ardens & lumineux. Vous avez ſoumis pluſieurs vaſtes Globes à ſon empire, & nous ſommes par vôtre volonté du nombre de ceux qu'il anime. Vous nous l'avez donné pour Dieu viſible & glorieux, & il a voulu eſtre noſtre Dieu propice & favorable, nous choiſiſſant entre tous les Peuples de la terre pour eſtre ſes ſujets & ſes vrais adorateurs. Pour cet effet il nous a donné des loix, & nous a

prescrit le culte qu'il veut que nous luy rendions, & ainsi nous sçavons comment nous le devons servir parce qu'il nous l'a révélé. Mais vous, ô souverain Dieu des Dieux, ô puissance infinie, vous estes invisible & tout à fait incomprehensible. Toutes choses nous annoncent que vous estes, mais rien né peut nous expliquer vôtre nature, ny nous dire vôtre volonté, ce qui nous est un argument trés-clair & trés-sensible que vous ne voulez pas que nous vous cherchions plus loin que dans vos œuvres admirables, puis que vous n'avez pas voulu vous donner autrement à connoître à nous. Aussi toute connoissance & toute lumiere n'est qu'ignorance & que tenebres auprés de vostre lumiere divine & incompréhensible, & plus nous méditons pour vous connoître, & moins nous devenons sçavans. Nous voyons des gouffres infinis entre nostre foiblesse & vostre puissance, & la consideration de vostre grandeur abimeroit nos ames dans le néant, si vous ne nous souteniez par vostre misericorde. Nous tomberions dans un desespoir qui nous feroit perdre la raison que vous nous avez donnée, si vous ne nous disiez par elle, qu'il n'est pas possible que la créature comprenne le Créateur, ny la chose finie ce qui n'a point de bornes. Dans cet humble sentiment nous mettons le

doigt

doigt ſur la bouche, & ſans vouloir témérairement pénétrer dans les myſtéres profonds de voſtre Divinité, nous nous contentons de vous adorer dans l'intérieur de nos ames. Mais parce que les corps où vous les avez enfermées ſont auſſi l'ouvràge de vos mains, nous croyons qu'ils doivent comme elles avoir part au culte que nous vous rendons, & montrer extérieurement aux hommes & noſtre reſpect & noſtre vénération intérieure. C'eſt pourquoy nous avons ſelon nos foibles lumieres inſtitué cette Feſte ſolemnelle pour eſtre un témoignage de l'honneur que nous vous rendons, & pour avertir de leur devoir ceux qui par ignorance ou par ingratitude, pourroient paſſer tout le cours de leur vie ſans élever leurs penſées juſques à vous. Veüillez, ô Bonté infinie! recevoir le ſacrifice de nos cœurs, & les devoirs extérieurs que nous oſons vous rendre de la maniere que nous avons jugé la plus décente, la plus humble, & la plus reſpectueuſe. Faites que la fumée de nôtre ſacrifice aille juſques à vous, qu'elle vous ſollicite de nous pardonner tous nos crimes, & de répandre tous les jours ſur nous vos graces & vos faveurs divines, afin que nous puiſſions toûjours vous adorer & vous célébrer à jamais.

Aprés cette Oraiſon on tire les flambeaux allumez qu'on avoit cachez, & la muſique ſe fait entendre de tous les endroits du Temple par pluſieurs Cantiques mélodieux, ce qui eſtant achevé, le Vice-Roy ſort du Temple de la même maniere qu'il y étoit entré, & donne lieu par ſa retraite & par celle de tous ſes auditeurs, à une ſeconde célébration. Elle ſe fait par le premier Sévarobaſte, qui fait dans une ſeconde aſſemblée d'autre Peuple, les mêmes cérémonies & la même Oraiſon que le Vice-Roy a faite avec la premiere Congrégation. Aprés la ſeconde il s'en fait encore une troiſiéme, & puis pluſieurs autres qui ſe ſuccedent continuellement l'une à l'autre pendant l'eſpace de ſept jours, juſques à la fin de la Feſte.

Durant cette ſolemnité il ſe fait en divers endroits de la Ville des aſſemblées de Sçavans qui parlent de la Divinité chacun ſelon ſes ſentimens, & ſouvent on y fait des controverſes fameuſes, où les beaux eſprits ont de belles occaſions pour faire voir au public les fruits de leurs études, & la beauté de leurs génies.

Je me trouvay un jour à l'une de ces aſſemblées, où un homme trés-ſçavant & fort éloquent nommé Scromenas, fit un long & grave diſcours touchant la conſtitution du monde univerſel, la naiſſance de noſtre globe, l'origine des animaux, le progrez des ſciences humaines, & le culte Religieux que les hommes ont étably parmy eux.

Pour le premier chef, il dit que le grand monde eſtoit éternel & infiny, & qu'on le devoit conſiderer comme materiel ou comme ſpirituel; que la matiere & l'eſprit qui l'anime eſtoient inſeparablement unis enſemble, quoy que ce fuſſent deux choſes diſtinctes, comme le corps & l'ame dans les animaux. Que cét eſprit avoit une vertu formatrice par laquelle il operoit perpétuellement dans tous les corps en mille façons differentes, & ſe peignoit en racourcy dans toutes les créatures; qu'il agiſſoit avec intelligence, que tous ſes ouvrages particuliers avoient un rapport merveilleux à l'idée du Grand-Tout, & qu'il ne faiſoit rien en vain, quoy qu'il ſemblaſt à noſtre foible raiſon que quelques-unes de ſes productions fuſſent vicieuſes, irrégulieres & monſtrueuſes. Il ajoûta que la vertu formatrice de cét eſprit

 eſtant

estant répanduë par tous les corps, elle y agissoit diversement, & qu'elle se plaisoit à une admirable varieté. Que selon ce principe, elle aimoit à quitter des corps pour passer dans d'autres, & que cela estoit la cause de la destruction & de la naissance de certains composez, de la mort & de la vie; que ses ouvrages avoient des proportions differentes, puisque quelquefois elle formoit des globes entiers, & qu'en suite elle agissoit dans chacun de ces globes, & s'y peignoit en racourcy de mille manieres. Que dans la dissolution des corps il n'y avoit que leur forme qui périst pour en prendre une nouvelle, sans qu'il se perdist rien de leur matiere; Que l'esprit qui l'abandonnoit ne périssoit point non plus, mais qu'il alloit operer dans d'autres sujets.

Ce Docteur appuyoit son raisonnement de l'authorité de Pythagore, de Platon, & de plusieurs autres grands Philosophes, tant Grecs, Arabes, qu'Indiens, qu'il disoit avoir esté de son opinion, du moins dans la plus grande partie. Il ajoûta que le monde universel estoit composé d'un nombre infiny de globes differens dans leur proportion, leur mouvement, leur situation, leur usage & leur

fin.

fin. Qu'il y avoit auſſi des Soleils à l'infiny qui eſtoient comme autant de ſources de vie & de lumiere pour éclairer & pour animer les globes, que la Providence avoit placez dans l'étenduë de leur ſphere, & qu'ils eſtoient comme ſes Lieutenans dans la conduite du Grand-Tout ; Que nul de ces globes n'eſtoit éternel, quoy qu'ils fuſſent d'une trés-longue durée, avec la difference du plus ou du moins ſelon le degré de leur excellence & de leur ſolidité, même que tous ſans exception avoient eu un commencement & devoient avoir une fin comme les autres corps inferieurs. Que la Providence ne ſouffroit la diſſolution des uns & la naiſſance des autres que dans les divers temps qu'elle avoit ordonnés, afin que le Grand-Tout ne fiſt aucune perte & ne ſouffriſt aucune violence ; Enfin qu'il en eſtoit de même à l'égard des globes, que des diverſes eſpeces des animaux dans leſquelles on void tous les jours perir les individus, ſans que pour cela l'eſpece periſſe, parce qu'il en naiſt d'autres pour remplir la place de ceux qui meurent.

Aprés avoir ainſi parlé du Monde univerſel il tomba ſur le diſcours de noſtre

Globe en particulier, & dit qu'il avoit eu un commencement comme tous les autres, & que comme eux il auroit une fin, mais que les termes de sa durée n'estoient connus d'aucun homme mortel; que les opinions des hommes estoient partagées touchant le temps de sa naissance, les uns le faisant plus ancien & les autres plus nouveau : que les Egyptiens luy avoient donné de leur temps jusques à quatorze ou quinze mille ans d'antiquité ; que les Braméens des Indes Orientales luy en donnoient prés de trente mille, & que les Chinois comptoient quatorze ou quinze mille ans dans l'ordre de la succession de leurs Rois; mais que pour luy il ne croyoit pas que nostre globe fust si ancien. Qu'il trouvoit la suputation des Juifs plus plausible, en ce qu'elle s'accordoit mieux avec les progrés des Sciences & des Arts, & que, bien qu'il y eust sur la terre des Peuples presentement aussi barbares que leurs Ancestres le pouvoient estre il y a quatre mille ans, néanmoins il ne laissoit pas d'estimer cette derniere suputation comme la plus probable, parce qu'il sembloit que les corps des animaux alloient toûjours en diminuant, soit à l'égard de la stature, soit à l'égard de la

la force & de la santé. Il dit que cela se remarquoit principalement dans les Nations malignes & dissoluës, comme estoient la plusspart des Peuples de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, qui à la verité estoient des gens fort barbares, quoy qu'ils se crussent fort polis, parce qu'ils faisoient consister la politesse en des apparences extérieures, en quoy elle ne consiste point en effet : que la veritable politesse ne consiste pas dans quelques discours affectez, dans quelques modes bizarres, & dans quelques simagrées exterieures ; mais dans la justice, dans le bon Gouvernement, dans l'innocence des mœurs, dans la tempérance, & dans l'amour & la charité que les hommes doivent avoir les uns pour les autres. Que le plus souvent le plus habile & le plus adroit de tous les hommes estoit un barbare s'il n'estoit juste, bienfaisant, charitable & modéré, & que les lumieres de son esprit n'estoient qu'une fausse lueur qui ne servoit qu'à l'ébloüir, & le faire tomber dans le precipice. Que les Nations mal gouvernées estoient aveugles, & que la véritable gloire des Princes & des Magistrats consiste dans la bonne conduite & dans le bon Gouvernement

de leurs sujets, dans une juste distributi-
on des recompenses & des peines.

Pour l'origine des animaux, Scromenas dit qu'elle estoit inconnuë aux hommes aussi bien que le temps de la naissance des globes; que neanmoins si l'on pouvoit se fonder sur des conjectures vraysemblables, il y avoit lieu de croire qu'au commencement de chaque globe la Providence avoit créé un couple de tous les animaux parfaits dont elle le vouloit remplir, & que de ce couple, comme d'une source les especes s'estoient accruës par les voyes de la génération. Qu'il estimoit beaucoup en cela l'opinion de Moïse, & qu'il la regardoit comme la plus probable & la mieux fondée en raison. Que pour les autres globes qui font partie du Monde universel, comme le nostre, personne ne sçavoit quelle estoit l'œconomie de la nature dans ces grands corps, & qu'ainsi on n'en pouvoit parler sans temerité; qu'il nous suffisoit de raisonner sur les choses que nous voyons sur nostre terre, & d'y admirer en mille endroits les merveilles de la sagesse divine; Que comme il y avoit diverses especes d'animaux dans les differens élemens & dans les divers climats de nostre globe,

il ſe pouvoit faire auſſi que Dieu eût peuplé les divers globes particuliers d'animaux de differentes eſpeces, qui n'auroient rien de commun avec ceux que nous voyons parmy nous ; Qu'il faiſoit toutes choſes pour ſa gloire, & que ce n'eſtoit pas à nous à vouloir témérairement pénétrer dans les ſecrets de ſa Providence. Qu'entre tous les animaux qu'il avoit créez icy bas, il avoit donné à l'homme de grands avantages, qu'il n'avoit pas voulu départir aux autres, & que ces dons & ces graces eſtoient differens dans leur meſure & dans leur eſpece. Que néanmoins l'homme eſtoit un animal mortel & périſſable comme les autres, & qu'il ne devoit pas s'enorgueillir des biens dont la poſſeſſion eſt courte & incertaine. Il ajoûta que c'eſtoit une haute folie en pluſieurs perſonnes de s'imaginer que le Ciel, la Terre & tous les Aſtres lumineux que nous voyons briller ſur nos teſtes, n'ayent eſté créés que pour l'uſage particulier des hommes, comme ſi la Providence n'avoit pas de fin plus noble ny plus relevée, que celle de plaire à de miſerables vers de terre : Enfin il dit ſur la vanité de ces ſortes de gens, des choſes ſi mortifiantes, que le plus habile

bile de nos Prédicateurs n'en auroit pas pû dire davantage pour humilier un pécheur superbe qui oseroit s'élever contre Dieu.

De là il passa au discours de l'origine & des progrés des sciences & des arts, sur quoy il dit des choses fort curieuses, en faisant voir historiquement tout ce que les Ecrivains les plus célébres de diverses Nations en ont écrit. Il cita plusieurs Autheurs Chinois & Bramées, comme aussi les Juifs, les Grecs & les Arabes, & fit voir que plusieurs belles connoissances qu'on avoit autrefois, s'estoient perduës, mais qu'il esperoit qu'elles seroient rétablies avec le temps par le soin & par l'industrie des Sevarambes, qui en avoient déja rétably quelques-unes & qui pouvoient reüssir dans ce dessein beaucoup mieux qu'aucune autre Nation du Monde, à cause de leur excellent Gouvernement, & du soin qu'on prenoit d'envoyer de temps en temps un nombre suffisant de personnes habiles, pour voyager chez les Nations les plus polies de nostre Continent, & pour y apprendre tout ce qu'ils jugeroient digne de la curiosité de leur Nation.

Il finit par un discours sur la Religion

&

& le culte qu'on doit à la Divinité ſupréme, & dit beaucoup de choſes aſſez étranges qu'il n'eſt pas convenable de rapporter icy. Je me contenteray de dire ſeulement qu'il tâcha de faire voir, que naturellement les hommes n'ont pas plus de religion que les beſtes, & que, ſi ce n'eſtoit l'uſage de la parole, ils n'auroient gueres plus de lumiere. Mais que par le moyen du diſcours ils s'entrecommuniquent leurs penſées, & que la pluſpart des Sciences & des Arts doivent leur origine & leur progrés à l'art de s'expliquer en parlant. Il ajoûta que la Religion devoit ſa naiſſance à la curioſité & à la contemplation; Qu'avant que les hommes euſſent étably aucun culte religieux ils vivoient comme les beſtes, & que les méditations de quelques perſonnages contemplatifs, qui par la conſidération de l'ordre de la Providence s'eſtoient peu à peu élevez à la penſée d'un être ſupréme & independant, avoit produit les prémiers mouvemens de dévotion. Qu'en ſuite des ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance avoient produit le culte extérieur qu'on avoit pratiqué à l'égard de Dieu & du Soleil ſon grand Miniſtre, qui eſt la créature la plus glorieuſe & la plus

plus bien-faisante que nos yeux puissent découvrir. Que c'estoit pour cette raison que l'adoration du Soleil estoit la plus ancienne, la plus générale & la plus plausible de toutes les adorations, & que, bien que la raison plus épurée portast l'esprit à l'idée d'un estre supérieur, neantmoins ses premiers mouvemens & le témoignage des sens se bornoient à l'adoration de ce grand Astre. Il dit que les premieres cérémonies qu'on avoit instituées étoient fort simples, & qu'elles n'avoient consisté pendant les premiers siecles, qu'en quelques sacrifices des fruits que le Soleil meurit pour la nourriture des hommes; Que dans la suite l'ambition & l'avarice venant à s'y mêler on avoit farci la religion de mille cérémonies superstitieuses & ridicules, qui s'estoient établies par le temps & la coûtume, malgré l'évidence de la raison & de la vérité. Que ces erreurs avoient esté suivies de doctrines impies, cruelles & tyranniques, par le moyen desquelles on avoit tâché de captiver les esprits; Que les hommes s'estant ainsi détournez du droit chemin, il ne falloit pas s'estonner s'ils passoient de plus en plus d'erreur en erreur, d'idolatrie en idolatrie, & s'ils s'accordoient

ſi mal dans l'objet de leur adoration & dans la maniere de leur culte religieux. Que leur aveuglement dans une matiere ſi importante, rempliſſoit leur eſprit de mille faux préjugez qui les empêchoient de voir la lumiere de la vérité, quelque éclatante qu'elle fuſt d'elle-même. Que l'habitude qu'ils s'eſtoient faite dans l'erreur avoit tellement corrompu les affections de leur cœur, qu'elle offuſquoit toutes les lumieres de leur raiſon, & ne leur permettoit pas d'agir librement dans le choix du bien & du mal, du vray & du faux. Que de là eſtoit venu ce zele inconſidéré des Peuples de tous les temps & de tous les lieux; qui pour maintenir, ou pour augmenter leur party, avoient ſouvent violé toutes les loix de la juſtice & de l'humanité, ſous pretexte de ſoutenir leurs opinions, & de rendre vénérables les Idoles foibles & impuiſſantes dont ils avoient fait l'objet de leur adoration. Que l'opiniâtreté de ces differens partis avoit ſouvent cauſé des guerres, des maſſacres, & ruiné les plus puiſſans Empires. Que pour éviter tous ces malheurs, il eſtoit néceſſaire qu'un Eſtat bien ordonné laiſſaſt vivre chacun dans ſa liberté naturel-

turelle, puis qu'il estoit injuste de la violer, & que cette violence ne pouvoit produire que de mauvais effets. Qu'il n'est pas au pouvoir des gens de croire tout ce qu'ils voudroient bien croire, que la foy est toûjours fondée sur quelque raison précédente, qui persuade le croyant, & sans laquelle il luy est impossible d'embrasser aucune profession, quelque semblant qu'il puisse faire de l'avoir embrassée. Que tous ceux qui abandonnent la Religion dans laquelle ils ont esté elevez pour en choisir une autre, doivent démontrer par des preuves évidentes les motifs qui les portent à ce changement, & justifier par de bonnes raisons, que la seule force de la vérité les oblige de renoncer à l'erreur. Que sans cela toutes ces conversions sont feintes, & tous les Prosélites des trompeurs ou des insensez, qui ne sçavent ce qu'ils font ou qui se proposant des avantages mondains plutost que le salut de leur ame, couvrent leur apostasie du voile spécieux de la pieté, & tâchent impudemment de tromper Dieu & les hommes. Qu'on pouvoit par la raison vaincre les préjugez de l'éducation, & descendre de certaines Religions superstitieuses à d'autres

plus

plus épurées, mais qu'il eſtoit impoſſible de monter, & d'embraſſer ſincerement des croyances contraires à la raiſon & au témoignage des ſens. Qu'il en eſtoit en cela comme d'un arbre, dont on peut bien couper & émonder les branches ſuperfluës, mais auquel on ne ſçauroit y en ajoûter de nouvelles. Que ſelon cette vérité inconteſtable on pouvoit ſincérement & raiſonnablement abandonner toutes ſortes de Religions pour embraſſer celle des Sevarambes, comme eſtant la plus raiſonnable & la moins chargée de ſuperſtition; & que, bien que tous les partis diſent la même choſe pour leurs propres croyances, néanmoins tous ne pouvoient pas également les ſoutenir par des raiſons fortes & évidentes.

Scromenas finit ainſi ſon diſcours, qui dura plus d'une heure, & auquel tout le monde prêta une attention trés-favorable. J'eus de la joye de voir qu'un Payen euſt en tant de choſes une ſi bonne opinion de Moïſe, & de quelques croyances dont les Chreſtiens font profeſſion, quoy que j'approuvaſſe peu de ce qu'il avoit dit touchant la Religion. Mais ma joye ne fut pas de longue durée, & elle

ſe

ſe convertit bien-toſt en triſteſſe, quand un moment aprés que ce Docteur eut parlé, j'entendis un de mes gens qui dit tout haut, que luy & cinq ou ſix de ſes compagnons, eſtant convaincus de la force du raiſonnement de Scromenas, ils vouloient embraſſer la Religion des Sévarambes. Morton l'Anglois, eſprit changeant & factieux fut celui qui me parla de cette maniere. Il s'eſtoit preparé à me faire cet affront, pour ſe venger de quelque chatiment que je luy avois fait ſouffrir avec juſtice, & pour cet effet il avoit de longue main obligé Scromenas à compoſer ce long diſcours, pour pouvoir renoncer à la Religion Chrétienne avec plus d'éclat, & ſous une belle apparence de pieté. Je m'oppoſay tant que je pus à ce changement, je luy repreſentay ſon devoir, à luy & à ſes compagnons, avec toute la douceur imaginable, mais toutes mes raiſons & mes remontrances ne purent amolir leur cœur endurci & infidelle à leur Dieu & à leur Religion. Ils renoncerent publiquement au Chriſtianiſme pour embraſſer la Religion des Sevarambes & tâcherent de juſtifier leur infidélité par beaucoup de vains raiſonnemens. Je fis tous mes efforts pour les

ra-

ramener & pour empêcher le mauvais effet que leur exemple pourroit produire, mais lors que je vis qu'il n'y avoit rien à esperer de leur part, je ne pûs m'empêcher de m'emporter contr'eux, & de leur dire que c'estoit une malediction de Dieu tombée sur leur teste, qui leur avoit ôté l'entendement ; Que leur opiniâtreté & celle de leurs Ancestres leur avoit attiré ce malheur, & qu'il n'y avoit pas lieu de s'étonner de voir que les enfans de ceux qui s'étoient élevez contre la sainte Eglise Catholique, tombassent dans un sens reprouvé, & renonçassent enfin au Christianisme, que leurs peres avoient partagé en plusieurs Sectes envenimées contre la Religion ancienne, Orthodoxe, Catholique & Romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut. Ils se mocquerent de mes reproches comme ils avoient fait de mes exhortations, & je fus enfin contraint de me taire & de les laisser vivre à leur mode. Mais je me conservay entierement, par la grace de Dieu, dans la Foy de l'Eglise, & j'espere d'y vivre & d'y mourir, sans que rien soit capable de me détourner de la Foy de Jesus-Christ, ny de l'obeïssance que tous les

les vrais Chrestiens doivent à son Vicaire.

De l'Erimbasion ou Feste du Soleil.

CEtte solemnité se fait tous les ans, & commence au jour que le Soleil touche le Tropique du Cancer, qui fait nostre Solstice d'Esté & nostre plus long jour : & tout au contraire le plus court à l'égard des Austraux. Trois jours auparavant on éteint tous les feux de la Nation jusques à ce qu'on ait du feu nouveau tiré des rayons du Soleil. Cela seroit fort incommode dans un païs froid au milieu de l'Hyver ; mais outre que Sevarambe est un païs chaud, on s'y prepare si long-temps auparavant, que l'incommodité n'en est pas grande.

Les trois premiers jours de cette Feste se passent en Sacrifices de parfums & en Cantiques tristes & mélancholiques, par lesquels ces Peuples semblent regretter l'éloignement du Soleil, & le solliciter de revenir vers eux pour leur rendre sa chaleur & sa lumiere, qui semblent les vouloir abandon-

donner, & pour rallumer de ses nouveaux rayons les feux qui sont par tout éteints. Si le Soleil luit clair & sans nuages le jour d'aprés le Solstice, ce qui arrive le plus souvent dans ce beau climat, on allume à ses rayons avec des miroirs ardens quelques matieres combustibles, qu'on fourre à l'un des côtez d'un grand bucher, ou Brandon qui se fait dans la cour du Temple. Le feu couve dans cette matiere pendant quelques heures, & puis sur la nuit il embrase tout le bucher, ce qui fait une grande flame où tout le monde vient allumer des lampes qu'on porte ensuite dans toutes les Osmasies ; C'est ainsi qu'on recouvre du feu nouveau pour toute cette année, au lieu de celuy de la précédente qu'on avoit éteint par tout. Mais s'il arrive qu'il pleuve ou que le Soleil soit couvert de nuages, alors le commun Peuple croyant qu'il soit en courroux luy offre des sacrifices & luy chante des Cantiques lugubres. Ils les continuent jusques à ce que cét Astre dissipant les nuages, paroisse avec tout son éclat, & soit assez fort pour rallumer leurs feux éteints. Ils luy rendent alors des actions de graces, & l'on fait par tout des

des réjoüiſſances publiques, avec des jeux & des ſpectacles de diverſes ſortes, juſqu'à la fin de la Feſte, qui ne dure ordinairement que cinq jours. Je ſerois trop long ſi je voulois rapporter icy toutes les cérémonies de cette ſolemnité, c'eſt pourquoy j'ai préféré de n'en parler que ſuccintement & dire en peu de paroles ce qu'elle a de plus remarquable.

Du Sevariſion.

Le Sevariſion eſt une autre grande ſolemnité qu'on obſerve tous les ans, à la memoire de l'arrivée de Sevarias & de ſes Parſis à la terre Auſtrale. Le Vice-Roy & tous les Officiers s'y trouvent avec leurs habits les plus éclatans. Ils offrent des ſacrifices de parfums au Soleil, & le remercient de la grace qu'il fit autrefois à leurs Anceſtres, de leur envoyer Sevarias armé de ſes foudres pour vaincre ſes ennemis, pour les tirer de leur ignorance groſſiere, leur donner ſes loix, les choiſir pour ſon Peuple & rendre leur Nation la plus plus heureuſe du monde. Ils paſſent en ſuite aux Elo-

ges de Sevarias & ses Successeurs, representent les batailles qu'il remporta sur les Stroukarambes, & parlent des loix & des beaux précéptes que ce Prince leur laissa, avant que de mourir, & loüent sa bonté, sa prudence & toutes ses vertus. Ensuite ils passent aux loüanges de ses Successeurs, & prient enfin le Soleil de leur donner toûjours des Vice-Rois qui tâchent d'imiter, s'il est possible, & même de surpasser leurs Predecesseurs en vertu & en bonheur. Cette Feste ne dure que quatre jours, qui se passent tous en réjoüissances, sans mélange de rien de triste ou de lugubre.

De l'Osparenibon ou solemnité du Mariage.

L'Osparenibon est une autre Feste solemnelle qu'on celebre quatre fois l'an, de trois en trois mois. Sevarias l'institua de son temps, & la vid celebrer pendant tout le reste de sa vie. Je ne m'arrêteray pas à la décrire icy, l'ayant déja fait ailleurs selon la maniere que je la vis à Sporonde, qui est la même que celle de Sevarinde, avec cette seule difference, qu'à cause de la gran-

deur de Sevarinde & de son ressort elle y dure cinq jours, & qu'elle n'en dure que trois dans les autres Villes. La pompe de Sevarinde est aussi plus grande que celle des autres lieux, & tout s'y fait avec beaucoup plus d'éclat & de magnificence, sur tout quand le Vice-Roy épouse quelque femme, ce que j'ay vû faire deux fois. Alors la Feste a quelque spectacle & des ceremonies particulieres pour l'honneur du premier Magistrat, & tous les grands Officiers de l'Estat sont obligez d'y assister, ce qui cause un merveilleux concours de Peuple à Sevarinde. Il y a cette difference entre le Souverain & ses sujets qu'il choisit luy-même la femme qu'il veut épouser, au lieu que les autres hommes sont choisis par leurs femmes. Pour tout le reste il n'y a que peu ou point de difference entre luy & les gens du commun, en ce qui regarde les cérémonies du Mariage.

Du Stricasion.

LE Stricasion ou l'Adoption des enfans, se fait aussi de de trois en trois mois & ne dure que trois jours. Dés que les enfans ont atteint l'âge de sept ans & que la Feste est venuë, les peres & les me-

meres les menent au Temple & font sçavoir à un Prêtre commis pour cela le jour de leur naissance. Ce Prêtre les met tous en ordre selon leur âge, & en porte la liste au Stricasiontas ou Surintendant des Ecoles, qui est un grand Officier dans l'Etat & du corps des Sevarobastes. Celuy-cy les appelle tous par leur nom selon le temps de leur naissance, & les mene vers l'Autel où il leur fait faire la révérence trois fois au Voile noir, deux fois au Globe lumineux, & une fois à la Patrie. En-suite il les mene vers le Vice-Roy ou celuy des Sevarobastes qui le represente; & luy dit au nom des peres & des meres des enfans, qu'il les viennent consacrer au Soleil & à la Patrie. Là dessus le Vice Roy descend de son Thrône & offre un Sacrifice de parfums au Soleil, le priant de recevoir au nombre de ses enfans & de ses sujets cette tendre jeunesse qu'on luy consacre; de leur accorder sa faveur & sa protection, afin qu'ils le servent à l'avenir comme ont fait ceux qui les ont mis au monde; qu'ils reconnoissent pour le Pere commun de tous les hommes, & pour leur Dieu & leur Roy en particulier.

Aprés cette priere on fait avancer les

Peres & les Meres, qui prenant leurs Enfans par les cheveux & leur tournant le viſage vers l'Autel aprés les avoir baiſez au front, coupent avec des ciſeaux les cheveux qu'ils tiennent de la main gauche, puis frapant l'enfant doucement ſur la teſte, ils luy diſent, *Erimbas Proſta Phantoi*, c'eſt à dire, que le Soleil ſoit ton Pere & ta Mere. On les mene en-ſuite en des lieux deſtinez à leur raſer la teſte, puis on les ramene au Temple, où l'on chante des Hymnes à leur ſujet, & c'eſt tout ce qui ſe fait le premier jour.

Le jour ſuivant on leur oint la teſte d'une huile aromatique, le troiſiéme on les lave & on leur donne des Robes jaunes; enfin aprés quelques ſacrifices, cérémonies & réjoüiſsances, on les diſtribuë en diverſes Oſmaſies pour y eſtre inſtruits & élevez.

Du

Du Nemarokiston.

LE Nemarokiſton ou la Feſte des Premices eſt mobile, & commence au Printemps, dés qu'on a des fruits meurs, qu'on offre au Soleil en reconnoiſſance de la nourriture qu'il donne aux hommes & à tous les animaux, en faiſant fructifier la terre & meuriſſant tout ce qu'elle produit. Le Vice-Roy ou ſon Lieutenant offre ces premiers fruits en ſacrifice, & les fait bruler ſur l'Autel devant tout le Peuple durant trois jours conſecutifs, auſquels on void pluſieurs danſes & autres réjoüiſſances publiques. On offre aprés cela de tous les fruits, ceux qui ſont le plûtoſt meurs pendant ſix ou ſept mois, à meſure qu'on en peut avoir ; mais cela ſe fait par les Preſtres ſeulement à diverſes repriſes, & le Peuple ne s'y trouve pas, à moins que cela n'arrive aux Feſtes Lunaires, qui ſont comme j'ay déjà dit les trois premiers jours de la nouvelle Lune, & les trois premiers aprés ſon plein.

Ce ſont là toutes les Feſtes & ſolemnitez qu'obſervent les Sevarambes, & pendant leſquelles ils ſe réjoüiſſent &

se reposent de leur travail ; ainsi mêlant le labeur, la joye & le repos successivement l'un à l'autre, la vie leur paroist douce & agréable, & n'est pas accompagnée de soins, d'ennuis & de chagrins, comme elle l'est parmy nous. Cela fait qu'ils la passent heureusement & vivent long temps en santé dans l'usage modéré des biens & des plaisirs, dont l'abus est toûjours funeste à ceux qui vivent dans l'intempérance & la faineantise. J'ay souvent assisté à la célébration de toutes ces Festes, plus par un motif de curiosité que par aucun zele de religion, m'estant toûjours confirmé dans la Catholique, nonobstant l'exemple de quelques-uns des nostres, qui embrasserent le culte du Soleil, & abandonnerent malheureusement le Christianisme, soit par foiblesse ou par complaisance, quoy qu'il n'y eust nulle nécessité, & qu'il nous fust permis de prier Dieu à nostre mode dans nostre Osmasie sans aucun empéchement : car les Sevarambes ont pour principe & pour maxime fondamentale de n'user d'aucune violence en matiere de Religion, mais d'attirer les hommes à leur culte, par le seul exemple

ple & par la ſeule perſuaſion, eſtimant que chacun doit eſtre libre dans ſes ſentimens, & que la force peut bien faire des hypocrites, mais non pas de véritables convertis. Nous aſſiſtions ſouvent aux aſſemblées des Giovannites, parce qu'ils ſont Chrétiens, mais pluſieurs des noſtres aimoient mieux prier Dieu à part que de ſe mêler parmy des Chrétiens qui ne reconnoiſſent pas la Nature Divine de Jeſus-Chriſt: des Chrétiens qui pretendent prouver par les Ecritures & par la raiſon, qui en ces matieres eſt un mauvais Juge, que le Fils de Dieu n'eſtoit qu'un Ange, avant qu'il priſt la chair humaine dans le ſein de la ſainte Vierge: des Chrétiens qui diſent que Jeſus-Chriſt n'eſt Dieu que par aſſomption ou par aſſociation à l'Empire du monde, à la maniere des Empereurs Romains, qui s'aſſocioient un Collegue au Gouvernement de leurs Etats, & qui le revêtoient de la puiſſance & de la Majeſté Imperiale, comme ſi elle leur euſt eſté naturelle. C'eſt ainſi que ces pauvres Héretiques s'abuſent dans leurs vains raiſonnemens, qu'ils ſe ſervent d'exemples humains dans les

choſes divines, & qu'ils tâchent par leurs comparaiſons groſſieres, d'éluder les plus ſacrez myſteres de la Religion Catholique, & vraiment orthodoxe.

Voila ce que nous avons crû devoir raporter de la Religion des Sevarambes, de leurs Feſtes ſolemnelles, & de leurs principales cérémonies, en quoy conſiſte leur culte Religieux ; ſans nous amuſer à un détail trop recherché, qui ſeroit plus ennuyeux qu'utile & agréable.

Maintenant nous dirons quelque choſe du langage de ces Peuples, ſans auſſi nous trop eſtendre ſur ce ſujet, noſtre deſſein n'eſtant pas d'en faire une Grammaire, mais ſeulement un petit tableau racourcy qui puiſſe montrer l'excellence, & les avantages qu'il a ſur toutes les autres langues de l'Aſie ou de l'Europe.

De la langue des Sevarambes.

LA politesse des mœurs produit ordinairement celle des langues, sur tout quand elles ont des fondemens naturels, sur lesquels on puisse facilement bâtir sans en changer le premier modelle, quand il est une fois bien étably. C'est ce que Sevarias comprit trés-bien au commencement de son Regne, car prevoyant que par ses loix il rendroit les mœurs de ses Peuples douces & reglées, il crut qu'il leur faudroit une langue conforme à leur génie, & par le moyen de laquelle ils pussent exprimer leurs sentimens & leurs pensées, d'une maniere aussi polie que leurs coûtumes l'étoient. Il excelloit dans la connoissance des langues, il en possedoit plusieurs, & connoissoit parfaitement leurs beautés & leurs défauts: dans le dessein donc d'en composer une très parfaite, il tira de toutes celles qu'il sçavoit ce qu'elles avoient de beau & d'utile, & rejetta ce qu'elles avoient d'incommode & de vicieux. Non qu'il en empruntast des mots, car ce n'est pas ce que je veux dire; mais il en tira des idées

& des notions qu'il tâcha d'imiter & d'introduire dans la sienne, les accommodant à celle des Stroukarambes, qu'il avoit aprise, & dont il fit le fondement de celle qu'il introduisit parmy ses sujets.

Il en retint tous les mots, toutes les phrases & tous les idiomes qu'il trouva bons, se contentant d'en adoucir la rudesse, d'en retrancher la superfluité, & d'y ajoûter ce qu'il y manquoit. Ces additions furent fort grandes, car comme les Stroukarambes estoient avant luy des Peuples grossiers, ils avoient peu de termes, parce qu'ils n'avoient que peu de notions, ce qui rendoit leur langue fort bornée, quoy que d'ailleurs elle fust douce & méthodique, & capable d'accroissement & de politesse.

Sevarias fit faire un inventaire de tous les mots qu'elle contenoit, & les fit disposer en ordre alphabetique, comme les Dictionnaires. En suite il en remarqua les phrases & les idiomes, & puis il en retrancha ce qu'il y trouva d'inutile, & y ajoûta ce qu'il y crût nécessaire, soit dans les sons simples ou dans les composez, soit dans les dictions, soit enfin dans la Syntaxe ou arrangement des mots & des sen-

ten-

rences. Avant luy les Austraux ignoroient tout à fait l'art d'écrire, & n'admiroient pas moins que les Americains l'usage des lettres & des écrits, ce qui ne servit pas peu aux Parsis à leur persuader que le Soleil leur enseignoit tous les arts, qu'ils avoient portes de nostre Continent, & qu'il se communiquoit à eux d'une maniere toute particuliere.

Sevarias inventa des caracteres pour peindre tous les sons qu'il trouva dans leur langue, & tous ceux qu'il y introduisit. Il leur apprit à écrire par colomnes, commençant par le haut de la page & tirant en bas de la gauche à la droite en bas, à la maniere de plusieurs Peuples de l'Orient. Il distingua, comme nous, les lettres en voyelles & consonnes, aprés avoir inventé quarante figures, qui expriment presque tous les sons de la parole vocale, & qui ne laissent pas d'être toutes distinctes les unes des autres. Il inventa plusieurs mots dont il établit l'usage où cette varieté de sons se remarque clairement, afin que les enfans apprissent de bonne heure à former toutes sortes d'articulations, & à rendre leur langue flexible & capable de prononcer tous les mots, sans peine & sans difficulté. Aussi cela fait que

les Sevarambes d'aujourd'huy apprennent facilement à prononcer les dictions de toutes les langues qu'ils étudient, & qu'ils en viennent facilement à bout. Ils ont dix voyelles, & trente consonnes toutes distinctes, d'où procéde dans leur langue une merveilleuse varieté de sons, qui la rendent la plus agréable du monde. Ils ont accommodé ces sons à la nature des choses qu'ils veulent exprimer, & chacun d'eux a son usage & son caractere particulier. Les uns ont un air de dignité & de gravité, les autres sont doux & mignons. Il y en a qui servent à exprimer les choses basses & méprisables, & d'autres les grandes & relevées, selon leur position, leur arrangement & leur quantité.

Dans leur Alphabet ils ont suivi l'ordre de la nature, commençant par les voyelles Gutturales, puis venant aux Palatiques & finissant par les Labiales. Aprés les voyelles viennent les consonnes, qui sont trente en nombre, qu'il divisent en Primitives & Derivées. Ils subdivisent encore les derivées en seches & en moüillées, & à l'égard de l'organe qui a le plus de part dans leur prononciation, ils

les diſtinguent toutes en Gutturales, Palatiques, Naſales, Gingivales, Dentales & Labiales.

La premiere figure qu'ils mettent aprés les voyelles eſt une marque d'aſpiration, qui vaut autant que l'eſprit apre des Grecs ou que noſtre *h*, aſpirée. Enſuite viennent les conſonnes Gutturales, les Palatiques, les Dentales, & puis les autres, deſcendant toûjours vers les Labiales ſelon l'ordre de la nature.

De ce grand nombre de ſons ſimples, ils en compoſent leurs ſyllabes, qui ſe font par le mélange des voyelles & des conſonnes, en quoy ils ont fort étudié la nature des choſes qu'ils tâchent d'exprimer par des ſons conformes, ne ſe ſervant jamais de ſyllabes longues & dures pour exprimer des choſes douces & petites, ny de ſyllabes courtes & mignardes pour repreſenter des choſes grandes, fortes ou rudes, comme font la pluſpart des autres Nations, qui n'ont preſque point d'égard à cela, quoy que l'obſervation de ces regles faſſe la plus grande beauté d'une langue. Ils ont plus de trente diphtongues ou triphthongues toutes diſtinctes, qui font encore une grande varieté de ſons, & qui ſervent ſouvent

à

à la distinction des cas dans les noms, & des temps dans les verbes. La plusspart de leurs mots finissent par des Voyelles ou des consonnes faciles, & lors qu'on en void de rudes ce n'est que pour exprimer quelque rudesse dans la chose signifiée, ce qui se fait souvent tout exprés, sur tout dans les pieces d'éloquence. Ils ont trois caracteres pour chaque Voyelle, afin d'en marquer la quantité, & ils les divisent toutes en ouvertes, en directes & en fermées, pour montrer la nature des accens qu'on y doit poser. Jamais ils ne mettent le circonflexe que sur les lettres longues & ouvertes, ny le grave que sur celles qui se prononcent en fermant la bouche, & qui supriment ou abaissent la voix. L'accent aigu se met indifferemment sur toutes, selon la nature du mot. Ils ont des marques pour les divers tons & les différentes inflexions de la voix, comme nous en avons pour l'interrogation & pour l'admiration; mais ils vont bien plus loin; car ils ont des notes pour presque tous les tons qu'on donne à la voix dans la prononciation. Les unes servent pour exprimer la joye, les autres la douleur, la colere, le doute, l'assûrance, & presque toutes les autres passions. Leurs dictions sont

la

la plûpart dissillabes & trissillabes, quand elles sont simples ; mais dans la composition elles sont plus longues, quoy que beaucoup moins ennuyeuses que les Grecques, qui souvent excédent les regles de la mediocrité, & qui sont d'une longueur incommode. Sevarias inventa plusieurs adverbes de temps, de lieu, de qualité, & plusieurs prépositions, qui se joignant aux noms & aux verbes, en expriment merveilleusement bien les différences & les proprietez. La déclinaison des noms se fait par la différence des terminaisons de chaque cas à la maniere des Latins, ou par le moyen de certains articles prépositifs, comme nous faisons, ou par tous les deux ensemble : mais alors cela est emphatique, & on ne se sert de cette maniere de décliner que pour exprimer fortement quelque chose.

Les genres des noms sont trois, le masculin, le feminin & le commun. La terminaison, *a*, est propre au masculin, *e*, au feminin &, *o*, au commun. Dans les augmentatifs on affecte la lettre *ou*, qui le plus souvent signifie dédain & mépris, & dans les diminutifs on affecte la lettre *u*, qui signifie mépris & dedain, mais *é* & *i*, signifient gentillesse & mignardise,

ainsi pour désigner un homme dans le terme ordinaire ils disent *Amba*, si c'est un grand homme vénérable, ils disent *Ambas*, mais si c'est un grand vilain, ils disent *Ambou*, & *Ambous*, quand c'est un vilain insigne. Dans la diminution ils disent *Ambu*, s'ils veulent signifier un petit malotru, mais s'ils veulent denoter un joly petit homme ils disent *Ambé*, & quand il est insigne en bien ou en mal, ils y ajoûtent la lettre *s*, ce qui fait *Ambus* & *Ambés*. De mesme ils appellent une femme *Embé* dans le terme ordinaire, & selon les diverses significations que nous venons d'expliquer ils l'appelleront *embés*, *embeou*, *embeous*, *embeu*, *embues*, *embei* & *embeis*. Ces diverses terminaisons servent encore à exprimer la haine, la colere, le mépris, l'amour, l'estime & le respect, selon l'usage qu'on en veut faire. Les nombres sont deux ; le singulier & le pluriel, qui ordinairement est distingué du singulier par l'addition de la lettre *i* ou *n*. Ainsi *amba* fait au pluriel *ambai*, *embé* fait *embei*, & dans le commun, *ero* lumiere fait, *Eron* lumieres. Mais quand on veut exprimer le masle & la femelle tous deux en un mot, ou qu'on doute du sexe de quelque animal, alors

on

on dit *Amboi*, qui ſignifie l'homme & la femme, ou *Phantoi*, le pere & la mere, car *Phanta* veut dire pere, & *Phènté* mere. Dans les verbes ils obſervent auſſi trois genres qui font voir le ſexe de celuy, ou de celle qui parle, & ces verbes s'augmentent ou ſe diminuent comme les noms.

Ainſi pour ſignifier aimer ils diſent à l'infinitif *Ermanay*, quand c'eſt un homme qui ayme, ſi c'eſt une femme ils diſent *Ermanéi*, & ſi ce n'eſt ny mâle ny femelle, ou ſi c'eſt tous les deux enſemble, ils diſent *Ermanói*. Dans tous les temps & les perſonnes, ils obſervent auſſi cette différence, & ont toûjours égard au genre de la choſe qui parle ou qui agit.

Par exemple un homme qui dit qu'il aime, dit *Ermanâ*, une femme, *Ermané*, & une choſe neutre ou commune, dit *Ermano*, ce qu'on pourra voir dans toutes les perſonnes du temps preſent, de l'indicatif dans l'exemple ſuivant.

Au maſculin.

Ermana', *J'ayme.*	Ermânach, *Tu aymes,*	Ermanas, *Il ayme.*
Ermanan, *Nous aymons.*	Ermana'chi, *Vous aymez.*	Erman'ſi, *Ils ayment.*

Au

Au Feminin.

Ermané *j'ayme*,	Ermânech, *Tu aymes.*	Ermanés, *Elle ayme.*
Ermanen, *Nous aymons.*	Ermênchi, *Vous aymez.*	Ermenſi, *Elles ayment.*

Au Commun.

E'rmano, *I'ayme.*	Ermânoch, *Tu aymes*	Ermanos, *Il ou elle ayme.*
Ermanon, *Nous aymons*	Ermôn'chi, *Vous aymez*	Ermôn'ſi *Ils ou elles ayment*

Ils obſervent cette difference de genres par les terminaiſons dans tous les temps & les modes des verbes, & ſe ſervent auſſi de la diminution & de l'augmentation, comme dans les noms. Ainſi *Ermanoüi* ſignifie aymer groſſierement, *Ermanui*, aymer peu & mal, *Ermanei*, aymer un peu, mais joliment, & *Ermané*, encore plus mignonnement. Mais pour aymer beaucoup & noblement, ils diſent *Ermanâſſai.*

Pour ſignifier un amateur, ou celuy qui ayme, ils ajoûtent *da*, *de*, ou *do*, à l'infinitif. Ainſi ils diront pour un homme qui ayme, *Ermanaida* ; pour hom-

une femme, *Ermaneide*; & pour le genre commun *Ermanoido*. Ils ont trois sillabes dont par l'addition d'une on forme aussi des participes dans tous les temps de l'indicatif. Ainsi *Ermanada* que par abreviation ils écrivent *Erman'da*, signifie une personne qui ayme presentement.

Ermancha & *Ermansa* sont de la seconde & de la troisiéme personne, & au pluriel on dit *Ermandi*, *Ermanchi*, & *Ermansi*. Au feminin on change l'*a* final en *e*, & au commun en *o*, & ainsi l'on dit *Ermandé*, *Ermanché*, *Ermansé*, qui font leur pluriel en *ei*, & les neutres en *o*, font le leur en *on*, *Ermando*, *Ermandon*, & ainsi des autres.

Ils n'ont qu'une conjugaison ainsi variée, par genres, par modes, par temps, par personnes & par participes, mais dans cette seule conjugaison ils ont plus de varieté de terminaisons que nous n'avons dans toutes les nôtres & dans toute cette langue il ne se trouve pas un seul verbe irrégulier, ce qui la rend fort facile à ceux qui veulent l'apprendre. Le nom verbal qui signifie l'action du verbe, se forme de l'infinitif par l'addition de la syllabe *psa*, *pse*, ou *pso*: ainsi *Erma-*

manaipſa, ſignifie l'amour ou l'acte d'aymer d'un homme, *Ermaneipſe* celuy d'une femme, & *Ermanoipſo* celui du neutre, ou commun aux deux ſexes.

Tous les verbes actifs ſe peuvent changer en paſſifs, en y préfigeant la prepoſition *ex*, ſi le verbe commence par une conſonne, comme *ſalbrontai*, commander, où ſi vous ajoutes *ex* vous ferez *exalbrontay*, eſtre commandé; mais s'il commence par une voyelle on n'ajoûte que l'x comme, *Ermanay*, aymer; *xermanai*, eſtre aymé, & ainſi des autres, ce qui change la ſignification active en paſſive, dans tous les modes, dans tous les tems des verbes, & dans tout ce qui en derive. Preſque tous les verbes neutres reçoivent la prepoſition *dro*, ſur tout quand ils ne ſont pas de pluſieurs ſyllabes. Ainſi *ſtamay*, qui ſignifie eſtre, fait le plus ſouvent *droſtamay* qui veut auſſi dire, eſtre, exiſter.

Tous les verbes tranſitifs reçoivent la prepoſition *di* ou *dis*, comme *diſcatai*, courir; *diſotirai*, voler rapidement, *dinuferai*, courir vite; mais ces prépoſitions ſignifient un mouvement rapide, au contraire de *dro* qui ſignifie un mouvement lent & tardif; comme *drocambai*, ve-

venir lentement; *drocatai*, courir lentement; *drofembai*, parler lentement; mais *difemibai* veut dire parler vite. Ils ont plus de cent prépoſitions qui ſignifient la diverſe maniere d'agir, & qui contiennent plus de ſens dans un mot que nous n'en pouvons exprimer en une ligne entiere. La langue Grecque toute belle qu'elle eſt, n'approche pas de celle-cy en énergie ny en douceur, & ne repreſente pas la moitié ſi bien le mouvement des choſes, ny leurs diverſes manieres & proprietez: ce que je pourrois aiſément faire voir, ſi je voulois m'étendre ſur ce ſujet, & faire une Grammaire de cette langue, comme peut-eſtre je feray quelque jour, ſi j'en ay le loiſir & la commodité.

Ils ont des Verbes *imitatifs*, des *inchoatifs*, de ceux qu'on appelle *remittentia*, & *intendentia*, qui ſont tous marquez par des prepoſitions qui leur ſont propres, & par le mouvement lent, rapide ou modéré des ſyllabes dont ils ſont compoſez. Cela fait que cette Langue eſt la plus propre du monde pour la poëſie Métrique. Elle eſt encore fort commode pour les Poëtes & les Orateurs, car elle a beaucoup de termes Synonimes dans les notions commu-

munes, si bien que pour dire une même chose on a souvent cinq ou six mots differens, les uns longs, les autres courts, & les autres d'une longueur médiocre. Les uns sont composez de longues syllabes, les autres de breves, & chacun a son mouvement différent. Leurs poëmes sont tous en vers Métriques, comme les poëmes Grecs & Latins, qu'ils ont imitez ; mais leurs vers sont beaucoup plus beaux & plus capables d'émouvoir les passions. Ils les adaptent toûjours au sujet qu'ils traitent, & se moquent des Poëtes qui disent des bagatelles en vers Heroïques & en termes empoulez, & fatiguent l'oréille avec leurs Exametres perpétuels. Je voulus une fois dans une compagnie de beaux esprits parler de nos Vers rimez, & les comparer aux Vers métriques, pour voir ce qu'ils en diroient, mais ils traiterent cela de ridicule & de barbare, disant que les rimes ne faisoient que gêner le bon sens & la raison, & qu'elles ne produisoient rien qui pût émouvoir les passions, ny donner de la grace & du mouvement aux Vers. En effet je ne trouve rien de plus ridicule que les rimes, quoy que de grandes Nations, d'ailleurs assez polies, en soient as-

ses

ſes entêtées pour en faire leurs delices, comme les petits eſprits font les leurs des pointes &des équivoques. Il me ſemble que ces Vers rimez font un certain carillon, à peu prés ſemblable aux clochettes qu'on pend à la cage ronde d'un écureüil, qui les fait ſonner en ſe roulant dans ſa priſon,& qui ſe répondant les unes aux autres, rendent une melodie qui n'eſt agréable qu'à l'écureüil, ou aux enfans qui paſſent. Car quel homme raiſonable voudroit s'y amuſer ou l'écouter plus d'une fois ? Nos rimes à mon avis ne ſont pas plus agréables dans les Vers, & je ne les trouve pas moins groſſieres que les clochettes dont je viens de parler, qui du moins ont cela de commode que, ſi elles ne plaiſent pas aux gens d'eſprit, elles ne choquent pas le bon ſens & la raiſon,comme font les rimes dans preſque tous les Poëmes où l'on s'en ſert. Y a-t-il rien de plus ridicule que de faire parler en rime, comme on fait dans diverſes comedies,une Harangere,un Savetier,un Païſan, un petit enfant, & telles autres perſonnes.

Eſt-il rien de plus abſurde de vendre, d'acheter, de plaider, de boire, de manger, de ſe battre, de faire ſon teſtament,

&

& de mourir en rimant. Et ce qui est encore plus ridicule que tout cela, est de vouloir que sur le théatre dans un changement de Scene, celui qui étoit absent & qui n'avoit pas entendu les dernieres paroles qu'on avoit dites avant qu'il arrivast, rime avec le dérnier Vers qu'on a prononcé, comme s'il l'avoit oüi, & qu'on luy eust donné le temps de chercher une rime pour y répondre. Certainement tout homme de bon sens qui fera réflexion sur ces absurditez, ne pourra qu'admirer l'aveuglement de mille beaux esprits, qui se laissent entrainer à l'estime sotte & vulgaire que l'on fait des rimes, & qui ne dise avec moy, que c'estoit avec beaucoup de raison que les Sevarambes à qui j'en parlay, les traiterent d'invention grossiere & barbare. On pourra dire que dans les Vers métriques on represente toutes sortes de gens & de caracteres, aussi bien que dans les Vers rimez, qui même ne sont pas si difficiles à composer: à quoy je repons que, pourvue qu'on sçache varier le genre des Vers selon la nature du sujet qu'on traite, il est difficile de remarquer, que ce soient des Vers métriques, & qu'on les prend

prend plûtost pour une Prose harmonieuse qui émût & qui touche les passions, que pour un vain arrangement de mots qui ne font que choquer les oreilles délicates, comme font les Vers rimez avec leurs chutes & leurs retours, sans force & sans mouvement. Aussi l'on ne void gueres que nos Poëmes fassent beaucoup d'effet sur le cœur, & si quelquefois ils en font, cela ne vient que de la beauté des pensées & de l'élégance des expressions & non pas du mouvement des pieds. Au contraire j'ay vû des Poëmes à Sevarinde, qui, quoy que fort médiocres pour ce qui est de l'esprit, ne laissoient pas de sembler merveilleux, quand ils estoient recitez ou chantez. J'y ay oüi chanter une Ode sur les victoires que Sevarias obtint sur les Stroukarambes, qui est à la vérité, pleine d'esprit & de belles pensées, mais qui n'a pas la moitié tant de force, quand on la lit tacitement, que quand on l'entend reciter ou chanter. Alors elle ravit & transporte l'ame & touche si bien les passions qu'on n'est pas maître de soy-même. On y represente si bien le combat, le bruit des foudres de Sevarias, l'étonnement des Barbares, les cris & les hurlemens des mourans & des blessez, & la fuite des-

vaincus, qu'il semble qu'on voye une bataille réelle. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que le seul mouvement des pieds sans les paroles, avec les notes de la musique, sur lesquelles on les chante, produisent dans le cœur presque tous les mouvemens qu'y produit le Poëme entier. C'est une chose ordinaire aux Musiciens de ce païs-là de faire des effets tout differens dans un même chant. Quelquefois ils excitent la joye, la colere, la haine, le mépris & même la fureur, & incontinent aprés ils calment ces passions & leur font succeder la pitié, l'amour, la tristesse, la crainte, la douceur & enfin le sommeil: & tout cela vient principalement de la force des Vers metriques. Je crois qu'on n'aura pas de peine à croire cette verité, puis qu'autrefois les Grecs faisoient tout cela, bien que leur langue n'y fust pas de beaucoup si propre que celle des Sevarambes, qui ont encheri sur eux & sur tous ceux qui les ont précédez.

Dans les langues grossieres comme sont celles qu'on parle aujourd'huy en Europe & presque par tout ailleurs, on a une certaine maniere scrupuleuse d'arranger les mots, en mettant le nominatif de-

vant le verbe & l'accusatif aprés, d'ou dépend souvent le sens des phrases & des sentences, parce qu'on n'a pas une distinction claire & nette dans les déclinaisons & dans les conjugaisons. Au commencement les Latins en usoient de même, parce que leurs langues estoient grossieres comme le sont encore aujourd'huy celles de la plûpart des Nations, mais en suite comme ils se polirent, ils changerent la disposition de leurs mots & la rendirent plus libre dans les Vers & dans la Prose, bien que cela portast quelque obscurité dans le discours, à cause de la ressemblance de quelques-uns de leurs cas dans les rimes, & de quelques personnes des temps dans les modes des verbes. Neanmoins ils préférérent la douceur & la cadence à la clarté de l'oraison, & consultérent plûtost l'oreille que les regles de la Grammaire naturelle. Les Sevarambes en font autant, mais c'est avec beaucoup plus de succez, car ils arrangent leurs mots comme il leur plait, sans apporter de l'obscurité dans leurs ouvrages, parce que dans leur langue tous les cas des noms, & les personnes des verbes ont de différentes termi-

naisons & ne font point d'équivoque comme dans le Grec & dans le Latin, ce qui la rend trés-claire & trés-facile. Ils ont mêmes plus de cas & plus de modes que ces Nations anciennes, & leur langage est beaucoup plus distinct, non seulement à cause des termes qui derivent les uns des autres, & des prépositions qui marquent précisément & sans confusion les diverses actions & les qualitez des choses.

Toutes ces raisons & le soin qu'ils prennent tous d'apprendre les principes de la Grammaire, font qu'ils parlent mieux, & s'expriment plus nettement qu'aucune Nation du monde, d'où l'on peut conclurre qu'ils nous passent autant en beauté de langage qu'en innocence & en politesse de mœurs, & qu'ils sont, à la Religion prés, les plus heureux Peuples de la terre. Mais outre les avantages naturels de leur langue sur celles des autres Nations, les beaux esprits qui l'ont cultivée, ont extrémement contribué à son embellissement, & sur tout un Poëte, auquel à cause de son grand génie ils ont donné le nom de Khodamias, c'est à dire esprit Divin. C'est luy qui a composé la belle Ode dont nous avons déja parlé, & qui,

tant

tant par cét ouvrage incomparable que par plusieurs autres pieces excellentes, s'est aquis parmy les Sévarambes une reputation égale à celle qu'Homere & Virgile s'aquirent autrefois parmy les Grecs & les Romains. Son Style est pur, clair & naturel, ses pensées justes & spirituelles, & le mouvement de ses Vers si merveilleux, qu'il est impossible de les entendre, & de ne pas sentir la passion qu'il veut émouvoir. On peut dire de luy qu'il estoit véritablement né Poëte, puis que dés sa plus tendre jeunesse il faisoit des Vers qui surprenoient les meilleurs esprits de son temps. A l'âge de vingt ans il fit une piece de Théatre qui fut admirée de toute la Nation, & qui ne luy aquit pas seulement la réputation de grand genie, mais qui luy fit aussi remporter sur ses Rivaux une victoire signalée, qui fut suivie de la possession d'une belle personne qu'il aymoit éperdûment. Je crois que le recit de cette avanture ne sera pas desagréable au Lecteur, puis qu'elle est assez singuliere pour mériter son attention.

HISTOIRE
DE BALSIMÉ.

SOus le regne de Sevarkhemas il y avoit à Sevarinde une jeune fille nommée Balſimé, qui par ſa beauté ſe faiſoit admirer de tous ceux qui la connoiſſoient. Elle avoit toutes les graces que la nature peut donner à une femme. Avec la beauté du corps elle poſſedoit toutes celles de l'ame & de l'eſprit, & il ſembloit que le Ciel ne l'eût formée que pour faire voir en elle ſon chef-d'œuvre le plus achevé. Si la naiſſance eût pû ajoûter quelque choſe à tous ces grands avantages, dans un païs où l'on n'en fait point de cas, Balſimé auroit autant ſurpaſſé toutes les filles de Sevarinde par la nobleſſe de ſon extraction, qu'elle les ſurpaſſoit en mérite & en beauté, car elle étoit du ſang de Sevarias du côté de ſa mere, & avant qu'elle euſt atteint ſa dix-huitiéme année, ſon pere fut élevé à la charge de Vice-Roy du Soleil ſous le nom de Sevarkimpſas, qui ſur ſes vieux ans réſigna l'Empire à Sevarminas aujourd'huy regnant. Bien que l'éleva-

vation de ce Prince donnast un nouveau lustre à toute sa famille, néanmoins elle arresta tout court la fortune de Balsimé, qui possedant tant de charmes n'auroit pas manqué d'estre donnée au Vice-Roy, s'il n'eût pas esté son pere. Elle se vid donc privée pour jamais de l'esperance de monter sur le Thrône & reduite à la necessité de se contenter d'un sujet. Il est vray que, si d'un côté la fortune de son pere fut un obstacle à la sienne, de l'autre elle luy procura une autre espece de bonheur, qui fut cause du grand éclat que son mérite & ses avantures firent & font encore aujourd'huy parmy les Sevarambes, qui répréſentent souvent sur le Théatre les amours de cette belle personne avec son Khodamias. Avant que ce Poëte eût par ses ouvrages merité ce nom glorieux, il s'appelloit Franoscar : Il estoit né dans Sevarinde & dans la même Osmasie, où Balsimé avoit commencé de voir le jour ; si bien qu'ils s'estoient vûs dés leur plus tendre enfance, & quoy que l'amour n'eût point encore de part à leurs jeux & à leur familiarité, on remarqua pourtant que Franoscar avant l'âge de sept ans avoit un pan-

chant naturel pour la petite Balſimé, qui n'avoit que deux ans moins que luy. L'abſence ny l'éloignement ne purent changer cette inclination, car aprés ſon Stricaſion, & qu'il eut eſté mis dans une autre Oſmaſie que celle où il eſtoit né, pour y eſtre élevé parmy les autres jeunes garçons de ſon âge, toutes les fois qu'il luy eſtoit permis d'aller rendre ſes reſpects à ſon pere & à ſa mere, il ne manquoit pas de viſiter Balſimé & de luy apporter quelque preſent de fleurs ou de fruits. Il y avoit dans une autre Oſmaſie un jeune garçon nommé Nefrida qui eſtoit à peu prés de ſon âge. Ce Nefrida avoit comme Franoſcar de l'inclination pour Balſimé, avec laquelle on le faiſoit ſouvent chanter : car il avoit une voix admirable, & elle l'avoit preſque auſſi bonne que luy. Il eſtoit mieux fait de ſa perſonne que Franoſcar, quoy que l'un ny l'autre n'euſſent rien d'extraordinaire dans leur mine, & qu'ils fuſſent tous deux d'une taille aſſez mediocre. Mais dans leur tendre enfance Nefrida ſembloit eſtre le plus aimable des deux, à cauſe des charmes de ſa voix, qui luy attiroient l'amour de toute ſon Oſma

ſie.

ſie. Dés qu'il eut atteint l'âge de ſept ans il fut adopté par l'Eſtat comme tous les autres enfans, mais à cauſe des avantages de ſa voix il fut élevé parmy ceux qui eſtoient deſtinez à chanter au Temple du Soleil, les Hymnes qu'on fait à la loüange de ce bel Aſtre. Balſimé changea comme luy d'Oſmaſie, quand ſon Stricaſion fut arrivé, ſi bien qu'ils ne ſe voyoient que rarement, & Nefrida n'ayant pas pour elle une auſſi forte inclination qu'avoit Franoſcar, il ne s'empreſſoit pas tant pour luy aller rendre viſite & pour luy apporter des preſens. Les premieres années de leur enfance ſe paſſerent ainſi innocemment, ſans que l'amour ſe miſt de la partie; mais quand Balſimé fut parvenuë à ſa quatorziéme année, & que ſa beauté, qui croiſſoit tous les jours, l'eut fait admirer de tout le monde, mille cœurs commencerent à ſoupirer pour elle, & Franoſcar & Nefrida ne furent pas ſeuls à la rechercher. Perſonne n'oſa ſe declarer ouvertement juſqu'à ce qu'elle eut quinze ans accomplis, parce qu'avant cet âge on ne permet pas aux filles d'écouter les déclarations d'amour, ny aux garçons de leur en

faire : mais malgré la sévérité des loix l'Amoureux Franoscar crut qu'il ne falloit pas perdre de temps, ny souffrir qu'un autre se déclarast avant luy. Pour cet effet il songea aux moyens de parler de sa passion à sa belle Maîtresse de la meilleure grace qu'il pourroit, pour prévenir tous ses Rivaux & s'établir dans son cœur avant qu'aucun autre, sçachant bien que les premieres impressions sont ordinairement les plus fortes, & que l'honneur de se dire le premier de ses Amans, lui donneroit un grand avantage par dessus tous ses Concurrans. Il avoit remarqué depuis longtemps qu'avec une beauté merveilleuse & des sentimens généreux, Balsimé avoit l'esprit délicat, & qu'elle aymoit fort la politesse; Et comme ces qualitez sont d'elles-mêmes fort aymables, elles avoient autant contribué à l'estime & à l'amour qu'il avoit pour elle, que tous les autres charmes de sa personne. Il avoit même prévû qu'il l'emporteroit sur ses Rivaux, par le moyen de ses discours polis & de ses beaux ouvrages, & cette considération fit qu'il s'attacha avec beaucoup plus d'application, qu'il n'auroit peut-estre fait, à l'estude des belles lettres. Mais quand il sceut que la charmante Maîtresse avoit u-
ne

ne passion extréme pour la belle Poësie, qu'elle y avoit du naturel, & que même elle se mêloit quelquefois de faire des Vers, il ne douta plus de la victoire, & il s'appliqua seulement aux moyens de la remporter avec éclat.

C'est la coûtume des jeunes gens de toute la Nation des Sevarambes de faire souvent des assemblées publiques pour le divertissement, & sur tout aux jours qu'on celebre l'Osparenibon, ou solemnitez du mariage. On s'y exerce à divers jeux, & principalement à la dance, parce qu'elle est plus propre aux desseins galans qu'aucun autre exercice, & que contribuant beaucoup à la santé & à la bonne disposition du corps, les loix ne l'ont pas seulement permise, mais l'ont même commandée. On y tient donc souvent le bal, soit dans les champs d'autour des Villes, ou dans les grandes sales des Osmasies, destinées à cet usage. C'est là qu'on fait souvent des assemblées de toutes sortes de gens, mais sur tout des filles & des garçons à marier, qui peuvent ouvertement y parler d'amour, & ceux qui s'en aquitent le mieux sont ordinairement les plus loüez, parce que ces assemblées se font plus pour cela que pour aucun au-

autre dessein. Si quelque jeune Amant a le don de bien dancer ou de bien chanter, ou s'il a l'esprit de composer quelque bel ouvrage à la loüange de sa Maîtresse, il le peut faire paroistre dans ces occasions; & bien que cette liberté donne souvent de la jalousie aux intéressez, ils n'oseroient la témoigner publiquement, parce qu'on y agit sans malice & avec une franchise & une simplicité qu'on ne void nulle part ailleurs. Franoscar avoit un cousin, qui ayant passé la dix-huitiéme année se trouvoit souvent dans ces assemblées pour y faire une Maîtresse, & tâcher d'aquerir les bonnes graces de celle qu'il trouveroit la plus à son gré. Il estoit bien fait de sa personne, il avoit de la franchise & du courage autant que tout autre, mais médiocrement de l'esprit. C'estoit là le partage du parent de Franoscar; c'est pourquoy il l'employoit quelquefois pour faire des Vers & des chansons à la loüange des filles dont il vouloit aquerir les bonnes graces, ce qui ne lui réüssissoit pas; car bien que ces Vers fussent fort jolis, qu'on fist semblant de croire qu'ils estoient de sa façon, & qu'on prist plaisir à les luy faire reciter, neanmoins personne ne le croyoit
assez

assez habile pour les avoir composez, parce que ses discours n'en soutenoient nullement le caractere. On fit long-temps des recherches pour en découvrir le véritable Autheur, mais ce fut en vain; car Franoscar se cachoit si bien, & tenoit le commerce qu'il avoit avec son cousin si secret, qu'on ne pût jamais s'en appercevoir. Comme il estoit fort jeune, & que les marques qu'il avoit données de son esprit n'avoient paru qu'à ses Précépteurs, on ne pensa jamais qu'il fust l'autheur de tous ces petits ouvrages, où brilloit une pointe & une netteté d'esprit, qu'on ne pouvoit jamais attribuer à son cousin, quoy qu'il s'en fist honneur, & se vantast de les avoir faits. Un jour de solemnité & dans une Osmasiè où se devoient trouver beaucoup de jeunes gens, entr'autres la sœur aînée de Balsimé, Franoscar donna le Portrait en Vers de cette jeune beauté à son cousin pour le lire devant la Compagnie, quand il verroit l'occasion favorable. Celuy-cy prit assez bien son temps, & lut cet ouvrage devant l'assemblée avec un succez merveilleux. Tout ce qu'il avoit fait voir auparavant n'estoit rien en comparaison de ce Portrait.

On

On y voyoit briller tant d'esprit & de politesse, & la charmante Balsimé y estoit si naïvement dépeinte, sous le nom de Labsinemis, que ceux qui la connoissoient s'écriérent tous à la fois, c'est la vive peinture de la jeune Balsimé. Cet ouvrage fut admiré de tout le monde, & l'on tâcha plus que jamais d'en découvrir le veritable Autheur, mais on ne pût réüssir dans cette recherche. La charmante personne qui estoit l'Original de ce Portrait, ne manqua pas d'estre avertie de ce qui s'estoit passé dans cette assemblée, & comme elle estoit fort sensible à la gloire, elle se sentit agréablement flater à celle que luy avoit procuré cette avanture. Elle souhaita passionnément de connoître l'Autheur d'un ouvrage, qui faisoit si publiquement éclater les charmes de sa beauté, avant même qu'elle fust parvenuë à sa perfection. Franoscar, qui ne manquoit pas d'espions, sçut dans peu de temps tout ce qui se passoit dans son ame, & voyant que l'occasion estoit telle qu'il avoit souhaitée, il luy envoya dans un bouquet de fleurs, un ouvrage en vers, qui representoit si bien l'estat de son cœur & de

ſa paſſion, & luy déclaroit ſon amour en des termes ſi tendres & des paroles ſi touchantes que la jeune Balſimé ne put s'empêcher d'en eſtre touchée & de concevoir une eſtime toute particuliere pour un Amant, qui luy faiſoit ſa déclaration d'une maniere ſi délicate & ſi glorieuſe pour elle. Mais parce qu'elle n'eſtoit pas d'un âge à recevoir ſes ſoins, elle ſe contenta de ſçavoir qu'il l'aymoit & qu'il eſtoit le veritable Autheur de ſon Portrait en Vers, ſans qu'elle le déclaraſt à perſonne, & ſans même témoigner à Franoſcar qu'elle en euſt aucune connoiſſance. Cependant Nefrida, ſon autre Amant, ſe ſentit touché d'une eſpece de jalouſie, de voir qu'un autre que luy euſt ſi publiquement obligé Balſimé, & fait voir l'eſtime & la paſſion qu'il avoit pour elle, avant qu'il luy fuſt permis de ſe déclarer. Il vit par cette conduite qu'il avoit un Rival redoutable, & qui ſelon toutes les apparences luy diſputeroit fortement le cœur du bel objet qui les enflamoit tous deux. Mais comme ce Rival ne paroiſſoit pas & qu'il s'imagina que perſonne n'eſtoit ſi avant que luy dans l'eſtime de Balſimé, à cauſa de leur longue familiarité,

il

il se flata de cet espoir, qu'elle ne luy préféreroit personne, quand il luy auroit dit ouvertement la tendre passion qu'il avoit pour elle. Et pour faire voir qu'il prenoit beaucoup de part à sa gloire, & qu'il n'avoit point de plus forte envie que celle d'y contribuer de toute sa puissance, il mit le Portrait que son Rival avoit fait d'elle, en musique, & le chanta d'une maniere si ravissante dans une assemblée, où l'on disputoit de la gloire de bien chanter, qu'il gagna hautement le prix qu'on y destinoit au vainqueur. Aprés cette victoire, où les Musiciens les plus fameux de Sevarinde furent vaincus par ce jeune homme; il fut porté sur un char de triomphe, de l'amphithéatre au Temple du Soleil, auquel il offrit un Sacrifice de parfums, selon la coûtume, puis il se fit porter à l'Osmasie où demeuroit Balsimé, & mit à ses pieds le prix qu'il avoit gagné, pour luy témoigner publiquement son estime & son amour. Ce sacrifice éclatant remplit toute la Ville, & dans peu de temps toute la Nation de la renommée de Balsimé : tout le monde y parloit de son bonheur & de sa beauté, & avant sa quinziéme année elle effaçoit déja toutes les belles de son temps. Le Vice-Roy même la voulut

lut voir tout âgé qu'il estoit, & souhaita vraysemblablement d'estre plus jeune pour la pouvoir posseder.

Peu de temps aprés elle entra dans sa quinziéme année, & se vid dans la liberté de souffrir tous ceux qui luy rendroient des soins, & de choisir entr'eux celuy qui se rendroit le plus digne de son estime. Franoscar & Nefrida, comme ses premiers Amans, crurent que personne ne pouvoit raisonnablement leur disputer le cœur de leur belle Maîtresse, mais ils se tromperent tous deux dans leurs conjectures; car aprés avoir vû rejetter un grand nombre de Pretendans, enfin il en vint un qui pensa les perdre tous deux. C'estoit un jeune-homme le mieux fait de sa personne qu'il y eust dans toute la Nation, & qui par les avantages du corps sembloit estre le seul digne de l'incomparable Balsimé. Dés le moment qu'il parut à ses yeux elle fut surprise de sa bonne mine, & ne pût s'empêcher de l'aymer; si bien que dans un instant il fit plus de progrés dans son jeune cœur, que les deux autres n'en avoient fait dans deux années de recherche & de service. Ils s'en apperçurent bientost l'un & l'autre, & ce fut alors que le Poëte & le Musicien commencerent à sentir

tir les épines d'un amour, dont ils n'avoient encore vû que les roses. Cela fit qu'ils s'unirent fortement tous deux pour ruïner leur Rival, mais tant que leur Maîtresse ne le connut que de vûë, tous leurs efforts furent inutiles. Pendant quelque temps elle ne songeoit qu'à luy, elle ne parloit que de luy,& rien ne lui plaisoit que luy; & voyant qu'il ne s'empressoit pas assez pour luy rendre des soins, elle en soupira, elle en gémit, & si la pudeur ne l'eust retenuë, elle l'auroit esté trouver elle-même, pour luy découvrir son amour. Tels furent les commencemens de sa passion, à laquelle son nouvel Amant ne répondoit que froidement, ce qui la mettoit au desespoir, & luy fit d'abord croi- qu'il aimoit ailleurs, ou qu'il ne l'estimoit pas assez. Dans cette pensée elle fit tous ses efforts pour découvrir ses intrigues: mais aprés une exacte recherche, elle reconnut enfin que ce bel homme, qu'elle & plusieurs autres filles aymoient éperdûment, n'estoit qu'un beau corps sans ame, qui aymoit toutes celles qui luy témoignoient de l'amitié, & qui estoit toûjours pour la derniere qui luy parloit.

Balsimé qui faisoit beaucoup de cas de l'es-

l'eſprit & qui en avoit infiniment, fut extrémement mortifiée, quand elle connut que ſon nouvel Amant en avoit ſi peu, & cette connoiſſance contribua beaucoup à moderer l'ardeur qu'elle avoit pour luy: mais elle ne fut pas capable d'effacer de ſon ame toutes les impreſſions que ſa bonne mine y avoit faites.

Dans cét état elle ſe voyoit également partagée entre ſes trois Amans: l'un la captivoit par ſa bonne mine, l'autre par les charmes de ſa voix, & le troiſiéme par la douceur de ſes paroles pleines d'eſprit & de politeſſe. Quelquefois les plaiſirs qu'elle prenoit avec tous les trois ſuccédoient l'un à l'autre, & il arrivoit qu'aprés qu'elle avoit ſatisfait ſes yeux ſur le viſage du premier, elle ſe laiſſoit ravir l'oreille aux divins concerts du ſecond, & enfin, lors qu'elle commençoit à ſe laſſer de ces deux, elle ſoupiroit pour la converſation ingenieuſe de Franoſcar, en qui elle trouvoit des charmes dont ſon eſprit ne ſe laſſoit jamais. Elle eſtoit d'autant plus ſenſible à ces plaiſirs, qu'elle uniſſoit en ſa perſonne les trois grands avantages qui les rendoient conſiderables, & ce n'eſtoit pas ſans chagrin qu'elle voyoit partagées en trois hommes differens,

les

les qualitez qu'elle auroit bien voulu trouver en un ſeul Amant.

Cependant le Vice-Roy venant à mourir, toute la Nation fut occupée au choix d'un Succeſſeur, & le ſort eſtant tombé ſur le Sevarobaſte Kimpſas, pere de Balſimé, il ſe vid élevé ſur le Thrône du Soleil & fut nommé Sevarkimpſas.

Cette haute dignité donna un nouvel éclat à toute ſa famille, & dans un autre païs que dans Sevarambe, elle auroit pû détruire les eſperances des trois Amans de Balſimé : mais quoy que cette élection inſpirât à nos trois Amans un nouveau reſpect pour leur Maîtreſſe, bien loin de les éloigner du doux eſpoir de la poſſeder, elle les delivroit de la crainte que la mort du dernier Vice-Roy leur avoit donnée ; car ne ſachant pas qui luy devoit ſucceder, ils avoient eu tous trois, & ſur tout l'amoureux Franoſcar, une juſte apprehenſion que le nouveau Lieutenant du Soleil uſant de ſon droit & de ſon authorité, ne leur raviſt pour jamais le bel objet de leur amour. Mais quand ils virent que le pere de Balſimé devoit régner, toutes leurs craintes ſe diſſiperent de ce côté-là, & ils n'eurent plus rien à vaincre que l'irréſolution de leur ay-

aymable Maîtresse. Franoscar & Nefrida quoi que Rivaux se connoissant depuis leur enfance, ayant tous deux du merite & s'estant vûs presque ruïnez par le troisiéme Amant de Balsimé, s'estoient fortement unis & vivoient dans une estroite amitié, sans se porter aucune envie, chacun des deux souhaitant de voir heureux son amy par la joüissance de sa Maîtresse, s'il ne la pouvoit posseder luy-même. Ils agissoient tous deux de concert en diverses rencontres, & lors que le Poëte avoit composé quelque bel ouvrage, le Musicien ne manquoit pas d'y ajouter les charmes de la musique. Et comme ils estoient tous deux chacun dans son art les plus excellens de toute la Nation, ils remportoient toûjours les prix destinez au plus habile Poëte & au plus excellent Musicien. Cela flattoit agréablement la belle Balsimé, dont les loüanges voloient de toutes parts avec éclat dans les beaux ouvrages de ces deux génies extraordinaires. Ils convinrent tous deux d'en composer un à la loüange du nouveau Vice-Roy & d'aquerir par là son estime & sa faveur, ce qu'ils firent d'une maniere fort éclatante: car comme dans ces occasions tous ceux qui excellent dans les belles lettres & dans les

beaux

arts, ont accoûtumé de se surmonter eux-mêmes, pour s'aquerir l'estime du Souverain & de toute la Nation, & pour gagner par quelque beau chef-d'œuvre la récompense qu'on donne au mérite, ces deux illustres Rivaux vainquirent hautement tous ceux qui oserent leur disputer le prix de la gloire. Franoscar mit en beaux Vers l'oraison du Soleil, que Sevarias avoit autrefois faite en Prose, & Nefrida la chanta si mélodieusement que tous ceux qui l'oüirent en furent ravis. Ils ajoûterent à cette oraison l'éloge du nouveau Vice-Roy, & le loüerent de si bonne grace qu'ils aquirent l'un & l'autre son estime & sa faveur. Aprés cela ils furent menez de l'Amphitheatre au Temple sur un char de triomphe, & quand ils eurent selon la coûtume offert au Soleil un sacrifice de parfums, ils se firent porter chez Balsimé, & tous deux luy offrirent les prix qu'ils avoient remportez.

Ces témoignages éclatans de leur passion, la flatoient agréablement, & luy inspirant quelque mépris pour son autre Amant, qu'elle voyoit vivre sans gloire, la faisoient pancher peu à peu vers ces deux icy, bien que de temps en temps la bonne mine du premier, fist le principal objet

jet de ses desirs. Elle flota de cette maniere sans pouvoir se déterminer, jusques au temps ordonné par les loix pour se déclarer en faveur d'un seul Amant à l'exclusion de tous les autres. Franoscar & Nefrida qui regardoient ce jour comme celuy qui devoit décider de leur bonne ou mauvaise fortune, s'unirent plus fortement que jamais, pour faire exclurre leur Rival, & pour faire déclarer l'irresoluë Balsimé en faveur du Poëte ou du Musicien. Franoscar composa dans cette vûe un Poëme qu'il appella le Prix du Mérite, & par la faveur de ses amis, il obtint un ordre du Vice-Roy pour faire répréſenter cette piece par les personnes intéressées. Balsimé devoit estre la récompense du Vainqueur & devoit-elle-même juger du mérite des Acteurs. Toute la piece rouloit sur les avantages de la Musique & sur la gloire de la Poësie & du bel esprit, les trois Amans y joüerent chacun son rôle, & Franoscar leur fournit de bonne foy tout ce qu'on pouvoit dire, à l'avantage de leur sujet. Le premier qui estoit aussi bien fait qu'un jeune homme le puisse estre parla avant les deux autres, & dit de si belles choses à sa Maîtresse, que, s'il eust eu le don de les prononcer de bonne grace, & d'animer ses

ſes paroles, par les geſtes & par le ton de la voix, on croit qu'il auroit emporté dés la premiere attaque un cœur qui eſtoit déja tout diſpoſé à le choiſir : mais comme il avoit peu d'eſprit, il dit les choſes d'une maniere ſi fade & ſi peu animée, qu'elles perdirent toute leur force dans ſa bouche & donnerent à ſon Juge le deſir d'écouter ſon ſecond Amant. Celuy-cy prenant ce temps favorable, chanta devant ſa Maîtreſſe avec tant de grace & fit ſi bien éclater les avantages de ſon art par ſes paroles, par ſes geſtes & par les charmes de ſa voix qu'il effaça de l'eſprit de Balſimé preſque toutes les impreſſions que ſon Rival y avoit faites.

Au Muſicien ſucceda le Poëte, qui dit des choſes ſi ſpirituelles à la loüange de la Poëſie, qu'il ravit tous les Aſſiſtans. Il fit enſuite un diſcours à ſa Maîtreſſe pour luy répréſenter ſon amour, ſa conſtance & ſa fidélité, & luy peignit ſi bien la grandeur de ſa paſſion, que ſe laiſſant enfin toucher à ſes prieres & perſuader à ſes raiſons ; & voyant que le Vice-Roy & tout le Peuple faiſoit des acclamations en faveur de Franoſcar, elle luy donna la main en ſigne de préférence. Enſuite elle monta avec luy ſur le char de triomphe, alla de

l'Am-

l'Amphithéatre au Temple, d'où, aprés qu'ils eurent fait leur ſacrifice à l'Aſtre de la lumiere, ils ſe firent porter dans tous les principaux endroits de la Ville, où de tous coſtez ils entendirent les acclamations & les applaudiſſemens du Peuple.

Peu de temps aprés, le jour de leur Oſparenibon eſtant arrivé, ils furent tous deux unis par les liens d'un legitime mariage. Franoſcar aprés avoir gagné pendant dix ans tous les prix de la Poëſie, compoſa la belle Ode dont nous avons parlé à la loüange de Sevarias, & mérita par cét ouvrage incomparable le nom glorieux de Khodamias, c'eſt à dire eſprit Divin; il monta dans la ſuite de degré en degré, juſques à la dignité de Sevarobaſte, & quand la belle Balſimé eut perdu le premier éclat de ſa jeuneſſe & de ſa beauté & les charmes de ſa voix, elle reconnut mieux que jamais que les avantages de l'eſprit eſtant plus ſolides & plus durables que ceux du corps, meritent auſſi de leur eſtre préférez.

Voila l'hiſtoire des amours du Poëte Khodamias, ſi fameux parmy les Sevarambes & de la belle Balſimé, dont

la mémoire ne se perdra jamais, & qui vraysemblablement passera de pere en fils dans toute la Postérité, tant que la langue des Sevarambes & le Prix du merite fait par Franoscar dureront. On représente cette piece de cinq en cinq ans, & je l'ay vûe moy-même réprésenter deux fois avec un plaisir extréme.

Aprés avoir rendu comte de ce que j'ay jugé le plus digne de remarque dans cette heureuse Nation, il ne me reste qu'à dire quelque chose de la maniere dont nous vécumes dans nostre Osmasie, pendant tout le temps que je demeuray à Sevarinde, & des moyens dont je me servis ensuite pour quiter ce Païs & pour passer en Asie. J'ay déjà dit qu'on nous avoit logez tous ensemble dans une Osmasie, & qu'on m'en avoit fait Osmasionte, que la pluspart de mes gens estoient employez aux batimens, que quelques-uns avoient des offices dans le logis qui les occupoient, & qu'ainsi chacun travailloit à des heures réglées dans l'employ qu'on luy avoit donné. Nous avions aussi des femmes esclaves, car pour les libres il ne nous estoit pas permis d'en avoir, excepté celles que nous avions amenées d'Hollande. Nous eumes

mes plusieurs enfans d'elles, & nous les élevames jusques à l'âge de sept ans; aprés quoy par une grace spéciale, ils furent adoptez de l'Estat comme ceux des Sevarambes.

Mais cela ne se fit pas sans difficulté, Sevarminas assembla son Conseil sur cette matiere, & la chose fut debatuë de part & d'autre. Les uns disoient que nous estions étrangers & une génération maligne; que nous estions petits de stature & d'une foible constitution, & qu'il n'estoit nullement convenable de nous mêler avec les Sevarambes, de peur que ce mélange de nostre sang avec le leur, n'y approtast du changement & de la corruption. Ceux qui estoient pour nous disoient au contraite que, bien que nous fussions étrangers, nos enfans ne l'estoient pas, puis qu'ils estoient nez dans le païs & sous la protection des loix; & que ce seroit faire une injustice à ces pauvres innocens, & les priver de leur droit naturel, que de les separer des autres. Ils ajoûtoient que nos mœurs avoient esté passablement bonnes, depuis que nous avions vécu parmy eux, & que nous nous estions fort bien accommodez aux coûtumes du païs; Que véritable-

tablement nous estions foibles & petits, mais que la plufpart de nos enfans estant nez dans Sevarinde de meres fortes & robustes, ils sembloient déja promettre qu'ils deviendroient un jour grands, puissans & vigoureux comme elles. On disoit d'ailleurs que, puis qu'ils estoient élevez parmy le jeunes gens de la Ville, il y avoit lieu d'esperer qu'ils recevroient comme eux les mœurs & les habitudes honnnestes du païs. Qu'on avoit heureusement fait cette experience dans les Parsis, lors même que l'Etat estoit encore tout nouveau & peu assuré, quoy qu'ils fussent plus considerables que nous en nombre & en authorité. Qu'ainsi il n'y avoit rien à craindre du côté de nos enfans ny de nostre sang, parce que la plufpart des hommes n'estoient méchans qu'à cause du mauvais Gouvernement de leur païs, & des mauvais exemples qu'ils y voyoient dés leur enfance. Sermodas plaida fortement nôtre cause, & la gagna; si bien que nos enfans furent reçûs & adoptez par l'Estat, comme les autres sans aucune difference.

Il est presque incroyable combien la con-

constitution de nos corps changea dans trois ou quatre ans de temps, par la sobrieté, par l'exercice moderé, par les divertissemens que nous mêlions à nostre travail, ou par le peu de soucy que nous avions des choses de la vie. Nos hommes & nos femmes rajeunirent presque tous, & devinrent beaucoup plus forts & plus vigoureux qu'ils n'estoient auparavant. Quelques-unes de nos Hollandoises qui n'avoient jamais pû avoir des enfans en Hollande devinrent fertiles à Sevarinde. Nous vivions sans chagrin & sans soucy, & ne songions qu'à nous divertir, quand nous avions fini nostre travail. La Dance, la Musique, la promenade, les spectacles publics, que nous voyions de temps en temps, & tous les autres divertissemens, qui sont en grand nombre en ce Païs-là, nous occupoient agréablement & rendoient joyeux & sociables les plus mélancholiques d'entre nous. Au commencement nous eumes presque tous la fiévre, & même quelques-uns en moururent, mais aprés cela nous nous portames le mieux du monde, & il sembloit que cette maladie eût consumé toutes les mauvaises humeurs de nostre corps.

Nous conversions familierement avec les Sevarindiens, qui au commencement ne pouvoient se tenir de rire, quand ils voyoient quelques petites gens que nous avions parmy nous, & quand ils leur entendoient prononcer leur langue Hollandoise, qu'ils comparoient au langage des chats & des chiens. Ils nous faisoient plusieurs questions touchant nostre Continent, nous demandoient si nostre païs estoit aussi beau que le leur, si les hommes & les femmes y estoient tous bastis comme nous, à quoy ils ajoûtoient plusieurs autres questions de cette nature. Aprés cela ils exaltoient les loix & les coûtumes que Sevarias leur avoit laissées, & concluoient que toutes les autres Nations estoient miserables & aveugles auprés de la leur; en quoy ils avoient sans doute raison. Ils nous traitoient avec beaucoup de douceur, & pour moy j'étois fort civilement receu parmy les plus Grands, & conversois familierement avec eux. J'estois même quelquefois introduit chez le Vice-Roy avec qui j'ay eu trois ou quatre conversations, ce qui me faisoit beaucoup considerer & me donnoit entrée chez tous les Magistrats.

Quel-

Quelquefois j'allois à la chasse avec eux,& y menois quelques-uns de mes gens,& entre autres Van-de-Nuits, qui s'étant malheureusement trouvé devant un Ours qu'on avoit blessé, fut dechiré par cet animal furieux avant que de pouvoir estre secouru. Cet accident nous causa une grande affliction à tous, & principalement à moy, qui l'aymois beaucoup, & qui le regardois comme le plus fidele de tous mes amis, & le plus digne de mon amitié. Il laissa deux femmes & cinq enfans, qui, à ce que je croi, sont encore en vie.

Il y avoit un certain Sevarobaste nommé Calsimas qui me prit en amitié, & qui me faisoit souvent aller chez luy, où il me faisoit même manger à sa table. Il avoit voyagé en Perse, dans les Indes & dans la Chine, mais il n'avoit jamais esté vers l'Occident de nostre Continent; & comme il estoit fort curieux d'en sçavoir des nouvelles, & moy plus capable de luy en dire que pas un de nostre compagnie, il se plaisoit fort à s'entretenir avec moy, & me contoit à son tour ce qu'il avoit remarqué dans ses voyages, & les avantures qu'il avoit eues. Quelquefois il nous

noit voir à nostre Osmasie, & souvent il me menoit à la Campagne pour prendre le divertissement de la Chasse, de la Pêche, & des autres plaisirs des champs. Cette familiarité fréquente me fit acquerir son amitié, de sorte que j'estois un de ses plus grands favoris.

Ce fut aussi par son moyen que j'obtins permission de retourner en Europe, ce qui nous avoit déjà esté refusé. Car aprés avoir demeuré prés de quinze ans dans ce Pays-là ; un violent desir de revoir ma Patrie s'empara de mon cœur malgré toute ma raison. J'y resistay fort long-temps, mais voyant qu'on alloit envoyer un vaisseau en Perse, où l'un des Enfans de Calsimas devoit s'embarquer, je ne pus plus arrester l'impétuosité de mes desirs, & je ne songai qu'aux moyens de les satisfaire. Le conflit qu'il y avoit eu long-temps entre mon cœur & ma raison, avoit fait impression sur mon corps, j'en avois maigry, & mon humeur assez gaye, estoit devenuë sombre & melancolique. Calsimas s'en apperçut, & m'en demanda la cause. Je tâchay quelque temps de la luy cacher, mais enfin je fus contraint de la luy dire ingénûment

ment ſur la promeſſe qu'il me fit de me ſervir dans mon deſſein. Quand il ſçut le ſujet de mon chagrin, il tâcha de l'adoucir par pluſieurs bonnes raiſons : mais ayant apris que je m'en eſtois objecté de ſemblables, à moy-même, ſans pouvoir vaincre ma paſſion, & que mon eſprit s'oppoſoit vainement aux mouvemens de mon cœur ; il me promit de faire pour moy ce qu'il pourroit, afin d'obtenir du Conſeil la liberté de m'en retourner, ſous promeſſe de revenir avec la femme & les enfans que j'avois laiſſés en Hollande, comme je le luy faiſois accroire, pour avoir un juſte prétexte de revenir en Europe. Il eſt bien vray que c'eſtoit mon véritable deſſein, & que, depuis que je ſuis en Aſie, je ſens croitre en moy le deſir de retourner à Sevarinde, pour y paſſer le reſte de mes jours, quand j'auray ſatisfait au violent deſir que j'ay de revoir ma Patrie, & d'y prendre avec moy une perſonne qui m'eſt fort chere, ſi je la trouve encore en vie. Et mon deſir eſt d'autant plus juſte & raiſonnable qu'outre les avantages de ce Païs, j'y ay laiſſé trois femmes & ſeize enfans qui, à ce que je croi, vivent tous encore,

& que je n'aurois pas laiſſé pour un moment, ſi l'envie de joindre à leur nombre le premier fruit de mes amours ne m'y eût fortement ſollicité.

Cependant Calſimas voyant les apprests qu'on faiſoit pour envoyer des gens en Perſe, & ſçachant que la paſſion de faire ce voyage s'augmentoit tous les jours en moy, fit tous ſes efforts pour obtenir du Vice-Roy la permiſſion que je demandois. Il y trouva beaucoup de difficultez, & la choſe n'auroit jamais reüſſi, comme il me fit comprendre depuis, ſi on l'euſt miſe en déliberation dans le Conſeil. Mais il para ce coup, & ſceut ſi bien toucher le cœur de Sevarminas, qu'à ſa priere & par un mouvement de pitié qu'il eut pour moy, il me permit de m'embarquer ſecretement avec le fils de Calſimas & ſes compagnons, aprés m'avoir fait promettre de revenir & de ne point parler de leur Nation aux Peuples de noſtre Continent.

Dans le même temps que nous devions partir, il y avoit des vaiſſeaux preſts pour aller faire de nouvelles découvertes dans la mer intérieure, dont nous

nous avons déjà parlé. Je fis accroire à mes gens que je voulois aller faire un voyage dans cette mer par pure curiosité, & laissant mon Lieutenant Devese à ma place, je pris congé d'eux, non sans beaucoup de larmes & de soûpris. Mes femmes s'opposerent tant qu'elles purent à mon dessein, mais voyant que j'estois inébranlable, elles se consolerent dans l'esperaece de mon retour.

Je partis donc de Sevarinde l'an 1671. & avant que de passer les montagnes j'allay voir le valon de Stroukaras dont j'ay déjà fait la description. En-suite ayant repassé les montagnes par où nous estions venus, j'arrivay à Sporonde avec ma compagnie, où j'avois pour principal amy le fils de Calsimas nommé Bakinda, jeune homme d'environ trente ans, fort sage & fort prudent.

A Sporonde je vis quelques-unes de mes anciennes connoissances, comme Carshida qui s'appelloit alors Carshidas, à cause de la nouvelle dignité de Derosmasiontas qu'il avoit aquise dans Sporonde. Albicormas estoit mort deux ans auparavant, aprés avoir resigné son

Gouvernement au Sevarobaste Galokimbas, que le Vice-Roy avoit envoyé pour gouverner à sa place. Benoscar demeuroit encore dans les Isles, & avoit l'employ qu'avoit Carshida lors que nous y passames la premiere fois.

Quand nous eumes demeuré quelques jours à Sporonde nous descendimes par eau jusques au Lac de Sporaskompso où nous trouvâmes un vaisseau d'environ trois cens tonneaux qui nous attendoit. Nous y montâmes, moy vingt-cinquiéme, outre l'équipage, & nostre navire fut remorqué par trois galiotes jusques à la mer; car il faisoit un si grand calme que nous ne pouvions nous servir de nos voiles. Nous ne sortimes pas par la Baye, où Maurice estoit entré, mais par un autre Canal tirant sur l'Orient, qui mene tout droit du Lac à la mer. L'Ocean estoit fort calme quand nous y entrâmes, & nos galiotes furent obligées de nous remorquer plus de vingt liëuës en mer avant que nous pussions trouver du vent. J'appris qu'elle estoit toûjours calme dans cette saison pendant un mois ou deux, mais que tout le reste de l'année elle e-

stoit

ſtoit pleine d'orages & & de tempeſtes tout le long de ces coſtes. Deux jours aprés le départ de nos galiotes, il ſe leva un petit vent de Sud-Oüeſt qui ſe rafraichiſſant peu à peu, nous pouſſa vers la haute mer ſans aucune violence, quoy qu'avec aſſez de force & de viteſse, durant l'eſpace de cinq jours. Au ſixiéme il ceſsa de ſouffler, & nous fumes obligez de prendre un autre vent de côté qui nous pouſsa pendant ſept ou huit jours vers le lieu où nous tendions. Alors nousnous ſervimes encore d'un autre vent, & ainſi changeant de temps en temps nous arrivâmes enfin ſur les coſtes de la Perſe, ſoixante & huit jours aprés nôtre départ de Sporonde.

Là nos voyageurs ſe diſtribuerent de deux en deux & prirent tous des routes diverſes, aprés eſtre convenus du temps de leur retour. Par bonheur Bakinda & ſon camarade, nommé Foniſcar aprés avoir changé de nom & pris des noms Perſans, tirerent du côté d'Occident, & je les accompagnay juſques à Hiſpahan Ville Capitale de la Perſe. Aprés y avoir demeuré quelque temps avec eux, je leur demanday

congé pour faire mon voyage d'Europe. Je l'obtins sans peine, si bien que profitant de l'occasion de la Caravane, je me mis en chemin pour continuer mon voyage. Je vis en passant toutes les Villes qui estoient sur nostre route, dont je ne parleray point icy, parce que plusieurs en ayant fait la description depuis long-temps, elles sont connuës de tous les curieux.

Pour donc abreger un discours qui pourroit estre ennuyeux, je me contenteray de dire qu'enfin j'arrivay à la Ville de Smirne en bonne santé, où j'espere de m'embarquer bien-tost dans la Flotte de Hollande qui doit partir au premier jour.

Voilà ce que nous avons tiré des memoires du Capitaine Siden que nous avons mis dans le meilleur ordre qu'il nous a esté possible, sans y rien ajoûter que ce qui estoit nécessaire pour lier les matieres & leur donner une forme d'histoire, que l'on pût lire sans peine dans un livre entier, & non pas en fragmens comme nous les avons trouvez. Il y a quelque lieu de croire que l'Auteur estoit incertain s'il la publieroit ou non, parce

que

que ſes papiers eſtoient plus écrits en forme de mémoires pour ſon uſage particulier, que pour un uſage public. Et cela paroiſt d'autant plus qu'il n'y a pas ſpécifié toutes choſes comme une hiſtoire le demanderoit, & qu'il a abrégé certains endroits où il ſemble qu'il auroit dû s'étendre davantage, & paſsé ſous ſilence pluſieurs choſes qu'il auroit falu décrire dans une hiſtoire exacte & complete. Il promet même en certains endroits d'éxpliquer des choſes dont il ne parle plus en-ſuite, comme des Epithetes du Soleil, & quelques autres matieres. Néanmoins il en dit aſsez pour en faire un corps d'hiſtoire tel que nous le donnons au public.

Nous eſperons que le Lecteur en ſera content, puis que c'eſt tout ce que nous luy avons pû donner, & que peut-eſtre il y trouvera du plaiſir & de l'utilité.

FIN.

CATALOGUE

Des Livres de Musique nouvellement imprimez à Amsterdam chez Estienne Roger, Marchand Libraire, ou dont il a nombre, avec les prix.

LEs Airs serieux & à boire, des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre & Decembre de l'année 1701. augmentés considerablement chaque Livre séparé à 1 florin, & quand on les prend complets à f. 0. 15

Les Airs serieux & à boire des mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin de 1702 augmentés de même chaque Livre séparé à 1 florin, & quand on les prend complets à f. 0. 15

On continuera d'imprimer tous les Mois les Livres d'Airs qui paroîtront à Paris, augmentés de plus de la moitié de quantité de beaux Airs manuscrits & des plus beaux Airs des Opera nouveaux.

Recueil d'airs serieux & à boire, liv. prem. gr. f. 1. 10

livre second. f. 1. 10

livre troisiéme. f. 1. 10

livre quatriéme. f. 1. 10

livre cinquiéme. f. 1. 10

Les Airs à chanter de la Tragédie d'Esther. f. 12

Athalie Tragédie composée par Mr. Racine & les cœurs mis en Musique par Mr. Konink f. 2. 10

Les Pseaumes de Godeau à quatre parties f. 2.

Les airs à chanter de la Comedie je vous prens sans Verd. f. 8

Les airs à chanter de la Comedie, la Foire de Besons avec l'augmentation. f. 8

Les airs à chanter de la Comedie, le mary sans femme, gravé f. 6

Les airs à chanter de la Comedie, attendés moi sous l'Orme, gravé f. 6

Les airs à chanter de Comedie, la foire de S. Germain, gravé f. 6

Les airs à joüer & à chanter de l'opera de Village, à 7 parties, 3 pour les voix & 4 pour les instrum. gravé f. 1. 2

Les airs d'Abel, pour le concert du Doule f. 6

L'amour vainqueur Pastorale, chantée devant S.M. le 13 Août devant Monseigneur le 9, devant Monsieur & Madame le 15, composée par le fils de Philidor l'aîné, ordin. de la Musique du Roy. f. 2

Airs & Dialogues à 1, 2, 3, 4 & 5 voix, avec des Ritournelles, composez par Mr. Lambert Maistre de la Musique de la chambre du Roy f. 7.

L'Opera le Triomphe des Arts f. 1. 13

Les Trios des opera de Lully, sçavoir 1 Bass. chantante & 2 violons & 2 dessus de voix & 1 Basse, f. 6.

Li-

Livres d'Airs Italiens & Flamends & traitez de Musique.

Cantate e Ariette à voce sola con inst.& sensa Autore F.le Grand, libro primo.f. 1. 13

Cantate e Ariette à voce sola con violini e sensa del Signore N.F.le Grand, libro secondo f. 1. 13

Francesco Antonio Pistochi, opera prima, 6 cantati, 2 Duetti, 2 airs françois & 2 allemans f. 4.

Cantate à 1 e 2 voce col B. C. del Signore Scarlati, Opera prima f. 2.

Cantate e Ariette a voce sola con violini ad libit. del Signore Polaroli e altry famosi Autor. f. 3.

es mêmes sans violons f. 2.

Cantate à 1 & 2 voce con Tromba e Flauti e sensa del illust. Sig. Caldara, Polaroli, Marini, Albinoni e altri Autorye f. 2. 10

Hollandse Minne-en Drink-liederen door S. de Konink f. 1. 10

Traitte de composition par M.de Nivers, françois & flamend f. 1. 13

Elements ou principes de musique avec la maniere du chant, par mr. Loulié f. 1. 10

Nouvelle méthode pour apprendre à chanter avec la maniere de faire les agréemens quand ils ne sont point marquez par Mr. Rousseau f. 1. 10

Li-

Livres de Messes & Motets à une & plusieurs voix avec & sans Instruments.

Alexandro Grandi Opera terza, 3 Missæ à 3 e 4 voce, con violini e sensa f. 4. 10

Pietro de Gli Antonie, opus octavum, 3 Missæ à 3 voce 2 canti e basso con 2 violin. ad libitum. f. 4.

Bassani opus octavum Mottetti, a voce sola con 2 violini f. 4. 10

Bassani opera undecima mottetti à 1, 2, 3 & 4 voci con violini e sensa f. 4. 10

Bassani opera duodecima douze mottets à voce sola con due violini ad libit. f. 4.

Bassani opera XIII, Motteti a voce sola con 2 violini. f. 3.

Bassani opera XVIII. 3 Missæ à 5 voci con violini e Ripieni. Et Bassani opera XX. Missa per li Defonti, concertata à 4 voci con Violini e Ripieni *tous deux ensemble.* f. 9.

Moteti à 1, 2, 3 e 4 voci e 2 instr. autore S. de Konink f. 4.

Dix mottets de G. Hugo Wilderer vice maistre de la chapelle de l'El. Palatin à 2, 3 & 4 voix & instr. f. 4.

Cherici opera sexta, motetti à 2 e 3 voce con violini e sensa f. 4. 10

P. Benedicti a St. Josepho, opera nona, messe & motets, a 1, 2 & 3 voix & instr. f. 4. 10

Messe & motets de M. Fioco à 1, 2, 3, 4 & 5 voix

voix,& 3, 4 & 5 inſtrum. f. 5
Alphonſo d'Eve, opera prima, meſſe & motets, à 1, 2, 3, 4 & 5 voix & 5 inſtrum. f. 6
Johanne Baptiſta Allegri, opera prima, 12 motetti à voce ſola con 2 violini, violoncello, e B. C. f. 5.
Mottetti à 1, 2 e 3 voci parte con inſtrumenti, e parte ſenſa, di Giacomo Batiſtini Maeſtro di Capella della Catedrale di Novara, opera ſeconda. f. 4. 10
Mottetti à 2 e 3 voci con Violini e ſenſa da Giuſeppe Aldrovandini Academico Filarmonico, opera prima. f. 4.

Livres de pieces pour les Flutes, les Hautbois & pour les violons à la Françoiſe à 3 & 4 parties.

Les airs à joüer de l'opera le Triomphe de l'amour, a 3 parties, gravé f. 1. 10
Les airs à joüer de l'opera de Phaëton, à 4 parties gravé f. 1. 13
Les airs à jouer de l'opera de Bellerophon à 4 parties, gravé f. 1. 13
Les Airs a joüer de l'opera d'Iſis a 4 part. gr. f. 1. 13
Les airs à joüer de l'opera d'Amadis, à 4 parties gravé, f. 1. 13
Les Airs à jcüer de l'Opera de Cadmus à quatre parties, gravé f. 1. 13
Les Airs à joüer de l'Opera de Perſée à quatre

tre parties, gravé f. 1. 13

Les Airs à joüer de l'Opera de Proserpine à quatre parties, gravé f. 1. 13

On grave tous les Airs des Opera de Mr. Lully de la mesme maniere.

Recueil d'airs à 4 instr. tirez des opera Tragédies & Comédies de M. Purcel, livre prémier, gr. f. 4

Recueil d'airs à 4 instr. tirés des opera Tragédies & Comédies de Mr. Purcel, livre second, gr. f. 4

Les Trios de M. Konink pour toutes sortes d'instrumens, livre premier, gravé. f. 1. 16

Les Trios de M. Konink pour toutes sortes d'instrumens, livre second, gravé f. 2

Les Trios de M. de la Barre pour les flûtes, violons & hautbois, gravé f. 3. 10

Les Trios de mr. de la Barre pour les violons, flûtes & hautbois, livre second gravé f. 3. 10

Les Trios de M. Marais pour les flûtes, violons, hautbois, & dessus de viole, nouvelle édition gr. f. 5

Les Trios de differens Auth. pour toutes sortes d'inst mis en ordre par M. Babel, liv. premier gravé. f. 4 10

Les Trios de differens Autheurs pour toutes sortes d'instr. mis en ordre par M. Babel, livre second, gravé. f. 3. 10

Les

Les Trios d'Anders pour toutes ſortes ſortes d'inſtr. gravé f. 1. 10

Les Trios de differens Autheurs pour la flute & le violon f. 1. 10

Les Trios des opera de Lully pour les voix & les inſtr. f. 6

Les Trios de M. Jean Lenthon Ordinaire de la Muſique de ſa Majeſté Britannique pour toutes ſortes d'inſtrumens, gravé f. 1. 13

La ſuitte du Roi d'Angletterre pour la flûte & le violon. f. 1

Ouvertures allemandes, ſarabandes, courantes, gigues, &c à 3 & 4 part. pour la flute, le violon & le hautbois, compoſées par Nic. Deroſiers, gr. f. 4

Pieces en Trio pour les violons, flûtes & hautbois, compoſées par M. Lambert, Maiſtre de la Muſique de la Chambre du Roy, gravé f. 3

Suittes faciles pour une flûte ou un violon & une B. C. de la compoſition de Mrs du Fau, l'Enclos, Pinel, Lully, Bruyninghs, le Fevre & autres habiles maiſtres, avec les agréemens marquez en faveur de ceux qui commencent à apprendre, gr. f. 1. 10.

Pieces en Trio pour les flûtes, violons & Hautbois compoſées par M. de la Maillerie, gravé f. 3

Trois ſuittes de pieces & ſonates pour le violon, la flûte, le hautbois & particuliérement le deſſus de viole avec une B. C. compoſées par Mr. Heudeline gravé f. 2. 10

Six ſuittes pour un violon, flûte ou hautbois

bois & B. C. composées par Mr. Dieupart, gravé f. 3.

Les Trios de Mr. d'Eve pour les flustes, violons & hautbois, seconde édition considerablement augmentée & gravée en taille douce f. 3.

Pieces à 3 & à 4 parties pour les flustes, violons & hautbois, composées par Mrs. Paisible & King. f. 3.

Pieces à l'Angloise & à l'Italienne pour les Flûtes les Hautbois & les Violons.

Le premiere livre de toutes les contredances Angloises, gravé. f. 1. 10

Le second idem, gravé. f. 1. 10

Ces livres joints au Récueil des nouvelles contredances Angloises contiennent toutes les contredances imprimées en Angleterre.

Nouvelles contredances Angloises, gravé f. 1. 10

Le quatriéme livre des Contredances Angloises. f. 11.

Contredances de differentes Nations de l'Europe le dessus & la basse gravé f. 2

Le

Le Muficien Maiftre de Dance Contenant 118 Dances & Contredances tant Angloifes que Hollandoifes & Françoifes à un Deffus & une Baffe, propres à jouer fur les Fluftes Violons & Hautbois. f.2. 10
Oude en Nieuwe Hollandfe boeren lieties en Contredanfen. f. 1. 10
Duos de divers maiftres Anglois pour la flûte & le violon, gravé f. 1. 13
Duos de divers maîtres Anglois, pour la flate choifis & mis en ordre par Mr. Bingham livre premier, grav. f. 1. 13
Duos & fonates de divers maitres Anglois pour la flute choifis & mis en ordre par Mr Bingham livre fecond f. 2. 5
Ouvertures Sonates & Airs à 2 flûtes de Mrs. Simon Barret, Finger, Nicolo & walther, gr. f. 2
6 Sonates de differens maîtres Italiens & Anglois à 2 deffus d'inftr. flûtes ou violons, choifis & mis en ordre par Eft Roger gravé f. 2
Six Sonates idem à une flûte & une Baff, gr. f. 2
Douze Sonate à 2 flûtes, violons ou hautbois compofées par S. de Koning, gravé f. 3
Douze Sonat idem à une flûte & une baffe, gr. f. 3
6 Sonat, 3 à 1 flûte & 1 Baff. C. & 3 à un violon & une Baff C, compofez par M. D. Purcell, gravé f. 2
Quatorze Sonat. à deux flûtes, fix de Mr. Finger, fix de Mr. Cortivil & deux de Mr. Paifible, gravé f. 3

6 So-

6 Sonat à cinq part. deux flûtes & 2 hautbois ou violons & baff, C. de Mrs. Finger & Keller, gr f 4

8 Sonates à trois instr. deux flutes ou violons & une basse de Mrs Orme & Keller, gravé f. 3

8 Sonat à deux flûtes, 6 de Mr Rogers, 1 de Mr. Paisible & un de Mr. Arcangelo Corelli gravé f. 2

14 Sonates pour le violon & particulierement le hautbois à six parties, composez par Mr. Rosier, gravé f 6

Fingher opera seconda consistant en six sonates 3 à un violon & 3 à une flûte & une B.C. gravé f 1 13

6 Sonat. 3 a une flûte & trois à un violon & 1 B, C de Mr. Crofts & un maistre Italien, gravé f. 1. 13

6 Sonates à flûto solo col basso continuo, trois d'un maistre Italien & trois de Mr. Finger. gr f 2

6 Sonates de mr. Keller, dediés à la Princesse de Dannemark, les trois premiers à 2 violons, une Alte, une Trompette & une Basse, & les trois autres à deux flutes, & deux hautbois ou violons & une basse continue, gravé. f. 4

12. Sonates a une flute & 1 basse & deux caprices à deux flûtes & 1 basse, composez par M. Andreas Parcham opera prima gravé. f. 3

Godfry Finger, opera terza, dix sonates à une

flûte & une basse cont.gravé f. 3.
Godfry Finger, opera quarta, six sonates à 2 flûtes & une bass. cont. gravé f. 3.
8 Sonates dont il y en a 6 de M. Williams, 3 à 2 violons & une basse, & 3 à 2 flustes & une basse, & deux de M. Finger, l'un à une trompette ou fluste & un hautbois, & B. cont. & l'autre à un violon & hautbois & B. cont. f. 3
6 Sonates à 2 flustes de Mr. Paisible f. 2
6 Sonates a 2 flustes & 1 Basse, composés par M. de la Maillerie f. 2. 10

Sonates pour les violons à 2 violons & une Basse Continue, la plupart avec un violoncello ou viole de Gambe.

Corelli opera prima sonat. à 3 col violoncell. gravé f. 4.
Corelli opera seconda baletti à 3, gr. f. 2. 10
Corelli opera tertia sonat. à 3 col violonc gr. f. 4.
Corelli opera quarta baletti à tré, gravé f. 3.
Bernardi opera seconda, sonat. à tré, gravé. f. 3.
Tonini opera seconda, son. à 3 col violonc. gr. f. 4.
Marini opera terza, 12 sonat. les 8 premiers à deux violons, Basse & B. cont. & les quatre derniers à six instrumens, gravé f. 4. 10
Marini opera quinta baletti à la Francese a 3 gravé f. 3. 10
Aurelio Paolini opera prima, sonates à tré, col

col violoncello,gravé f. 3.
Antonio Veracini opera prima, ſonates à tré col violoncello,gravé f. 4.
Tomazo d'Albinoni opera prima, ſonates à tré col violoncello,gravé f. 4.
Joſephi Benedicti opus octavum, ſonates à tre col violoncello,gravé f. 4.
H.Anders opera ſeconda ſonat.à 3 & 4 inſtr. gr. f. 4.
Giulio Taglietti opera ſeconda, ſix concerti e 4 ſimphonia à tre,gravé. f. 4.
Ravenſchroft alias Redieri opera prima ſonates à tre,col violoncello,gravé f. 4.
Anton.Caldara opera prima, ſonates à tre col violoncello,gravé f. 5,
Anton. Caldara opera ſeconda,ſonata da camera à tre,gravé f. 3. 10
Antonio Luigi Baldacini opera prima, ſonates à tre col violoncello,gravé f. 4.
Maria Ruggieri opera quarta, ſonates à tre col violoncello,gravé f. 4.
Chriſtophoro Pez opera prima ſonates à tre col violonc.gravé f. 5.
Six ſonates de mr. de Swaen à 2 violons, un violoncello,e baſſ.cont gravé f. 3.
Antonio Buonporti Gentilhomme di Trento,opera ſeconda, ſonata da camera à tré, gravé f. 3. 10
Torelli opera quinta, 6 ſimphonia a 3, e 6 concerti a 4,2 viol.alto e baſſo,gravé f. 4
Gioſeppe Torelli,opera ſeconda, Baletti da camera a tré,gravé. f. 3, 10
Finger opera prima,12 ſonat.les 3 premiers à 1 violon,une viole de gambe & 1 baſſ.cont. les 3 ſuivants a 2 violons,1 violoncell. & 1

baff. cont. les 3 autres a deux viol. une alte & baff. contin. & les trois derniers a trois viol. & une baff. gravé f. 5.

Gerardo Han, opera prima, fonates a tre col violoncello, gravé f. 4. 10

Andrea Fiore Academico Filarmico, opera prima fonates a tre col violoncello, gravé f. 4.

Henrici Albicaftro opera prima, fonates à tre col violoncello, gravé f. 4.

Pietro Franchi, opera prima, fonates a tre col violoncello, gravé f. 4.

Antonio Carelio opera prima, 12 fonates a tre col violoncello e baff. cont. gravé f. 5.

Giacomo Sherard opera prima, douze fonates à tré col violoncello, gravé f. 6.

Godfry Finger, opera quinta, dix fonat. a tré gravé, f. 4.

Six fonates de A. Ziani a 2 violini col Baffo f. 2. 10

Gafparo Gafpardini opera feconda 12 fonates à 2 violini, col violoncell. e B. C. f. 4.

Gio: Bianchi opera prima douze fonates à 2 violini col violoncello e B. Cont. f. 4.

Tomafo Albinoni opera Terza 12 fonates à 2 violini, col violoncello e B. cont. f. 4.

Henrici Albicaftro opera quarta 12 fonates à 2 violini, col violoncello e B. cont. f. 4.

8 fonates de Williams & Finger à 2 deffus & 1 Baffe f. 3.

Gentili opera prima 12 fonates à 2 violini, col violoncello & B. cont. f. 4.

12. So-

12 sonates à 2 violons, 1 violoncello, & B. cont. de Mr. Corbet f. 5.

6 sonates de Mr. Frank à 2 violons un violoncello & B. cont. f. 4.

Sonates pour les violons à fortes parties.

14 Sonat. pour le violon & particulierement le hautbois à 6 parties, par Mr. Rosier, gravé f. 6.

6 Sonat, de M. Keller, dediés à la Princesse de Danemarc, les 3 premiers a 2 violons, une trompette & 1 basse, & les 3 autres à 2 flûtes & 2 hautbois ou violons & 1 bass. cont. gravé f. 4.

6 Sonates de Mrs. Corelli, Caldara & Gabrieli, a 4 5 & 6 parties gravé f. 4

Marini opera terza, 12 sonat. les 3 premiers à 4 & les quatre derniers à six, gravé f. 4 10

Torelli opera quinta six simphonies à trois & 6 concerts a quatre, deux viol. 1 alte e violoncello, col bass. cont. gravé f. 4

Torelli opera sexta, douze sonates, a due violi, uno Alto, & uno bass. cont gravé f. 4

H. Anders opera seconda 12 sonat. a 3 e 4 inst. gr. f. 4

Andrea Grossi opera terza 12 sonat a 3. 4. e 5. instr. gr. f. 5

Fin-

Finger opera prima, 12 sonat. les 3 premiers, a un violon, 1 viole de Gambe, & 1 baſſ. C. les 3 ſuivants à 2 violons, 1 violoncell. & 1 B. C. les trois autres a 2 viol 1 Alte & B. C. & les trois derniers a trois violons & une baſſ. gravé f. 5

Albinoni opera ſeconda 6 ſimphonie e 6 concerti a 6 e 7 inſtr. gravé f. 7.

Artemio Motta, opera prima dix concerti à 2 violini, Alto, Tenore e Baſſo f. 6.

Sonates à un violon ſeul, & 1 viole de Gambe ou B. C.

Corelli opera quinta libro primo Sonata da chieſa & libro ſecondo Sonata da camera a Violino e Violoncello col baſſo continuo, 3 libri gr f. 8

Corelli e altri autory ſonat. a violino ſolo col baſſo continuo gravé. 3

Tonini opera terza baletti da camera à violino e violone o cimbalo gravé f. 1. 13

Veracini opera ſeconda, ſonat. à Violino ſolo col Baſſo, gravé f. 3

Varacini opera terza ſonat. a 1 viol 1 violone & 1 baſſ. cont. gravé f 4

Torelli opera ſeptima ſonata da Camera a violino e violone o cimbalo gravé f. 3

Torelli opera quarta, 12 introdutione à violino e violoncello o baſſ. cont. gravé. f. 3.

Torelli, Perti, é altri Autory e Sonates a violi-

lino e violone o cimbalo, gravé f. 2

Ricercate a violino e violone o cimbalo da Pietro de Gli Antoni opera quinta, gr, f. 3

Dixhuit-Sonates a violino solo da Giov. Schenck, opera settima, gravé f. 4

Finger opera seconda consistant en six sonates, trois à un violon, & trois a une flûte & une bass. cont. gravé. f. 1. 13

Six Sonates 3 a 1 Flûte & 1 B. C. & 3 a 1 Violon & une B. C. composez par Mr, Daniel Purcell, gravé. f. 2

6 sonates, trois a 1 flûte & 1 B. cont. & trois a 1 violon & 1 B. cont. de Mr. crofts & un maistre Italien f. 1. 13

Six sonates à violino solo col basso cont. 3 de Mr. Finger. & trois de Mr. crofts, gr. f. 2

Quatorse sonates, dix a violino solo col bass. cont. e 4 a violoncello solo col bass. cont. e un canone a due violoncello del signor Angelo maria Fiore, gravé. f. 3

Sonates & Airs a violino solo del Signore Heudeline, gravé f. 2. 10

Henrici Albicastro opera seconda, libro primo e libro secondo, sonates a violino solo col bass. cont. gravé. f. 6.

Henrici Albicastro opera Terza 12 sonates à violino e violoncello col B. cont. f. 4.

Les solos de Nicolas *Mathys*, livre premier. f. 3.

———————— livre second. f. 3.

———————— livre troisieme. f. 3.

———————— livre quatrieme. f. 3.

———————— livre cinquieme f. 3.

Pie-

Pieces pour la viole de Gambe.

Konst-oeffeningen ou quinze sonat.a : viole de Gambe & une baſſ. cont. composés par Mr. Schenck gr. f. 9
Scherzi musicali, ou suites pour la viole de Gambe a 1 viole & 1 baſſ.cont. ad libitum composées de Préludes. Allemandes, sarabandes, Gigues, chaconnes, Ouvertures, Gavottes, Paſſacailles, &c par *Mr*. Schenk, gravé. f. 9.
La Nimphe del Rheno ou douze sonates a 2 violes de Gambe, composez de Preludes, allemandes, courantes, sarabandes, gigues, menuets, chaconnes gavottes, &c. par *Mr*. schenck opus VIII. gr. f. 9.
Pieces a une & deux violes de Gambe & baſſ. cont. composées par *Mr. Marais* ordinaire de la musique du Roy, gravé en 3 livres séparés. f. 10
Le second livre de Pieces de viole de M *Marais* à 1 viole de Gambe & B.cont. f. 10.
Dix sonates a deux violes de Gambe & 1 baſſ. cont. trés propres à joüer avec des Baſſes ou des Baſſons de la composition du sieur carolo, gravé. f. 4.
Trois suittes de piécés pour un Deſſus de viole ou violon & baſſ. cont. compoſ. par Mr. Heudeline f. 2. 10
Sonates, Allemandes, courantes, sarabandes, Gigues, Gavottes, Rondeaux, Paſſacailles, &c. a une viole de Gambe & une

ne baff. cont. de Mr. Jean fnep, gr. f. 5

Pieces pour le Claveffin

Un livre de pieces de claveffin de Mr. le Begue organifte du Roy, grave f. 6

Le fecond livre de claveffin de Mr. le Begue. f. 5

Une fuite de pieces de claveffin de Mr. le Begue organifte du Roy, gravé. f 1. 4

10 fuittes pour le claveffin compofées par Mr. Froberge, gr. f. 4

Toccates & fuittes pour le claveffin de Mrs. Pafquini, Poglietti & Gafpart Kerle, gravé. f. 2

Pieces pour le claveffin compofées par Mr. Marchand livre premier f. 1. 4

17 Sonates pour l'Orgue ou le claveffin compofez par Mrs Siani, Polaroli, Baffani, Colonna, & autres fameux Maiftres d'Italie. f 6

6 fuittes de pieces de claveffin, compofées d'Allemandes, farabandes, gavottes, rondeaux. menuets & gigues, avec un Deffus feparé, & 1 baffe de viole ou Theorbe ad libitum, mifes en concert par Mr. Dieupart, gravé f. 9.

Pieces pour le Claveffin compofées par Mr. Marchand, livre fecond f. 1. 4

pie-

Pieces pour la Guitarre, le Luth & Musique nouvelle qui paroistra dans peu

Un livre de pieces de Guitarre avec 2 dessus d'instrumens & une basf. cont. ad libitum, composées par Mr. Nicolas Derosiers, gr f. 9

Le même Livre de Guitarre séparé, gravé. f. 5

Suittes pour le Luth avec un violon, 1 flûte & une basse cont. ad Libitum, de la composition de Mrs. du Fau, l'Enclos, Pinel, Lulli, Bruininghs, le Fevre & autres habiles maistres, gravé f. 4.

Livres qui s'achevent

Gio Banchi opera seconda sonate a 3 e concerti a 4.

Henrici Albicastro opera quinta sonates a violino solo

Gasparo Visconti Opera prima, sonates a violino solo e concerto à 3. con Ripieni.

Catalogue de Livres de Musique qui se vendent à Amsterdam chez Estienne Roger, *&* *dont il a nombre, mais qui ne sont point de son impression.*

Les Operas suivants, Matthesie, les Fêtes Galantes, Aricie, la Naissance de Venus, Ariane & Bacchus, Orphée, Cephale & Procris, Hesione, l'Europe Galante, l'Hymenée Royal, le Triomphe des Arts, le Carnaval de Venise, le Ballet des Saisons avec l'augmentation de Mr. de Lully, Arethuse, Achille

Les Receuils d Airs de Paris des années 1695, 1696, 1697, 1698, 1699,

Le premier Recueil des Airs de Mr. du Bousset.

Le second Recueil du même Autheur

Les livres d'Airs de Mr. Renaut

Les livres d'Airs de Mr. du Buisson

Les livres d'Airs de Mr. B. R. V. P.

Les livres d'Airs de Mr. du Parc.

Les livres d'Airs de Mr. Piroye.

Les livres d'Airs de Mr. Chevalier

Le premier, livre d'Airs spirituels du P. le Quointe

Le second livre d'Airs spirituels du P. le Quointe

Le troisieme livre d'Airs spirituels du P. le Quointe

Recueil d'Airs Italiens de divers Autheurs de Mr. Pointel

Recueil d'Airs Italiens de divers Autheurs avec 2 violons de Mr. Chevalier

Les Airs Italiens de Mr. Lorenzani

Les Airs Italiens de Mr. Theobaldo de Gatti

Le premier livre du Recueil des Airs Italiens de Paris.

Le second idem

les



Les Parodies Bachiques derniere édition de Paris 2 volum. 12.
Le premier livre de Motets de Mr Campra.
Le second, idem
Le premier livre de Motets de Mr. brossart.
Le second, idem.
Les Motets de Mr. Lochon
Les Motets de Mr. Valette
Les Motets de Mr. Lorenzani
Les Motets de Mr. Cherici opera quarta
Les Pseaumes du Pere le Quointe
Les Motets de Mr. Hakart a 2, 3, 4, 5, 6 e 7 voix & instrumens
Traitté d'accompagnement pour aprendre à joüer la Basse Continue de Mr. Boivin
Le premier livre d'orgue de M. Boivin
Le second livre idem
Les sonates à 2 violons, 1 viole de Gambe & B. C. de Mr. Schenck opera terza
Gabrielli opera prima baletti da Camera a tre
Gio. de Haese opera seconda baletti da Camera a tre
Le Tombeau du Duc de Glocester pour toutes sortes d'instrumens composé par Mr. Valette
Les solo de Mr. Petersen pour le Violon & B. C.
Les principes de la Guitarre par Mr. Derosiers
La nouvelle methode pour aprendre à chanter de Mr. Laffillard
Traitté de composition par mr. Masson
Traitté de composition par mr. la Voye mignot
Les Airs flamends de Mr. Schenck
Les Airs de diverses Comedies imprimées à Paris
Les airs à joüer des Opera d'Armide, d'Acis & Galathée, de l'Idille sur la paix & de la Grotte de Versailles.
Les plus beaux airs à chanter des Opera de The-
tis

tis & Pelée, du Triomphe de l'amour & de Proserpine.

Les Trios de Mr. Chevalier, dédiez à l'Electeur de Baviere

Les Tocates de Frobergue pour le Clavessin livre premier

Les Tocates du même Autheur livre second

Les solo pour le violon de mr. Walther

Un livre nouveau pour un Luth avec un violon ou flûte & une Basse separée, dedié à l'Empereur.

Les Trios de Mr. Monteclair

Les Trios de Mr. de Beaussen gravés

Les Simphonies de l'Opera de Didon

Pieces pour le violon à 4 parties

Concerts pour la flute ou le violon avec une B. C. de mr. Derosiers clef Françoise.

Les plus beaux airs à chanter de l'Opera d'Acis & Galathée

Airs de Dances angloises, hollandoises & Françoises, recueillies par anthoine Pointel, le Dessus & la Basse.

Les airs à jouer de l'opera de Persée a 3 parties

La Passacaille d'armide à 3 parties

Les airs à chanter de l'opera d'amadis, gravé

La Musique du Theatre-Italien separée

CATALOGUE

De Livres imprimés à Amsterdam. Chez *Estienne Roger*, Marchand Libraire, ou dont il a nombre.

LA Vie & les choses mémorables de Socrate Traduites du Grec de Xenophon,

phon, par Mr. Charpentier de l'Academie Françoise. 8.
La Vie des douse Empereurs Romains Traduite du Latin de Suetone, par Mr. du Teil avec leurs portraits. 12.
L'Introduction à l'Histoire d'Angleterre, par le Chevalier Temple, avec fig. 8.
Le Nouveau Testament avec les Pseaumes grosse lettre, imprimé chez Etienne Roger, 8.
Liturgie de l'Eglise Anglicane en François 12
Les Analogies de la langue Latine à l'usage de Monseigneur le Dauphin. 8
Le Chirurgien d'Hôpital, par Mr. Belloste. 8
Les Rudimens de la langue Latine de Mrs. de Port. Royal. 8
Les Colloques de Cordier Latin & François 12
Description du Royaume de Maçassar 8.
Amusemens serieux & comiques. 12.
Histoire des Revolutions de Suede, 2. Vol. 12.
Histoire de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, 2. Vol. 12.
Les Dames Vangées Comedie. 12.
Histoire de Dom Antoine Roi de Portugal 12
Le Divorce Celeste nouvelle traduction. 12.
Les Lettres Provinciales de Pascal. 12.
Nouveau Voyage du Nort, avec fig. 12.
L'idée parfaite du veritable Heros, par Mr. Jean Baptiste Della Faille, Prêtre Docteur en Theologie en droit Civil & en droit ca-

Canon. 8.

Les Elemens d'Euclide de de Chales trés-bien corrigez, avec les figures trés-bien gravées, 12.

La Chaine d'or pour tirer les pecheurs au ciel. 12.

Le contre impromptu de Namur Comedie. 12

Introduction aux langues François & Flamendes, par Theodore Naudin. 8.

Les Oeuvres de Platon traduites, par Mr. d'Acier, 2. Vol. 8.

Dictionnaire des Antiquitez Grecques & Romaines, de Mr. l'Abbé Danet in 4.

Les monumens de Rome, contenant la Description des plus belles statues & des plus beaux tableaux de Rome, par Mr. Raguenet, in 12.

Les Fables d'Esope, avec la Morale de Baudouin, nouvellement retouchée & ornée de belles figures, in 12.

Apologie du veritable Amour de Dieu, contenant les definitions de l'Amour suivant le sentiment des Philosophes Payens & des Peres de l'Eglise à Amsterdam, chez Estienne Roger. 8.

L'Emanuel contenant la vie de N.S. IESUS. CHRIT, en vers, 8.

Le Voyage Bethel. 18.

Sermon d'Adieu de Mr. Binet. 8.

L'esprit du Clergé de France. 12.

Oraison funebre du Duc de Luxembourg. 8.

Oraison funebre de l'Archevêque de Paris. 8.

Histoire d'Ildegerte Reine de Norwege, par



par Mr. le Noble. 12.

Discours sur le commerce traduit de l'Anglois. 8

Lettres sur la capitation, par Mr. le Vassor. 12.

La connoissance du monde, ou l'art d'elever la jeunesse. 12.

Histoire du Marechal de Gassion, 4 Vol. 12

Instruction pour un Gentilhomme, ou l'art de reüssir à la Cour. 12.

Maiemonides de Sacrificiis cum notis de Veil, &c. accesserunt Abrabanelis exordium, &c. 4

Les Pensées de Montagne Seconde édition considerablement augmentée 12

Recueil des Voyages qui ont servi à l'etablissement & aux progréz de la Compagnie des Indes Orientalles Formée dans les provinces Unies des Pais Bas 12

L'Histoire des Sevarambes, contenant la description du pais les moeurs des habitans &c. 2 volum 12

Les Contes des Fées de M. *** 12

Tractatus Philosophicus de Barometro autore R. P. godard e societate Jesu 12

AVERTISSEMENT.

On trouve chez le même Libraire, *Estienne Roger* tous les livres nouveaux qui paroissent journellement en Hollande.



For a full description
of this book, see
Atkinson The Extraordinary
Voyage in French Literature
before 1700. (1920) pp. 87-
139. & Appendix.

